

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (INaLF)

Traité de la vérité de la religion chrétienne [Document électronique]. Volume 1 / [par Jacques Abbadie]

SECTION 1 CHAPITRE 1

p1

Bien que les incrédules du
tems tâchent de faire revivre
le pyrrhonisme pour ébranler
les fondemens de la religion,
on peut dire que rien ne fait
mieux connoître leur égarement
et leur foiblesse, que ce doute universel
auquel ils ont recours.
On aura beau s' imaginer, que la nature
voulant se jouer de nôtre foiblesse, a mis
dans nôtre esprit certaines notions fausses,
sur lesquelles nous raisonnons comme sur
des principes véritables. Ce doute métaphysique
sera bientôt détruit par le sentiment
d' un nombre presque infini de vérités

p2

particulières que nous sommes obligés de
recevoir. Une spéculation abstraite et
éloignée ne sera point plus forte que la
connoissance que nous avons de l' existence de
nôtre ame, qui pense, qui doute, qui raisonne,
et qui sait qu' elle forme tous ces actes ;
et après mille et mille suppositions
chimériques, nous serons contraints de
renoncer à nos doutes généraux, pour recevoir
l' évidence de ces principes particuliers,
que le tout est plus grand que sa partie,
et que si de choses égales on ôte choses
égales, ce qui reste sera égal ; ces premiers
principes du sens commun étant si évidens,
que leur simple veüe persuade nécessairement,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

et ressemblent au soleil, qui ne peut recevoir du dehors une clarté qu' il donne à toutes choses.

à la vérité, si l' on arrête l' esprit à ces spéculations générales et à ce doute universel, et qu' on ne lui permette point de descendre à des veües et à des considérations plus particulières ; on pourra le rendre pyrrhonien pour quelques instans : mais on le rendra extravagant en même temps, y ayant une espece de folie à s' appliquer si fortement à la considération d' un objet, qu' on se rende par là incapable de penser aux autres. Laissez l' esprit dans la liberté de considérer les doutes du pyrrhonien, et de les comparer avec la certitude qu' il sent bien qu' il a de certaines vérités, et vous trouverez

p3

qu' au lieu de combattre la certitude par le doute, il détruira le doute par la certitude, parce que la certitude naît d' une évidence qui persuade, et qu' un doute ne fait que tenir l' esprit suspendu ; qu' un doute, comme celui que nous supposons, est une conception abstraite et éloignée, et que la certitude dont il s' agit, consiste en sentiment ; qu' un doute tire sa force des tenebres et de l' ignorance qui l' ont fait naître, et que la connoissance des premiers principes est évidente par sa propre lumière.

Il n' y a pas moins d' injustice que d' erreur, à adopter les spéculations du pyrrhonisme pour s' en servir contre la religion. Car s' il est vrai qu' on n' engage point un géometre à détruire l' opinion de ceux qui doutent de tout, si l' on se persuade que les regles de la mécanique peuvent être certaines indépendemment de cet examen, et s' il est inouï que ce doute universel des pyrrhoniens ait jamais retardé d' affaire, ni formé d' obstacle sérieux à l' exécution d' aucun dessein dans le commerce de la vie civile ; est-il raisonnable que ce même doute devienne considérable seulement lors qu' il s' agit d' attaquer les fondemens de la religion, et qu' une hypothese extravagante cesse de porter ce nom, parce qu' elle favorise

l'incrédulité ?

Au fond, bien que les vérités de la religion soient infiniment plus certaines en

p4

elles-mêmes, que toutes les autres, nous nous contenterions qu' on les reçût avec la même certitude, qu' on reçoit ces premières et communes vérités, qui font la règle de nôtre conduite et de nos actions.

Les spéculations de ces philosophes ne nous regardent donc pas davantage, qu' elles regardent tous les autres hommes ; et comme il n' y a personne à qui elles fassent révoquer en doute les principes de l' art qu' il exerce, ou de la prudence par laquelle il agit, nous ne croirons pas aussi qu' elles doivent nous arrêter un moment dans l' établissement des vérités de la religion.

Nous conclurons seulement de ce penchant que les hommes ont à douter de tout, pour faire périr les vérités de la religion avec toutes leurs autres connoissances par un commun naufrage, qu' il n' y a point de doute si chimérique, ni d' opinion si absurde, que l' incrédulité n' adopte pour son intérêt ; qu' elle donne du crédit et de la considération à tout ce qui lui est favorable ; et que puis qu' elle change la certitude de toutes choses en doute, il ne faut pas s' étonner, si en d' autres rencontres elle veut changer ses moindres doutes en certitude.

J' espere qu' on n' en doutera point, si l' on considère avec quelque soin la manière dont on va établir la vérité de l' existence de Dieu. Comme c' est là une vérité première et fondamentale, qu' elle fait naître toutes

p5

les autres vérités de la religion, et que toutes les autres la supposent, il ne faut rien oublier pour la bien établir. Et comme il n' y a rien de plus soupçonneux que l' incrédulité, qui augmente même ses défiances à mesure que les vérités qu' on veut prouver sont essentielles et importantes, on prendra toutes les précautions

possibles pour éviter tout soupçon d'illusion ou de mauvaise foi. Voici l'ordre qu'on suivra dans ce dessein.

On tâchera premièrement de pénétrer dans les sources de nos erreurs, pour connoître si le sentiment que nous avons, qu'il y a un dieu, ne seroit point un préjugé ; et si nous pouvons nous assurer au contraire, qu'il naisse de la force et du sentiment de la vérité connue. Nous réfléchirons ensuite par voye d'examen sur les preuves qui nous persuadent l'existence de Dieu, et sur les difficultés qu'on leur oppose, ou qu'il semble qu'on leur peut opposer. Nous nous attacherons en troisième lieu à considérer à part les objections les plus apparentes des athées. Et enfin nous ferons une comparaison des deux sentimens, qui fera voir que l'athéisme est une extravagance visible, s'il est vrai qu'il y ait de véritables athées ; ce qu'on examinera pour la fin en peu de mots.

SECTION 1 CHAPITRE 2

p6

Encore qu'on ne doive point douter de tout avec les sceptiques, il est bon néanmoins de se défier de sa raison ; parce que si la nature a donné à tous les hommes un sens commun, qui dans ses premières notions et dans les jugemens qu'il forme avec une liberté entière, ne sauroit être un principe d'erreur, l'expérience nous convainc, que l'homme n'est que trop sujet à se tromper dans les matières qui l'intéressent, ou qui sont susceptibles de préoccupation. Il est certain qu'il y a en nous une lumière naturelle qui ne nous trompe point, et des préjugés qui nous trompent. Sans ces préjugés nous ne serions jamais dans l'erreur, et sans cette lumière naturelle nous y serions toujours. La difficulté consiste à démêler ces deux principes si différens, et à en faire un juste discernement. En quoi il est certain qu'on réussira, si l'on joint l'expérience à la raison.

Il seroit difficile de rapporter nos erreurs
ou nos préjugés à d' autres causes qu' à
quelqu' une de ces trois ; à la qualité des choses
que nous connoissons, ou à la manière dont

p7

elles sont proposées à nôtre entendement,
ou à la disposition même de nôtre esprit.
Bien que les choses que nous connoissons
puissent être en elles-mêmes difficiles et
problématiques, ce qui semble devoir embarrasser
nôtre esprit, et quelquefois l' engager
dans l' erreur ; nous ne craindrons pas
de soutenir, que la qualité des choses ne
suffit pas pour former nos faux préjugés.
Les démonstrations de la géometrie sont
difficiles ; et néanmoins nous en jugeons
sainement. Ces choses qu' on nomme indifférentes,
et dont nous jugeons sans contrainte
et sans intérêt, sont quelquefois
tout-à-fait problématiques ; et le sens
commun ne se préoccupe pourtant pas lors qu' il
en juge, parce qu' il doute où il faut douter,
et qu' il assure où il faut assurer, ne
concevant qu' une simple opinion des choses
problables, et jugeant avec certitude
des choses évidentes. Ce n' est pas qu' il ne
puisse arriver, et qu' il n' arrive même assez
souvent, que l' impatience, l' orgueil et
la précipitation forment en nous une habitude
de vouloir juger avec certitude de
toutes choses ; ce qui fait naître mille faux
préjugés dans nôtre entendement : mais
alors le dérèglement vient d' ailleurs, et ce
n' est point la qualité des choses que nous en
devons accuser.
Il ne seroit pas plus raisonnable de l' attribuer
à quelque disposition naturelle de nôtre

p8

esprit ; puis qu' en ce cas-là, il faudroit
que nôtre esprit fût naturellement disposé
à juger mal des choses, de quelque manière
qu' elles lui fussent présentées : et c' est
alors que nous ne pourrions nous dispenser
d' être pyrrhoniens, et quelque chose de

pis encore, puis que nous devrions toujours nous croire dans l' erreur par la disposition mesme de nôtre entendement. Mais comme l' expérience et le sentiment d' un nombre presque infini de vérités, dont il nous est impossible de douter, nous rassûre à cet égard, et nous dit qu' il y a une certaine lumière naturelle en nous qui ne nous trompe point, il ne reste sinon que nos erreurs viennent de ce que les objets sont mal proposés à nôtre esprit.

En effet, comme chaque chose a plusieurs faces, elle ne se présente pas toujours sous la même forme à nôtre entendement ; et comme elle lui est diversement proposée par des causes étrangères, elle paroît assez souvent à un esprit différente de ce qu' elle paroît à un autre, ou de ce qu' elle avoit paru en un autre tems à celui-là même. Mais ce qu' il y a de constant et qui ne change jamais, c' est la disposition de l' entendement à juger des choses selon ce qui lui en paroît. Quoi qu' il en soit, il y a deux sortes de choses qui font que les objets sont mal proposés à nôtre esprit, ou, si l' on veut, qui font

p9

naître tous nos faux préjugés ; les unes extérieures, et les autres intérieures. Je mets au premier rang l' exemple, l' éducation, les mauvais raisonnemens, et les sophismes du discours. Ainsi l' exemple et l' éducation font que la sensualité et l' yvrogerie, qui sont de tres-grands vices en eux-mêmes, passent en certains païs pour des vices tres-legers : les fameux sophismes du rhétoricien Theodotion persuaderent au roi d' Egypte qu' il devoit faire mourir Pompée ; et l' on voit que les hommes sont tous les jours à cet égard les dupes les uns des autres. Les causes intérieures de nos erreurs et de nos préjugés se réduisent à trois, qui sont les sens, l' imagination, et les passions du coeur. Toutes ces choses sont capables de proposer mal l' objet à nôtre esprit, et de le faire paroître tout autre qu' il n' est en lui-même. Ainsi, comme nos yeux nous ont représenté

une étoile comme un flambeau,
nous avons eu quelque peine à nous persuader
en-suite, qu' une étoile fût plus grande
que le globe où nous habitons ; ne pouvant
accorder cette petite idée que nos yeux
nous en donnent, avec cette grande idée
que la raison nous en fait avoir. L' imagination
nous fait concevoir la substance de
nôtre ame comme étendue et matérielle,
quoi qu' elle ne le soit point en effet : ou si
l' on veut un exemple moins contesté, elle
nous représente la division de la matière à

p10

l' infini comme impossible, encore que la
raison nous montre qu' elle est certaine. Et
le coeur préoccupé par ses passions, nous faisant
tôjours regarder du bon côté les choses
qui nous appartiennent, et nous éloignant
de toutes celles qui ne se rapportent
point à nôtre intérêt, fait que nous nous
trompons incessamment dans le commerce
de la vie civile.

On croit pouvoir poser en fait, qu' il n' y
a aucune erreur, ni aucun faux préjugé
dans l' esprit de l' homme, qui ne puisse être
rapporté à quelqu' une de ces sources, et que
l' on ne sauroit apporter d' exemple qui détruise
cette maxime.

On ne peut donc faire mieux pour detruire
les défiances de l' incrédulité, que
d' examiner d' abord, si le sentiment que les
hommes ont communément de l' existence
de Dieu, ne seroit point un préjugé naissant
de quelqu' un de ces principes.

Si nous regardons aux causes extérieures
de nos erreurs, nous trouverons qu' elles
dépendent des circonstances des tems et des
lieux, et qu' ainsi elles varient perpétuellement.
Qu' on cherche dans l' histoire l' état
passé du monde, et qu' on jette les yeux sur
l' état où le monde est aujourd'hui : qu' on
examine toutes les erreurs qui regnent, et
toutes celles qui ont régné parmi les hommes ;
l' on trouvera que l' exemple, l' éducation,
les sophismes du discours, ou les

p11

fausses couleurs de l' éloquence ont produit des erreurs particulières, mais non pas des erreurs générales ; ont pû tromper quelques hommes, ou les tromper tous dans certains lieux et en certains tems, mais non pas tous les hommes, dans tous les lieux et dans tous les siècles.

Voilà précisément en quoi la nature et l' éducation sont différentes. La nature est semblable dans tous les hommes qui sont et qui ont été. Ils sentent le plaisir, ils desirent l' estime, ils s' aiment eux-mêmes aujourd'hui comme autrefois ; et l' on doit faire en cela le même jugement des qualités véritablement naturelles, et de celles qui sont, selon nous, originaires attachées à la nature, comme la corruption du peché, dont ce n' est pas ici le lieu de parler.

Mais il n' en est pas de même des principes de l' éducation qui varient sans cesse. La succession des tems, la révolution des affaires, les divers intérêts des peuples, le mélange des nations, les différentes inclinations des hommes changent l' éducation, elles donnent cours à d' autres maximes, et établissent d' autres regles d' honneur et de bienséance. Si donc nous trouvons que ce sentiment, qu' il y a un dieu, s' est conservé parmi tous ces changemens de la société, qu' en pouvons-nous conclurre autre chose, sinon que ce sentiment ne vient pas de la simple éducation, mais qu' il est fondé sur

p12

quelque proportion naturelle qui est entre cette première vérité et nôtre entendement ? Cicéron reconnoit, qu' il n' y a point de nation si barbare, qui n' ait eu quelque connoissance de la divinité ; et quand il ne le diroit pas, la chose n' en seroit pas moins véritable. On voit que les hommes dès qu' ils sont hommes, c' est-à-dire, capables de société et de raisonnement, connoissent cette vérité. Car pour l' exemple de quelques sauvages, qui ne l' ignorent que parce que la raison ne se déploie point en eux, il ne sauroit tirer à conséquence. Ceux qui n' exercent

point leur raison, sont semblables à ceux qui n' en ont point. Il faut les mettre au rang des enfans qui vivent sans réflexion, et qui ne paroissent capables que des actions animales. Et comme l' on ne doit point conclurre, qu' il n' est pas naturel à des gens raisonnables de chercher les moyens de se garantir des injures de l' air, parce qu' il y a des sauvages qui ne s' en mettent point en peine, on ne doit pas inférer aussi de l' abaissement de leur esprit stupide et abruti, qui ne tire aucune conséquence de ce qu' il voit ; qu' il n' est pas naturel à l' homme de connoître la sagesse d' un dieu qui agit dans l' univers.

Quoi qu' il en soit, il est toujours vrai que les hommes qui raisonnent et qui vivent en société, se sont de tout tems accordés à reconnoître cette vérité fondamentale. Les

p13

principes des sciences ont changé, les arts ont succédé les uns aux autres, il est arrivé de nôtre connoissance des révolutions secretes et éclatantes, subites et imperceptibles dans la société : on l' a veüe passer souvent de la politesse à la barbarie, et de la barbarie à la politesse : les nations se sont confondües, les langues se sont mêlées. Et néanmoins ce principe est demeuré toujours ferme et inébranlable dans l' esprit des hommes, qu' il y a quelque sagesse qui agit dans l' univers.

Au reste, les incrédules disputent vainement, pour faire voir que l' éducation a quelque part à la connoissance que nous avons de Dieu. Nous convenons que l' éducation s' unit avec la nature, et la nature avec l' éducation. Qui doute que la nature et l' éducation n' agissent de concert pour obliger un pere à aimer son enfant, et l' enfant à respecter son pere ?

Les lacedemoniens aimoient l' estime autrefois, les hommes ne l' aiment pas moins aujourd'hui : voilà ce que l' éducation ne sauroit changer, et ce qui doit demeurer constant et invariable, parce qu' il appartient à la nature. Les regles de nôtre point

d' honneur, aussi bien que celles de nôtre morale, nous enseignent qu' il n' y a rien de plus bas ni de plus lâche que le larcin, de quelque manière qu' il se commette. Les lacedemoniens au contraire regardoient le

p14

larcin subtil et adroit comme une action glorieuse. Voilà qui est différent, parce qu' il appartient à l' éducation. Disons de même, que l' éducation peut avoir eu quelque part aux diverses idées que les nations ont eues de la divinité, parce qu' il n' y a eu rien de constant ni d' uniforme dans les peintures qu' elles en faisoient : mais que la vérité de son existence, qui est le principe auquel elles se sont invariablement attachées, a dû avoir une proportion naturelle avec leur esprit.

Et en effet, si c' est de nos peres uniquement que nous tenons ce sentiment, qui est-ce qui l' avoit enseigné à nos peres ? Il faut aller à l' infini en remontant, ou reconnoître qu' il y a eu des hommes qui ont laissé cette opinion à leurs enfans, sans la devoir eux-mêmes à l' éducation. à qui donc la devoient-ils ? On dira peut-être, que c' est à la politique de quelque prince, qui crut que cette opinion seroit un frein pour retenir ses sujets dans l' obeïssance qui lui étoit deüe. Mais on le dira sans raison et sans vrai-semblance. Car l' les ouvrages de la politique dépendent des divers changemens et des différentes révolutions qui arrivent dans le monde ; au lieu que ce principe a été tout-à-fait invariable. li avant ces celebres legislateurs de l' antiquité, comme Solon, Licurgue et Numa, qui passent pour être les

p15

premiers qui ont tâché d' adoucir par les cérémonies de la religion les inclinations de quelques peuples qui étoient encore sauvages, les hommes étoient persuadés de l' existence de Dieu. Et quoi que les histoires anciennes nous parlent de ceux

qui ont les premiers labouré la terre, navigé, planté la vigne, etc. Vous n' en trouverez point qui fassent mention de ceux qui ont crû les premiers l' existence d' un estre souverain. Iii ce n' est pas la simple connoissance de l' existence de Dieu qui sert aux desseins de la politique. Car si vous concevez un dieu oisif, comme Epicure l' a conçu, ou si vous vous imaginez des divinités vicieuses et dérégées, et devant par conséquent permettre, ou même autoriser le crime, comme les payens se les représentoient ; cette connoissance est plustôt pernicieuse qu' utile à l' etat. Il n' y a certainement que la crainte d' être puni de ses crimes après cette vie, ou l' espérance d' être récompensé de ses bonnes actions après la mort, qu' on peut concevoir servir à l' obeïssance des sujets. Or ces principes ont changé plusieurs fois avec le tems : et sans conter les sadduciens, il y a eu, et il y a encore aujourd'hui des peuples entiers, qui croient l' existence de Dieu, sans avoir aucune idée des peines ou des biens qui les attendent après la mort. Iv les princes, les grands politiques, et

p16

pour dire quelque chose de plus encore, ceux qui étoient capables non seulement de gouverner les etats, mais de faire de nouvelles loix, et d' établir de nouvelles républiques, les socrates et les platons, qui se railloient des superstitions dont la politique se sert pour amuser les peuples, se sont bien moqués de la pluralité des dieux ; mais ils ont crû de bonne foi l' existence d' un dieu, comme cela paroît par les lettres qu' ils s' écrivoient confidemment. V enfin on doit remarquer, qu' il y a deux sortes de moyens dont la politique se sert pour parvenir à son but ; les uns qu' elle invente, les autres qu' elle suppose, sans faire autre chose que les mettre en oeuvre. La politique romaine se servoit autrefois de ces deux moyens pour gagner le peuple. Elle se servoit de la vanité du peuple comme d' un ressort qu' elle n' avoit point produit,

et qui étoit mesme plus ancien que ses veües. Et elle employoit en second lieu les jeux, les spectacles, les diverses especes de couronnes, la pompe des triomphes, comme des moyens qu' elle avoit inventés elle-même pour faire agir ce premier ressort, ou pour flatter cette vanité. Je conviendrai donc sans peine, que Numa Pompilius se servit du sentiment que le peuple avoit, qu' il y a quelque divinité, et des autres principes de la religion naturelle. Mais il ne fit que mettre en usage ce principe

p17

que sa politique supposoit, et qu' elle ne produisoit pas. Il se servit de divers sacrifices et de diverses autres cérémonies pour faire agir ce premier ressort, ou pour apprivoiser le peuple, en donnant quelque objet à ces principes vagues de religion et de conscience qu' il supposoit en eux. Car comme celui qui a inventé les moulins, n' a point produit la force qui fait agir ces grandes machines, mais seulement l' a supposée dans le vent et dans l' eau, dont il a dirigé le mouvement par son adresse : ainsi on peut dire, que la politique suppose et ne fait point cette connoissance naturelle de Dieu, qui est un frein pour retenir les peuples dans leur devoir.

SECTION 1 CHAPITRE 3

Pour les causes de nos erreurs que nous avons appellé intérieures, comme elles se trouvent dans tous les hommes du monde, et que chacun a des sens, une imagination et un coeur qui sont capables de le tromper, quoi que cela n' arrive que par accident ; on ne nie pas aussi, qu' elles ne puissent faire naître des erreurs constantes et universelles. Ainsi la difficulté qu' on a trouvé à s' imaginer,

p18

qu' il y eût des hommes sur la surface

de la terre qui est opposée à la nôtre, qui sans tomber eussent leurs pieds vis-à-vis de nos pieds, a fait rejeter jusques à ces derniers siècles l'opinion de ceux qui croyoient des antipodes. Ainsi le vulgaire de tous les tems et de tous les païs s' imagine, que le soleil n' a pas plus d' un pied de largeur, et que les étoiles sont encore plus petites que le soleil ne paroît : sans parler ici du sentiment de Copernic, qui accuse tous les autres hommes d' avoir été dans l' erreur.

Mais que dira-t-on, si la connoissance que nous avons de l' existence de Dieu, non seulement n' est pas un faux préjugé qui naisse des sens, de l' imagination, ou des passions du coeur ; mais se trouve plutôt opposée que conforme à ces trois principes de nos erreurs ?

J' avoue que les sens, l' imagination et le coeur par eux-mêmes ne nous disent pas qu' il n' y a point de dieu, puis que ces trois facultés ne nous ont point été données pour être des causes d' erreur et d' illusion.

Mais il arrive par accident, et par le mauvais usage que nous en faisons, qu' elles font une bonne partie des difficultés que nous trouvons dans la connoissance de cette vérité.

La coûtume que nous avons prise de soûmettre nôtre raison à nos sens, et de rejeter comme une spéculation ce qu' on ne nous

p19

fait point voir et toucher, fait un des préjugés des athées, qui ne croient point qu' il y ait un dieu, parce qu' ils n' en voyent point. La difficulté qu' ils ont à s' imaginer ce que c' est que Dieu, ce qu' il faisoit avant qu' il fist le monde, forme un second préjugé dans leur esprit. Enfin toutes les passions du coeur combattent la vérité de l' existence de Dieu, parce que cette vérité les mortifie toutes. Elle humilie l' orgueil, elle prescrit des bornes fort étroites à la volupté, elle arrête le cours de l' injustice et de l' intérêt : et lors que cette connoissance ne corrige pas le déréglement des passions, elle les réprime du moins, et arrête leur violence ; et il

n' est pas fort nécessaire que nous insistions là-dessus. Les incrédules eux-mêmes reconnoissent que l' idée de Dieu réprime les passions humaines, puis qu' ils prétendent que la politique se sert avec succès de ce frein pour arrêter les désordres de la cupidité, et pour retenir les hommes dans l' obeïssance qu' ils doivent aux loix civiles. Que les sens donc et l' imagination ayent produit par accident les erreurs universelles, et que le coeur soit, comme on l' a reconnu de tout tems, une source feconde d' illusions et d' égaremens dans le commerce de la vie civile ; cette consideration nous est favorable, puis que nous sommes les partisans du bon sens, qui nous dit qu' il y a un dieu, contre les raisons négatives des sens qui ne

p20

voyent point cette divinité, contre les difficultés de l' imagination qui ne sauroit se représenter un objet qui est si élevé au dessus de sa portée, et contre les résistances des passions du coeur que cet objet afflige et contraint. N' est-ce pas une chose surprenante, que depuis tant de siècles les sens, l' imagination et les passions du coeur ayent continuellement fourni à l' esprit des hommes des préjugés contraires à cette vérité, sans qu' ils ayent pû en étouffer la lumière ? Il est vrai que ne l' ayant pû anéantir, les hommes l' avoient prodigieusement déguisée. Le dérèglement étoit venu de ces trois causes de nos erreurs que nous avons marquées. Pour contenter les sens, les hommes avoient fait la divinité visible, soit en la représentant par des statües, soit en l' imaginant revêtüe d' une forme humaine. Pour satisfaire l' imagination, qui ne peut rassembler tant de vertus, dont les effets paroissent dans la nature ; qui ne peut, dis-je, les rassembler dans la simplicité d' un seul et même sujet, ils avoient multiplié la divinité, attribuant à chaque partie de l' univers, et à chaque élément sa providence particulière. Enfin pour satisfaire les mauvais penchans de leur coeur, ils avoient attribué à Dieu leurs passions et leurs vices,

se faisant des divinités dérégées, pour sauver leurs dérèglements à la faveur de ces

p21

exemples que la religion sembloit rendre sacrés.

Mais enfin, malgré notre attachement à ne juger des choses que par les sens, malgré les difficultés et les résistances de notre imagination, malgré toutes ces passions de notre cœur, qui pour leur intérêt produisent continuellement des doutes dans notre âme, tous les hommes ont reconnu de tout temps, qu'il y a une sagesse souveraine qui agit dans l'univers.

Qu'on juge après cela, si c'est aux incrédules à concevoir ici de la défiance ; et si nous n'avons pas au contraire sujet de tenir pour suspects des doutes que forment toutes nos passions, et des préjugés qui ont visiblement leur source dans tous les principes de nos erreurs.

SECTION 1 CHAPITRE 4

Nous avons jugé ce préliminaire d'autant plus utile, que les illusions que nous devons craindre en traitant des matières de la religion, naissent sans qu'on y pense ; et que nous engageant insensiblement dans l'incrédulité, elles forment comme un double mur dans notre entendement, contre lequel la solidité et la force des raisons est presque toujours sans effet.

p22

Mais après avoir marqué les sources de nos erreurs, il est encore plus nécessaire de marquer les sources de la vérité. Nous en trouvons quatre différentes, la nature, qui est l'assemblage de toutes les créatures visibles ; la société, qui est la multitude des hommes réunis sous la forme d'un gouvernement ; le cœur de l'homme, qui est un petit monde qui n'enferme pas moins de merveilles que le grand ; et enfin la

religion, laquelle nous convainc mieux que tout autre objet, de la vérité de l'existence de Dieu, comme cela paroîtra dans toute la suite de cet ouvrage.

Pour voir qu'il y a une sagesse souveraine, il ne faut qu'ouvrir les yeux, et les porter sur les merveilles de la nature. Quand la considération des cieux et des astres, de leur beauté, de leur lumière, de leur grandeur, de leurs proportions, de leur perpétuel mouvement, et de ces révolutions admirables qui les rendent si justes et si constans dans leurs changemens divers, ne nous convaincroient point de cette vérité, nous la trouverions marquée dans les vagues et sur le rivage de la mer, dans les plantes, dans la production des herbes et des fruits, dans la diversité et dans l'instinct des animaux, dans la structure de nôtre corps et dans les traits de nôtre visage.

En effet, comme tous les hommes qui m'ont appris qu'il y a une ville de Rome, ne

p23

peuvent s'accorder à se jouer de ma crédulité ; il est impossible aussi que toutes les parties de la nature conspirent à me tromper, en me montrant les caracteres d'une sagesse qui n'existe point réellement.

Il est certain même, que cette dernière preuve à quelque égard, a l'avantage sur la première, en ce que tous les hommes ont en eux des principes d'erreur et d'imposture : au lieu que les parties de la nature n'en ont point ; et qu'ainsi le témoignage général des hommes est moins infaillible, que le témoignage général des parties de l'univers, s'il est permis de nommer ainsi l'accord de tous les ouvrages de la nature, à nous mettre devant les yeux la sagesse de leur auteur.

Il ne faut donc que considérer, si nous pouvons nous deffendre de reconnoître dans la nature ces caracteres de sagesse que nous croyons y avoir remarqués. La sagesse emporte deux choses, comme chacun sait, un dessein, et le choix de certains moyens qui se rapportent à ce dessein. On n'est donc en

peine que de savoir, si vous pouvez remarquer quelque dessein dans les ouvrages de l' univers, ou s' il y a quelque cause qui agisse pour une fin ; en quoi certainement il y a peu de difficultés. Il faut sans doute avoir perdu la raison, pour douter que nous n' ayons des yeux pour voir, des oreilles pour ouïr, un odorat pour flairer, une voix

p24

pour nous faire entendre, des pieds pour marcher, les plantes des pieds plates pour pouvoir nous tenir debout, un coeur pour faire ou pour recevoir le sang, des veines pour le contenir, des esprits pour le faire mouvoir, des arteres pour faire battre les veines, des nerfs pour recevoir les esprits : et quand nous voyons que nos yeux ne sont point dans nos pieds, d' où ils ne pourroient pas voir les objets ; que nôtre bouche a une communication avec nôtre estomac, sans laquelle nous demeurerions privés de nourriture, nous ne croyons pas sans doute, que tout cela se trouve ainsi fait sans dessein. On s' apperçoit de cette sagesse répandüe dans l' univers, soit qu' on examine un seul corps, soit qu' on jette les yeux sur l' assemblage de toutes les choses corporelles. Considérez la lumière la plus noble et la plus belle de toutes les parties de l' univers ; ce n' est pas sans raison qu' elle se trouve réunie en certains globes qui la répandent sans cesse, et qui ne s' épuisent jamais, que ces globes sont à une distance de la terre si juste et si réglée, et qu' ils paroissent toûjours se mouvoir, sans que ce mouvement réel ou apparent trouve aucun obstacle qui l' arrête. Descendez plus bas, et considérez les usages de l' air. Il porte jusques à nous la lumière et les influénces des astres : il se charge de ces nuées qui font la fertilité de la terre et l' abondance de nos moissons : il porte

p25

les sons jusqu' à nos oreilles, et les couleurs jusqu' à nos yeux : il fait nôtre respiration

et le mouvement de nos poulmons, la force
et l' agitation de la flamme, la végétation
des plantes et la vie des animaux.
Voyez en-suite comment cet air et cette
lumière s' unissent avec les organes du corps
humain : car sans l' oeil de l' homme la lumière
n' est que ténèbres, et sans la lumière
l' oeil de l' homme n' est qu' aveuglement.
Considérez ces dépendances admirables,
qui font que les cieux roulant ou paroissant
rouler dans le vaste sein du monde, procurent
le bien d' un atome, qui jouït de toutes
ces merveilles, dont la grandeur est si
disproportionnée à la sienne, et qui possède ce
que les cieux et les astres paroissent avoir de
plus précieux, caché comme il est dans le
coin d' un globe, qui n' est qu' un point en
comparaison des autres parties de l' univers.
Qui est-ce qui a appris à l' air, aux vents,
aux pluyes et aux autres météores, qu' ils
devoient contribuer à rendre la terre fertile ?
Pourquoi le soleil fournit-il pour cela sa
chaleur et sa lumière, les astres leurs influences,
la mer ses nuées, l' air sa rosée et sa fraîcheur,
et les saisons le tempérament de
leurs qualités ? Comment la terre tire-t-elle
d' un sein stérile et flêtri, tant de plantes si
admirables dans leurs vertus et dans leurs
productions, d' arbres excellens et de fruits

p26

exquis ? Pourquoi faut-il que ces fruits
soient propres à se changer en la substance
des animaux, et à conserver leur vie ? Comment
la faim et la soif leur apprennent-elles
à point nommé, qu' il est tems de prendre
des alimens qui sont destinés à leur nourriture ?
Et comment le dégoût et le rassasiement
leur enseignent-ils au contraire, qu' ils
en ont assez pris pour le bien de leur nature,
et cela par une loi qui ne peut être violée,
que par les maladies qui troublent
l' oeconomie naturelle de leur tempérament ?
à quoi serviroient tous les fruits de la terre,
s' il n' y avoit des animaux pour s' en
nourrir ? Et que feroient ces animaux sans
les fruits de la terre ? Comment les espèces
des animaux se conserveroient-elles, sans

l' inclination que le mâle a pour la femelle ?
Et à quoi étoit nécessaire cette inclination,
s' il n' avoit fallu que la propagation des
animaux se fît par ce moyen ? Pourquoi est-ce
que dans les lieux où il ne croit point de
grains, la nature fait croître des cocos,
ces arbres merveilleux dont la moëlle est du
pain, le suc qu' ils contiennent du vin, et le
poil dont leurs feuilles sont couvertes, du
coton dont on fait des habits ? Pourquoi
est-ce que dans l' isle de Fer, où il n' y a point
de source ni de rivière pour abreuver les
habitans, il y a un arbre qui est perpétuellement
couvert d' une nuée qui fait distiller

p27

l' eau de ses branches ; la nature en formant
une source miraculeuse dans l' air, lors que
la terre refuse d' en donner : de sorte que
toutes les bêtes et tous les hommes qui habitent
cette isle, y trouvent abondamment de
quoi étancher leur soif ?

On ne peut se dispenser, quoi qu' on fasse,
de reconnoître que les parties de la nature
ne sont pas ainsi enchaînées sans quelque
dessein. La terre ne seroit pas située comme
elle l' est, le soleil n' éclaireroit pas les deux
hemispheres tour-à-tour avec tant de régularité,
la mer ne respecteroit pas ses
bords, l' air ne se seroit point venu placer
précisément entre la terre et les astres, pour
nous faire jouir de leur chaleur et de leur
lumière tempérée par cet éloignement, les
saisons ne se trouveroient pas si régulièrement
partagées, le corps humain formé
avec une symmétrie si parfaite, ce corps
animé d' une ame qui est toute seule un
abrégé de merveilles, cette ame avec des
penchans qui la portent au soin de son bien-être
et de sa conservation, ces penchans éclairés
par une raison qui les adresse à leurs fins
légitimes, et cette raison elle-même remplie
d' une lumière naturelle, qui l' empêche de
se tromper, lors qu' elle juge librement des
objets qu' on lui propose : toutes ces choses
ne seroient point de la sorte, s' il n' y avoit
une intelligence souveraine qui agit dans
l' univers.

p28

Voilà la preuve d' autant meilleure qu' elle est plus naturelle, plus exposée à la veüe de toute sorte de personnes, et plus proportionnée à la portée de chacun. Voici les difficultés que l' incrédulité lui oppose.

Elle dira d' abord, que comme le bon ordre et la symmétrie des parties de la nature, dont nous croyons connoître la destination, nous portent à reconnoître une sagesse qui préside à la conduite de l' univers ; aussi le peu d' ordre et de sagesse que nous trouverons en quelques autres parties de l' univers, nous doit donner une opinion toute contraire. Qui est-ce, dira-t-on, qui comprend la raison pour laquelle le tonnerre gronde dans des deserts entièrement inhabités ; pourquoi la grêle tombe en abondance sur des rochers et sur des précipices ; pourquoi la foudre va briser la pointe d' un rocher à l' écart ; quelle est la destination des insectes ; à quoi sont bonnes les mouches, les grenouilles, les chenilles, les vers qui rongent un cadavre dans le fond d' un tombeau, ou ces petits animaux qui succent nôtre sang, et qui se forment de sa corruption ? On répond premièrement, qu' on peut bien conclurre des caracteres de sagesse que nous remarquons dans la nature, qu' il y a un dieu ; parce qu' alors nous raisonnons sur ce qui nous est connu : mais que nous ne pouvons pas inférer de l' ignorance qui nous

p29

empêche de reconnoître ces mêmes caracteres de sagesse en d' autres parties de l' univers, qu' il n' y ait point de divinité ; parce que ce qu' on ne connoit point, ne peut jamais servir de principe dans un raisonnement. Celui qui considère une montre, est en droit de conclurre de l' enchaînement de ses ressorts, et de leur mouvement, qu' il faut qu' elle soit l' ouvrage d' un être intelligent : et il raisonneroit mal, s' il vouloit tirer une conséquence opposée à celle-là, de ce qu' il y a quelques ressorts dans cette

machine, dont les usages ne lui sont pas connus.

Il est bon de remarquer en second lieu, que pour bien découvrir la sagesse de l' auteur de la nature, il ne faut pas demander raison de l' individu, mais seulement de l' espèce, pour parler avec les philosophes : et comme pour faire voir la sagesse qui paroît dans le gouvernement d' un etat, on rend raison des établissemens généraux, on fait voir pourquoi on entretient des soldats, des magistrats, des juges, des officiers et des exécuteurs de la justice, sans qu' il soit nécessaire de considérer la condition de Pierre et de Gautier : aussi pour connoître la sagesse du créateur qui paroît dans ses ouvrages, il suffit de connoître les loix générales de la nature, sans qu' il soit nécessaire de rendre raison de chaque chose en particulier.

p30

On doit cependant remarquer, que la cause physique n' en exclud point la fin, comme s' imaginent grossièrement ceux qui prétendent, par exemple, que le tonnerre n' est point destiné à effrayer les hommes, parce qu' il a des causes aussi nécessaires en soi, que le mouvement de la poudre et du salpêtre, lors qu' on y met le feu : c' est raisonner comme celui qui diroit, qu' on tire le canon sans dessein, parce que cette action a une cause physique. Que si après cela on demande, pourquoi il est nécessaire que la foudre gronde ? Je répondrai sans beaucoup de peine, que c' est là comme le langage de Dieu, lors qu' il veut nous faire penser à ce qu' il est, et à ce que nous sommes. On pourroit encore ajouter, qu' il est bon en général que la foudre tombe tantôt dans un désert, et tantôt dans une ville, pour marquer que tantôt Dieu s' approche, et que tantôt il s' éloigne du pécheur : qu' il faut qu' il y ait des monstres, des serpens et des bêtes vénéneuses, pour menacer les hommes, pour leur faire mieux connoître la justice de Dieu : qu' on tire des serpens les plus vénéneux d' excellens remédes : que

les abeilles nous fournissent le miel : que les mouches et les araignées purifient l' air : que les insectes ramassent la corruption de la terre, la vermine celle du sang : et qu' il n' y a peut-être rien de plus propre à nous représenter la misère des hommes, que ces vers,

p31

qui par les sages loix de la nature, se forment de leurs cadavres dans le tombeau. Mais il est beaucoup plus raisonnable de répondre en troisième lieu, que quand nous ne pourrions pas découvrir la fin de certaines choses dans la nature, il seroit ridicule et extravagant de s' imaginer qu' elles en manquent pour cela ; parce que ce seroit supposer que nous connoissons toutes choses. Il semble qu' on peut nous objecter en second lieu, que nous ignorons la manière admirable dont se fait la production des choses naturelles : et que si ces mysteres de la nature nous étoient bien connus, nous n' y trouverions peut-être rien qui nous contraignit de reconnoître une cause première : c' est la remarque d' Hobbes, que le peuple deïfie tout ce qu' il ne connoit point, et que l' ignorance fait naître l' admiration, l' admiration le respect et la crainte, le respect et la crainte la religion. Voilà la seconde difficulté qu' il me semble qu' on peut opposer à nôtre principe, et qui n' est pourtant qu' un enchaînement de conséquences précipitées. Car ce n' est point ce que nous ignorons des merveilles de la nature, mais ce que nous en connoissons, qui nous y fait reconnoître la sagesse de Dieu. Nous pouvons juger d' un tableau, et conclurre en le voyant, qu' il ne s' est pas fait lui-même, sans connoître à fond les regles de la peinture. Il n' est pas

p32

question de savoir ce que j' ignore dans les secrets de la nature : mais il s' agit de savoir, si la connoissance que j' en ai, quelle qu' elle soit, n' est point suffisante pour me convaincre qu' il y a une sagesse qui agit dans le

monde.

Pour cela nous n' avons qu' à établir ces deux vérités. La première, que la matière n' est point susceptible de sagesse ; ou si elle l' est, qu' elle pense, qu' elle connoit, et qu' ainsi c' est là le principe auquel nous donnons le nom de dieu. La seconde est, qu' il y a cependant des caracteres incontestables de sagesse imprimés dans tout l' univers. Tant s' en faut qu' il faille avoir pénétré dans les secrets de la nature pour cela, que la connoissance des moins éclairés et la simple veüe de la nature suffisent pour nous l' apprendre. Les ignorans et les savans, le peuple et les philosophes conviennent en ce point. Mais afin qu' on ne croye pas que nous nous contentons de le supposer, il ne sera pas inutile de raisonner quelque tems avec les philosophes.

SECTION 1 CHAPITRE 5

Je ne sai point quels sont les ressorts qui font agir cette vaste machine que nous appellons l' univers. J' ignore qu' est-ce

p33

qui entretient la vie des plantes et la lumiere des astres. Je ne sai point de quelle figure sont les atomes dont les corps sont composés, ni le degré de mouvement qu' il faut pour former toutes les merveilles qui frappent ma veüe. Je ne suis partisan de Démocrite, ni de Descartes. Je n' entre point dans les différens de Copernic, ni de Ptolomée, et je ne me pique point de raisonner sur le systeme du monde. Mais de quelque manière que l' univers soit fait, et quelque philosophe qu' on suive, on conviendra sans doute avec moi, qu' afin que cet univers subsiste tel qu' il est, il faut une matière, un mouvement, un mouvement limité à une certaine mesure, et un mouvement déterminé d' une certaine manière ; puis que si vous ôtez toutes ces causes, vous faites du monde un néant, ou un chaos. Je demande donc d' abord, d' où est venue cette matière dont le monde est

composé ? Qui dit la matière, ne dit pas une chose qui soit nécessairement ; et jusqu' ici personne, que je sache, n' a crû, qu' ayant toutes les perfections, elle dût avoir celle d' estre par elle-même, comme nous le disons de Dieu.

Je voudrais bien savoir en second lieu, d' où son mouvement est sorti ? Car il faut de deux choses l' une, qu' il soit essentiel à la matière de se mouvoir, ou qu' il y ait un dieu qui ait imprimé le mouvement

p34

dans la matière. Ce mouvement doit être attaché à la nature de la matière, ou venir du dehors ; il n' y a point de milieu.

S' il est essentiel à la matière de se mouvoir, il faut que toutes ses parties soient dans une nécessaire et continuelle agitation, comme celles de la flamme, et que le repos détruise la matière : ce qui est entièrement contraire à l' expérience et à la raison. Car qui ne sait, que la matière dans ce qu' elle a de propre et d' essentiel, est une chose étendue, mesurable, divisible, qui est, à la vérité, nécessairement susceptible de mouvement, mais qui de soi n' est pas plus déterminée au mouvement actuel, qu' au repos ? Il est certain même, que demeurant dans son état naturel, elle se reposera, et qu' elle attendra une impulsion qui vienne du dehors, pour se mouvoir. Epicure lui-même, qui tient que les atomes se meuvent naturellement, sera obligé de reconnoître, que du moins les parties qui composent les atomes, conservent un mutuel repos ; puis que si le mouvement étoit essentiel à ces parties qui composent l' atome, et aux parties de ces parties, l' atome ne seroit pas moins corruptible et moins divisible que les autres parties de l' univers, ayant en soi le principe de la corruption, qui est le mouvement. D' ailleurs, comme les parties de l' atome et les parties de ces parties seroient agitées par un mouvement

p35

nécessaire, on ne voit pas qu' elles pûssent former ce tout solide et indivisible, que les philosophes appellent atome ; et l' on conçoit par conséquent, que le mouvement, au lieu de conserver la nature, la détruirait. Mais je veux que le mouvement sortît des principes même de la matière ; pourquoi falloit-il que la matière se mût dans le degré et dans la détermination qui étoient précisément nécessaires pour former un monde plutôt qu' un chaos ? Car s' il y a une infinité de degrés possibles dans le mouvement, comme je ne voi pas qu' on en doive douter, et si ce mouvement a pû être déterminé en plusieurs manières différentes ; pourquoi la matière se meut-elle précisément dans le degré et avec la détermination qu' il falloit pour produire un nombre presque infini de corps, qui sont formés avec une régularité si admirable, et pour faire de tant de corps si différens, ce merveilleux assemblage, où nous ne voyons rien d' inutile, et où tout nous surprend et nous ravit ? Ainsi la matière d' elle-même ne nous paroît pas plus déterminée à exister, qu' à n' exister pas. Qui est-ce donc qui lui a donné son existence ? Elle n' est pas plus déterminée à se mouvoir, qu' à ne se mouvoir pas, supposé qu' elle existe. Qui est-ce donc qui lui a donné son mouvement ?

p36

Elle n' est pas plus déterminée à se mouvoir dans ce degré, que dans un autre, supposé qu' elle se meuve. Qui est-ce donc qui a réduit son mouvement à la juste mesure qui étoit nécessaire pour former le monde, ou pour l' entretenir et le conserver pendant si long-tems ? Enfin, quoi qu' elle se meuve précisément dans ce degré, elle n' est pas plus déterminée à se mouvoir de ce côté que d' un autre. Qui est-ce donc qui a donné à ses parties ces déterminations particulières, qui font que chaque chose tend à son centre, et que le monde subsiste par ce moyen ?

Est-ce une nécessité naturelle et essentielle qui a produit tous ces effets ? Non : car ce n' étoit pas une nécessité à la matière d' exister. Ce n' est pas une nécessité à la matière qui existe, de se mouvoir. Ce n' étoit pas une nécessité à ce mouvement d' être dans un tel degré, ou dans une telle mesure : et ce n' étoit pas une nécessité à ce degré de mouvement, d' avoir toutes ces déterminations particulières, sans lesquelles le monde ne pourroit être. Puis donc que ce n' est pas une nécessité de nature et d' essence, qui fait que les choses sont de cette manière ; il faut que ce soit le hasard, ou Dieu. Mais il est si absurde de reconnoître le hasard pour l' auteur du monde, qu' il y a sujet de s' étonner, que cette pensée ait

p37

jamais pû tomber dans l' esprit d' un homme. Quand on supposeroit que le hasard auroit eu quelque part à l' arrangement et à la disposition des parties de l' univers, quelle part pourroit-il avoir à leur production, ou, si l' on veut, à la production de leur mouvement ? D' ailleurs, en quoi consiste ce hasard dont on parle tant ? Est-ce quelque chose, ou n' est-ce rien ? Si c' est quelque chose, il faut qu' il soit un être créé ; et alors il faudra demeurer d' accord qu' il y a un créateur, comme nous le prétendons : ou c' est un être incréé ; et alors il faudra concevoir le hasard comme une chose distincte de la matière, éternelle, incorruptible, qui est nécessairement et par elle-même ; et par conséquent le hasard sera précisément ce que nous appellons un dieu.

Que si le hasard n' est rien, si c' est un défaut et une privation de cause, plutôt qu' une cause véritable et effective ; il s' ensuit qu' on nous trompe, lors qu' on nous dit que c' est le hasard qui a produit le monde ; et il vaudroit autant dire, que rien ne l' a produit, ou que le principe de sa production nous est inconnu. Il est certain en effet, que le hasard

n' est, à parler exactement, que nôtre ignorance, laquelle fait qu' une chose qui a en soi des causes nécessaires et déterminées de son existence, ne nous paroît pas en

p38

avoir, et que nous ne saurions dire pourquoi elle est de cette manière, plutôt que d' une autre. Un homme qui tient un dez ou des cartes à la main, voit tout apparemment égal entre lui et celui contre qui il joue ; et dans la veüe de cette égalité, il se forme un fantôme dans son imagination, lors qu' il vient à perdre. Il imagine un sort aveugle et capricieux, qui s' est déterminé sans raison en faveur de l' autre. Cependant, à regarder la chose en elle-même et détachée de l' imagination de cet homme, il est certain que le bon ou le mauvais jeu dépend d' une détermination particulière de la main qui jette le dez, ou qui donne les cartes, laquelle étant supposée, il est tres-nécessaire que le jeu vienne de cette façon.

Le hazard n' est donc qu' un nom vuide de sens, qu' un grand mot qui ne signifie rien ; et il ne doit point nous empêcher de conclurre, que puis que ce n' est pas par une nécessité naturelle et essentielle que le monde subsiste tel qu' il est, il faut necessairement qu' il y ait un dieu qui l' ait formé.

Quand nous trouverions dans la matière le mouvement, et le degré et la détermination de ce mouvement, sans être obligé de recourir à un principe extérieur ; nous remarquons d' autres effets dans le monde, qui nous persuaderoient l' existence de la cause souveraine.

p39

Nous y trouvons des choses qui n' avoient ni vie, ni sentiment, ni raison il y a quelque tems, et qui acquerans certains organes et certaines dispositions de leurs parties, viennent à penser et à former des doutes, des raisonnemens et des réflexions. D' ailleurs,

c' est une vérité de fait et d' expérience, que la matière n' agit que par le mouvement, et qu' elle est privée d' action autant de tems que ses parties sont dans le repos. D' où il est aisé de conclurre, qu' il faut nécessairement qu' un principe extérieur produise la pensée, ou du moins ce qui pense dans la matière ; ou que cette matière acquérant par elle-même la pensée, l' acquière par le mouvement qui est sa seule manière d' agir. De sorte que s' il nous paroît une fois clairement, que la pensée ne peut sortir du mouvement de la matière, nous serons obligés d' en conclurre, qu' il faut reconnoître l' existence d' un principe extérieur, qui est ce que nous appellons un dieu.

Je ne dirai pas ici pour établir cette vérité, que le mouvement en soi n' a ni les qualités de la pensée, ni rien d' aussi noble que la pensée ; et qu' ainsi la pensée ne sauroit être l' effet du mouvement. Cependant, et le principe et la conclusion sont assés clairs dans ce raisonnement.

Je ne m' arrêterai pas à faire voir, qu' il est inconcevable que les parties de la matière doivent penser parce qu' elles se meuvent :

p40

que quoi que ce mouvement soit lent ou rapide, direct ou réfléchi, ce ne sera toujours qu' un mouvement ; toutes ces différences particulières ne détruisant pas sa nature, et ne faisant que marquer un transport plus particulier d' un lieu à un autre : et que la même disproportion et le même éloignement qui est entre la pensée en général et le mouvement en général, se trouve entre les espèces particulières du mouvement et les espèces particulières de la pensée.

Si le mouvement produit la pensée, il faut que ce soit comme un effet prochain, ou comme un effet éloigné ; il n' y a point de milieu entre ces deux choses : et cependant il est certain, qu' on ne peut dire ni l' une, ni l' autre.

Car premièrement, nous avons une idée distincte des effets prochains et immédiats

du mouvement, et nous voyons fort clairement, que la pensée ne doit pas être mise dans ce nombre. Nous savons que quand les parties de la matière se remüent, elles changent de disposition, elles s' arrangent d' une autre manière, elles occupent un autre lieu, elles acquièrent une autre figure, elles se divisent ou se rassemblent ; effets qui n' ont évidemment aucune conformité avec la pensée, bien loin d' être la pensée même. Supposez les parties de la matière si petites que vous voudrez, et leur mouvement si

p41

rapide qu' il vous plaira ; il n' en sortira jamais qu' un choq d' atomes plus fréquent, un brisement de parties plus imperceptible, une situation moins constante, une figure plus variable, une division plus grande : et il est évident que si quelque chose de nouveau ne survient, la pensée ne se trouvera point parmi tous ces effets. Que si le mouvement ne produit pas la pensée, les effets du mouvement ne sont pas capables de la produire non plus : et l' on voit bien que ce brisement de parties, cet arrangement, cette nouvelle figure, et cette réunion ou cette dispersion d' atomes, qui sont les effets prochains et immédiats du mouvement, ne feront point naître le doute et les réflexions ; à moins qu' on ne prétende, qu' une chose devienne capable de raisonner, parce qu' elle s' étend d' un côté plutôt que d' un autre, qu' elle a deux ou trois angles, qu' elle est platte ou ronde, ou qu' on est capable de former des doutes, parce qu' on a des parties éparses ou réunies. Ainsi il paroît, que la pensée ne sort ni médiatement, ni immédiatement de ce principe.

On me dira peut-être, que je ne connois pas à fond la matière, et qu' ainsi je ne puis savoir de quoi elle est capable. Mais c' est donner le change, puis que je ne raisonne point par la considération de la matière, mais par celle du mouvement qui est l' action de la matière. Or je prétens, que sans

p42

philosopher sur sa nature, le mouvement m' est assez connu, pour me faire voir clairement, qu' il ne peut être le principe de la pensée.

Et si l' on veut que nous en marquions en peu de mots une preuve bien évidente, nous dirons l que la pensée n' est pas un simple mouvement, et qu' un doute, un sentiment de joye ou de tristesse enferme quelque chose de plus que le transport de quelques atomes d' un lieu à un autre ; puis que si vous concevez ce transport, quelque particulier et quelque circonstantié que vous vous le figuriez, vous concevrez que la pensée ou le doute y ajoute quelque chose qui n' est point ce transport ou ce mouvement. li que si le mouvement de la matière produit la pensée, il faut qu' il la produise immédiatement et comme un effet prochain. En effet, si l' on conçoit que le mouvement de la matière produit la cause qui fait naître la pensée ; je demande, cette cause agit-elle sans mouvement, ou par mouvement ? Elle ne sauroit agir sans mouvement, puis qu' être sans mouvement, c' est se reposer, et que se reposer, c' est n' agir point. Et si c' est par le mouvement que cette cause agit pour produire la pensée, il s' ensuit donc que la pensée est toujours un effet prochain et immédiat du mouvement. lii que le mouvement ne peut jamais produire immédiatement la pensée, parce que le mouvement

p43

ne produit point immédiatement d' autre effet que celui d' arranger, de figurer, de briser, de disposer la matière autrement qu' elle n' étoit ; ce qui nous est connu par l' idée naturelle que nous avons tous du mouvement, sans qu' il soit nécessaire de recourir aux définitions de l' ecole. Et ce qui fait voir, que ce n' est pas simplement la matière qui agit, lors que nous pensons ; c' est que les parties de la matière peuvent agir et se réfléchir les unes sur les autres. Mais il est impossible que chacune d' elles agisse sur elle-même, ou qu' elle se

replie sur soi : au lieu que le principe qui pense au dedans de nous, réfléchit non seulement sur lui-même, mais sur son action, sur sa pensée, et même sur sa manière d'agir et de penser à l'infini.

J'avoüe que nos pensées se diversifient selon les mouvemens qui se passent dans nôtre cerveau, et qu'un peu de matière bouleversée dans nôtre tempérament, met une étrange confusion dans nos images. Ceux qui supposent avec nous, qu'il y a un dieu qui a uni les deux parties de nous-mêmes pour être dans une dépendance mutuelle, n'en seront pas surpris. Cependant, comme l'expérience nous apprend, que les malades au milieu de leurs rêveries ont bien leurs images extrêmement troublées et confuses dans leur cerveau, ce qui fait qu'ils croient voir des choses qu'ils ne voyent

p44

point, et être dans des lieux où ils ne sont point, mais qu'ils conservent un entendement qui raisonne assez juste sur ces fausses images ; de sorte qu'on remarque que c'est la fantaisie du malade qui est troublée, et non pas son entendement : on en peut conclurre avec beaucoup de raison, ce me semble, qu'il y a en nous un principe qui ne relève point du désordre du tempérament, et qui est différent de la matière.

Cependant, pour ne m'arrêter qu'aux choses que les incrédules même ne peuvent révoquer en doute, je laisserai indécise une question qui seroit suffisamment décidée par tout ce que nous venons de dire. Qu'on suppose en nous un esprit distinct de la matière, comme la raison le veut, ou qu'on ne le suppose point, on ne sauroit se deffendre contre la force de la vérité qui presse.

Car s'il y a en nous un esprit distinct de la matière, il faut que cet esprit ait un auteur, et par conséquent qu'il y ait un dieu : et si cet esprit n'est point en nous, il faut que quelque principe extérieur produise en nous ces pensées, qui ne peuvent jamais sortir du mouvement de la matière ; et par conséquent il faut reconnoître l'existence

d' un principe élevé au dessus de la matière :
et c' est ce principe que nous appellons
Dieu.
Il ne nous importe non-plus, que l' on considère

p45

ces vérités dans les hommes, ou dans
les bêtes, dans lesquelles on croit remarquer
des sentimens et des passions. Car si
ces sentimens sont aussi véritables qu' ils
nous paroissent, ils nous donnent lieu de
tirer la consequence que nous avons déjà
tirée : c' est que la condition de la matière
et de son mouvement ne permettant pas
qu' elle puisse produire par elle-même des
sentimens et des passions, il faut que ce soit
par l' action et par la volonté d' un dieu
élevé au dessus de toutes les choses matérielles,
que quelques corps organisés en paroissent
capables. Mais pourquoi prendroit-on
pour principe dans le raisonnement,
la chose du monde la plus obscure
et la plus généralement ignorée, qui est
l' état intérieur des bêtes ? Que les uns en
fassent des automates, des machines sans
connoissance et sans sentiment, qui imitent
parfaitement par la sagesse infinie de leur
créateur, les choses qui en ont : que les
autres croient ces corps animés d' autant
d' esprits d' un ordre inférieur au nôtre,
que Dieu crée sans peine et sans effort,
et qu' il anéantit par la simple suspension
de son concours ; de même que les images
s' effacent dans un miroir par l' éloignement
de leur objet : que les autres feignent, que
Dieu par une action de sa puissance aide
et élève la matière jusqu' à la mettre en état
d' exercer des actes qui sont au dessus de

p46

sa portée : que les autres inventent des
metempsychoses : que les autres distinguent les
insectes des autres animaux, pour faire des
uns des automates, et pour faire des autres
des corps animés et capables de sentiment,
sans parler des atomes de sensation de

Campanelle ; nous ne nous mettrons pas fort en peine de prendre parti dans toutes ces contrariétés. Nous laisserons là l' état des choses que nous ne connoissons point, et raisonnant sur celles que nous connoissons, nous nous contenterons de conclurre, que comme la simple existence de la matière ne suffisoit pas pour produire les merveilles de la nature, et qu' il falloit qu' un principe extérieur produisît et dirigeât pour cet effet son mouvement ; aussi le mouvement de la matière réglé et dirigé ne suffisoit point pour réfléchir sur ses conceptions et sur sa manière de concevoir, et qu' il falloit une cause élevée au dessus de la matière et de son mouvement, pour nous mettre en état de penser.

SECTION 1 CHAPITRE 6

Nous n' avons fait qu' ébaucher la matière dans les chapitres précédens.

Nous l' approfondirons un peu davantage

p47

dans celui-ci, en repassant sur les mêmes principes, qui sont trop abstraits, pour pouvoir bien estre compris à une première veüe, si ce n' est par les personnes extrêmement exercées.

Il y a deux manières de considérer l' univers : l' une, qui est commune à tous les hommes qui font quelque usage de leur raison, qui est d' en considérer les parties, l' enchaînement, l' ordre et les usages de ces parties, y cherchant les caracteres de la sagesse de son auteur : l' autre, d' en considérer les principes, les ressorts et les causes, et d' en pénétrer la composition ; et celle-ci est particulière aux philosophes. Toutes deux nous conduisent également à la connoissance de Dieu : mais c' est à la dernière que nous devons maintenant nous attacher. Nous trouvons dans le monde une matière qui existe, qui se meut, qui se meut d' une telle manière ; et dans quelque portion de cette matière, un principe qui pense, qui réfléchit sur soi, qui juge des attributs

communs, et fait des abstractions, qui attache à l' être infiniment parfait, la plus parfaite de ses idées, et qui désire à l' infini. Si la matière ne tire point tout cela d' elle-même, il faut que tout cela lui vienne du dehors, et par conséquent qu' il y ait un dieu qui le lui ait donné. Ainsi l' existence de la matière, son mouvement, les différences de ce mouvement, la pensée, les

p48

différences de la pensée, l' idée de Dieu, et cette espèce d' infinité qui se trouve dans nos desirs, prouveront l' existence de Dieu. La matière n' existe point essentiellement et par elle-même. Pour le comprendre, il ne faut que supposer ce principe qui paroît incontestable ; c' est que tout estre est déterminé à exister ou par cela même que c' est un être, de sorte qu' il soit essentiel à tout ce qui existe, d' exister nécessairement : ou il est déterminé à exister par un principe extérieur qui le fait être ce qu' il est : ou enfin il est déterminé à exister par l' éminence de sa nature, parce qu' ayant toutes les perfections, il doit avoir celle d' exister nécessairement.

La matière n' est point déterminée à estre, parce qu' elle est ; c' est-à-dire, que de ce qu' elle est dans ce moment, il ne s' ensuit pas qu' elle ait esté dans cet autre, ou qu' elle doive estre dans celui qui suivra : parce qu' il ne nous paroît pas, que ces momens d' existence ayent aucune connexion essentielle et naturelle.

Mais, dit-on, tout être est déterminé à exister, par cela même que c' est un être ; comme le néant est déterminé à n' exister pas, parce que c' est le néant. Ce principe est faux. Car soit que la pensée soit une substance, soit qu' elle soit un accident, elle est du moins un être par opposition au néant, elle est quelque chose, elle n' est pas

p49

un rien absolu : cependant les incrédules ne

croyent pas qu' elle ait toujours été, ou qu' elle doive estre toujours. Son principe, qui est, comme ils s' imaginent, la matière, ou son mouvement, aura, si l' on veut, toujours existé : mais tant y a que la pensée qui ajoute sans difficulté quelque chose à ce mouvement et à cette matière, n' a pas toujours été ; et qu' ainsi il est faux que l' estre soit aussi déterminé à exister à l' avenir, et à avoir toujours existé, par cela même que c' est un estre, que le néant est déterminé à n' exister point, et à n' avoir point existé, par cela même que c' est le néant. La différence consiste, en ce que le néant étant une simple négation, n' a besoin de rien pour ne pas exister : au lieu que l' estre étant quelque chose de positif, n' existe qu' autant que subsiste le principe de son existence, qui n' est point la qualité générale d' être, puis que nous avons déjà veu qu' il y a des êtres qui n' existent pas toujours ; mais qui doit être ou une cause efficiente qui lui ait tout donné, ou l' éminence de ses perfections, qui le mette hors d' état de rien recevoir. Ce n' est point par l' éminence de ses perfections que la matière existe nécessairement ; puis que bien loin d' avoir toutes les perfections, elle n' en a presque point en soi : ce qui a fait dire, qu' elle est *tabula rasa*, *potentia simplicissima* ; qu' elle acquiert tout, mais qu' elle n' a rien. Elle devient lumineuse,

p50

brillante, etc. Mais ce sont là des qualités qu' elle peut acquérir, et qu' elle n' avoit pas auparavant. Outre que selon la plus saine partie des philosophes, ce sont là des qualités mixtes, qui sont bien moins le mouvement de la matière, que des sensations de l' esprit. Un estre qui est infini, et qui a toutes les perfections, doit avoir celle d' exister nécessairement et par lui-même. Un être qui existe nécessairement, a aussi toutes les perfections. Cela est réciproque. Si un estre infini n' existoit pas nécessairement, il seroit faux qu' il eût toutes les perfections. Il n' auroit point la principale, qui est d' être essentiellement par lui-même, et de n' avoir

point besoin des autres pour éxister.
Si un estre qui éxiste nécessairement, n' avoit point toutes les perfections, il faudroit qu' il fût borné ; et s' il étoit borné, que quelque principe le bornât ; et s' il avoit un principe, qu' il ne fût point par lui-même : ce qui détruit la supposition. En effet, s' il n' a point reçu ses perfections, mais s' il les tire de lui-même, il y a autant de raison qu' il les ait toutes, qu' il y en a qu' il en ait une ; et qu' il les ait dans un degré infini, que non pas dans un degré limité. Car puis qu' il n' a point de principe de son éxistence, il n' a point de principe aussi qui ait pû limiter à dix degrés son excellence et ses perfections. D' où viendroient les bornes de son excellence dans une essence qui est par elle-même ce

p51

qu' elle est ? La matière n' est point par elle-même : il faut donc reconnoître une cause souveraine qui lui ait donné l' éxistence. Si l' éxistence de la matière ne nous paroît point nécessaire, son mouvement nous le paroîtra beaucoup moins encore. Car si nous connoissons assez la matière, pour connoître qu' on ne sauroit l' empêcher d' estre susceptible du mouvement, sans qu' elle cesse d' être ce qu' elle est ; nous la connoissons assez aussi, pour savoir qu' elle ne cessera point d' être ce qu' elle est, quand elle ne sera pas dans un mouvement actuel. Cela n' a pas besoin de preuve dans le systeme de Descartes, qui prétend que le repos et le mouvement sont deux modes que la matière reçoit indifféremment. L' école d' Aristote ne s' opposera pas non plus à la vérité de ce principe.
Pour celle d' Epicure, il sera facile de la convaincre, en distinguant trois sortes de corps, les corps sensibles, les atomes qui composent ces corps, et les parties qu' il faudra en suite concevoir qui composent ces parties.
Les corps sensibles paroissent être tantôt dans le repos, et tantôt dans le mouvement. Cela est certain. Mais la difficulté consiste à savoir d' où vient le repos de ces

corps sensibles, et s' il n' est point contraire à la nature. Car on pretend, que le repos des parties de ces corps sensibles naît de ce

p52

que leurs atomes s' enchassant les uns dans les autres, s' embarrassent, se font un obstacle mutuel, et s' arrêtent comme dans une espèce de lutte.

Mais pour connoître la fausseté de cette supposition, il ne faut que considérer les parties mêmes qui composent l' atome. Car ou elles ont leur mouvement particulier, se remüant dans l' atome, comme les atomes se remüent dans le corps qu' ils composent ; ou ces parties de l' atome sont fixes et immobiles.

Si elles se remüent, il s' ensuit qu' un atome a en soi le principe de la corruption ; puis que selon la doctrine même de ces philosophes, ce qui rend un sujet corruptible, n' est que le mouvement de ses parties : qui tendent à se dissoudre en se séparant.

Que si les parties de l' atome sont dans le repos, et n' ont ni mouvement, ni tendance, qui est une espèce de mouvement qui rend un sujet corruptible ; il s' ensuit qu' il n' est pas naturel à la matière entant que matière, de se mouvoir, et que le mouvement a dû lui être imprimé par un principe extérieur, qui est ce que nous appellons du nom de dieu.

La défaite de ceux qui diront, que les atomes ne sont point composés, est inutile. Il faut s' expliquer. Si l' on prétend que les atomes ne sont point composés de parties qui puissent se séparer les unes des autres ;

p53

nous en demeurerons d' accord, sans que cette concession nous fasse aucun préjudice. Mais si l' on entendoit que les atomes n' ont point absolument de parties, on avanceroit une absurdité manifeste. Car si l' atome n' a point de parties, il n' a point d' extension ; et s' il n' a aucune extension, il est

impossible qu' une infinité d' atomes forment la moindre étendue. D' ailleurs, si un atome se meut, il occupe un lieu ; et s' il occupe un lieu, il a nécessairement des parties qui le remplissent. Enfin, si les atomes ont une figure, il faut qu' ils ayent des parties, puis que la figure n' est qu' une superficie terminée. Or l' on ne peut nier, que chaque atome n' ait sa figure, puis que c' est par le moyen de ces figures, qu' ils s' enchassent les uns dans les autres pour former les corps sensibles.

On ne peut point répondre non plus, que le centre de cet atome, ou les parties qui le composent, seront dans une continuelle tendance, bien qu' elles ne soient pas dans un mouvement actuel ; parce que cette tendance, ou cet effort que les parties font à se mouvoir en s' éloignant les unes des autres, est un principe de corruption ou de dissolution, et qu' on ne veut point que les atomes soient eux-mêmes corruptibles.

On ne gagnera encore rien, en répondant qu' encore que les parties de l' atome tendent à s' éloigner, elles sont si étroitement

p54

liées et enchassées par leurs figures crochues et par leurs hameçons, qu' il est absolument impossible qu' elles se séparent. Car d' où vient que les parties de l' atome ont ces figures, ces crochets et ces angles ? C' est qu' elles s' étendent de ce costé plutôt que d' un autre. Et pourquoi s' étendent-elles de ce costé plutôt que d' un autre ? C' est le repos et le mouvement qui font cette différence. Or si toutes les parties de l' atome et les parties de ces parties sont dans une essentielle et nécessaire agitation, le moyen que ces angles et ces figures puissent se former ? Le mouvement étant essentiel à toutes les parties de la matière, les divisera toutes. Les unes ne seront pas plus fixes que les autres, et par conséquent la consistance ou la solidité de l' atome ne pourra jamais se former. D' où l' on pourroit conclurre, que comme un mouvement accidentel à la matière,

fait subsister la nature, un mouvement essentiel à la matière détruirait la nature. Mais allons plus loin. Si les atomes de la matière ont été déterminés par leur propre nature à se mouvoir, ou ils ont été déterminés à se mouvoir vers le même côté, ou vers des côtés différens. Si c' est vers le même côté, ils n' ont pû former le monde que nous voyons ; puis que se mouvant tous avec une rapidité égale, c' est-à-dire, extrême, ils se seroient suivis les uns les autres,

p55

sans jamais se rencontrer dans ces espaces infinis qu' imaginent ces philosophes. Ou s' ils ont été déterminés à se mouvoir vers des côtés différens, qui a pû faire la diversité de cette détermination ? Ces atomes sont tous matériels. Ils ont un même mouvement qui leur est essentiel, une même mesure de ce mouvement. (car d' où viendrait l' inégalité ?) pourquoi donc voyons-nous cette détermination du mouvement si différente, et qui fait aussi toutes les diversités dans la nature, la pesanteur et la légéreté, la solidité et la fluidité, etc. ?

Ce n' est point la nature ; puis que nous les considérons dans un état si ancien, qu' ils n' ont que leurs attributs essentiels et communs, et ne sont encore regardés que comme des portions de la matière. Ce n' est point le hasard, qui n' est qu' un nom propre à étourdir les ignorans. Il faut donc necessairement que ce soit Dieu.

Voilà à quoi aboutit la doctrine des atomes, dont on parle tant, et dont on cite si souvent le concours, comme une des principales défaites des athées. Il ne faut que les suivre pied-à-pied, pour les détruire par leurs propres principes. Mais suivons l' enchaînement de nos principes. lii outre l' existence de la matière, son mouvement et les différences de ce mouvement, nous trouvons la pensée dans

p56

certaines portions de matière, lors qu' elles ont acquis certains organes, et que ces organes sont dans leur perfection : et comme cette pensée ne sauroit venir de la matière, elle nous conduira nécessairement à l' existence d' un dieu qu' elle a pour principe.

Or que la pensée ne sorte point de la matière, cela paroît par les réflexions suivantes.

Tout ce qui est dans la matière étant essentiel, ou accidentel à la matière, il faut

qu' il soit essentiel à la matière de penser,

ou que la matière acquière la pensée. Il

n' est point essentiel à la matière de penser ;

puis que tout ce qui est matériel ne pense

pas. La matière n' acquiert point la pensée ;

puis que si cela étoit, il faudroit qu' elle

se la donnât, ou qu' elle la receût d' ailleurs.

On ne dira point qu' elle la reçoive

d' ailleurs ; puis qu' alors il faudroit reconnoître

un principe extérieur qui la lui donnât,

et convenir par conséquent de l' existence

de ce principe qu' on nous dispute.

Que si la matière se donne à elle-même la

pensée, ou c' est par le repos de ses parties,

ou par leur mouvement. Ce n' est point

par leur repos ; puis que tandis que les

parties de la matière sont dans le repos,

elles ne reçoivent point de changement ;

que le repos est une non-action, et que

le repos détruit même la vie dans les

choses qui en sont capables. Ce n' est point

aussi par le mouvement que la matière

p57

acquiert la pensée, ou qu' elle devient

pensante de non-pensante qu' elle étoit. Je

le prouve l' parce qu' on ne peut considérer

que ces quatre choses dans le mouvement,

le mobile, le terme d' où ce mobile part, le

terme où il va, et le transport du mobile

qui est emporté de l' un à l' autre ; et qu' il est

tres-évident que la pensée n' est rien de tout

cela. li si la pensée sortoit du mouvement

de la matière, il faudroit que la pensée fût

ce mouvement même, ou l' effet de ce mouvement.

Ce n' est pas simplement un mouvement ; puis qu' une

pensée, un doute, etc. N' est pas un simple transport

d' un lieu à un autre, et ajoute quelque chose au mouvement. Ce n' est pas un effet du mouvement ; puis que le mouvement étant le transport d' un corps d' un lieu à un autre, ne produit point d' autre effet immédiat, qu' une autre situation du mobile. Que si plusieurs mobiles se meuvent en même tems, ils se rencontrent, ou ils se séparent, et il en naît un arrangement nouveau. Or ni une nouvelle situation d' un corps, soit corps sensible, soit atome, ni l' arrangement nouveau de plusieurs atomes, ou de plusieurs corps grands ou petits, sensibles ou insensibles, ne sont pas la pensée. lii si le mouvement produit la pensée, ou c' est la force du mouvement en général, ou ce sont les différences du mouvement, ou les différences du mobile, ou les différences

p58

extérieures qui font naître la pensée. Ce n' est point la seule force du mouvement, ou le mouvement en général, ou si vous voulez, le mouvement entant que mouvement qui produit cet effet ; puis qu' il y a une infinité de corps qui se meuvent, et qui ne pensent point. Ce ne sont point non plus les différences du mouvement qui produisent la pensée ; puis que le mouvement n' est diversifié qu' en deux manières, qui sont la lenteur ou la rapidité, et la détermination. Mais comme la rapidité n' est qu' un transport plus viste, et la détermination que le mouvement d' un corps qui va de ce coste-là plutôt que d' un autre ; il est évident que ces différences ne feront point naître la pensée. Ce ne sont pas aussi évidemment les différences du lieu d' où l' on vient, ou celles du lieu où l' on va, ou celles du lieu par lequel la matière passe qui la feront devenir pensante de non-pensante qu' elle étoit ; puis que tout cela est extérieur au sujet qui se meut et qui vient à penser. lv si la pensée sort du mouvement de la matière, il sort ou du mouvement d' un seul atome, ou du mouvement de plusieurs atomes. Si elle naît du mouvement d' un seul atome, pourquoi cet atome

est-il plus privilégié que les autres ? Qu' a-t-il par dessus eux ? Que si ce n' est pas le mouvement d' un seul, mais celui de plusieurs qui fait la pensée, il s' ensuit que chaque

p59

atome fait sa part de la pensée, et qu' ainsi la pensée est divisible et mesurable selon le nombre des atomes ; ce que la raison condamne d' abord. En général, on peut dire de toutes les qualités et de tous les modes de la matière, qu' ils ont une propriété essentielle, qui est d' estre divisibles et mesurables. Le mouvement a sa mesure et ses degrés. Les figures peuvent estre partagées et mesurées. La pensée ne peut estre ni l' une ni l' autre ; et l' on ne dira jamais, sans choquer le sens commun, une moitié, trois quarts d' un doute, d' une pensée. Il s' ensuit donc que la pensée n' appartient point à la matière, et n' est pas un effet du mouvement. V si le mouvement de la matière produisoit la pensée, il seroit un principe pensant, il connoitroit ; ce qui est absurde : ou si la pensée n' étoit qu' un mouvement de matière, un mouvement de la matière seroit la connoissance de soi-même ; ce qui est pour le moins aussi extravagant. Vi l' effet ne peut pas être sans comparaison plus noble que la cause, puis qu' il ne subsiste que par la cause qui lui a tout donné, et qui seule par conséquent fait les bornes de sa perfection. Or il est certain par la plus pure lumière du sens commun, que la pensée est sans comparaison plus noble que le mouvement de la matière ; et par conséquent il y auroit de l' absurdité à prétendre, que le mouvement de la matière

p60

fût la cause de la pensée. Vii on peut connoître par l' induction de tous les effets, qu' ils ont quelque proportion avec leur cause ; que plus on considère de près ces effets, plus on s' apperçoit de cette proportion ; que plus on descend dans le détail,

plus cette proportion devient sensible. Or nous ne trouvons aucune sorte de proportion entre le mouvement et la pensée. Plus nous méditons sur ce sujet, moins nous l'apercevons. Plus nous considérons les différences du mouvement et les différences de la pensée, plus nous voyons l'éloignement et la disparité de ces deux choses. La disproportion qui est entre ces deux choses devenant même sensible, à mesure qu'on y pense davantage, comme cela paroît par les réflexions précédentes : et par conséquent il est contre la raison, de prétendre que l'une sorte de l'autre. Viii le mouvement des atomes de la matière a une certaine mesure qui l'empêche de s'étendre plus loin : et les atomes qui sont dans mon corps ne peuvent point, demeurant dans mon corps, aller au ciel, sur la mer, par toute la terre, dans le centre de la terre, retourner vers le passé, et aller jusques à l'avenir ; la matière et le mouvement n'agissant que sur les objets présents. La pensée fait tout cela. La pensée ne peut donc pas sortir du mouvement de la matière. Ix un mouvement ne peut représenter toutes

p61

choses, ou faire venir tous les êtres en moi, afin que je les contemple. La pensée fait tout cela. La pensée n'est donc pas un effet du mouvement. X enfin, si la simple existence de la matière ne fait point naître la pensée, il est inconcevable que l'existence de la matière dans un tel lieu, ou proche de cet autre corps, produise cet effet. Or est-il que le mouvement ne fait que mettre la matière dans un tel lieu, et proche ou loin de cet autre corps. Il s'ensuit donc que la pensée ne sauroit sortir du sein du mouvement de la matière. Ces deux principes étant certains et indubitables desormais, que la matière n'agit que par le mouvement, et que la pensée ne sort point du mouvement de la matière ; il s'ensuit que la pensée a un autre principe que la matière, qu'il y a des êtres intelligens qui ne sont point matériels : ce qui nous

conduit à reconnoître un dieu spirituel et
qui soit le pere de nos esprits.
Iv mais comme les différences du mouvement
ne nous conduisent pas moins que le
mouvement même, à la découverte de cette
grande vérité ; aussi les différences de la
pensée ne nous y menent pas moins que la
pensée même. Car si la matière n' est pas capable
de penser, encore moins pourra-t-elle produire
telles et telles pensées en particulier,
qui paroissent plus spirituelles et plus
éloignées que les autres des qualités matérielles.

p62

Outre que la matière ne sauroit réfléchir
sur elle-même, sur ses actions et sur sa manière
d' agir à l' infini, ce que fait nôtre ame,
comme cela a esté déjà remarqué ; il est certain
que la matière ne fera jamais des abstractions.
Lors qu' un atome heurte un autre
atome, il ne heurte pas seulement le degré
d' être, ou le degré de substance, ou
le degré de corps, mais il heurte l' atome
tout entier, il tombe sur ce singulier, cet
individu, cet atome qui se présente à lui,
et qui est sur son passage. Il n' en est pas de
même de nôtre esprit, qui sépare des degrés
métaphysiques, et qui considère une chose
comme un être, sans la considérer comme
une substance ; qui la conçoit comme
une substance, sans la concevoir comme un
corps ; et qui la conçoit comme un corps,
sans la concevoir comme un atome.
Que si à la réflexion et à l' abstraction,
dont il est certain que la matière ne sauroit
jamais estre capable, nous joignons cette
idée de Dieu si parfaite, cette idée d' un
être souverainement parfait, d' une essence
infinie plus parfaite que toutes nos autres
idées, qui n' est point venue des sens,
puis qu' elle est spirituelle, et qu' elle nous
représente un objet spirituel, disproportionnée
à tout ce que nous vismes jamais :
et si à cette idée nous ajoutons ces desirs
infinis de nôtre ame, cet amour insatiable
du bien, ce vuide immense de nôtre coeur,

p63

qui cherchent un objet infini ; nous trouverons que les différences de la pensée, autant que la pensée en général, nous conduisent à la vérité de l'existence de Dieu, qui est l'objet infini qui répond aux désirs infinis de nôtre ame, l'original tres-parfait de cette idée la plus parfaite de nos idées, le principe spirituel de cet esprit qui se replie sur soi-même à l'infini, et qui sépare des degrés d'essence dans les êtres les plus simples et les plus indivisibles.

Au reste, en établissant la spiritualité de nôtre ame, je prouve par là même son immortalité. Car puis qu'elle n'est point matérielle, il s'ensuit qu'elle n'a point de parties ; et si elle n'a point de parties, que ses parties ne peuvent point se séparer ; et si ses parties ne peuvent point se séparer, qu'elle ne peut se dissoudre ; et si elle ne peut se dissoudre, qu'elle est incorruptible et immortelle en elle-mesme.

Sur cela il est bon de remarquer, qu'il n'y a que quatre voyes qui nous soient connües, de prouver l'immortalité de nôtre ame. La première consiste à expliquer la nature même de l'ame, la séparant de la matière, et montrant que la dissolution qui convient à la matière, ne sauroit convenir à l'esprit qui n'est point matériel. C'est ce que nous avons déjà fait, en montrant que la pensée n'est ni la matière, ni un effet de la matière, ni le mouvement, ni un effet du mouvement.

p64

Car il paroît désormais, que l'être pensant est essentiellement distinct de l'être matériel ; et qu'ainsi la dissolution de l'un n'entraîne point la perte de l'autre, bien que par les loix de cette espèce de mariage, que l'auteur de la nature a établi entre l'un et l'autre, il y ait une dépendance mutuelle entre ces deux parties de nous-mêmes qui étoient si éloignées et si disproportionnées. La seconde consiste à bien établir l'idée de Dieu, après avoir prouvé son existence ; et à prouver que la sagesse, la bonté et la justice conviennent à Dieu ou formellement,

ou éminemment ; et que toutes ces vertus l'engageant à rendre à chacun selon ses oeuvres, et à mettre quelque différence entre le vice et la vertu, ce qui ne se fait pas toujours dans cette vie, il faut qu'il y ait une vie à venir, et que par conséquent notre ame soit immortelle.

La troisième est de faire voir, qu'il y a dans notre ame des sentimens naturels, qui l'instruisent de sa durée éternelle, aussi bien que de son origine céleste. Il faut montrer qu'elle n'a point de désirs inutiles, et qu'elle désire naturellement une vie éternelle. Il faut montrer que les remors ne peuvent nous tromper, parce que ce sont des sentimens naturels qui ne sont sujets à aucune illusion. Et il faut faire voir que les remors de la conscience nous assurent de notre immortalité,

p65

et nous font craindre la mort au delà de la mort.

La quatrième enfin, consiste à montrer que notre ame doit vivre éternellement par la considération du conseil de Dieu, qui nous est déclaré dans sa révélation revêtue de tous les caractères de divinité, et qui nous apprend que Dieu nous destine une vie éternelle et bienheureuse après notre mort.

La première de ces quatre méthodes trouve sa juste place dans ce traité de l'existence de Dieu ; la seconde dans celui où l'on établit l'idée de Dieu ; la troisième dans le traité où l'on explique les principes de la religion naturelle ; et la quatrième dans tout le reste de l'ouvrage, destiné à montrer la vérité et la divinité de cette révélation qui suppose l'immortalité de notre ame.

Je dis que la première trouve sa juste place dans ce traité de l'existence de Dieu ; parce qu'il n'y a rien de plus étroitement lié que ces deux vérités importantes, qu'il y a un dieu, et que notre ame ne périt point. Vous ne sauriez établir l'immortalité de l'ame, sans lui donner pour principe un dieu immortel : et vous ne pouvez

reconnoître l' existence d' un dieu qui a tout fait par sa sagesse, et qui demeure éternellement, sans regarder nôtre ame comme un rayon éternel de cette divinité, lequel ne

p66

sauroit périr que par la volonté de son créateur, parce qu' il ne subsiste que par cette volonté.

Je me suis mille fois étonné qu' il y ait un si grand nombre d' incroyables, qui reconnoissant l' existence de Dieu, ne laissent pas de nier l' immortalité de l' ame ; puis qu' il n' y a rien de plus inséparable que ces deux principes. Car l' si l' ame est mortelle, il faut qu' elle soit purement matérielle ; n' y ayant que la matière qui soit sujette à la dissolution qui fait la mort : et si nôtre ame est matérielle, il s' ensuit qu' elle n' est qu' un arrangement d' atomes, ou un composé de plusieurs parties, qui par leur mouvement, leur dispersion ou leurs configurations différentes font tout ce qu' il y a de noble et d' excellent dans la pensée. Cela étant, on peut dire que la vérité des premiers principes ne subsiste que par l' arrangement de quelques atomes : que si ces atomes se mouvoient dans un autre sens, ou avoient un arrangement contraire à celui qu' ils ont, nous aurions des premières notions toutes contraires à celles que nous avons ; et qu' ainsi les premiers principes ne sont point une regle assurée pour nous conduire à la vérité de l' existence de Dieu : ce qui est établir un pyrrhonisme incompatible avec la certitude de ce grand principe. li ce qui persuade à tous les hommes du monde qu' il y a un dieu, c' est la considération de ces caracteres

p67

de sagesse et d' intelligence que nous voyons répandüe dans l' univers. Si donc vous pensez que l' intelligence et la sagesse même que vous trouvez dans l' homme, sortent du sein de la matière, pourquoi

ne penserez-vous point que les caracteres d' intelligence et de sagesse que vous remarquez dans le monde, peuvent venir aussi de la simple matiere ; puis qu' à nôtre égard du moins, l' intelligence est plus que les caracteres d' intelligence ? On répondra qu' il y a bien de la différence entre l' intelligence de Dieu, dont nous trouvons les marques dans le monde, et l' intelligence dont nôtre ame peut estre capable. J' en conviens. Mais qui ne sait, qu' outre l' intelligence que nous trouvons formellement dans nôtre ame, nous y trouvons ces mêmes caracteres de la sagesse du créateur qui reluisent dans l' univers, et que la subordination des parties de la nature n' est pas plus surprenante, que la subordination des pensées et des affections qui sont dans cette ame. Je raisonne donc ici du plus au moins, et je dis que si et les caracteres de sagesse qui sont dans la composition de nôtre ame, et l' intelligence qui fait la nature de cette ame, n' ont pour principe immédiat et prochain que l' arrangement de quelques atomes, je ne voi pas pourquoi les caracteres de sagesse qui paroissent dans l' arrangement de la terre et des cieux, auroient besoin

p68

d' un autre principe que celui-là.
Iii remarquez pour une confirmation de la réflexion précédente, que si la matiere produit l' intelligence, comme il faut le reconnoître, dès qu' on tient l' ame mortelle et matérielle ; il faut demeurer d' accord que la matiere ou son mouvement pouvant être diversifiés en une infinité de manieres, la pensée qui en est l' effet, peut aussi recevoir du plus et du moins en une infinité de manieres : et qu' ainsi, comme une certaine quantité d' atomes mûs d' une certaine maniere, ont produit cette intelligence qui agit dans la société, et qui a fait cette dépendance surprenante et cette admirable subordination des arts et des sciences qui sont les ouvrages de la société ; une plus grande ou plus petite quantité d' atomes et de mouvement, et d' autres

différences de la matière auront produit cette intelligence qui a fait l' arrangement de la terre et des cieux, et toutes ces dépendances admirables qui font ce qu' il y a de beau et de surprenant dans l' univers.

Iv en effet, je ne voi pas que si la plus petite intelligence sort du mouvement de la matière, la plus grande intelligence n' en puisse sortir avec la même facilité ; puis que le mouvement de la matière ne paroît pas avoir plus de rapport avec la plus petite qu' avec la plus parfaite intelligence. Certainement, si les caracteres de sagesse que

p69

nous remarquons quelque part, ont pour principe une intelligence, et si cette intelligence elle-même sort du sein de la matière ; la matière suffit seule, et il n' y a point d' autre cause souveraine que la matière.

V une des raisons qui nous persuadent l' existence de Dieu c' est que nous ne voyons point que la matière ait de soi le mouvement, le degré et la détermination de ce mouvement ; et que nous concevons qu' il a été nécessaire que Dieu réglât et dirigeât toutes ces choses, pour faire un monde si régulier et si parfait. Mais n' est-ce pas la plus grande extravagance du monde, que de penser qu' une matière qui a de soi la pensée, n' a pas de soi le mouvement ou la détermination de ce mouvement ; puis que le mouvement est évidemment un mode de la matière, et que personne ne voit que la pensée soit proportionnée à la matière, ou soit un mode de la matière ?

Vi remarquez pour le mieux comprendre, que lors qu' on dit que la matière ne s' est point donné cette mesure, ce degré et cette détermination de mouvement qui étoit nécessaire pour former le monde, on prétend qu' elle ne se l' est point donnée, parce que cette mesure déterminée et juste enferme un dessein et une sagesse dont on conçoit que la matière n' est point capable. Si donc vous posez que la matière tire la sagesse et l' intelligence de son sein, vous détruisez

ce principe, vous concevez sans peine qu' elle peut tirer de son sein cette mesure déterminée, qui est l' effet de l' intelligence et de la sagesse. Car celui qui fait le plus, fait le moins. Celui qui fait la cause, fait l' effet. La matière qui produit l' intelligence, n' est pas incapable de produire les effets et les caracteres de l' intelligence ; ce qui nous fait renoncer à tous les moyens que nous avons de prouver l' existence de Dieu. Vii l' esprit est tout ce que j' admire le plus dans le monde. Cet esprit fait même par son attachement le prix de la plus-part des choses, comme nous l' avons déjà remarqué. Si donc l' esprit sort du sein de la matière, pourquoi ne dira-t-on point que les plus grandes merveilles de la nature en sortent aussi ? Viii si l' esprit sort de la matière, la matière pense ; et si la matière pense, elle peut se rapporter elle-même à une fin ; et si elle se rapporte à une fin, elle n' a plus besoin d' un principe qui l' y rapporte, et il est inutile de poser l' existence de Dieu à cet égard. Que si l' homme se rapporte à sa fin, encore qu' il ne soit que matière, pourquoi les cieux, pourquoi les élémens et les autres parties de l' univers ne s' y rapporteront-ils pas, encore qu' on ne reconnoisse en eux que de la matière et du mouvement, non plus que dans l' homme ?

SECTION 1 CHAPITRE 7

Puis que l' univers est nécessairement l' ouvrage d' une sagesse qui l' a créé dans le tems, il ne faut pas s' étonner si nous trouvons quelques caracteres de nouveauté dans le globe où nous habitons. Il est certain que la terre reçoit des changemens par le cours des années : les pluyes qui tombent sur le haut des montagnes et des colines, en font rouler la terre, et les

abaissent sensiblement : les rivières coulant long-tems dans un canal, et se débordant de tems en tems, le rendent plus profond, ou plus large : les fleuves entraînant dans la mer beaucoup de gravier, en avancent les bords, ou y forment de petites isles, comme celles qui sont à l' embouchure du Nil, et dont le nombre a crû de tems en tems, selon la remarque des doctes. Or bien que tous ces changemens soient fort petits et comme insensibles, il est évident qu' une étendüe infinie de tems les rendroit fort sensibles et fort apparens. Il faudroit qu' il se fût formé déjà une infinité de ces petites isles qui se forment du gravier des rivieres, ou plustôt que la mer fut toute

p72

comblée, et que les plus hautes éminences fussent au niveau des autres parties de la terre ; puis que l' éternité contient une infinité de siècles, et qu' il ne faut pas une infinité de siècles pour produire l' effet dont nous parlons. La nouveauté de la terre, que cette considération nous fait assez connoître, ne s' accorde pas mal avec celle de l' univers en général, que la raison nous avoit fait déjà concevoir : mais nous n' avons pas besoin de recourir à l' une ni à l' autre pour faire voir l' existence de Dieu. Il suffit pour cela, de montrer que le genre humain n' est pas sans un chef et sans un commencement. Car si l' on ne peut concevoir que le grand monde ait été produit, sans qu' il ait un dieu pour son auteur ; il est autant contre la raison, de s' imaginer que le petit monde, qui n' est pas moins un abregé de merveilles que le grand, ait été formé par une autre cause que par la puissance d' un etre souverain : de sorte que nous ne trouvons pas moins cette vérité dans la société que dans la nature ; ce qui est le second principe qu' il falloit établir.

SECTION 1 CHAPITRE 8

p73

Il n' est rien de si facile que de montrer ces deux vérités qui nous paroissent décisives sur ce sujet : l' une, qu' il y a eu un premier homme, qui a été lui-même sans pere, et le pere de tous les hommes qui vivent encore : l' autre, que s' il y a eu un premier homme, il est nécessairement l' ouvrage de la sagesse et de la puissance d' un dieu.

On voit clairement que le genre humain a un chef, au delà duquel il n' est point permis de remonter, soit que l' on considère la suite des générations, en montant de nous jusqu' à nos ancêtres, et aux ancêtres de nos ancêtres ; soit qu' on la considère du pere aux enfans, en passant de la veüe du tronc à celle des branches ; soit enfin que l' on considère dans la société les caracteres de nouveauté qui s' y découvrent à une première veüe, et qui nous persuadent non seulement que le genre humain a une origine, mais encore que sa naissance n' est pas aussi ancienne que l' incrédulité se l' imagine communément. Si nous montons jusqu' à nos ancêtres, il faut trouver un premier principe

p74

qui fixe les recherches de nôtre esprit, ou se perdre dans l' infinité de cette gradation. Car il ne servira de rien aux incrédules, de dire pour sauver la succession éternelle des générations, que cette gradation infinie qui nous fait tant de peine, que les philosophes nomment un progrès à l' infini, et qu' ils jugent entièrement contraire à la droite raison, paroît être commune aux deux sentimens ; parce que si l' athée est contraint de dire qu' il tire sa naissance de son pere, et celui-ci d' un autre, sans qu' il y ait de fin dans cette gradation, celui qui reconnoit l' existence de Dieu doit penser aussi, que Dieu existoit mille siècles avant la création du monde, et un million avant ces mille jusqu' à l' infini. Quand la difficulté seroit égale des deux côtés, nous aurions raison de reprocher aux

incrédules, qu' ils suivent un sentiment qui enferme toutes les difficultés du nôtre, sans avoir sa lumière, ni son évidence. En effet, s' il y a quelque chose d' incompréhensible dans l' être souverain, et que nôtre imagination rejette, c' est son infinité et son éternité. Si donc vous attribuez cette éternité et cette infinité à la suite des générations, vous tombez dans toutes les difficultés qui vous font rejeter nôtre sentiment, avec le désavantage de n' y pouvoir pas répondre avec la même facilité et avec la même solidité que nous y répondons.

p75

On ne doit point s' étonner que nous reconnoissions une durée éternelle en Dieu. L' éternité assortit parfaitement bien un être infini qui enferme essentiellement toutes les perfections, et qui est nécessairement et par lui-même : et concevoir un dieu qui a commencé d' être, seroit concevoir un dieu qui n' est pas dieu. Mais il n' en est pas de même de la suite des générations, qui n' étant que des actions, ou des mouvemens, ont un rapport naturel au principe qui les produit, et à celui qui les termine. Outre qu' il y a bien de la différence entre un progrès à l' infini, qui n' est que dans l' imagination foible des hommes, et un progrès à l' infini qu' on reconnoit dans la chose même. Celui qu' on admet en Dieu est, selon nous, du premier ordre ; puis qu' en Dieu il n' y a ni avant, ni après, ni succession de durée ; que Dieu a produit les tems et les siècles, sans pouvoir être mesuré par les siècles, ni par les tems ; que la durée ne lui convient point à parler proprement et dans la rigueur, parce qu' elle ne se dit que des choses qui ont commencé d' être, et qui persévèrent dans leur état ; et qu' enfin durer en Dieu c' est être, et être c' est durer, quoi que par la foiblesse de nos conceptions nous soyons obligés de le revêtir de toutes les différences des tems : au lieu que celui qu' on reconnoit dans la suite des générations, est, selon les incroyables

mêmes, un progrès infini dans la chose, et non simplement dans l' imagination. Que si nous voulons descendre maintenant du tronc aux branches, nous ne tarderons gueres à nous appercevoir de la même vérité. En effet, il est remarquable que lors qu' on monte dans la suite des générations, on va de la multitude à l' unité ; et qu' en descendant au contraire, on va de l' unité à la multitude. Considerez cette vérité dans le peuple juif, que nous pouvons supposer être la postérité d' Abraham, sans rien mettre en avant de douteux, ni de contesté. Si vous remontez dans la suite des générations, vous parviendrez de cette incroyable multitude de juifs que vous trouvez aujourd'hui sur la terre, à douze patriarches qui leur ont donné la naissance ; de ces douze patriarches à Jacob qui n' avoit qu' un frere nommé Esaü ; de ces deux freres à Isaac frere d' Ismaël ; et de ceux-ci à Abraham : et si vous suivez la même ligne en descendant, vous trouverez d' abord Abraham qui n' est qu' une seule personne ; et d' Abraham vous descendez à Ismaël et à Isaac ; de ceux-ci à Jacob et à Esaü ; de Jacob aux douze patriarches ; et de ces derniers aux douze tribus ; et de chaque tribu à un nombre presque infini de personnes qui la composent : sur quoi il est naturel de faire les réflexions suivantes.

La première est, que dans la suite des générations

les branches sont en plus grand nombre que le tronc ; autrement, on ne verroit point sortir d' un seul homme plusieurs descendans : et qu' ainsi n' y ayant aujourd'hui qu' un nombre de branches fini, il seroit tout-à-fait absurde de reconnoître une infinité de tiges.

La seconde est, que dans la suite des générations plus on met le chef d' un peuple dans un siècle éloigné, plus ce peuple se trouve nombreux ; et plus son chef est prochain, plus le nombre de ce peuple

diminüe. Que si la multitude s' augmente à mesure qu' on met son principe et son chef plus haut ; il est évident qu' elle doit être infinie, si l' on met son chef dans un éloignement infini, et qu' ainsi l' on ne peut reconnoître le monde éternel, sans faire la multitude des hommes qui vivent infinie. La troisième réflexion qu' il y a à faire sur ce sujet, est qu' il faut nécessairement reconnoître une seule ligne ou plusieurs lignes dans la suite des générations ; ou pour m' exprimer plus clairement, qu' il faut que toutes les nations sortent d' un homme, que l' on supposera après, si l' on veut, avoir eu des ancestres à l' infini ; ou qu' il y ait plusieurs suites de générations indépendantes l' une de l' autre, ou diverses successions de tiges toutes différentes. On ne peut pas dire raisonnablement ce dernier. Premièrement, parce qu' autant

p78

qu' on peut remonter dans l' histoire, on voit que les peuples sortent les uns des autres, ou qu' ils descendent d' un pere commun. Et en second lieu, parce que si une seule succession de générations à l' infini devoit avoir produit un nombre infini d' hommes, plusieurs successions pareilles qui n' auroient rien de commun, auroient dû produire un plus grand effet. Il n' y a que les habitans de l' Amérique qui paroissent d' abord avoir une origine différente de celle des autres hommes, parce qu' on ignore le chemin qu' ils peuvent avoir pris pour aller habiter ce grand continent que nous appellons le nouveau monde. Mais qui nous empêchera de recevoir la conjecture d' un savant, qui veut que les hommes ayent passé de la Norvege dans l' Islande, qui est une isle située vers la partie septentrionale de l' Amérique, et que de l' Islande ils ayent passé dans la Groenlande, qui est le nom de cette partie de l' Amérique qui avoisine cette isle. Et en effet, on ne peut comprendre la raison pour laquelle les peuples qui habitent le vieux monde, sont polis et civilisés, et

ceux qui habitent le nouveau, barbares et sauvages, si l' on reconnoit que les uns soient aussi anciens qu' en les autres : au lieu qu' en supposant que les peuples de l' Amérique tirent leur source de ceux qui habitent nôtre continent, on peut attribüer leur ignorance

p79

et leur stupidité à la nouveauté de leur établissement.

Or si en remontant, quand même ce seroit à cent mille siècles d' ici, nous trouvons enfin un homme et une femme qui ayent donné le jour à tout ce qu' il y a maintenant d' habitans sur la terre, comment une éternité s' étoit-elle passée, pendant laquelle il y avoit eu une suite de générations, sans que cette éternité ou cette suite de générations éternelle eût produit qu' un homme et une femme qui sont les chefs du genre humain ?

Que les incrédules fassent de telles suppositions qu' il leur plaira, il est indubitable que la suite des générations a fait la propagation du genre humain, et qu' elle sert encore tous les jours à peupler la terre où nous habitons. C' est par là que la famille d' un homme qui étoit logé autrefois dans quelques tentes, se trouve aujourd'hui répandüe dans tout l' univers. De l' abondance des habitans sont venües les peuplades et les colonies. Or quand la multitude des hommes ne s' augmenteroit que d' un homme chaque année par la suite des générations, il faudroit que toute la terre fût déjà habitée, et même que ses habitans y fussent, par manière de dire, les uns sur les autres, puis qu' une éternité est une étendüe sans limites.

Il ne sert de rien de dire, qu' il arrive

p80

des accidens et des désordres dans la société, qui font périr une infinité de personnes ; puis que nonobstant ces accidens et ces désordres qui arrivent de tems en tems, la

terre s' est toujours peuplée davantage depuis trois mille ans, par exemple, qui est le tems dont nous pouvons parler avec le plus de certitude.

SECTION 1 CHAPITRE 9

Quand toutes ces considérations ne détruiraient point l' idée de l' éternité du genre humain, on n' auroit qu' à jeter les yeux sur les arts, les sciences, les loix, les gouvernemens, le commerce et les histoires, pour voir dans leur nouveauté celle de la société des hommes.

La philosophie, qui consiste dans la recherche des choses naturelles et de celles qui se rapportent aux moeurs, est si récente, qu' avant Pythagore personne n' en avoit ouï parler entre les grecs. Seneque dit en quelque endroit de ses oeuvres, qu' il n' y avoit pas mille ans que la sagesse étoit connue : et Socrate s' étoit vanté de l' avoir fait descendre du ciel en terre, parce qu' il fut le premier qui la réduisit de la contemplation à la pratique.

p81

Thales fut le premier qui enseigna l' astronomie aux grecs ; et selon Diogene De Laërce, qui a fait sa vie, il la tenoit des égyptiens, et ceux-ci des chaldéens, qui ont si bien été reconnus pour en être les inventeurs, que le mot de chaldéen se prend pour astrologue parmi les anciens.

L' auteur du système des préadamites travaille donc en vain, lors que pour faire voir que le monde est plus ancien qu' on ne le croit communément, il nous fait voir la composition de la sphere, et tâche de montrer qu' il a fallu un tres-grand nombre de siècles pour en inventer toutes les parties, et qu' il auroit été impossible qu' Abraham, ni même Moïse l' eût sceüe, si l' antiquité du monde n' étoit pas plus grande que nous nous l' imaginons. Car qui lui a dit, que l' astronomie fût en ce tems-là dans le degré de perfection où elle est aujourd'hui ? Qui ne sait au contraire, qu' elle

s' est formée peu-à-peu et insensiblement ?
Thales observoit les éclipses, et les savoit prédire. Avant lui on étoit consterné quand on voyoit arriver une éclipse, comme si toute la nature eût dû périr. Les armées suspendoient leur mouvement, et n' osoient rien entreprendre que plusieurs jours après qu' elle étoit passée.
Quoi que la médecine paroisse plus nécessaire aux hommes que l' astronomie, on n' en sait pas moins la naissance et les progrès.

p82

Hérodote nous apprend, qu' autrefois on portoit les malades en pleine place, qu' on prioit les passans de dire s' ils savoient quelque recepte pour les guerir, et qu' on essayoit celle du premier venu. Caton le censeur chassa les médecins de Rome, où ils s' étoient nouvellement établis, disant que c' étoient des bourreaux que les grecs leur avoient envoyés pour les faire mourir. Et personne n' ignore, qu' Hipocrate a été le premier qui a réduit en un corps la médecine, qui s' accrût peu-à-peu des découvertes et des expériences de diverses personnes.

L' antiquité des loix n' est gueres plus grande. Nous montons du code de Justinien au code de Théodose, du code de Théodose aux douze tables ; et ces loix des douze tables, les romains les tenoient des grecs, comme de Solon et Lycurgue, qui les avoient eux-mêmes apprises des égyptiens, au rapport de Plutarque : et ces loix étoient encore si grossières, si on les compare avec celles que nous avons aujourd'hui, qu' il paroît bien que la jurisprudence et la politique étoient encore dans leurs commencemens.

On n' ignore pas même l' origine des rois, qui sont les loix vivantes de leur état. Les hommes habitèrent premièrement dans des huttes ou des tentes, au rapport de Justin, qui ne s' accorde pas mal

p83

en cela avec l' historien des juifs : et alors c' étoit le pere de famille qui regnoit sur ses enfans par un droit naturel ; et quand le pere de famille étoit mort, son fils aîné tenoit sa place. On bâtit en-suite des maisons éparses, puis des bourgs et des villages : et comme il naissoit des querelles et des différens, la nécessité les contraignit de choisir un juge ou un arbitre pour décider de leurs affaires ; et ils donnoient cette qualité à celui qu' ils avoient reconnu le plus homme de bien. Et parce que cet homme n' ayant pas le pouvoir de contraindre les parties à se soumettre à son jugement, sa médiation devenoit inutile, et que les désordres n' avoient point de fin ; la raison et l' expérience leur firent juger qu' ils devoient le reconnoitre non seulement pour leur arbitre, mais encore pour leur maître, et le revêtir d' une autorité qui donnât du poids et de la force à ses jugemens, comme Hérodote le remarque de Déjocés. Ces petits rois étoient à-peu-prés comme nos barons et nos comtes : tels étoient les rois qui enlevèrent Lot. En-suite on bâtit des villes ; puis les villes et les bourgs se lièrent pour former des provinces ; et enfin ces provinces s' unirent pour former ces vastes empires, et pour obeir à ces puissans rois qui faisoient la destinée du monde, tels qu' étoient les rois et les royaumes des assyriens, des médés, etc.

p84

Quoi que le commerce ne soit gueres moins ancien que la société, on peut s' appercevoir facilement de ses progrès, et de là conclurre qu' il est nouveau. Les biens furent d' abord communs : de cette communauté on passa à la permutation, s' il est permis d' employer cette expression : de là on vint au poids, à la livre, et à la monnoye, laquelle parmi les romains mêmes fut premièrement de fer, en-suite de cuivre, puis d' argent, et enfin d' or. Pour l' histoire, personne ne doute qu' elle ne soit une invention récente et moderne ;

puis que si elle étoit fort ancienne, elle nous apprendroit des événemens plus anciens que ceux que nous connoissons. On ne peut nier, qu' il ne soit naturel aux hommes de conserver la mémoire des accidens qui leur arrivent, et sur tout des événemens qui font la destinée des nations et des empires, soit pour en tirer des regles et des maximes à l' égard de l' avenir, soit pour instruire ses enfans par les exemples du passé. Et l' on ne peut douter non-plus, qu' il ne soit assez naturel d' établir des mémoriaux qui nous représentent les grands événemens, ou d' avoir certains monumens, où l' on conserve la mémoire des choses. Cependant la mémoire des choses passées ne s' étend que jusqu' à quatre ou cinq mille ans d' ici. On distingue trois divers tems, un tems

p85

caché, qui est celui qui s' est passé depuis la naissance du monde jusqu' au déluge ; un tems qu' on nomme fabuleux, parce que les véritables événemens n' en sont point venus à nôtre connoissance, et qu' il ne nous est connu que par les fables des poètes ; c' est celui qui a coulé depuis le déluge jusqu' à la première olympiade ; et un tems qu' on nomme historique, parce que l' histoire nous en fait connoître les véritables événemens, et qui a coulé depuis la première olympiade jusqu' à nous.

Car pour la chronologie des chaldéens et des égyptiens, qui attribüoient à leur nation une antiquité sans comparaison plus grande que celle que nous attribüons à l' univers, il y a diverses raisons qui la rendent vaine et suspecte. Plutarque nous fait assez voir ce qu' il en faut croire, lors qu' il en parle ainsi dans la vie de Numa. (...). Ajoutez à cela la vanité que ces peuples avoient de vouloir passer pour les plus anciens qui fussent dans le monde,

p86

comme Justin le témoigne dans son premier livre de l'histoire universelle, et les fables dont ils soustenoient leurs prétentions. Les chaldéens se vantoient qu' il y avoit quatre cens soixante et dix mille années qu' ils observoient les astres ; et cependant l' astronomie qui passa bientôt après de chez eux parmi les grecs, étoit fort peu de chose : et l' on sait que l' art d' écrire, que quelques-uns attribuent à Palamede, les autres aux égyptiens, n' étant pas de cette datte-là, ils ne pouvoient savoir que par tradition l' antiquité de leur astronomie ; et je laisse à penser, si une tradition de quatre cens soixante et dix mille ans peut avoir quelque certitude. Comment, sans le secours de l' écriture, peuvent-ils savoir que leur astronomie est si ancienne ? Ou si l' art d' écrire est parmi eux d' une aussi grande antiquité que l' astronomie, comment en enseignant cette science aux grecs, ne leur ont-ils point appris une foule d' événemens qui devoient s' être passés pendant ce long cercle d' années ? Les égyptiens distinguoient, au rapport d' Hérodote, deux tems, l' un pendant lequel les dieux avoient régné en Egypte, et l' autre pendant lequel ils avoient eu des hommes pour monarques. Quelle fable ! Et comment peut-on ajouter foi à ces prêtres égyptiens, dont parle cet ancien auteur, qui joignent cet empire chimérique

p87

des dieux, qu' ils prétendoient avoir régné en Egypte, avec l' espace de dix mille trois cens quarante années qu' ils croyoient que le regne des hommes avoit duré ? Mais il faut laisser aux antiquaires le soin de s' étendre là-dessus. Les incrédules ne pouvant contester la vérité de tous ces faits, auront recours à leur défaite ordinaire, qui est de dire qu' il est arrivé au genre humain des accidens qui l' ont empêché de croître, de peupler la terre, et de faire des progrès dans les arts et dans les sciences. Et afin que nous ne soyons

point surpris de trouver tant de caracteres de nouveauté dans la société des hommes, ils nous diront qu' il est survenu des pestes, des famines, des guerres et des inondations qui ont diminué le nombre des hommes, et changé l' état et la face des choses.

Cette réponse paroitra peu solide, si l' on considère que tous ces malheurs, qui véritablement arrivent de tems en tems, sont des accidens particuliers, qui sont considérables à l' égard d' une province, ou d' un état où ils arrivent, mais qui ne sont d' aucune considération à l' égard de toute la terre et de tous les habitans qui la remplissent. L' embrasement de tout un païs n' est gueres plus à l' égard de toute la terre, que l' embrasement d' une belle maison ou d' un palais à l' égard de Paris. Les guerres

p88

les plus sanglantes ne font gueres plus de tort au genre humain en général, que les combats particuliers qui se font dans cette grande ville, au peuple qu' elle contient. La famine de tout un état est à l' égard de l' univers, ce que la pauvreté d' une seule famille est à l' égard de toute une ville. Le déluge de Deucalion, d' Ogige, etc. Et tous les autres déluges particuliers dont l' antiquité fait mention, ne paroîtront pas plus considérables, regardés par rapport à toute la terre, que l' inondation d' un ruisseau l' est à l' égard d' une province ou d' un royaume.

li d' ailleurs, qui ne sait que depuis trois mille ans, tous ces accidens n' ont pas manqué de survenir de tems en tems dans le monde ? Et cependant la terre n' a pas laissé de se peupler toujours davantage, les hommes de se polir, les arts et les sciences d' acquérir de nouveaux degrés de lumière et de perfection. Or si la société a tant acquis depuis trois mille ans, malgré toutes ces calamités dont nous venons de parler ; pourquoi veut-on que ces accidens l' ayent empêchée de rien acquérir pendant toute une éternité, qui auroit dû se passer

jusqu' au commencement de ces trois mille
années ?

l'ii il faudroit qu' il fût survenu un déluge
tel que nous concevons celui de Noé.

Un déluge particulier n' étoit point capable

p89

de faire perdre par tout les arts et les
sciences, de rendre la terre déserte, de faire
périr la mémoire des choses passées, et de
réduire le genre humain à ce degré d' ignorance
et de simplicité où nous le trouvons si
nous remontons un peu haut. Et si l' on pretend
que ce déluge ait été universel, comment
les hommes auront-ils pû s' en sauver ?
Où est-ce que le genre humain se sera
conservé ? Quelle force, ou quelle adresse
aura pû le garantir d' une destruction entière ?
Et n' y ayant point de providence qui veille
à sa conduite, point d' arche bâtie par
l' ordre du ciel, point de précaution divine,
point de miracle en sa faveur, comme on le
veut ; comment se sera-t-il conservé dans
les horreurs d' un si étrange accident ?
Il ne sert de rien non-plus, de montrer
qu' il y a eu quelques arts qui se sont
perdus, faisant place à des inventions plus
nouvelles ; et qu' ainsi nous ne devons point
juger de la nouveauté ou de l' antiquité de
nôtre origine, par la nouveauté ou
l' antiquité des arts qui fleurissent aujourd'hui.
Car on ne peut nier, qu' il n' y ait quelques
arts si nécessaires aux hommes, qu' il
est entièrement impossible qu' ils viennent
à se perdre, si ce n' est par la perte du
genre humain. L' écriture, par exemple,
qui est un moyen de parler aux absens, et de
faire aller ses pensées là où l' on ne peut

p90

point aller soi-même, est certainement une
invention qui ne peut se perdre, à moins
que les hommes ne perdent la raison. On
pourra peut-être avec le tems se servir
d' autre chose que du papier pour écrire : mais
quoi qu' il en soit, on écrira toujours. Or

quand dix mille siècles ne produiroient
qu' un seul de ces arts qui ne se perdent
point à cause de leur nécessité, les hommes
ne devoient-ils pas avoir déjà trouvé les
secrets les plus rares, et les arts les plus
nécessaires, il y a trois ou quatre mille
ans ?

Car je compare l' état où il nous paroît
que la société étoit alors, à celui où elle est
aujourd'hui à l' égard des sciences, des arts,
des loix, du commerce et de tout ce qui
suit l' établissement de la société. Ce n' est
point par la veüe d' un seul art, mais par la
considération de tous les arts, de toutes
les connoissances, de leurs progrès et de
leurs accroissemens, ou plutôt par les
divers états de la société, que l' on raisonne.
Ce seroit, en vérité, un étrange prodige,
que les hommes eussent été pendant une
infinité de siècles, grossiers, barbares, sans
politesse, sans loix, sans gouvernement, sans
physique, sans morale et sans astronomie,
ne sachant lire ni écrire, ayant toujours
veu les astres sur leurs têtes sans les observer,
et sans connoître ni les étoiles, ni les
éclipses, ayant toujours été malades, sans

p91

avoir découvert les premiers élémens de la
médecine ; et toujours raisonné, sans
connoître ni la vertu des plantes, ni celles des
eaux minérales, ni la peinture, ni l' architecture,
ni le commerce, ni la navigation,
sans parler des moulins, de l' imprimerie,
de la boussole, qui nous donne le
moyen de faire des voyages de long cours,
de la poudre à canon, ni de tant d' autres
inventions militaires, qui sont la production
de ces derniers tems ; et que cependant
quatre ou cinq mille ans eussent donné
lieu à la découverte de cette multitude
d' arts, de sciences et de secrets admirables ;
qu' une éternité eût été si stérile, et quatre
ou cinq mille ans si féconds. Voilà ce que
les hommes qui ne sont pas entièrement
privés de la lumière naturelle, ne se persuaderont
point.

SECTION 1 CHAPITRE 10

On a sans doute fait le plus difficile,
lors qu' on a prouvé que le genre humain
a un chef, au delà duquel on ne sauroit
remonter dans la suite des générations :
et il est impossible de supposer un premier
homme, sans voir d' abord, qu' il a dû être
créé par la puissance et par la sagesse d' un
dieu.

p92

C' est une pensée si absurde et si chimérique,
que de dire avec quelques-uns, que
l' homme a été formé du limon de l' Egypte
échauffé par les rayons du soleil, ou avec
quelques autres, qu' il est sorti de la mer,
qu' elle est à-peine digne qu' on s' arrête un
moment à la réfuter.

Je ne dirai pas en effet, qu' il est inouï
qu' on ait veu sortir de cette source non
seulement des êtres comme nous, mais même
des bêtes qui engendrent et qui soient
engendrées : que si une telle production avoit
lieu autrefois, elle pourroit avoir lieu
maintenant, puis que le Nil, le limon de
l' Egypte et le soleil ne s' en sont point allés :
que comme un ouvrage aussi parfait que
l' homme n' en auroit pû sortir, qu' après
une infinité d' essais, de commencemens
imparfaits et d' ébauches défectueuses, si
nous n' en voyons point sortir encore aujourd'hui
des hommes parfaits, nous en
verrions sortir quelque commencement
d' hommes, quelques traits imparfaits de
nôtre nature ; ce qui est contraire à
l' expérience : qu' il seroit étonnant, que le Nil,
le limon de l' Egypte ou la mer eussent
assez de sagesse pour connoître qu' il ne
suffisoit pas qu' il y eût un homme, mais
qu' il falloit un homme et une femme qui
fussent l' un pour l' autre, étant formés
avec une inclination mutuelle qui fait la
propagation du genre humain.

p93

Il me suffira de faire sur ce sujet deux

réflexions, dont l' une détruira le fondement de cette spéculation, et l' autre établira la vérité qui lui est opposée. La première est, que les incrédules raisonnent sur une fausse hypothese, lors qu' il leur plait de supposer, que les insectes qui sortent du limon de l' Egypte échauffé par les rayons du soleil, n' ont point d' autre principe que la chaleur de cet astre et la corruption de cette matière qui en est échauffée. C' est supposer ce qui est en question ; et c' est ignorer que qui établit l' existence de Dieu, établit une cause générale qui concourt avec les causes secondes, et qui a la principale part à tout ce que nous voyons ; puis qu' il est impossible d' expliquer les moindres des insectes, si l' on n' a recours à la sagesse souveraine qui concourt à leur production, et qui fait par son intelligence infinie cette surprenante variété de ressorts délicats qui les composent. Voilà qui peut servir de réponse à leurs objections. Mais voici qui établit la vérité de nôtre principe ; cest que l' homme n' est pas moins admirable dans sa petitesse, que l' univers l' est dans sa grandeur : de sorte que si la composition de l' univers nous fait reconnoître une intelligence souveraine, comme il n' en faut point douter après ce qui a été dit, la composition de l' homme ne la marque pas moins. Comme donc en prouvant

p94

que le grand monde a commencé d' être, vous faites voir sans peine qu' il a un créateur, qui est Dieu : aussi dès que vous avez montré qu' il y a un premier homme, vous faites voir sans aucun effort, qu' il doit être l' ouvrage d' une divinité. La chose parle d' elle-même ; et quand il resteroit encore quelque lieu de douter, il ne faut que considérer les merveilles de nôtre esprit, pour être entièrement rassurés là-dessus. C' est la troisième source de nos preuves.

SECTION 1 CHAPITRE 11

Mon dessein n' est point ici d' expliquer
physiquement les fonctions et la
manière d' agir de nôtre esprit, ni aussi
d' exagérer par de vaines rherorications
les merveilles d' un être qui semble
parcourir la terre et les cieux sans se mouvoir,
et s' unir avec toutes choses, quoi que lié
à une petite portion de matière, et relégué
en quelque sorte dans un coin de l' univers.
De toutes les réflexions qu' on peut faire
sur ce sujet, je choisirai celles qui marquent
le plus sensiblement un dessein et une veüe
dans la composition de l' homme. Il faut

p95

remarquer pour cet effet, que les actes de
nôtre ame se réduisent à ces trois, les
sentimens, les passions, et les raisonnemens.
Les sentimens qui appartiennent à la
nature animale, et qui ne sont que les
fonctions de ces cinq sens que Dieu nous a
donnés comme cinq portes par lesquelles les
objets entrent dans nôtre ame, étoient
absolument nécessaires pour intéresser nôtre
ame dans la santé et dans le bien-être du
corps : il falloit avoir des yeux pour voir les
précipices, de peur d' y tomber. Nous négligerions
de prendre des remedes ou des
précautions pour rétablir nôtre santé, si la
languueur et le sentiment du mal ne nous
montroient que nous l' avons perdue.
Mais il ne suffisoit pas que l' homme
connût ce qui se passoit au dehors par le
canal des sens ; il falloit encore qu' il
conservât cette connoissance, afin qu' elle le
dirigeât dans sa conduite. Il a donc été
nécessaire qu' il eût une mémoire, qui est
comme le réservoir de tous les objets qui
sont entrés dans nôtre ame, et qui en font
l' aversion, ou le penchant.
On distingue fort bien deux sortes de
passions. Les unes qui tendent vers le
bien, comme le desir, l' espérance, l' amour,
etc. Les autres qui s' éloignent du
mal, comme la haine, la crainte, le dégoût,
etc. Les unes et les autres étoient
absolument nécessaires, puis que nous devons

fuir le mal et chercher le bien par le soin naturel que nous devons avoir de nous conserver ; et il est nécessaire que nous nous conservions par la même raison qui fait que nous sommes.

Mais parce que ces passions peuvent être contraires les unes aux autres, et qu' il ne faut pas que cette guerre soit irréconciliable, il a fallu qu' il y eût un principe commun dans lequel elles convinssent toutes ; et ce principe c' est l' amour de soi-même ; c' est lui qui les fait naître, et c' est lui qui les fait mourir : et dans le combat des passions, l' ame se retire et se recueille en elle-même, elle considère son plus grand intérêt, et panche vers l' endroit qui se rapporte davantage à l' amour de soi-même.

Mais que seroit-ce des passions du coeur de l' homme, si elles n' avoient point de lumière qui les adressast à leurs fins légitimes ? Elles ne serviroient qu' à nous conduire au précipice avec plus de force et de vitesse. Il a donc été nécessaire, qu' il y eût en l' homme une sagesse ou une intelligence pour diriger ses mouvemens : et c' est cette sagesse que nous reconnoissons pour le principe de tout ce qu' il y a d' admirable dans les ouvrages de la société, et à laquelle nous attribuons les arts et les sciences, dont l' invention produit des effets si surprenans. Qu' y a-t-il de plus éloigné que le sable

qui est sur le bord d' une rivière, l' ardoise qui est cachée dans le sein d' une montagne, et des arbres qui sont crûs dans une forest ? Cependant l' adresse des hommes a trouvé le moyen de franchir cette distance, et de faire de tant de parties dispersées, et qui sembloient avoir si peu de rapport les unes avec les autres, un tout fort juste et fort régulier, qui fait le plaisir de la veüe et une des plus grandes commodités de la vie. Qui croiroit qu' on pût tirer de la toison des brebis, ces habits que nous portons ; qu' une herbe qui croit dans les champs,

pût être changée en de la toile ; et qu' il pût sortir de l' excrément d' un ver, la plus belle de nos parures ? Cependant tout cela a été facile à l' adresse des hommes ; et si toutes ces choses n' ont pû être produites que par une intelligence, cette intelligence elle-même n' auroit-elle point un principe intelligent ? S' il faut de la sagesse pour produire l' effet, n' en faudra-t-il point pour avoir formé la cause ?

Mais ni les passions qui tendent naturellement au bien et à la conservation de l' homme, ni la raison qui est destinée à diriger ces passions, ne suffisoient pas pour unir les hommes dans un corps de société, après avoir donné à chacun ce qui lui étoit nécessaire pour sa conservation particulière.

p98

Il falloit qu' ils eussent outre cela un penchant mutuel les uns pour les autres. Il falloit encore produire divers liens qui les unissent entre eux. C' est à quoi la nature a admirablement pourvû. Elle a produit, s' il m' est permis de parler ainsi, le germe de l' union de tous les hommes, en leur donnant une mutuelle bienveillance les uns pour les autres, une conscience, et une religion, dont nous ferons voir dans la suite, que les principes se trouvent naturellement au dedans de nous.

Car pour le principe d' Hobbes, qui prétend que c' est la crainte qui dispose les hommes à la société, leur ayant fait bâtir premièrement des habitations et des barrières pour se deffendre contre les bêtes sauvages, et en-suite des villes murées et des forteresses pour se garantir contre les efforts les uns des autres ; il seroit supportable, s' il étoit pris dans une moindre étendue que celle que cet auteur lui donne.

L' on ne peut douter, qu' en toutes les rencontres la crainte de l' oppression et le désir de se conserver, ne disposent les hommes à chercher le secours les uns des autres : c' est ce qui paroît assez par les ligues et par les alliances que la

politique recherche avec tant de soin.
Mais on tombe dans l' égarement, dès
qu' on veut pousser ce principe trop
loin.

p99

Il y a au dedans de nous des causes d' union
et d' intelligence beaucoup plus anciennes
que celles-là : et il ne suffit pas d' avoir
le coeur mal-fait, il faut encore être
privé de la lumière naturelle, pour ne s' en
point appercevoir.

Car afin qu' il y eût une société réglée, il
falloit qu' il y eût des familles distinctes
dans le monde : et pour former des familles,
il falloit qu' il y eût quelque sympathie
et quelque convenance entre l' homme et la
femme, qui n' est autre chose que cette
inclination naturelle qui leur fait sentir qu' ils
sont l' un pour l' autre : il falloit que les
peres eussent une tendresse particulière pour
leurs enfans, qui leur fît prendre le soin de
leur nourriture et de leur éducation. Il
étoit encore nécessaire, qu' on eût une
bienveillance particulière pour ses parens, afin
que lors que ces derniers viennent à perdre
ceux qui les ont mis au monde, ou qu' ils se
trouvent dans un âge ou dans un état qui ne
leur permet point de pourvoir à leur sûreté,
ou à leur nourriture, ils reçoivent ce secours
de ceux qui leur sont unis par la proximité
du sang.

Et qui ne sait par expérience, que la nature
en gravant l' amour de soi-même en
chacun de nous, y a mis un principe général
qui engage nécessairement les hommes à
former un corps de société, et sur tout
lors qu' il est dirigé par la religion. Il est

p100

naturellement impossible de s' aimer soi-même,
sans aimer ses parens, ses amis, ses
bienfaiteurs ; et il n' y a qu' un obstacle
étranger qui puisse corrompre en nous ces
sentimens. Nous aimons les autres à
mesure qu' ils se rapportent à nous : nôtre

bienveillance croit avec le degré de la proximité qui nous lie avec eux, sans qu' il y ait en cela rien que de légitime et d' innocent. Cette bienveillance que nous avons naturellement les uns pour les autres, produiroit un bon effet, lors qu' il s' agiroit des choses indifferentes, mais elle n' arrêteroit jamais les effets de la cupidité ; et dès qu' il s' agiroit de la possession des avantages temporels, ou de la jouissance des plaisirs, les hommes tomberoient dans les désordres d' une inévitable division, s' il n' y avoit point d' autres principes dans leur coeur. C' est pourquoi il a été nécessaire que les hommes eussent une loi naturelle, qui consiste en certaines maximes d' équité et de justice, dont nous connoissons la vérité naturellement. Il falloit que ces principes nous fussent naturellement connus : que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous : qu' il faut rendre à chacun ce qui lui appartient : qu' on ne doit faire tort à personne. Et parce qu' on ne feroit aucun scrupule de violer cette loi, si l' on n' étoit retenu

p101

par quelque espèce de crainte, il a été nécessaire que nôtre coeur fût tellement disposé, qu' il ne pût s' empêcher de craindre et de trembler, après avoir violé ces maximes d' équité et de justice : et c' est ce que nous appellons les remords de la conscience, dont nous parlerons plus amplement dans la suite ; nous contentant de supposer ici cette vérité, pour ne pas détruire l' enchaînement de nos principes, qui se prouvent sur tout par leur subordination. Ces remords ou ces craintes d' une conscience coupable se dissiperoient bientôt, si nous n' avions en nous d' autres sentimens naturels qui les entretiennent et les soutiennent. Car si nous voulons un peu réfléchir sur nous-mêmes, nous trouverons premièrement, que nôtre coeur ne peut être satisfait par tous les avantages de la terre, bien qu' il désire naturellement le bonheur : en

second lieu, que les hommes portent naturellement leurs désirs au delà du tems : et enfin, qu' ils reconnoissent communément l' existence d' un dieu, et qu' ils sentent qu' ils lui doivent de la crainte, de la reconnoissance et du respect, supposé qu' il existe.

Comme nous ne trouvons point de penchans inutiles dans l' homme, nous avons sujet de penser, que le désir du bonheur ne

p102

l' est pas ; et s' il ne l' est pas, qu' il peut être satisfait. Cependant tout ce que nous voyons dans le monde n' est point capable de nous rendre véritablement heureux : et l' expérience nous apprend, que nos désirs croissent avec les avantages temporels. D' où vient que les biens temporels sont si peu capables de remplir nôtre coeur ; ou plutôt, d' où vient qu' ils en augmentent le vuide en y entrant ? Car s' il n' y a point de plus grand objet, ni qui soit plus digne de nos désirs, que les avantages du monde, nôtre coeur devrait s' en contenter ; comme l' on voit que les animaux qui n' ont point de raison, se contentent des biens qui doivent faire leur partage. Comment la nature, qui est si sage et si régulière dans toutes les autres choses, fait-elle une faute si grossière dans celle-ci ? Comment après avoir mis dans le coeur de l' homme le désir du bonheur, lui donne-t-elle un coeur incapable de se satisfaire des seuls biens qui lui sont destinés ?

Le monde ne sauroit remplir nôtre coeur : il faut donc selon les loix de cette sagesse que nous remarquons dans toutes les parties de la nature, qu' un plus grand objet le remplisse. Mais comment ce grand objet rempliroit-il le coeur de l' homme ? Comment pourroit-il être le but invisible et caché des desirs vagues de nostre coeur ? Comment nôtre coeur auroit-il été formé

p103

avec une capacité infinie pour le recevoir, si ce grand objet n' existoit, et s' il n' avoit fait lui-même les biens temporels, le coeur de l' homme et la disproportion qui est entre eux ; voulant se consacrer lui-même nôtre ame pour la remplir, et pour répondre par son excellence infinie à l' immensité de nos désirs ?

En effet, ce n' est pas assez que la nature nous fasse connoître par expérience l' insuffisance des objets du monde à nous rendre heureux ; elle nous inspire encore le désir d' une vie éternelle après nôtre mort, et elle persuade les hommes de leur immortalité. Il ne serviroit de rien de dire, que c' est le désir que les hommes ont eu de vivre éternellement après leur mort, qui leur a donné cette opinion, parce qu' il n' y a rien qu' on se persuade si facilement que ce qu' on désire. Car je raisonne par le désir, et non par la persuasion ; et je demande, pourquoi la nature auroit mis dans l' homme un désir si inutile, ou plutôt un désir qui est capable de lui ôter son repos, elle qu' on dit ne rien faire en vain, et dont la sagesse est si générale et si constante ?

Mais elle va plus loin, et pour les adresser au véritable objet de leur bonheur, elle leur fait connoître l' existence d' un dieu : et quoi que leurs passions obscurcissent cette connoissance, il est certain qu' elles ne

p104

peuvent l' anéantir tout-à-fait, comme on l' a déjà veu.

Quand on ne voudroit point reconnoître, que ces principes que nous venons de marquer se trouvent dans tous les hommes du monde sans exception, il faut du moins qu' ils conviennent, que c' est ainsi que les hommes sont faits ordinairement, et que c' est ainsi qu' ils ont dû être faits, n' y ayant point de partie ni d' inclination en eux, qui ne soit placée avec une extrême sagesse ; et si cela est, à quoi attribuerons-nous tous ces effets ?

Il ne s' agit plus de savoir, si l' on peut remarquer de la sagesse dans la composition

de l' homme : on est obligé d' en convenir, ou de renoncer au bon sens. Mais on demande, si c' est à un principe aveugle et sans connoissance, tel que les incrédules se le figurent, ou bien à un principe intelligent et souverainement parfait, tel que nous le concevons, que l' on doit attribuer cette sagesse que l' on ne peut s' empêcher de reconnoître ?

SECTION 1 CHAPITRE 12

p105

Il ne sera pas inutile, après avoir considéré le rapport que les hommes ont les uns avec les autres, d' examiner celui qu' ils ont avec les autres parties de la nature ; parce qu' il paroît dur aux incrédules, de supposer que l' homme soit le chef-d' oeuvre des créatures visibles, et que les autres choses se rapportent à son bien. Il n' y a rien qu' on ne fasse pour l' abaisser. On dit qu' il n' est qu' un point auprès de ces espaces immenses qui l' environnent ; qu' il est le centre des infirmités et des maladies ; que son esprit est rempli d' erreurs et de préjugés ; que sa volonté est déterminée au mal, et remplie de mauvaises habitudes ; qu' il est le jouët des orages et des tempêtes, la proye des animaux qui ont plus de force que lui ; que sa vie dépend d' un insecte et d' un vermisseau ; qu' il est timide dans le danger, fragile dans la tentation, foible dans les disgraces, et plus foible dans la prospérité ; et qu' enfin, s' il a un peu plus de lumière que les autres animaux, il est capable aussi de déréglemens plus monstrueux. Tout cela peut estre vrai, sans que nous perdions rien de l' idée de nôtre

p106

excellence et de nôtre véritable grandeur. Car l' c' est une erreur de mesurer le prix des choses corporelles par leur petitesse ou par leur grandeur, puis que si cela étoit,

un diamant seroit moins précieux que les autres corps. On peut néanmoins considérer en quelque sorte l' étendue d' une chose matérielle, lors qu' on la compare avec un être matériel : mais il y a de la simplicité à croire, que la grandeur ou l' étendue puisse donner à une chose matérielle quelque avantage sur un esprit, dont la perfection consiste dans la connoissance, et non pas dans la grandeur. li ceux qui craignent si fort l' anéantissement, savent qu' il y a comme un éloignement infini entre une chose morte et un être intelligent. Ils ne craignent point de perdre leur matiere, qui leur est assurée, et qui n' est point détruite par la mort : mais ils craignent de n' être plus capables de sentiment, ni de connoissance. C' est la perte de l' être raisonnable, qui fait leur désespoir. Donnez telle perfection matérielle que vous voudrez aux cieux et aux étoiles ; à moins que vous ne nous montriez qu' ils pensent, on vous fera voir que leur beauté et leur éclat n' ont aucune proportion avec l' excellence d' un être qui se connoit, et qui connoit les autres choses. lii cependant, si l' on considère de

p107

prés ce qui fait l' excellence des plus belles parties de l' univers, nous trouverons qu' elles n' ont de prix à nôtre égard, qu' autant que nôtre ame y en attache ; que l' estime des hommes fait la plus grande dignité des métaux et des pierreries, l' utilité ou le plaisir que l' homme en reçoit, le prix des plantes, des arbres et des fruits ; la veüe, tout ce que les corps celestes ont de brillant à nos yeux ; l' ouïe, ce que le tonnerre a de terrible, ou ce que les voix et les instrumens ont de mélodieux du moins à nôtre égard : de-sorte que les sons, les odeurs, les couleurs, la lumière, appartenant à nôtre ame, aussi-bien que l' opinion et la pensée, on peut dire que ce qu' il y a de plus beau et de plus magnifique dans la nature à nôtre égard, sort en quelque sorte du fond de nôtre ame, et n' est point

en quelque façon différent de nous-mêmes.
Iv au reste, lors qu' on dit que toutes
choses se rapportent à l' homme, on ne
prétend pas préjudicier à la gloire des autres
créatures intelligentes. Qui sait, disent
quelques-uns, s' il n' y a pas dans les cieux,
qui sont d' une beauté et d' une perfection si
élevée au dessus de ce globe, des intelligences
sans comparaison plus parfaites que
les nôtres ? Mais plustôt, qui est-ce qui
conteste cette vérité ?
On ne doit point objecter contre la religion,

p108

ce que la religion même nous enseigne :
et il ne faut pas aussi nous imposer,
comme font ordinairement les incrédules,
qui se croient en droit de railler de ces
expressions, que l' homme est le roi de l' univers,
ou que le monde a été fait pour
l' homme.

Nous ne disons point que l' univers soit
fait pour un seul homme, mais pour la
société de tous les hommes, pour cette
multitude répandue dans tous les tems, et dans
tous les lieux ; ni seulement pour les hommes
miserables, mais encore pour les hommes
glorifiés.

L' univers n' est pas seulement pour les
hommes, il est aussi pour les autres
intelligences que Dieu a produites. La nature
ne subsiste pas seulement pour nourrir
le corps de l' homme, bien que les pluyes,
les saisons fertiles et la fecondité de la terre
paroissent visiblement se rapporter à cette
fin-là ; elle est encore pour présenter à
nôtre esprit des objets perpétuels d' estime
et d' admiration, parce que ce qu' est la
nourriture au corps, cela même est la
connoissance des merveilles de Dieu à nôtre
ame.

Le monde ne nous fournit pas seulement
des objets d' admiration, il nous met
encore devant les yeux des objets de crainte,
des objets de respect, des objets d' esperance ;
et il n' enferme point de creature dans

p109

son sein, qui ne nous demande quelque hommage particulier, ou quelque mouvement de respect, ou quelque sentiment de nôtre ame pour Dieu. Il faut qu' il y ait toujours de nouvelles merveilles à connoitre dans la nature, de-peur que nous ne nous lassions dans ces recherches qui glorifient l' auteur de l' univers : la variété tient nôtre esprit en haleine. Ce que nous ne comprenons pas, nous dispose à admirer sans dégoût ce que nous connoissons : et l' ignorance de tant de merveilles incompréhensibles, a ses usages, aussi-bien que la connoissance et le sentiment que nous en avons. Enfin l' univers est pour Dieu, et l' univers est pour les créatures intelligentes, comme un tableau est pour l' original qu' il représente et pour les personnes qui doivent le considérer. Toutes les beautés de l' univers sont des liens par lesquels Dieu attire nôtre coeur : et tous les sentimens de nôtre ame sont autant de liens qui attachent nôtre coeur à lui ; et c' est cette union de la créature intelligente avec son dieu, que nous prétendons être le but et la fin de ses ouvrages. Ce tableau devoit être grand et magnifique, et exposé à la veüe de chacun, pour être digne de Dieu qu' il nous représente, sans être disproportionné à la portée de l' homme à qui il le représente. Celui qui ne considérera point tous ces divers égards,

p110

ne comprendra rien dans cette matière, et nous attribuera nécessairement des pensées que nous n' avons pas. Mais il est difficile aussi, que celui qui voudra faire cette distinction, trouve rien que de grand et de raisonnable dans ce sentiment.

SECTION 1 CHAPITRE 13

L' homme a des défauts, je l' avoüe. Son esprit se trouve renfermé dans un fort petit espace. Il se voit borné de toutes parts au milieu d' une étendue sans bornes.

Il se trouve obligé de suivre la condition
d' une matière qui lui est extrêmement inférieure
en perfection. Il se sent misérable et
pauvre au milieu de la prospérité et de
l' abondance. Rien ne le remplit. Rien ne le
satisfait. Il se dégoûte de tout, et désire tout.
Il veut toujours connoître, et ne connoit
rien à-fond. Il admire, parce qu' il ignore.
Il est curieux de savoir, parce qu' il ne sait
rien. Il n' est pas seulement le jouët des
autres, il est en quelque façon le jouët de
lui-même. Ses passions font à son égard l' équité
et la rectitude, et la vérité ne se trouve
que dans ce qui lui plait. Ces défauts
sont grands, et parce qu' ils sont grands, ils
ne peuvent se trouver que dans un être excellent,

p111

et font voir mieux que toute autre
chose, la perfection de l' homme. C' est
ce qu' il est facile de concevoir, si l' on se
considère soi-même avec un peu de réflexion.
Quelques grands que soient ces espaces
qui m' environnent, je me trouve encore
plus grand qu' eux. Mon corps, qui est
un atôme auprès du soleil, est un colosse
auprès d' un ciron. Le soleil, qui est un
prodigieux colosse à mon égard, est un atôme
auprès de cette étendue immense et de ces
vastes spheres dont il est lui-même environné.
La grandeur, ou la petitesse de
la matiere depend donc des divers égards
sous lesquels on se la représente, ou des
diverses comparaisons que l' on en peut
faire. C' est mon ame qui fait cette
comparaison. Mon ame a donc quelque chose
de plus noble et de plus grand que ce qui
m' avoit surpris dans cette grandeur, ou qui
m' avoit passé dans cette petitesse.
Chaque chose tient son rang dans la nature :
mais l' homme, qui tient un rang
dans le monde, et qui le sait, est plus
parfait que toutes les autres choses ; et plus
cet esprit se trouve renfermé dans un petit
espace, plus il est merveilleux, puis que
par un prodige particulier, il assemble,
quand il lui plait, dans un atôme, la terre
et les cieux, ce que nous voyons et ce que

nous ne voyons pas des immenses espaces

p112

qui nous environnent ; qu' il parcourt toutes les parties de l' univers sans se mouvoir, d' une manière plus admirable et plus surprenante que s' il se mouvoit ; qu' il assemble dans la simplicité d' un même sujet, le passé, le présent et l' avenir, la vie et la mort, la lumière et les ténèbres, les élémens les plus contraires et les qualités les plus incompatibles ; et qu' encore qu' il soit caché et enseveli dans un coin de l' univers, il fait venir l' univers chez lui, quand il lui plait.

J' avoüe qu' il est surprenant, de voir une intelligence si vaste suivre les loix d' une matière si bornée, et un être si noble épouser les intérêts d' un corps qui ne paroît avoir rien de commun avec lui. Et à cet égard il semble qu' on peut dire, qu' il est plus surprenant de voir l' esprit de l' homme dépendant de la matière, que de l' en voir séparé, et que nôtre vie a quelque chose de plus étonnant que nôtre mort. Car enfin, pénétrez tant qu' il vous plaira dans la connoissance du tempérament ; que la glande pineale soit le centre du mouvement des esprits animaux, ou que ce soit une autre partie du cerveau, il est impossible qu' il y ait aucune véritable proportion entre les mouvemens de cette glande ou de cette autre partie de nôtre cerveau, et les pensées de nôtre esprit ; et dix mille siècles de raisonnemens ne trouveront jamais cette convenance ou cette proportion.

p113

Mais cette dépendance de la pensée, qui naît à l' occasion d' un mouvement corporel, et cette dépendance du mouvement corporel, qui naît à l' occasion de la pensée, sans qu' on puisse découvrir aucune proportion entre l' un et l' autre, n' est-ce pas une autre merveille qui doit nous surprendre infiniment ?

C' est à cette marque que je connois que mon esprit est créé. C' est là le caractere et le sceau de sa dépendance : et pour paroître la libre production d' une intelligence souverainement libre, cet esprit a dû dépendre d' une matière qui est extrêmement au dessous de lui.

Au-reste, de toutes les choses que nous voyons, l' homme est la seule qui sent sa misere et son indigence : elle est donc la plus parfaite. Il n' y a qu' un être plus noble et plus élevé que les autres, qui puisse être misérable, puis qu' il ne sauroit l' être que par la connoissance.

D' ailleurs, ce n' est point la privation d' un bien qui fait l' indigence, mais la privation du bien qui sembloit être dû. Cyrus berger ne se trouvoit point misérable de n' être point assis sur le trône : mais Cyrus se connoissant d' une extraction royale, n' est point satisfait, s' il ne regne.

Qu' est-ce donc que l' homme, qui se trouve toujours pauvre et misérable dans quelque degré de prospérité qu' il parvienne ? Il

p114

faut que ce soit un être dont l' excellence est disproportionnée à tout ce que nous voyons. Ainsi le sentiment de nôtre indigence est un des plus grands caracteres de nôtre grandeur.

J' avoüe que nôtre esprit et nôtre coeur sont également insatiables. L' un n' est jamais las de connoître, l' autre n' est jamais las de désirer. Mais ce qui fait leur déréglement en cela, marque leur perfection.

Le désir de connoître marque, à-la-vérité, qu' un homme n' a pas toutes les connoissances, c' est-à-dire, qu' il n' est point infini : mais il fait voir qu' un homme peut croître toujours, et qu' ainsi son excellence n' est point limitée à cet égard.

Il en est de-même des desirs du coeur de l' homme, qui renaissent incessamment, et qui ne trouvent rien qui puisse les satisfaire. Ils font voir, à-la-vérité, que l' homme n' a pas tout ce qu' il lui faut pour être heureux : mais ils marquent en même tems,

que tous les avantages temporels sont incapables de le satisfaire, qu' il est plus grand que le monde et que tous les biens du monde, et qu' il ne faut pas moins qu' un objet infini pour le remplir.

L' admiration de l' esprit est plus merveilleuse que tout ce qu' il admire, et les désirs de l' homme sont quelque chose de plus noble que tout ce qu' il désire. L' infinie avidité

p115

de nos esprits nous répond que nôtre excellence en quelque sens n' a point de limites : et l' infinie avidité de nos coeurs nous fait connoître que nous pouvons aspirer à un bonheur infini. Ce que nous ne connoissons point nous humilie : ce que nous connoissons nous satisfait : et ce que nous pouvons connoître, nous élève en quelque sorte plus que ce que nous connoissons, et nous montre que nôtre ame ne demeurera pas toujours dans l' abaissement où elle est, qu' elle ne sera pas toujours occupée de ces petits intérêts et de ces petits avantages qui font son attachement, sans pouvoir faire véritablement sa satisfaction.

C' est un défaut à l' avare, de désirer toujours de nouvelles richesses : mais c' est une perfection, de ne se satisfaire pas de si peu de chose. Les mondains péchent en ignorance et en aveuglement : mais il ne péchent point, à parler véritablement, en intérêt et en avidité. Ils sont coupables, de désirer avec tant d' aveuglement ce qui ne peut les satisfaire : mais ils ne le sont point, d' estre insatiables après la possession de ce qui ne doit point les contenter.

On ne dira point ici ce que c' est qu' un être, qui par un privilege particulier a la gloire de représenter l' être suprême, trouvant en soi quelques traits de cette connoissance et de cette sagesse qu' il est obligé d' attribuer à Dieu, d' un être qui doit recueillir

p116

la gloire qui émane de toutes les beautés

créées pour la rapporter à leur auteur. On ne représentera point cet homme dans les actes de la vertu, réglant ses désirs par la tempérance, renonçant à ses passions pour pratiquer les devoirs de la piété, consacrant le présent à ses devoirs, et s'assurant l'avenir par le bon usage du présent, sacrifiant à Dieu ses mauvais désirs, renonçant à soi-même pour l'amour de celui qui lui a donné toutes choses, s'élevant au dessus du tems et du monde par le mouvement sublime d'une espérance qui tend à des objets plus solides que ni le monde, ni le tems, et rapportant toutes choses à la gloire de Dieu, comme à la plus grande et à la plus noble fin de ses pensées et de ses actions. Nous laissons là toutes les vertus de l'homme qui roulent sur des fondemens contestés par les incrédules, et nous ne raisonnons ici que par la considération de ses défauts qui sont avoués de tout le monde, et particulièrement de ceux contre lesquels nous disputons.

Nous aurions maintenant à établir la vérité de l'existence de Dieu par les preuves que la religion nous fournit : mais comme elles sont répandues dans tout cet ouvrage, et que l'ordre que nous nous sommes prescrit nous engage à ne parler de la religion qu'après avoir montré qu'il y a un dieu, rien ne nous empêche de passer à la

p117

considération des objections qu'on fait contre ce grand principe.

SECTION 1 CHAPITRE 14

La première, qui est prise de ce que nous ne voyons point Dieu, est sans doute une des plus foibles. Car si notre esprit même ne peut tomber sous les sens, comment la nature de Dieu seroit-elle visible ?

Si on dit qu'il est impossible de comprendre ce que c'est que cet être suprême : que quelque idée que l'on s'en fasse, on est obligé de la corriger : qu'il y a autant

d' idées qui répondent à ce nom de dieu, qu' il y a de différens tours d' imagination. On répond, en distinguant deux idées que nous pouvons avoir de Dieu, l' une qui vient de l' imagination, et l' autre qui naît de la lumière de l' entendement. Comme Dieu n' est point un objet sensible, ni les sens, ni l' imagination qui travaille sur les mémoires des sens, ne peuvent nous le représenter : mais comme l' esprit s' élève des objets connus aux objets inconnus par le raisonnement, rien n' empêche qu' il ne nous fournisse une idée véritable, quoi

p118

qu' imparfaite, de la divinité. Que l' idée que l' imagination nous donne de Dieu, et qui nous le représente comme quelque chose de matériel, soit fausse, à la bonne heure : l' idée que la raison nous en fait avoir, qui nous le représente comme un être sage et souverainement parfait, peut être imparfaite, mais elle ne sauroit estre fausse, puis qu' il est nécessaire qu' il y ait une intelligence qui gouverne l' univers. Aussi peut-on dire, que cette idée est à-peu-prés la mesme dans tous les hommes, et qu' elle ne change point, bien qu' il n' y ait rien de constant ni d' uniforme dans les idées que l' imagination nous donne de Dieu. Iii cependant les incrédules ne laissent pas de faire tous leurs efforts pour détruire cette idée que la raison nous fait avoir de Dieu. Ils disent qu' elle ne peut être que naturelle, ou acquise imprimée naturellement dans nôtre esprit, ou venüe du dehors, et qu' il ne paroît pas qu' on puisse dire ni l' un ni l' autre. Car, disent-ils, si elle étoit naturellement imprimée dans nôtre esprit, il faudroit qu' elle fût aussi ancienne que nous-mêmes, qu' elle prévint tous nos raisonnemens, qu' elle fût la première de nos idées, puis que nous n' en connoissons point d' autre qui nous soit naturelle ; et il faudroit par conséquent, que Dieu nous fût plustôt connu que tous les autres objets : il faudroit qu' elle devançât l' éducation, l' âge

où l' on raisonne, et même toutes nos autres connoissances, qui ne sont que le fruit du travail et de l' expérience. Ils prétendent montrer en second lieu, qu' elle n' est point acquise, parce que si elle l' étoit, elle ne pourroit l' être que par l' expérience, ou par le raisonnement, n' y ayant que ces deux voyes d' acquérir les connoissances qui nous manquent. Or il ne paroît pas, que par l' expérience, ou par le raisonnement nous puissions avoir l' idée d' un dieu qui est élevé au dessus de l' un et de l' autre.

Cette difficulté seroit considérable, si nous prétendions comprendre la nature de Dieu, ou pouvoir nous représenter précisément ce que c' est que la divinité : mais comme ce n' est point là nôtre prétention, et qu' il s' agit maintenant de savoir s' il y a un dieu, et non ce que c' est que Dieu, ce raisonnement ne conclut pas mieux que celui-ci : il n' y a aucune idée parmi celles qui sont entrées en moi par le canal des sens, ni parmi celles qui viennent de l' expérience, qui me représente l' isle du Japon telle qu' elle est en elle-même, et aussi véritablement que si je l' avois veüe. Donc cette isle n' est point.

Ceux qui prétendent que l' idée de Dieu est naturellement imprimée dans l' esprit de tous les hommes, diront que comme c' est là une idée spirituelle, elle demeure comme cachée et ensevelie, jusqu' à ce que les actes

les plus purs de l' esprit s' exercent avec liberté ; et que comme l' on ne peut dire qu' une personne n' ait pas une raison, parce qu' il ne l' exerce pas toujours ; on raisonneroit mal aussi de conclurre que nous n' avons point l' idée de Dieu naturellement imprimée dans nos esprits, de ce que cette idée ne se développe point en tout tems. Ils ajouteront que cette idée est semblable et uniforme dans tous les hommes du monde en ce qu' elle a de spirituel et de naturel, mais qu' elle varie en ce que les sens et

l' imagination y ont ajouté.

Ceux qui croient que l' idée de Dieu est acquise, ne laisseront pas aussi de la croire naturelle, parce qu' ils supposent que l' esprit de l' homme a une proportion si naturelle avec la première vérité, qu' il ne sauroit la révoquer en doute, et qu' il est naturel à un homme qui raisonne sur tout ce qu' il voit, d' avoir l' idée d' un être sage et intelligent. Or bien que l' idée que j' ai de la sagesse soit originellement prise des actes de mon esprit, je la purifie, je l' étens et je la corrige tellement par le raisonnement, qu' elle convient à Dieu, et ne sauroit convenir à aucun autre.

Au-reste, l' on remarque cet ordre entre les choses qui sont capables de connoissance, que les plus nobles ne sont jamais connües à-fond par celles qui sont d' un ordre inférieur. Les enfans ne connoissent point

p121

à-fond la prudence des personnes avancées en âge. Un américain ne comprend point les grandes veües d' un philosophe. Et si les bêtes raisoient, comme il y en a qui le prétendent, elles seroient bien éloignées de comprendre les desseins et les perfections des hommes, les ouvrages de la société, les profondeurs de la politique, le secret des arts et des sciences. L' admiration ne convient qu' aux choses qu' on ne connoit pas à-fond. Nous sommes obligés d' admirer la sagesse de Dieu, et par conséquent nous ne la comprenons point.

Iv on ne prétend pas seulement que la nature de Dieu soit incompréhensible, ce que nous avouons volontiers : on soutient que l' idée de cet être suprême enferme mille contradictions, et que par conséquent elle se détruit elle-même. C' est ce que Vaninus, célèbre athée qui fut brûlé à Thoulouse, semble avoir voulu insinüer dans un ouvrage qu' il avoit publié en apparence pour combattre l' athéisme, et en-effet pour répandre son venin avec plus de sûreté, lors qu' il fait de la divinité cette description, qui est bonne ou mauvaise, selon le sens

qu' on lui donne et l' usage qu' on en fait. (...).

p122

Ces contradictions apparentes viennent de ces trois sources, de l' infinité de Dieu, qui l' élève au-dessus de nos conceptions ; de la foiblesse de nôtre esprit, qui ne trouve rien en soi ni hors de soi, qui lui paroisse digne de représenter Dieu ; et enfin de la disproportion qui est entre les idées corporelles dont l' imagination se sert pour le décrire, et sa nature incompréhensible, qui ne peut estre bien décrite. Ce n' est donc point là une contradiction entre les attributs de Dieu, mais une disproportion entre nôtre esprit et la nature de l' etre suprême, qui nous oblige à corriger toutes les images, dont l' imagination se sert pour la représenter : et cette disproportion est si nécessaire, que qui l' ôteroit, anéantiroit l' existence de Dieu.

V mais ne semble-t-il pas, que par la divinité on pourroit entendre l' univers mesme ? Car si nous croyons que le sujet auquel

p123

nous donnons ce nom, est souverainement parfait, les athées soûtiendront aussi qu' il n' y a rien de plus parfait que le monde. Comme nous prétendons que nôtre dieu est infini en tout sens, et qu' il n' a point de limites soit dans sa durée, soit dans son étendue, soit dans ses perfections ; on dira aussi que l' univers est éternel, infini en étendue, et si achevé dans son harmonie et dans sa perfection, qu' il est impossible de concevoir rien de plus régulier, n' y ayant point de qualité ni de perfections que cet univers n' enferme, puis qu' il est l' universalité de toutes choses.

On répond que l' univers porte trop visiblement les caracteres d' un ouvrage, pour nous permettre de le regarder comme un ouvrier. C' est un tout qui ne s' est point fait de lui-mesme, puis que ses parties n' ont entre elles qu' un rapport arbitraire. Y

ayant des cieux, pourquoi falloir-il qu' il
y eust une terre ? Y ayant une lumiere,
pourquoi falloir-il qu' il y eût un oeil ?
Y ayant tant de choses admirables, pourquoi
falloir-il qu' il y eût un esprit capable
de les admirer ? Ce n' est point la nécessité
des choses qui l' a voulu, puis que ces
choses n' ont aucun rapport naturel les unes
avec les autres, qu' elles peuvent estre
séparées, et qu' elles le sont mesme assez souvent.
C' est une nécessité d' intelligence,
puis que la raison nous dit que ces choses

p124

devoient estre unies. Elles ont un rapport
de raison et de sagesse que l' univers ne
peut point avoir connu, puis que l' univers
n' est que l' assemblage de ces choses qui
se rapportent les unes aux autres, toutes
insensibles qu' elles sont, comme cela a esté
dêja prouvé.
Outre ces difficultés qui paroissent considerables,
on nous fait quelques petites
objections du même genre, auxquelles il
faut répondre en peu de mots.
On dit que s' il y avoit un dieu, il faudroit
qu' il éxauçât les prières des hommes ;
et que leurs prieres étant presque toûjours
opposées, il ne peut les éxaucer sans se
contredire. On répond que Dieu n' éxauce
point toûjours ni toute sorte de personnes,
ni toute sorte de prières. L' objection qui
suppose le contraire, n' est d' aucune
considération.
On dit encore, que s' il y avoit un dieu,
il seroit le souverain bien ; et que s' il étoit
le souverain bien, il n' y auroit point de
mal dans le monde, puis que le souverain
bien exclut toute sorte de mal. Cette difficulté
n' est qu' un galimatias qui se forme
du concours de quelques idées scolastiques.
Le souverain bien exclut toute sorte de mal
en soi, et non pas hors de soi. Le mal peut-être
hors de Dieu, mais il ne sauroit être en
Dieu.
On objecte, que s' il y a un dieu, il a

p125

une connoissance infinie ; et s' il a une connoissance infinie, qu' il connoit le dernier nombre ; et s' il connoit le dernier nombre, qu' il y a un dernier nombre. Or c' est une contradiction, qu' il y ait un dernier nombre, parce que ce dernier nombre supposé, on peut lui ajouter quelque chose, et qu' ainsi il sera le dernier nombre, et ne sera point le dernier nombre. On répond que Dieu connoit le dernier nombre tel qu' il est, c' est-à-dire, impossible et contradictoire, connoissant parfaitement quel nombre que ce soit, mais n' en connoissant point de dernier, parce qu' il n' y en a point de dernier. Enfin on objecte, que s' il y a un dieu, il gouverne les choses d' en-bas ; et que s' il gouverne les choses d' en-bas, il s' abaisse et conçoit des soins indignes de sa nature. On répond que Dieu ne s' abaisse pas davantage par les soins de sa providence, que le soleil lors qu' il répand sa lumière sur ces bas lieux.

SECTION 1 CHAPITRE 15

Comme nous proposons l' oeconomie des pensées et des passions, la subordination des mouvemens de nôtre coeur, la loi naturelle, la conscience et les penchans qui unissent les hommes en un corps

p126

de société, comme des preuves de l' existence d' une sagesse souveraine qui ait travaillé à la composition de l' homme ; les athées au-contraire tâchent d' établir leur sentiment par le désordre des passions et des pensées, et par les crimes que Dieu permet que les hommes commettent. Car, dit l' impie, s' il y a un dieu, ou il ne peut empêcher le crime, et alors il manquera de puissance ; ou il ne le veut point, et alors on le conçoit comme méchant. La première réflexion qu' il faut faire pour répondre à cette difficulté, est qu' il faut distinguer le pouvoir considéré comme absolu

et souverain, de ce même pouvoir considéré comme tempéré par la sagesse, la justice et les autres vertus. Si vous ne considérez que le pouvoir absolu d' un monarque, il peut faire égorger la moitié de ses sujets en un jour : mais si vous considérez ce pouvoir comme tempéré par sa bonté et par ses autres vertus, vous avouerez qu' il ne le peut pas, et que c' est là une heureuse et loüable impuissance, qui marque sa force, et qui naît de ses perfections. De-sorte que pour savoir non ce que Dieu, mais un simple monarque peut empêcher ou permettre, il ne suffit pas de considérer son pouvoir, mais il faut encore l' envisager dans toute l' étendue de ses relations, et connoître toutes ses autres vertus qui tempèrent son pouvoir. Comme bon,

p127

il peut une chose qu' il ne peut point comme juste ; et comme juste, il en peut une autre qu' il ne peut point comme sage : et si vous ne connoissez à-fond ses intérêts, ses perfections, ses droits et ses vertus, vous ne pouvez pas décider ce qu' il peut permettre ou empêcher. Que si cela a lieu d' homme à homme, combien plus des hommes à Dieu ? Mais rien ne nous empêche de remarquer après cela, que même selon nos foibles idées, ce n' est point sans raison que Dieu permet les péchés. Je ne dirai point ici, que comme dans la nature les monstres servent à faire mieux connoître l' ordre, l' arrangement et l' oeconomie des natures régulières ; de même aussi les désordres du péché servent à nous faire mieux connoître de quel prix et de quelle utilité sont la raison, la conscience et la religion naturelle qui sont violées par les crimes. C' est une des moindres considérations qu' on puisse faire sur ce sujet, encore qu' elle ne soit pas sans fondement. On peut ajouter à cela, que le péché donne occasion à la plus-part des vertus de s' exercer et de paroître ; que la patience de ceux qui sont opprimés paroît par la violence de ceux qui oppriment ; que l' humilité

seroit d' un moindre usage, s' il n' y
avoit un orgueil qu' elle doit vaincre ; que
la tempérance tire son prix de la difficulté

p128

qu' il y a à vaincre la convoitise ; que la
justice n' auroit point d' emploi dans le monde
sans l' intérêt et la cupidité ; et qu' enfin il
y a une infinité de vertus qui naissent et
se manifestent à l' occasion des vices.
Il est certain d' ailleurs, que le péché
donne occasion de paroître à plusieurs
vertus de Dieu, qui ne se seroient point
découvertes sans lui. Sans le péché nous aurions
éternellement ignoré ce que c' est que la
miséricorde et la justice de Dieu, c' est-à-dire,
que nous aurions ignoré ce qui le rend
plus aimable et plus terrible à nos
ames.

On peut dire que les péchés des hommes
effacés par la miséricorde de Dieu, ou
punis avec sévérité par les loix de sa justice
inéxorable, forment des motifs éternels
d' amour et de crainte, et des motifs tels
qu' ils étoient nécessaires pour balancer le
poids que les hommes ont pour les objets
sensibles, ou même pour retenir dans leur
devoir d' autres creatures que nous ne
connoissons pas. Car il faut penser que Dieu
agit avec les hommes comme avec des
créatures qui raisonnent, et que par conséquent
il doit agir sur eux par des motifs ou par
des objets qu' il leur propose, et non pas
par une impression aveugle : et demander
pourquoi les hommes se conduisent de
cette manière, c' est demander pourquoi ils
sont hommes.

p129

Certainement nous ne doutons point,
que comme la sagesse de Dieu est infinie, le
plan de Dieu ne le soit aussi, et qu' à ce
plan ne réponde une succession infinie
d' objets qui s' unissent les uns avec les autres.
Ce monde, cette vie, tout ce que nous
avons veu ou appris de choses soutiennent

une autre succession d'objets qui entrent dans le dessein de Dieu, et qui ne sont qu'un point auprès de cette éternelle succession d'objets qui roulent, pour ainsi dire, dans l'entendement divin. La sagesse de Dieu est si grande, qu'elle fait rouler sur un petit accident, sur un point comme sur un pivot inébranlable, les plus grands événemens. Supposons pour un moment ce qui est en question, pour éclaircir la chose davantage. Une vapeur dans la tête de Pharaon produit un songe qui cause l'élévation de Joseph et la venue des enfans d'Israël, et donne lieu à tant d'illustres événemens, qui sont soutenus sur ce songe comme sur un point. La délivrance du peuple d'Israël, sa prospérité, ses victoires, et ces bénédictions entassées dont le ciel le favorise, se terminent enfin à la naissance de Jesus Christ, qui paroît un assez petit événement. Ce dernier événement soutient pourtant comme un pivot, la vocation des nations, l'établissement du regne de Dieu, l'anéantissement des idoles et la conversion du monde ; et ces derniers objets qui remplissent

p130

nôtre ame et l'étonnent par leur grandeur, ne sont peut-être qu'un point qui soutient une succession infinie d'objets et d'oeconomies qui glorifieront éternellement Dieu.

Comme donc un homme qui auroit vécu du tems des enfans de Jacob, et qui étant le témoin de la vente et de la prison du chaste et innocent Joseph, ne se fût étonné que Dieu permît ainsi que la vertu fût opprimée, que dans l'ignorance de ce que la sagesse de Dieu devoit opérer par ce moyen ; et comme ceux qui crurent en Jesus Christ, et qui virent sa mort, n'en furent surpris, que parce qu'ils ne voyoient pas le grand bien que la miséricorde de Dieu en devoit tirer : ainsi nous ne sommes surpris que Dieu permette le péché en général, que parce que nous ne connoissons qu'en partie et obscurément les biens que la sagesse de Dieu procurera par ce moyen.

On me permettra bien de me servir de ces exemples, puis que je ne les employe point comme des preuves, mais comme des éclaircissemens qui ont un double usage, dont le premier consiste, en ce qu' il paroît par là qu' il n' y a point de plus faux ni de plus misérable raisonnement que celui-ci : je ne connois point à-fond les veües et la sagesse de la divinité. Donc cette divinité n' existe point. Elle permet le mal. Donc elle est méchante : parce que ce raisonnement

p131

ne peut conclurre, à-moins que nôtre esprit ne soit d' une étendue infinie, et qu' il ne s' attribüe le privilege de connoître toutes choses. Le second consiste, en ce que ces exemples nous montrent que les difficultés générales des athées et les plus spécieuses de leurs objections se détruisent insensiblement par les principes de la religion contre laquelle ils s' étoient d' abord soulevés.

SECTION 1 CHAPITRE 16

Voilà quelles sont les principales preuves qui établissent la vérité de l' existence de Dieu, et les principales objections qu' on oppose, ou qu' il semble qu' on peut opposer à ce grand principe. On peut faire cinq comparaisons des deux sentimens, qui confirment parfaitement la vérité que nous avons déjà prouvée, et qui consistent I en ce que le sentiment des athées est singulier et extraordinaire, et que le nôtre a l' avantage du consentement. li en ce qu' il est de nôtre intérêt et de l' intérêt honneste et raisonnable, de croire qu' il y a un dieu : au-lieu qu' il est seulement de l' intérêt de la cupidité et des passions dérégées, de n' en reconnoître

p132

point. lii en ce que nôtre sentiment a une infinité d' heureuses suites, et que

l'athéisme est sujet à mille effroyables inconvéniens. IV en ce qu'il y a plus de ténèbres et de difficultés dans l'opinion de ceux qui nient la divinité, que dans le sentiment de ceux qui la reçoivent. V et enfin, qu'il y a une infinité de raisons qui nous persuadent cette première vérité, sans qu'il y en ait une seule qui puisse passer pour preuve pour montrer le contraire.

Pour bien faire le premier de ces cinq parallèles, il suffit de remarquer qu'il y a cinq espèces de consentement qui nous montrent l'existence de Dieu ; le consentement des choses naturelles à nous représenter la sagesse de leur auteur ; nous en avons fait déjà mention ; le consentement de toutes les choses surnaturelles, s'il m'est permis de nommer ainsi l'accord de tous les événemens ou de tous les faits surnaturels et miraculeux à confirmer ce grand principe ; le consentement des hommes qui ont vécu dans tous les siècles ; le consentement de toutes les lumières et de toutes les facultés de l'homme ; et enfin le consentement général de toutes les sciences, qui se terminent à cette première et capitale vérité comme à leur centre commun.

S'il n'y avoit qu'une seule chose dans le

p133

monde qui nous fît connoître cette vérité, on auroit moins de lieu de s'étonner qu'elle puisse être révoquée en doute : mais on a déjà vu que toutes les parties de la nature nous la mettent devant les yeux d'un commun accord. Les astres, la terre, le ciel, l'eau, le feu, les vents, les tourbillons, les nuées, la nuit, le jour, la lumière, les ténèbres, les plantes, les animaux, les hommes, et tant d'autres choses enchaînées nonobstant leur éloignement, et ramassées malgré leur dispersion, pour faire ce grand et admirable tout qui nous surprend ; toutes ces choses nous montrent par leur grandeur, par leur variété, par leur subordination, par le tempérament de leurs qualités, par

leurs rapports et leurs proportions admirables, et par cet ordre divin qui les lie, que le monde est l'ouvrage de cette sagesse souveraine à laquelle nous donnons le nom de Dieu.

Je ne parlerai point ici de l'accord de toutes les choses surnaturelles à nous faire connoître cette même vérité, et de l'absolue nécessité qu'il y aura à reconnoître l'existence de Dieu, si de toutes les choses surnaturelles dont on a jamais parlé, soit de celles qu'on rapporte à la religion, soit de celles qu'on attribue à la magie, il y en a une seule de véritable. Cette considération n'est point de ce lieu, puis qu'elle roule sur

p134

des fondemens qui ne sont pas encore établis.

Mais je dirai bien qu'on ne peut s'empêcher d'être frappé par la vue du consentement général des hommes, des vivans et des morts, des savans et des ignorans, des heureux et des malheureux, des innocens et des criminels, de ceux qui attendent une autre vie après la mort, et de ceux qui font profession de ne rien espérer après cette vie, des sadduciens qui ne craignent point un jugement avenir, et que la crainte ne préoccupe point, des stoïciens qui ont l'insolence de se préférer à la divinité, lors qu'ils s'applaudissent de leur sagesse, et qu'un respect superstitieux n'engage point dans l'erreur, des epicuriens qui attribuent à Dieu de ne se mêler point de nos affaires, des payens qui se représentent la divinité vicieuse et dérégulée, et des déistes mesme d'aujourd'hui, que le scrupule ne retient point.

Et ce consentement est d'autant plus considérable en cette occasion, que les hommes loin de recevoir ce grand principe par préjugé, s'accordent à le recevoir contre tous leurs préjugés et contre tous les principes de leurs erreurs, comme on l'a déjà fait voir.

Cette réflexion nous conduit à penser,

que c' est ici un consentement de raison et de sens commun, qui est d' un tel poids et

p135

d' une telle considération dans la vie civile, qu' il suffit pour nous faire recevoir un nombre presque infini de vérités sans examen, et pour nous faire traiter de fous et de visionnaires, ceux qui osent les révoquer en doute. Jugez donc ce que c' est que l' accord de l' esprit de tous les hommes, qui par leurs plus pures lumières et leurs plus communes notions nous conduisent à Dieu ; et le consentement général de leurs coeurs, qui par des penchans et des sentimens naturels nous font sentir cette même vérité ; et l' union de leur esprit et de leur coeur, qui s' accordent en cela, quoi qu' assez opposés en d' autres rencontres ; et l' accord de la raison et de la conscience, de la nature et de l' éducation qui s' unissent si parfaitement à cet égard.

Puis que toutes nos facultés conviennent à recevoir cette grande et importante vérité, on ne doit point douter que les sciences ne nous y conduisent comme à leur centre commun. L' anatomie ne peut nous faire voir de la symétrie, des usages et une destination dans les parties de nôtre corps, sans nous montrer par cela même, qu' il y a une sagesse qui les a arrangées et leur a donné cette surprenante et merveilleuse disposition. La chymie nous fait connoître mieux que toute autre science, l' action de la matière et les effets du mouvement qu' elle diversifie par ses opérations et par

p136

ses mélanges : mais comme en nous faisant voir ce qui peut sortir de la matière et de son mouvement, elle nous fait connoître assez distinctement que la pensée n' en sortira jamais, elle nous met dans la nécessité de reconnoître un dieu auteur des esprits ou des actes spirituels. L' astronomie ne peut envisager l' ordre, l' éloignement,

les proportions et les usages de ces globes immenses qui nous éclairent, sans nous donner l' idée d' une sagesse souveraine qui les a ainsi disposés. La jurisprudence établit tous ses axiomes sur ces communes maximes d' équité et de justice qui sont dans l' esprit de tous les hommes, et qui périssent, si l' existence de Dieu périt ; puis que n' ayant rien de plus noble en ce cas-là, que d' être la production du hazard, ou de venir d' une matière aveugle, elles ne doivent plus embarrasser les hommes par de vains scrupules. Si vous consultez l' histoire, elle vous mettra devant les yeux les progrès des arts et des sciences, la nouveauté du monde, le déluge et la création ; principes qui sont évidemment liés avec la vérité de l' existence de Dieu, et qui ne peuvent être révoqués en doute, sans qu' on renonce à la plus sûre partie de l' histoire, et qu' on détruise la mémoire des choses passées. Si vous entrez dans les veües de la morale, elle vous donnera l' idée d' une probité et d' une vertu que vous

p137

estes contraints d' approuver, lors même que vous estes dans des dispositions tout opposées, et qui n' est plus rien, si l' on anéantit le grand et unique principe de nos devoirs, qui est Dieu. Etudiez la nature, et quelque systeme que vous suiviez, elle vous conduira à la connoissance de son auteur. La doctrine d' Aristote par la subordination des mouvemens qu' elle reconnoit dans la nature, vous menera à un premier mobile. Descartes vous dira, que c' est par le libre choix d' une intelligence souveraine, que la matière a précisément ce mouvement, et cette quantité de mouvement sans laquelle les loix de la mécanique seroient inutiles et la composition du monde impossible. Il reconnoîtra qu' il n' y a que la cause première qui puisse produire la pensée ou le principe qui pense dans un corps organisé ; et c' est sur la distinction des qualités de l' esprit d' avec les qualités de la matière, qu' est fondée sa

doctrine des sensations. Suivez les veües
de Démocrite et d' Epicure : leurs atomes,
leur mouvement et les différentes déterminations
de ce mouvement si juste et si réglé,
vous conduiront tout-de-même à la
connoissance de Dieu.

Si donc il suffit du consentement général
des hommes qui jugent d' une vérité sans
pouvoir être soupçonnés de préoccupation,
pour la mettre hors de doute, jugez ce que

p138

c' est que le consentement universel des
hommes soutenu par les quatre autres
espèces de consentement que nous avons
marqués, et nous persuadant une même vérité,
malgré cinq autres espèces d' accord,
qui sont l' accord de nos sens à n' appercevoir
point cette divinité, l' accord de l' imagination
de tous les hommes à ne pouvoir
la comprendre ou se la représenter, l' accord
des prejugués contraires qui naissent
de ces deux sources, l' accord de toutes
nos passions qui cherchent à se satisfaire,
et l' accord de tous nos crimes qui nous
remplissent de frayeur, jusqu' à ce que nous
soyons assurés de leur impunité. C' est le
premier parallèle qu' on peut faire des deux
sentimens. En voici d' autres.

SECTION 1 CHAPITRE 17

Il est certain qu' un homme qui croit
l' existence de Dieu, ne hazarde rien,
ou peu de chose, s' il se trompe, pour
m' exprimer avec l' incrédulité : et qu' un
homme qui ne la croit point, hazarde infiniment,
s' il est dans l' erreur ; n' y ayant
aucune proportion entre la volupté déréglée
que la religion nous fait perdre, et le

p139

salut éternel auquel l' atheïsme nous fait
renoncer, quand même les deux sentimens
auroient une égale probabilité, ce qui est
bien éloigné d' estre.

On a objecté à Monsieur Pascal, qui s' est
attaché à donner du jour à cette pensée,
qu' on ne se persuade pas toujours ce qu' on
desire, ou que si l' on en vient là, on doit
se défier d' une opinion qui naît de nos
désirs ; et qu' ainsi il faut nous prouver
l' existence de Dieu, et non pas nous faire voir
qu' il est de nôtre intérêt de la croire.
Ceux qui raisonnent ainsi, ne connoissent
pas le véritable usage de cette pensée,
qui est non de convaincre l' esprit, mais
d' ôter au coeur l' éloignement qu' il a pour
cette vérité, et de répondre à ces objections
secrettes de l' amour propre : mais si la religion
n' estoit point véritable ? Mais s' il n' y
avoit point de Dieu ?
Et il ne faut point craindre que cet intérêt
délicat que nous trouvons à croire
l' existence de Dieu, nous fasse illusion. Nous
avons deux intérêts fort différens, dont
l' un nous trompe toûjours, et l' autre ne
nous trompe jamais, qui sont l' intérêt de
l' homme ou de la créature raisonnable, et
l' intérêt de la cupidité et des passions.
Celui-ci trompe la raison, parce qu' il précède
toutes les réflexions de l' esprit : mais
il est impossible que l' autre trompe la
raison, puis que c' est des plus pures lumières

p140

de la raison qu' il tire sa naissance. Ainsi un
honneste homme trouve son intérêt à estre
tempérant, juste, charitable ; intérêt
raisonnable qui ne trompa jamais personne,
et dont aussi l' on n' a pas accoûtumé de se
défier. Un vicieux au-contre trouve de
l' intérêt à se venger, à se plonger dans la
débauche, à se satisfaire par toute sorte de
voyes : mais c' est un intérêt de cupidité,
qui est en possession de tromper les hommes,
et dont ils savent qu' il faut se donner
de garde.

Comme donc il est évident que toutes
nos passions ont un intérêt commun à combattre
l' existence de Dieu, et qu' au-contre
c' est l' intérêt de nôtre raison et de tout
ce qu' il y a d' opposé aux passions au
dedans de nous, de recevoir cette vérité ; il

s'ensuit qu'il y auroit de la folie à balancer un moment dans le choix de ces deux sentimens. Cette vérité paroîtra beaucoup mieux, si l'on considère en troisième lieu les effroyables inconveniens qui suivent l'athéisme. Si le sentiment des athées a lieu, la vertu n'est qu'une chimère, qu'un arrangement d'atomes, qu'un nom ; la probité qu'un vain scrupule ; la bonne foi qu'une simplicité, ou une hypocrisie ; toute confiance cesse entre les hommes. Car qui se fieroit à des hommes qui ne connoissant point de dieu, ne reconnoissent point aussi

p141

de loi plus sacrée que celle de leur intérêt ? Si ce sentiment a lieu, la conscience n'est qu'un préjugé, la loi naturelle qu'une illusion, le droit qu'une erreur ; la bienveillance que les hommes ont les uns pour les autres, n'a plus de fondement ; les liens de la société se détachent ; la fidélité est ôtée ; l'ami est tout prest à trahir son ami, le citoyen à livrer sa patrie, et le fils à assassiner son pere pour jouir de sa succession, dès qu'il en trouvera l'occasion, et que l'autorité ou le silence le mettront à couvert du bras séculier, qui seul est à craindre ; les droits les plus inviolables et les loix les plus sacrées ne doivent plus être regardées que comme des songes et des visions. Or j'avoüe que je ne conçois rien de si ridicule, ni de si extravagant, que de s'imaginer que toutes les vertus, la bonne foi, la probité, la justice, l'humilité, la tempérance, la fidélité, tous les liens de la société, les loix les plus justes, les réglemens les plus équitables, les tribunaux les mieux établis, le bon usage de sa raison, l'empire sur ses passions, la sagesse, la conscience, la loi naturelle, tout ce, enfin, qui élève l'homme et le distingue des autres animaux ; que toutes ces choses, dis-je, sortent du sein d'une erreur, qui seroit le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu : et qu'au-contraire le crime, la licence, l'injustice, la mauvaise foi, l'hypocrisie, le trouble de la

p142

société, ce qui fait le renversement de l'état et des familles, le mauvais usage de sa raison, le dérèglement, les passions et les vices les plus incontestables, et les plus grands désordres naissent d'une vérité, qui seroit le sentiment des athées, si leur supposition insensée pouvoit avoir lieu.

Que si l'on refuse de comparer les inconvénients qui suivent ces deux sentimens, qu'on en compare les difficultés, nous y consentons. L'éternité et l'infinité sont les deux sources de celles que les incrédules trouvent dans nôtre principe. Cependant les athées eux-mêmes sont contraints d'attribuer ces deux qualités à la matière. Car s'il n'y a point de principe qui ait borné l'étendue, la raison veut qu'on la conçoive sans bornes ; et quand on ne trouvera point l'infini en grandeur, il faudra du-moins reconnoître l'infini en petitesse prouvé par la géométrie. On ne pourra aussi se dispenser d'attribuer l'éternité au monde, c'est-à-dire, ou à la matière, ou à l'assemblage de toutes choses, ou aux atomes qui composent les corps, puis que n'ayant point de principe extérieur de leur existence, il faut qu'en eux-mêmes, ou du-moins à l'égard des parties qui les composent ; ils soient de toute éternité. Quelle est donc l'extravagance de l'athée, lors qu'il ne renonce aux lumières

p143

de son esprit et au consentement général des hommes, que pour tomber dans toutes les difficultés qu'il objecte au véritable sentiment ?

Mais nous n'en disons pas assez, et ces difficultés sont plus grandes sans comparaison dans le sentiment des athées que dans le nôtre. Nous ne disons point que l'éternité de Dieu soit successive : mais les athées font successive la durée du monde. Or comme dans toute succession de durée, on peut conter par mois, années,

siècles, etc. Il s'ensuit que si l'éternité est successive, elle enferme une infinité de siècles, et qu'une succession infinie de siècles ne peut jamais être épuisée, ni écoulée, c'est-à-dire, qu'on n'en peut jamais voir la fin, parce qu'étant épuisée elle ne sera plus une éternité successive, ou une succession infinie de siècles que le monde subsistât, il seroit impossible qu'il fût parvenu jusqu'au jour d'aujourd'hui, puis que cela n'a pu se faire sans franchir une distance infinie, et qu'une distance infinie ne peut être franchie, parce qu'elle seroit infinie, et ne le seroit pas. Qui est-ce qui satisfera à cette difficulté qui absorbe nos pensées et nos conceptions ?

On peut dire de-même, que l'infini en grandeur et en petitesse est sujet à de plus grandes difficultés que l'infini en perfection.

p144

Qui est-ce qui concevra la fin de l'étendue ou le dernier terme de la division ? Ou s'il faut reconnoître une étendue sans bornes et une divisibilité à l'infini, qui est-ce qui sauvera les effroyables difficultés qui naissent de ce principe ? Si en séparant, par exemple, le globe que nous habitons, des espaces immenses qui l'environnent, nous croyons que ces espaces demeurent encore infinis, il s'ensuit que je puis augmenter l'infini, puis que je puis ajouter à ces espaces sans bornes, nôtre globe que j'en avois séparé par la pensée ; et ainsi ce sera là un fini et un infini tout-à-la-fois : et si ces espaces que je sépare de la terre, demeurent finis, il s'ensuit que deux finis, savoir la terre et ces espaces joints ensemble, font un infini ; ce qui n'est pas moins contraire à la raison.

Que répondra-t-on à ceux qui demandent, s'il y a actuellement une infinité de parties dans une boule de cire ? Il est certain qu'elle est divisible à l'infini ; et on le démontre si clairement dans la géométrie, qu'il faudroit être un homme de l'autre monde pour contester là-dessus. Que si elle est divisible à l'infini, elle est divisible en une

infinité de parties ; et si elle peut estre divisée en une infinité de parties, il faut que ces parties ne soient pas une seule et même chose, puis qu' alors elles ne pourroient jamais être divisées ; et si ce globe peut estre

p145

divisé en une infinité de parties, lesquelles bien que jointes, ne sont pas pourtant la même chose, il s' ensuit qu' il y a dans cette masse de cire un nombre infini de parties qui sont actuellement distinctes, encore qu' elles ne soient point actuellement divisées. Cependant, si vous grossissez cette masse de cire, en y ajoûtant de nouvelle matière, vous augmentez tres-certainement ce nombre de parties que vous aviez supposé infini, et auquel par conséquent vous aviez dit qu' on ne pouvoit rien ajoûter ; de-sorte qu' un même nombre est infini et ne l' est pas. Ainsi laissant à-part tous ces mysteres de la nature qui exercent l' esprit des physiciens, le flux et le reflux de la mer, la vertu de l' ayman, le principe des météores, la production des plantes, la formation des animaux, etc. Et tous les phénomènes que les hommes ne connoissent point, ou ne connoissent que tres-imparfaitement, et sur lesquels l' esprit humain ne cesse de former des difficultés à l' infini ; nous n' avons qu' à considérer les deux attributs de la matière les plus vagues et les plus généraux, pour faire voir que l' esprit humain est court et se trouve d' abord arrêté, environné d' abysmes et de difficultés impénétrables, lors qu' il veut raisonner sur tout ce qu' il voit. Il est même évident, que dès qu' on a renoncé à la vérité de l' existence de Dieu,

p146

on est arrêté non seulement par ces difficultés qui sont communes à tous, mais par une infinité d' autres qui naissent immédiatement de l' atheïsme. Tout devient énigme. Tout est paradoxe, ou plutôt tout est renversé dans nos idées. La plus grande

lumière est pour nous la plus effroyable des obscurités. La sagesse qui est dans l' univers nous confond mille fois plus que ne feroit le désordre. Ce que nous trouvons fait avec le plus de raison, nous fait perdre la nôtre, par manière de dire, dès que nous ne reconnoissons point de dieu ; parce que nous ne trouvons plus de principe auquel nous puissions rapporter toutes ces merveilles.

N' est-ce donc pas le comble du dérèglement et de la folie, de ne comprendre rien dans la nature, et de vouloir tout comprendre dans la religion ; de rejeter le sentiment général de tous les autres hommes, sous prétexte qu' on n' y comprend pas tout, lors qu' on en embrasse un autre qui enferme un plus grand nombre de difficultés et des objets plus incompréhensibles ; de se plaindre qu' on ne connoit pas à-fond les desseins ou les perfections d' un être qu' on suppose infini en perfection et en sagesse, lors qu' on ne connoit rien dans les choses qui sont les plus proportionnées à l' homme, et qui paroissent au dessous de sa condition ; de fuir les difficultés de nôtre

p147

sentiment, qui deviennent mille fois plus grandes dans celui des athées, et qui même changent nos connoissances les moins suspectes en un embarras inexplicable et des ténèbres profondes ? C' est en vérité vouloir s' arracher les yeux pour voir clair.

Nos raisons sont prises de tout ce que nous comprenons, et les raisons des athées de tout ce qu' ils ne comprennent point. Nous avons autant de preuves de la vérité de nôtre sentiment, qu' il y a de choses qui nous montrent quelques caracteres de sagesse. Les athées au-contraire n' ont point de raisons qui ne se réduisent à ces deux générales, je ne voi point, je ne comprends point Dieu ; comme si cette disproportion nécessaire qui est entre leur esprit et l' estre suprême, pouvoit former un légitime préjugé en leur faveur ; comme si ce n' estoit

pas là le caractère le plus essentiel d'une divinité souverainement élevée. Recevez les raisons des athées, elles vous engagent à révoquer en doute qu'il y ait une matière, comme elles vous font douter de l'existence de Dieu. Supposez qu'il y a une matière qui existe, vous avez répondu aux principales objections de ceux qui attaquent l'existence de Dieu.

SECTION 1 CHAPITRE 18

p148

Il n'est pas bien difficile après tout ce qui a été dit, de décider la fameuse question, s'il y a de véritables athées dans le monde, et s'il y en peut avoir. On répond en un mot, qu'il y en a qui le sont par leur cœur ; mais qu'il n'y en sauroit avoir qui le soient par leur esprit. L'expérience et la raison nous apprenent, que nos passions embrassent avec avidité les objets et les sentimens qui les flatent. On ne s'étonnera donc pas, qu'elles détournent la vue de notre esprit des preuves et des ouvrages de la divinité, ou du-moins des caractères de grandeur et de sagesse qui y paroissent ; ni qu'en suspendant les considérations de notre esprit, en rompant ses réflexions, lors qu'elles ne leur sont point favorables, et l'attachant fortement à tous les doutes qui les flatent, elles forment dans les hommes une habitude d'incrédulité, qu'on peut appeler avec assez de fondement l'athéisme du cœur.

L'athée nous montre bien lui-même quel étoit le principe de son incrédulité, lors qu'il fait quelquefois abjuration de son impiété dans l'abattement d'une grande

p149

maladie ; et l'on pourroit lui demander, pourquoi il a changé de sentiment ? Si sa première opinion naissoit des lumières de son esprit, il doit la conserver encore, puis

que son esprit est même plus libre et plus dégagé des impressions étrangères, qu' il n' étoit auparavant. Qu' est-ce donc qui l' oblige à changer de sentiment, si ce n' est pas le changement de son coeur ? C' est que la première opinion venoit des passions, et que le second sentiment naît des plus pures lumières de l' esprit.

Et certainement il est glorieux à la vérité de ce grand principe, qu' il n' y ait ou que de petits esprits corrompus par la vanité d' imiter les grands, et de faire une vaine ostentation d' une force qu' ils n' ont pas, ou des gens perdus de debauché et esclaves de leurs passions, qui fassent profession de douter à cet égard. Cela nous fait voir, que c' est sous le regne des passions, fécondes en illusions et en égaremens, et non-pas sous l' empire de la raison saine et droite, que ce monstre a accoûtumé de naître. Celui qui connoîtra la force des passions à nous séduire, ne trouvera rien d' étrange en cela, et ne sera pas même surpris, en voyant quelques-uns de ces misérables dupes de leurs passions, conserver leur incrédulité et leur obstination jusqu' au tombeau. C' est que l' habitude de soumettre leur esprit aux dérèglemens de leur coeur, s' est

p150

changée en eux comme en une seconde nature : c' est que l' impression des passions est plus durable dans les uns que dans les autres. Une ame perpétuellement appliquée aux objets de la debauché ou de l' impiété, devient enfin comme incapable de faire aucun jugement droit et juste. La nature est contrainte de céder à l' habitude ; comme lors qu' un pere s' est tellement accoûtumé à haïr son fils, qu' il n' en peut plus revenir. Celui qui considérera qu' une seule passion, savoir l' orgueil, a pû anéantir en quelque sorte toutes les connoissances de l' homme, en l' obligeant à douter de tout, ne s' étonnera point que toutes les passions ensemble obscurcissent quelquefois une seule connoissance, qui est celle de l' existence de Dieu. D' ailleurs, les passions

jettent assez souvent l' homme dans l' oubli de lui-même, pour estre capables de le jeter quelquefois dans l' oubli de Dieu. On trouve donc deux principes en l' homme qui se combattent perpétuellement à cet égard. Il y a tant de lumière dans l' esprit, qu' il ne paroît gueres possible que les passions du coeur puissent l' éteindre entierement : et il y a tant de passions dérégées dans le coeur, qu' il est difficile que les plus belles lumières de l' esprit n' en soient quelquefois offusquées. Mais ce qu' il y a d' avantageux, c' est que

p152

la lumière vient du sens commun, qui est une source qui ne doit point estre suspecte ; au-lieu que l' obscurcissement vient du coeur, qui est un principe dont nous avons raison de nous défier : de-sorte que nous pouvons conclurre par ces paroles du sage, (...).

SECTION 2 CHAPITRE 1

Comme nous voulons procéder avec ordre dans la preuve des premières vérités de la religion, nous ne ferons que tirer nos avantages du principe que nous venons d' établir, qui est la vérité de l' existence de Dieu. Cette vérité nous conduira d' abord aux autres par une chaîne de conséquences légitimes et naturelles. Nous établirons premièrement l' idée de Dieu, en supposant la vérité de son existence. Nous prouverons en second lieu la nécessité d' une religion en général par la simple idée de Dieu. La nécessité d' une religion bien établie nous conduira en suite aux principes de la religion naturelle. Enfin l' inutilité de la religion naturelle depuis que les hommes en ont abusé par

p153

un effet de leur corruption, nous conduira

à la connoissance d' une révélation ajoutée
à celle de la nature, et qui répare les désordres
du genre humain que la corruption
avoit produits.

Voilà les quatre degrés par lesquels nous
devons conduire l' esprit du lecteur dans
cette section. Nous y avons à combattre
ceux qu' on nomme deïstes, qui peuvent
se partager en quatre ordres ; ceux qui se
font une idée bizarre de la divinité ; ceux
qui ayant une idée de Dieu qui avoit paru
d' abord assez juste, lui attribüent de ne
prendre aucune connoissance de ce qui se
fait sur la terre ; ceux qui tenant que Dieu
se mesle des affaires des hommes, s' imaginent
qu' il se plait dans leurs superstitions et
dans leurs égaremens ; et enfin ceux qui
reconnoissent que Dieu a donné aux hommes
une religion pour les conduire, mais qui
en réduisent tous les principes aux sentimens
naturels de l' homme, et qui prennent
tout le reste pour fiction. On verra
l' extravagance de ces quatre sortes d' incroyables,
par l' opposition des quatre principes
dont nous avons parlé.

SECTION 2 CHAPITRE 2

p154

La première idée que nous devons avoir
de cette divinité dont nous avons
prouvé l' existence, c' est qu' elle est nécessairement
et par elle-même. Cette idée est
originale et fondamentale à l' égard de toutes
les autres ; et il est d' ailleurs bien facile
de l' établir.

Car ou Dieu est essentiellement et par
lui-même, ou il a un principe de son existence.
S' il a un principe de son existence,
nous demandons encore de ce dernier, a-t-il
un principe de son existence, ou n' en
a-t-il point ? S' il en a, il faut aller à l' infini
dans cette gradation, ou s' arrêter à quelque
estre qui n' ait point esté fait ; et c' est à
celui-ci que nous donnons le nom de dieu.
S' il n' en a point, il faut donc reconnoître
que Dieu existe nécessairement et par

lui-même. Il n' y a point de milieu : il faut reconnoître une subordination d' effets et de causes à l' infini, ce que nous avons fait voir estre contraire à la raison ; ou il faut reconnoître cette nécessité d' estre qui fait l' essence de Dieu.

Or de cette nécessité d' exister, qui le fait estre par lui-même ce qu' il est, coulent tous

p155

ses autres attributs. Son indépendance en résulte nécessairement. Car si Dieu tire de lui-même tout ce qu' il possède de puissance, de gloire et de perfection, comme il faut l' avoüer, dès qu' on reconnoit qu' il est par lui-meme, il s' ensuit qu' il ne dépend ni dans son estre, ni dans sa conservation, ni dans sa puissance et sa vertu, d' aucune chose extérieure ; ce qui suffit pour établir l' idée de son indépendance.

Son immutabilité en coule avec la même évidence. Car puis que Dieu n' a rien reçu, ni rien emprunté, étant par lui-même tout ce qu' il est, il s' ensuit que toutes les révolutions du dehors ne peuvent rien changer dans son essence.

L' infinité de Dieu en coule nécessairement aussi : parce que si Dieu est par lui-même, il n' a point de principe de son existence ; et s' il n' a point de principe de son existence, il n' y a rien qui ait borné ses perfections ; et s' il n' y a rien qui ait borné ses perfections, la raison veut que nous les concevions sans bornes. En-effet, il est certain qu' il n' y a pas plus de raison que cet estre ait dix degrés de perfection, qu' il y en aura qu' il en ait cent, deux cens, et ainsi à l' infini. Lors que nos qualités coulent de la vertu des causes secondes, qui nous communiquent ce que nous n' avons pas, il est nécessaire que la mesure de ces qualités soit réglée par la mesure de la vertu qui est

p156

dans l' agent : mais lors qu' un estre tire de soi-même tout ce qu' il a, et qu' il est

essentiellement et par soi-même ce qu' il est, qui est-ce qui auroit limité ses perfections ? L' éternité convient tout de même à un estre qui existe par lui-même, puis que celui qui n' a rien reçu ne sauroit rien perdre. Enfin l' unité, qui est de tous les attributs de Dieu celui qui devrait estre le plus connu, et qui a esté autrefois le plus contesté, résulte encore évidemment de ce que Dieu est essentiellement et par lui-même ; ou plutôt elle émane de tous les attributs de Dieu, qui sont fondés sur cette première idée d' un être qui existe nécessairement. Tous ceux qui ont eu des idées tant soit peu saines de la divinité, l' ont reconnu. Les Platons, les Socrates et tout ce qu' il y a eu de sain et d' éclairé parmi les anciens philosophes, ont reconnu la vérité de ce grand principe, malgré les impressions de l' éducation, et toutes les passions qui leur donnoient du penchant pour l' opinion du vulgaire. En-effet, il est facile de s' appercevoir, que cette multitude de faux dieux qu' on a adoré dans le paganisme, a eu toutes ces causes différentes. La première, c' est que l' imagination des payens trouvant de la peine à ramasser tant de vertus éparses dans la nature, pour les attribuer à

p157

un même sujet, a inventé pour sa commodité plusieurs providences particulières. La seconde, c' est que l' orgueil des hommes leur ayant fait souhaiter d' estre placés parmi les dieux après leur mort, il a fallu multiplier les apotheoses. La troisième, que chaque ville, chaque etat, chaque profession a voulu avoir sa divinité protectrice. La quatrième, que les hommes charnels et grossiers, comme ils sont naturellement, se sont fait des idées si grossières de leurs dieux, qu' ils se les sont figurés mariés, de différens sexes et de différentes professions, comme les hommes. La cinquième, que les poètes, qui ont esté appellés les theologiens du peuple, ont tout deïfié pour plaire à l' imagination. La

sixième, que les hommes voulant consacrer toutes leurs foiblesses, il s' est trouvé qu' ils avoient autant de dieux que d' affections dérégées. La septième, que les peuples étant en guerre les uns contre les autres, n' ont point voulu servir les mêmes divinités, la religion se sentant des divisions de la société. La huitième, que les payens n' ayant aucun point fixe de révélation écrite, ont adopté de siècle en siècle les rêveries de divers docteurs, qui ont fait plusieurs dieux, à-force de faire plusieurs peintures de la divinité. La dernière enfin, que les hommes ont voulu avoir l' objet de leur adoration présent et

p158

devant leurs yeux ; de-sorte qu' en multipliant les images, ils ont insensiblement multiplié l' original.

Il est, dis-je, facile de s' appercevoir, que la multitude des dieux est venue de tous ces principes : mais cependant la véritable source de ce désordre a été sans doute la négligence avec laquelle on a considéré la divinité ; car tous les attributs de Dieu qui émanent de sa nécessité d' exister, nous persuadent son unité.

l son indépendance ne nous permet point de douter qu' il ne soit seul. En-effet, s' il y avoit plusieurs dieux, il faudroit qu' ils fussent tous égaux en puissance, ou que les uns dépendissent des autres. S' ils étoient égaux en puissance, ils dépendroient les uns des autres par cette égalité : cela veut dire que les uns ne pourroient rien faire sans le consentement des autres ; ce qui seroit une espèce de chaîne. Et s' ils dépendoient les uns des autres, ils ne seroient pas tous des dieux, puis que ce n' est qu' un estre indépendant qui peut porter ce nom.

li son immensité prouve encore son unité. Car s' il y avoit plusieurs dieux, ils ne seroient point l' un dans l' autre. Chacun auroit son emploi et ses objets ; ce qui détruit l' immensité.

lii Dieu ne peut estre infini en perfection,

et estre divisé. Cela implique. Car

p159

s' il y a plusieurs dieux, il faut nécessairement qu' ils ayent quelque chose de différent les uns des autres ; autrement ils ne seroient pas plusieurs dieux. Que s' ils ont quelque chose de différent, il faut qu' ils différent en perfection, ou en defaut. Ce n' est pas en défaut, puis qu' alors la divinité ne sera plus infiniment parfaite. Ce n' est point en perfection, puis qu' alors l' un aura des perfections qui ne seront point dans l' autre ; et qu' ainsi ce dernier ne sera pas tout parfait ou infini en perfection.

Iv tout ce qui est multiplié, est par là même tres-imparfait. L' unité n' est point suffisante : il faut la multitude. Tout ce qui n' a pas besoin d' estre multiplié, est au-contreaire souverainement parfait : c' est qu' alors on trouve toutes choses en une. Un etat tombe en décadence, lors qu' il s' en fait de plusieurs un. Un empire se rend plus parfait au-contreaire, lors que de plusieurs il s' en forme un seul. Il faut plusieurs flambeaux pour nous éclairer : la multitude en marque l' imperfection. Il ne faut qu' un soleil pour nous éclairer : l' unité de cet astre en fait l' excellence. Comme donc le sens commun nous dit, ou qu' il n' y a point de dieu, ou qu' il en faut concevoir l' idée la plus parfaite qu' il est possible, le sens commun nous persuade aussi de son unité. Ce seroit une chose estrange, qu' Alexandre Le Grand se

p160

crût trop parfait pour avoir d' égal dans le monde, et dît hardiment qu' il n' y peut avoir deux Aléxandres sur la terre, comme il n' y sauroit avoir deux soleils dans le ciel, pendant qu' on donneroit à Dieu des égaux et des compagnons.

V mais enfin, ou Dieu existe nécessairement, ou Dieu n' existe point nécessairement. Si Dieu n' existe point nécessairement,

il faut qu' il ait un principe qui l' ait
déterminé à être, plutôt qu' à n' estre point ;
et ce n' est plus un dieu. S' il existe nécessairement,
il est par lui-même ce qu' il est.

S' il est par lui-même ce qu' il est, rien ne lui
manque : car d' où viendrait le défaut ? Si
rien ne lui manque, il n' a pas besoin de
compagnon. D' ailleurs, s' il est par lui-même,
il a toutes les perfections, comme nous
l' avons déjà fait voir ; et s' il a toutes les
perfections, il ne sauroit estre multiplié.
Plusieurs infinis se détruisent, parce que
les qualités de l' un seroient absolument les
mêmes que celles des autres, qu' ainsi il n' y
auroit point de différence, et qu' ils seroient
plusieurs et ne seroient pas plusieurs. Cette
preuve me paroît décisive.

Mais c' est trop s' arrêter sur des principes,
lesquels dans le siècle où nous
vivons ne sont gueres contestés. Passons
aux autres attributs de Dieu qui composent
son idée, et particulièrement à sa sagesse,
sa bonté et sa justice, qui ont un rapport

p161

essentiel et nécessaire avec la religion.

SECTION 2 CHAPITRE 3

Cette divinité qui est par elle-même,
qui est nécessairement, et qui est une,
comme nous venons de le prouver, n' est ni
la matière, ni un effet de la matière. Elle
n' est point la matière même, la matière
étant non seulement incapable de concevoir
des projets et des desseins, tel qu' est
celui de la production de l' univers, mais
n' ayant pas même de soi l' existence, le
mouvement et la détermination de ce mouvement,
comme on l' a déjà vû. Elle
n' est point l' effet de la matière, par la même
raison.

Il n' y a pas plus de raison à dire, comme
quelques-uns, que Dieu n' est qu' une grande
ame qui anime le monde, à-peu-prés
comme nôtre esprit anime nôtre corps,
faisant croître les plantes sur la terre,
produisant le sentiment dans les bêtes, le

raisonnement dans les hommes, et des pensées sans comparaison plus nobles dans les cieux et dans les astres, dont la matière est plus déliée et plus subtile que celle des corps terrestres.

p162

C' est d' abord une assez plaisante idée, que de s' imaginer qu' une même ame souffre et se divertit en même tems ; qu' elle sent de la douleur dans un homme qui expire dans les tourmens, et du plaisir dans un homme qui se plonge dans la volupté ; qu' elle est affligée et maltraitée dans une bête, et qu' elle afflige et maltraite dans un homme ; et qu' enfin la fureur de ceux qui oppriment, et les plaintes de ceux qui sont oppressés sortent d' un même esprit qui anime toutes choses. Toutes ces différences et ces contrariétés apparentes naissent, dira-t-on, de ce que cette ame est liée à diverses parties de la matière, qui par sa variété la détermine à cette diversité de sentimens ; comme il semble qu' on puisse remarquer la même chose dans nôtre composé. Mais cette union de l' esprit universel avec la matière, pour dépendre de cette dernière, et agir conformément à ses loix, est une autre fiction beaucoup plus ridicule et plus chimérique que la première. En-effet, ou cette union est libre et volontaire, ou elle est nécessaire et forcée. Si elle est forcée, ou simplement nécessaire, on conçoit Dieu comme un être malheureux qui ne sauroit rompre sa chaîne. Et si cette union est libre et volontaire, on conçoit Dieu comme une intelligence bizarre, qui se contraint pour n' agir que selon les loix d' une matière aveugle et sans entendement.

p163

Il nous importe peu néanmoins de réfuter ces spéculations. Nous consentons que les incrédules conservent cette belle imagination. Nous les laisserons d' autant plus

volontiers dans ce préjugé, qu' en suivant leur principe même, il nous sera facile d' établir les nôtres. Car que Dieu ait un corps, ou qu' il n' en ait point ; qu' il soit l' ame du monde, ou qu' il ne le soit pas, ils se trouvent dans la nécessité de reconnoître la sagesse, la bonté et la justice de Dieu, sans parler de sa puissance, qui est le plus incontestable de ses attributs ; et cela nous suffit. Car l' on ne sauroit penser que l' une de ces trois choses sur le sujet de ces vertus en général ; qu' elles conviennent proprement et véritablement à Dieu ; ou bien que Dieu a en soi certaines qualités, qui répondent à ces vertus, et qui font, pour ainsi dire, le même effet en lui, que ces vertus font en nous ; ou enfin que Dieu n' a point en soi ces vertus, ni aucunes qualités qui répondent à ces vertus. Si la connoissance, la sagesse, la justice, la bonté conviennent proprement et véritablement à Dieu, il n' est plus nécessaire de contester là-dessus. Si Dieu a en soi des perfections qui répondent à ces vertus, nous avons droit de raisonner comme s' il les possedoit proprement. Et si Dieu n' a en soi ni ces vertus, ni aucune perfection qui réponde à ces vertus, il s' ensuit qu' on détruit l' existence

p164

de Dieu. Car qu' est-ce qui nous persuadeoit cette vérité ? C' est cette sagesse que nous voyons répandüe dans l' univers, et dont nous trouvons en nous de si grands caracteres. Si donc vous anéantissez la sagesse de Dieu, aussi-bien que sa bonté et sa justice, et si vous croyez même que Dieu n' a aucune perfection qui réponde à ces vertus, vous ne sauriez vous empêcher de révoquer en doute son existence ; et par là on retombe dans l' atheïsme, après avoir accordé qu' il y a un dieu. C' est ce qui paroîtra mieux, si nous entrons dans le détail de ces vérités. Bien qu' on soit obligé de reconnoître, que la distance qui est entre Dieu et l' homme est infinie, et qu' on puisse dire à cet égard, qu' il n' y a point de proportion entre l' un et l' autre ; on sera contraint

d'avoüer, qu' il y a pourtant quelque conformité entre certains attributs de Dieu et certaines qualités de l' homme.

On suppose comme une vérité prouvée, que Dieu existe ; et il est certain que l' homme existe aussi. Dieu a imprimé le mouvement dans la matière : l' homme peut aussi l' agiter. L' homme connoit : et l' on ne peut supposer l' existence de Dieu, sans lui attribüer la connoissance.

En-effet, si le monde est disposé de la manière que nous le voyons, sans le secours d' aucune intelligence, je ne voi point que l' on puisse éviter de prendre la matière même

p165

pour l' être souverain, ou de ne reconnoître point de Dieu.

Or l' on ne peut reconnoître que Dieu est un être intelligent, sans lui attribüer par cela même, la bonté. Car puis qu' il nous accorde tant de biens, et qu' il ne nous en favorise point au hazard, ou par quelque nécessité aveugle, mais qu' il sait tres-bien ce qu' il fait en nous les accordant ; que faut-il davantage pour former l' idée que nous avons de sa bonté ?

Il faut, dira-t-on peut-être, que non seulement Dieu nous fasse du bien, que non seulement il nous le fasse avec connoissance, mais qu' il nous aime en nous le faisant, ou qu' il nous le fasse parce qu' il nous aime. Cependant, comme la raison veut que nous ayons de Dieu l' idée la plus parfaite qu' il se pourra, il semble qu' on ne doive point lui attribuer de passion, ni par conséquent d' amour, ni de haine.

Il n' est pas difficile de détruire cette difficulté, qui n' est en-effet qu' un jeu de paroles. Rien ne nous empêche d' attribüer à Dieu de l' amour, dans le même sens que nous lui attribuons de la connoissance. Les hommes connoissent par raisonnement, et aiment par passion : mais il ne s' ensuit pas qu' il en soit de même de Dieu. Car comme, encore que Dieu existe et que nous existions aussi, sa manière d' exister est infiniment plus noble que la nôtre : ainsi,

p166

bien que Dieu aime et connoisse, et que nous ayons cette conformité avec lui, le sens commun nous dit que sa manière de connoître et d'aimer, ou pour m'exprimer avec plus de justesse et de vérité, sa pensée et son amour doivent être infiniment élevés au dessus de nôtre amour et de nôtre connoissance.

Au-reste, comme il est contradictoire de reconnoître un dieu qui ne connoisse point, il ne l'est pas moins de reconnoître un dieu qui n' aime rien. Car si l' on suppose l' existence de Dieu, on ne peut s' empêcher de lui attribuer la joye et le bonheur ; à-moins qu' on ne prétende qu' il peut donner de la joye et de la satisfaction à ses créatures, sans en avoir en soi-même : ce qui seroit extravagant. Or il ne peut avoir de la joye et du bonheur, sans aimer cette joye et ce bonheur ; ni aimer cette joye et ce bonheur, sans s' aimer lui-même qui en est le sujet. Ainsi celui qui conçoit un dieu sans amour, conçoit un dieu sans connoissance et sans sentiment ; et celui qui conçoit un dieu sans connoissance et sans sentiment, conçoit une divinité chimérique et un fantôme qui se détruit lui-même. Il est fâcheux qu' il faille prouver des choses si évidentes : mais puis que nous remontons aux premiers principes, il ne faut rien laisser sans preuve et sans examen ; parce que quoi que tous les hommes ne soient

p167

ni capables, ni amateurs de cette espèce de raisonnemens, il y en a qui les goûtent et qui les désirent. Mais il ne faut point rompre l' enchaînure de nos conséquences. C' est un principe dont personne n' est jamais disconvenu, que celui qui s' aime soi-même, aime les choses qui lui appartiennent, ses enfans, ses ouvrages, et tout ce qui a quelque rapport et quelque convenance avec lui, par cela qu' il s' aime soi-même. D' où il est aisé de conclurre, que Dieu doit aimer nécessairement ses ouvrages, lors qu' il les considère sous cette idée,

et qu' ils n' ont point de contrariété avec lui.

Et il ne faut pas s' imaginer pour cela, que Dieu soit assujetti à ces communes foiblesses de l' orgueil et de l' amour propre que nous avons accoûtumé de blâmer dans les hommes. Ces derniers ont tort de n' aimer ou de n' estimer les choses, que selon la proximité ou la convenance qu' elles ont avec eux ; puis qu' ils se mettent par là en la place d' un etre tout parfait, par rapport auquel on mesure la bonté des choses : mais comme Dieu est l' etre suprême, le principe de tout ce qui est digne d' amour ou d' estime, s' il est vrai qu' il existe, comme on prétend avoir droit de le supposer, il faut bien qu' il aime les choses selon le rapport qu' elles ont à lui. C' est lui qui est la véritable

p168

régle de leur bonté et de leur perfection. Ainsi la raison et l' expérience se joignent ici pour nous persuader. La raison nous montre que Dieu nous aime, parce que nous sommes son ouvrage, et même le chef-d' oeuvre de ses ouvrages visibles et connus. L' expérience nous apprend que nous possédons mille biens par la volonté de Dieu, qui nous les donne, et qui sait qu' il nous les donne. Nous pouvons donc, sans craindre de nous trop hâter, supposer déjà qu' il y a de la bonté en Dieu.

La justice de Dieu ne coule pas moins de sa connoissance, que sa bonté. Cela paroîtra, si l' on fait trois réflexions. La première est, que Dieu connoit les actions de ses créatures, et qu' il les connoit telles qu' elles sont : c' est ce qu' on ne peut s' empêcher de reconnoître, dès que l' on a avoué que Dieu est un être intelligent. La seconde, que Dieu ne peut connoître les actions des hommes telles qu' elles sont, sans connoître le dérèglement de ceux qui font un mauvais usage de leur raison ; comme, par exemple, de ceux qui par leur impiété et par leurs blasphemes voudroient deshonorer la divinité qu' ils reconnoissent :

et qu' au-contre il voit de la droiture
et de la justice dans la conduite de
ceux qui tâchent d' obeïr à la droite raison,

p169

et de s' acquiter de leur devoir ; comme, par
exemple, en ceux qui reconnoissant les
biens dont ils sont redevables à la divinité,
s' attachent à la pratique de la vertu, parce
qu' ils croient qu' elle est agréable à cette
souveraine essence ; et qu' ainsi il nous est
permis de concevoir que Dieu approuve la
conduite des uns, et qu' il condamne la
conduite des autres. La dernière réflexion
qu' il faut faire là-dessus, est qu' il est absolument
impossible de concevoir que Dieu
approuve la conduite des uns, et condamne
celle des autres, sans penser qu' il aimera
mieux favoriser ceux-là que ceux-ci, et
que leur voulant plus de bien, il leur en
fera davantage, puis que cela dépend de lui,
et qu' il n' a pas plus de peine à faire les choses
qu' à les vouloir. On ne sauroit détruire
l' enchaînement de ces principes,
à-moins qu' on ne dise que Dieu n' a ni
connoissance, ni volonté, c' est-à-dire,
à-moins qu' on n' en fasse un être aveugle et
insensible, qui ne pense rien, et ne veut rien ;
et il seroit inutile de reconnoître une telle
divinité. On n' a qu' à s' en tenir à la matière,
qui à ce conte, auroit tout ce qu' il faut
pour être un dieu.
Or comme les trois réflexions que nous
venons de faire forment assez distinctement
l' idée de la justice divine, qui doit mettre
de la différence entre les méchants et les
gens de bien, il paroît, ce me semble, avec

p170

assez de clarté, qu' il faut ou reconnoître la
justice de Dieu, ou ôter à Dieu ce qui le
fait être ce qu' il est, je veux dire la volonté
et la connoissance, et retomber dans
l' athéisme.
Quand donc la conscience vient là-dessus
nous apprendre par ses remors et par ses

inquiétudes, qu' il y a une justice divine, nous ne faisons que sentir alors ce que la raison nous avoit fait connoître ; et l' union de la connoissance et du sentiment qui s' accordent si parfaitement, doit nous tenir lieu de la plus claire et de la plus évidente de toutes les démonstrations. Mais il n' est pas tems encore de s' étendre là-dessus. Il nous suffit d' avoir prouvé, que l' idée de la connoissance, de la sagesse, de la bonté et de la justice de Dieu est si nécessairement et si essentiellement jointe à la vérité de son existence, qu' on ne peut établir l' une sans établir l' autre, ni révoquer l' une en doute sans douter de toutes les deux. Cela nous suffit pour montrer la nécessité d' une religion, qui est le second principe que nous nous sommes proposés d' établir.

SECTION 2 CHAPITRE 4

p171

La religion, selon l' idée commune que nous en avons, est un commerce entre Dieu et l' homme, dans lequel Dieu se manifeste aux hommes, et les hommes glorifient Dieu.

Or c' est une vérité de fait, que Dieu s' est révélé aux hommes, puis que d' un costé sa puissance, sa sagesse, etc. Se trouvent si bien marquées dans ses ouvrages, qu' elles nous font connoître son existence ; et que de l' autre il nous a donné un esprit capable de les appercevoir.

C' est d' ailleurs un devoir naturel et indispensable à l' égard de l' homme, de glorifier celui qui lui a fait tant de bien. Nous ne craindrons donc pas d' avancer d' abord, que la religion en général est légitime et nécessaire. Mais il ne faut point s' arrêter-là. Les devoirs les plus communs et les plus généraux de la religion se rapportent à quatre, qui sont la louange, l' action de graces, la confiance, et la prière. On ne voit pas qu' il soit possible de reconnoître l' existence de Dieu, et prétendre se dispenser de lui rendre ces quatre devoirs. Car

p172

s' il y a un dieu, il est souverainement parfait, il nous a fait ce que nous sommes, et il nous a donné ce que nous avons ; il peut encore nous faire du bien, et suppléer à nos besoins ; et par conséquent nous lui devons nôtre admiration, nôtre confiance, nos prières et nos actions de graces.

Mais si chacun de nous est obligé de s' acquiter en son particulier de ces devoirs, il n' est pas moins certain que nous sommes dans l' obligation de les pratiquer en public. Dieu est le Dieu de nous tous. Nous participons tous à ses faveurs. Il est donc juste que nous l' adorions en commun, et que la reconnoissance nous assemble, lors que nous nous trouvons si bien assemblés dans les effets de sa bonté.

Or si nous nous acquitons de nôtre devoir, et d' un devoir que la droite raison nous enseigne avec tant de lumière, lors que nous tâchons de glorifier Dieu par les exercices publics de la religion ; il est impossible que Dieu ne connoisse qu' en cela nous agissons comme il faut ; et s' il le connoit, on doit penser qu' il l' approuve et qu' il le veut.

Si donc la religion est d' un côté un devoir indispensable à l' égard de l' homme, et si de l' autre elle est nécessairement approuvée de Dieu et conforme à sa volonté ; comment pourroit-on nier qu' elle n' ait des

p173

fondemens solides, ou comment pourroit-on révoquer en doute sa nécessité ? Il n' y a qu' un parti à prendre pour s' empêcher de tirer cette conséquence, c' est de couper le noeud, de dire que Dieu n' approuve et ne connoit rien, et d' anéantir ainsi son existence après l' avoir reconnüe.

SECTION 2 CHAPITRE 5

Si Dieu s' étoit contenté de se manifester dans ses ouvrages par les caracteres de puissance et de sagesse qui y paroissent, on pourroit peut-être penser qu' il se seroit révélé par accident, et pensant à toute autre chose qu' à se faire connoître. S' il se fût contenté aussi de rendre l' homme capable de connoissance, on pourroit croire qu' il lui auroit donné la raison pour un autre usage que pour être connu de lui. Mais lors qu' un être souverainement sage, et qui sait très-bien ce qu' il fait, se manifeste d' un côté dans ses ouvrages, et donne de l' autre à l' homme un esprit capable de l' y reconnoître, lui présentant un tableau admirable de sa sagesse et de ses vertus, et lui donnant une intelligence qui ne peut s' empêcher d' en être frappée, et qui trouve en soi quelques traits de cette sagesse qu' elle voit

p174

répandüe au dehors ; il est difficile de penser autre chose, sinon que l' auteur de la nature a voulu se faire connoître des hommes. Mais non seulement la religion fait le devoir de l' homme, non seulement elle est approuvée de Dieu, non seulement elle entre dans le dessein de cette sagesse qui se manifeste pour cet effet ; mais on ne peut encore s' empêcher de reconnoître, qu' elle fait en quelque sorte la destination de l' homme.

C' est ce que nous n' aurons pas de peine à comprendre, si nous nous souvenons que la nature de l' homme a quatre degrés de perfection, celui d' estre, celui d' estre vivant, celui d' animal et celui de raisonnable.

Or il nous paroît qu' aucun des trois premiers degrés de la nature de l' homme ne peut enfermer sa dernière fin. Si l' homme étoit dans le monde simplement pour y être, il ne seroit pas nécessaire qu' il eût une vie. S' il étoit seulement dans le monde pour vivre, il ne seroit pas nécessaire qu' il eût du sentiment. S' il n' étoit dans le monde que pour exercer les actions animales, il seroit inutile qu' il eût une raison. à quoi donc est-ce que l' homme peut

estre destiné entant qu' homme, entant que raisonnable ? (car de dire que toutes les autres choses dans le monde ayent leur fin et leur destination, et fassent même connoître par là la sagesse de leur auteur, et que

p175

l' homme seul en soit excepté ; c' est ce qui ne peut estre raisonnablement conçu.) il est destiné sans doute à faire un bon usage de sa raison. Il seroit absurde de penser, que nous eussions été faits raisonnables pour une autre fin que pour faire un bon usage de nôtre raison.

Or il est certain, que le bon usage de nôtre raison ne consiste pas à s' arrêter à des études vaines et stériles, telle qu' est l' étude de toutes les sciences, qui ont pour dernière fin la spéculation ; étant évident que les hommes ne sont pas destinés à estre philosophes.

Il n' y a point de doute, que ce bon usage de la raison consiste encore moins à trouver les moyens d' opprimer l' innocence, de commettre impunément toute sorte d' injustices, de satisfaire des passions déréglées ; et qu' il vaudroit mieux ne faire aucun usage de son esprit, que de le faire servir à un si méchant emploi.

Que reste-t-il donc, si ce n' est que la raison dans son légitime usage nous serve à nous connoître nous-mêmes, et à reconnoître les bienfaits dont nous sommes redevables à Dieu, à nous humilier par la considération de la dépendance qui nous met au dessous de lui, et de l' empire qu' il a sur nous, et à nous appliquer à lui témoigner nôtre reconnoissance, en vivant de la manière que nous croyons qui lui est la plus agréable,

p176

c' est-à-dire, à régler nos passions, à ne faire tort à personne, et à ne nous en faire point à nous-mêmes par la débauche et par l' intempérance, qui sont tous des devoirs qui lui sont agréables, par cela même que nous sommes son ouvrage, et qu' il veut nôtre

bien et nôtre conservation ?

Or c' est la religion qui règle nos affections par la justice et par la tempérance, et qui nous enseigne à connoître Dieu pour le glorifier. L' homme est donc né pour la religion, et la religion fait la destination de l' homme.

Ce qui nous confirme dans cette pensée, c' est qu' outre cette connoissance que Dieu nous donne de soi-même dans la nature, il a mis dans nôtre ame cette vérité ; ou ce qui revient à la même chose, il a formé nôtre esprit dans une telle disposition, qu' il consent naturellement à cette vérité : il faut aimer ceux qui nous font du bien.

On ne peut douter que Dieu n' ait mis cette maxime dans nôtre ame, puis que nous le reconnoissons pour nôtre auteur ; et il est évident qu' il ne peut l' y avoir mise, que pour nous obliger à aimer nos bienfaiteurs : de-sorte qu' étant lui-même nôtre bienfaiteur, et dans un sens infiniment plus noble et plus véritable que tous les autres, puis que les hommes ne nous font du bien, que parce que Dieu veut qu' ils nous en fassent ; on ne peut nier que Dieu n' approuve

p177

et ne veuille nôtre reconnoissance.

J' avoüe que ces premières maximes d' équité et de justice qui se trouvent naturellement gravées dans nôtre esprit, servent aussi à lier les hommes en un corps de société : mais je soutiens qu' elles tendent encore davantage à les unir dans l' exercice de la religion ; la nature leur faisant connoître qu' ils doivent plus à Dieu qu' à tout autre.

On a donc un tres-juste sujet de se moquer de l' extravagance de ceux qui avoënt que les hommes sont faits pour la société, et qui ne veulent pas demeurer d' accord qu' ils soient faits pour la religion ; les liens qui les attachent à Dieu étant sans comparaison plus forts et plus naturels que ceux qui les unissent les uns aux autres. Car si c' est l' intérêt qui unit les hommes, la raison nous dit que Dieu peut nous faire

plus de bien que non pas ses créatures. Si c' est la reconnoissance, nous devons plus à Dieu qu' aux hommes. Si c' est la crainte, comme veut Hobbes, Dieu mérite d' estre craint par dessus toutes choses. Si c' est l' amour, nous devons aimer Dieu plus que tout autre objet. Et si c' est par tous ces liens ensemble que les hommes se trouvent disposés naturellement à la société, qui ne voit que tous ces principes unis les disposent beaucoup mieux encore à la religion ?

p178

De-sorte que si l' on ne peut renoncer à la société, sans passer à la condition des bêtes, on ne peut renoncer à la religion, sans descendre beaucoup plus bas encore, et sans un dérèglement plus monstrueux. Il est donc vrai que la raison ne nous avoit point trompés, lors qu' elle nous avoit enseigné par la simple idée de Dieu, qu' il est nécessaire qu' il y ait une religion. On peut dire que nous sentons en quelque sorte cette vérité, puis que nous trouvons en nous la religion naturelle, qui consiste dans la connoissance que la nature nous donne de Dieu, dans le sentiment des obligations que nous lui avons, dans ces principes d' équité et de justice, que nous appellons communément loi naturelle, et en ce que nous ne saurions violer quelqu' un de ces principes, sans sentir naître les remors dans nôtre coeur, à-moins qu' un obstacle étranger ne nous en empêche. Cette religion naturelle a jusqu' ici ces deux avantages : le premier, qu' elle est nécessairement véritable. Il est vrai qu' il y a un dieu, que nous devons de la reconnoissance à la divinité, et que nous sommes coupables, si nous en manquons ; qui sont tous les principes de cette religion. Le second est, qu' elle est attachée à nôtre nature, et que c' est Dieu qui l' y a attachée. Comme cette dernière vérité est encore sujette à quelque doute, il ne sera pas

p179

hors de propos de l'expliquer davantage.

SECTION 2 CHAPITRE 6

Comme la connoissance de Dieu est le fondement de la religion naturelle, c'est par elle que nous devons commencer. Nous avons déjà fait voir ailleurs, que cette connoissance vient de la nature, et non pas de l'éducation ; et nous l'avons fait voir avec assez d'évidence, pour n'être point obligés de nous y arrêter davantage. Il reste seulement à savoir, comment la connoissance de l'existence de Dieu est naturelle, puis que nous l'acquerons par le raisonnement.

On répond qu'elle est naturelle et acquise tout ensemble, et qu'il en est de cette connoissance, comme de la tendresse que les pères ont pour leurs enfans, qui est naturelle par l'aveu de tout le monde, et qui ne laisse pas d'être acquise, puis qu'elle n'était point avant la naissance de l'enfant. Ainsi, comme c'est Dieu qui est le principe de la tendresse paternelle, parce que d'un côté il nous donne des enfans, et que de l'autre il a tellement formé nôtre coeur, que nous ne pouvons nous empêcher de les aimer,

p180

lors que nous les avons ; c'est Dieu aussi qui est le principe de la connoissance que nous avons de son existence, parce que d'un côté il a gravé les caracteres de sa sagesse dans cet univers, et que de l'autre il a tellement formé nôtre esprit, qu'il ne peut s'empêcher de connoître l'existence de son créateur à ces caracteres. Que si l'on en voit quelques-uns qui révoquent en doute, ou paroissent révoquer en doute la première vérité, on doit penser qu'ils sont dans la société ce que les monstres sont dans le monde. Après tout, n'y a-t-il pas aussi des personnes qui étouffent les sentimens de la nature ? L'on sait qu'un empereur romain fit mourir sa mere, et l'on nous a parlé mille fois de meres

qui ont fait mourir leurs enfans. Si les passions du coeur de l' homme peuvent étouffer des sentimens si naturels, pourquoi s' étonneroit-on que ces mêmes passions obscurcissent la connoissance que nous avons qu' il y a un dieu ?

La conscience, qui enferme la loi naturelle, puis qu' elle agit sur ses principes, est naturelle à l' homme, dans le même sens que la connoissance de Dieu. Car de même que Dieu, en nous donnant d' un côté un esprit capable de connoissance, et de l' autre se manifestant avec tant de lumière dans l' univers, nous a mis dans la nécessité de le connoître : ainsi Dieu, en nous donnant

p181

d' un côté une raison qui ne peut s' empêcher d' approuver certains devoirs et de nous les prescrire, et de l' autre un coeur qui ne peut s' empêcher de craindre, lors que nous nous reprochons de ne les avoir pas remplis, nous met dans la disposition et dans la nécessité naturelle de concevoir les remors, lors que nous faisons le mal. La conscience donc, comme la connoissance de Dieu est naturelle, non à la nature animale, mais à la nature raisonnable. Ce n' est point l' aveuglement et l' impétuosité de la matière, mais c' est la lumière et l' évidence de l' esprit qui la forme.

On comprendra mieux cette vérité, si l' on considère que les remors de la conscience sont composés des jugemens de l' esprit et du sentiment du coeur. L' esprit, quoi qu' il fasse, ne peut s' empêcher de recevoir ces trois vérités : qu' il y a certaines actions qui sont essentiellement et nécessairement criminelles : que le crime mérite d' estre puni : et que Dieu, qui connoit sans doute les choses comme elles sont, ne peut que désapprouver les actions criminelles. C' est la nature qui nous fait faire ces trois jugemens : et si nous nous trouvons coupables, et que nous nous en fassions l' application, c' est la nature aussi qui nous fait craindre. Il est naturel à nôtre esprit, de croire que certaines actions sont criminelles, parce

qu' il consent naturellement aux principes que violent ces actions. On ne peut douter qu' assassiner ses amis, tuer son propre père, trahir ses bienfaiteurs, et blasphemer le nom de Dieu, lors qu' on reconnoit son existence, ne soient des actions méchantes, parce qu' elles violent des devoirs naturellement si connus, que toute la violence des passions ne peut empêcher les hommes de les approuver.

Il est naturel en second lieu à nôtre esprit, de croire que le crime mérite d' estre puni, puis que nous ne voyons jamais commettre de méchante action, de la nature de celles que nous avons marquées, que nous ne disions comme par un instinct naturel, et comme étant forcés à faire ce jugement, cette action mérite d' estre punie ; la mesme lumière qui nous fait désapprouver le crime, nous faisant juger que celui qui l' a commis, est digne de punition.

Enfin qui oseroit douter que Dieu ne connoisse les actions des hommes, s' il existe, comme le sens commun nous l' apprend ; et qu' il ne les connoisse telles qu' elles sont, s' il les connoit ; et qu' il ne désapprouve celles qui méritent de l' être, s' il les connoit telles qu' elles sont ?

C' est donc une vérité tres-évidente et tres-incontestable, que la première partie de nôtre conscience, s' il m' est permis de parler ainsi, qui consiste dans les jugemens sur

lesquels les remors sont fondés, vient de nôtre nature, ou plutôt de Dieu, qui en nous donnant nôtre raison, nous a mis dans la nécessité de former ces jugemens.

Qu' est-ce donc qu' on peut soupçonner qui vient de l' éducation ? Est-ce le sentiment de nôtre coeur, cette crainte et cette tristesse qui font la seconde partie du remors ? Nullement. Cette crainte et cette tristesse naissent infailliblement de ces trois jugemens de nôtre esprit, et il n' est point libre de craindre ou de ne craindre pas, lors

qu' on les a formés.

Enfin, comme ce n' est pas l' éducation, mais la nature des choses, qui fait que l' injustice, l' ingratitude, la perfidie et le blasphème sont des crimes ; c' est la nature, et non l' éducation, qui nous les fait considérer sous cette idée. Comme ce n' est pas l' éducation, mais leur propre noirceur, qui les rend dignes de punition ; c' est leur noirceur naturelle, et non l' éducation, qui nous fait dire qu' elles méritent d' estre punies. Comme ce n' est pas l' éducation, mais le sens commun et naturel, qui nous persuade qu' il y a un dieu, et que Dieu n' approuve pas le crime que nous condamnons nous-mêmes, tous déréglés que nous sommes ; il nous sera sans doute permis de conclurre, que nous craignons naturellement la justice de Dieu, lors que nous avons commis le mal, et que nos remors viennent de la nature,

p184

et non pas de l' éducation. Quand la raison ne le diroit pas, l' expérience nous le temoigneroit ; et quand l' expérience ne nous le feroit pas connoître, la raison nous l' enseigneroit. Qu' est-ce donc que l' union de l' expérience et de la raison ?

J' avoue que la nature et l' éducation s' unissent à l' égard de la conscience, aussi-bien qu' à l' égard de la connoissance de Dieu.

On peut raisonner de l' une comme de l' autre.

La nature nous dit que Dieu hait les crimes, et que sa justice les punira. L' éducation venant là-dessus, persuade aux payens qu' il y a dans les enfers trois juges destinés à juger les hommes, et des vautours, des furies, etc. Pour les punir. On ne peut renoncer à ce premier sentiment, parce qu' il est naturel : mais on se désabuse de cette dernière erreur, parce qu' elle vient de l' éducation. Tous les hommes n' ont pas les mêmes préjugés : mais ils ont tous une conscience qui les oblige à craindre après qu' ils ont fait le mal. Ainsi l' on peut dire, que l' éducation change et détermine les mouvemens de la conscience, mais qu' elle n' en produit point le fond, ou,

pour m'expliquer en d'autres termes, que l'éducation est entée sur la nature à cet égard. On trouve quelques vestiges de conscience dans tous les hommes, et même dans les plus sauvages et plus barbares.

p185

Ceux qui ont les organes de la connoissance les plus bouchés, sont capables de quelque crainte, parce qu'ils se trouvent capables de quelque raisonnement ; et cela paroît, en ce qu'ils prennent la fuite après avoir fait une méchante action. Si leurs lumières s'étendent, leur conscience s'étend aussi, par manière de dire. Ils craignent d'abord simplement, parce que l'action qu'ils ont commise leur paroît méchante. Leur crainte s'augmente, s'ils viennent à connoître qu'il y a un dieu qui est le maître du monde et leur père commun. Que si leur raison ne fait pas tout ce chemin, leur conscience ne le fait pas aussi. Comme ils ont un sens commun qui ne se déploie pas entièrement, ils ont aussi les principes d'une conscience qui demeure comme ensevelie dans leur stupidité. Certainement, si l'on considère qu'il n'y a que les enfans, les fous, ou ceux qui ne font aucun usage de leur raison par quelque jugement de Dieu, qu'il n'est pas tems encore de vouloir pénétrer ; qu'il n'y a, dis-je, que ces gens qu'on puisse soupçonner de ne point reconnoître la religion naturelle, on ne pourra se dispenser de croire, que celle-ci suit la nature raisonnable, qu'elle convient aux hommes entant qu'ils sont hommes, et que l'exercice de cette religion dépend essentiellement de l'exercice du sens commun.

p186

Enfin les hommes les plus barbares ont une raison, bien qu'ils n'en fassent pas grand usage ; un cœur, bien qu'ils n'y pensent pas ; un sentiment qui les porte à aimer ceux qui leur font du bien, une lumière

naturelle qui leur dit qu' ils sont coupables, lors qu' ils les ont maltraités : et d' ailleurs la révélation de la nature est tellement devant leurs yeux, qu' ils ne peuvent tirer la moindre conséquence de tout ce qu' ils voyent, ni connoître les autres choses, ni se connoître eux-mêmes, ni regarder le ciel ou la terre, ni ouvrir les yeux, par maniere de dire, et les porter sur le monde avec quelque réflexion, sans se dire que tout cela ne s' est point fait de lui-même. Car cette pensée ne vient point de quelque spéculation de philosophie. Elle naît de la première idée des choses, et de la plus pure et plus commune lumière du sens commun ; de-sorte que tout homme l' a nécessairement, ou l' aura, dès qu' il fera usage de sa raison. Concluons donc que tous les hommes ont les principes de la religion naturelle, qui se dévelopent en eux à mesure qu' ils vivent en hommes.

SECTION 2 CHAPITRE 7

p187

Mais ne nous hâtons pas. Voyons un peu ce qui se passe dans l' homme, et examinons s' il n' y a point des principes contraires à ceux que nous venons de marquer. L' expérience nous apprend, que nos désirs nous portent avec plus d' ardeur aux choses défendües, (...) : et non simplement aux choses défendües par les autres, mais encore aux choses défendües par nôtre propre raison. C' est ce que le (...) de Medée nous fait assez comprendre. Il y a donc une espèce d' opposition entre la raison de l' homme, agissant par ces maximes d' équité et de justice qui naturellement gravées dans son esprit, le portent au bien ; et les penchans dérèglés de sa nature, qui le portent et l' entraînent, par maniere de dire, vers ce qu' on nous fait regarder comme un mal : c' est-à-dire, qu' il y a un combat entre la loi naturelle et nos passions, que les payens mesme ont reconnu. Si la loi est légitime, les principes qui nous font désobeir à cette loi

ne sauroient l' être ; et si ces principes sont légitimes, il est impossible que la loi le soit.

p188

Il faut prendre parti dans cette espèce de contestation qui est entre l' homme et l' homme. Les uns seront pour ce que nous appellons la cupidité, et à quoi ils donneront, s' il le faut, un autre nom. Ils diront qu' il est naturel de s' aimer plus que les autres, de s' enrichir ou de se faire valoir à leurs dépens, de s' établir sur leurs ruines, d' aimer la volupté, quelque criminelle qu' on la conçoive, de sacrifier ses ennemis à ses ressentimens, et d' employer toute sorte de voyes pour parvenir aux dignités et à la grandeur.

Les autres seront pour la loi naturelle, et soutiendront qu' il est d' une obligation naturelle, de faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous, d' être juste et équitable, en rendant à chacun ce qui lui appartient, de conserver les droits de la société, de ne faire tort à personne, d' aimer ses bienfaiteurs, et d' avoir compassion des malheureux.

Qui est-ce qui sera le juge dans cette dispute ? Ce sera l' homme lui-même. Car puis qu' il pratique les devoirs de la loi naturelle avec satisfaction, et qu' il ne s' abandonne aux mouvemens de la cupidité qu' à regret, il s' ensuit que la première est plus digne de l' homme que la seconde : ou, puis qu' il se blâme d' avoir suivi les vûes de la cupidité, et qu' il s' applaudit au-contraire d' avoir obeï à ce que nous appellons la loi naturelle,

p189

il est clair que c' est cette dernière, et non l' autre, qui fait sa véritable destination. Cette décision du coeur, qui consent à la loi naturelle malgré lui, est la plus forte et la moins suspecte qui fût jamais. Car on ne peut nier, qu' il n' y ait en nous des passions qui nous empêchent de suivre

nôtre raison, lors que nous croyons qu' elle juge avec le plus de droiture et de vérité. Or comme ce seroit une effroyable extravagance, de soutenir qu' il n' est pas d' une obligation naturelle de suivre sa raison, puis que nous sommes des êtres raisonnables ; il s' ensuit que l' excès et le dérèglement est dans nos passions.

J' avoüe que je ne comprends point, comment on pourroit ébranler la certitude de ce principe. Cependant ce principe si clair, si évident, si incontestable nous conduit à la connoissance d' une révélation ajoûtée à la nature, en nous donnant lieu de faire les quatre réflexions suivantes.

La première est, que nous devons demeurer d' accord, que l' homme qui au-lieu de soumettre sa cupidité à sa raison, soumet sa raison à sa cupidité, est nécessairement dérèglé et corrompu, qu' il l' est par sa faute, comme ses remors ne nous l' apprennent que trop, et que Dieu n' a aucune part à cette corruption ; étant impossible que Dieu soit l' auteur de

p190

la loi naturelle et des principes qui la violent, sans être contraire à lui-même, sans démentir sa propre sagesse et cette conduite générale qu' il tient à l' égard de toutes les autres parties de l' univers : de-sorte que s' il y a une révélation qui nous enseigne distinctement toutes ces vérités, nous ne pourrons nous empêcher de la regarder comme véritable et conforme à celle de la nature, par cela même qu' elle nous aura révélé un principe si grand et si nécessairement véritable, et qui étoit néanmoins si caché.

li on ne peut convenir que les hommes sont méchans et corrompus, sans penser qu' ils doivent craindre les jugemens de Dieu selon les avertissemens de la conscience. Car s' il est vrai que le langage de la conscience est naturel, comme nous l' avons déjà vû, il ne l' est pas moins qu' il ne sauroit nous tromper ; et s' il ne peut nous tromper, que ses menaces auront leur effet,

et que Dieu doit punir les méchants. Mais où est-ce qu' il les punit ? Dans cette vie même ? J' avoüe que la peine y suit assez souvent le crime : mais cela n' arrive pas toujours. On y a vû mille fois la vertu opprimée et le vice triomphant, les innocens enveloppés dans la même misère avec les coupables, les tyrans pourvoir à leur sureté à-force de crimes, et s' acquérir l' impunité en se mettant au dessus des loix. Si les

p191

méchants ne devoient être punis que dans cette vie, il semble qu' il n' y auroit rien de mieux fondé que la plainte de Brutus, lors qu' il s' écria en mourant, que la vertu qu' il avoit si religieusement servie, n' étoit qu' un fantôme : mais si la vertu n' est qu' un fantôme, la conscience nous trompe, lors qu' elle nous assure que nous ne perdrons rien en la mettant en pratique ; les remors ne nous font craindre que des chimères ; Dieu qui nous met dans la nécessité naturelle de les concevoir, est un principe d' erreur ; la loi naturelle nous fait illusion ; et il n' est pas véritable, que nous devons suivre ces maximes d' équité et de justice, qui nous rendroient les victimes de la violence et de la tyrannie des autres sans aucun retour. Au-contre, il faudroit reconnoître que la cupidité seroit préférable à la raison, que la corruption triompheroit de la religion naturelle, qu' on feroit bien de ne pas répondre à sa destination, qu' on seroit mal-heureux par ce que Dieu auroit mis de droit et de juste au dedans de nous, et heureux par ce qui violeroit la loi naturelle : conséquences absurdes et extravagantes, qu' on ne peut éviter, à-moins qu' on n' établisse la nécessité d' un jugement avenir, qui seul rend le langage de la conscience véritable, l' observation de la loi naturelle utile, l' acquiescement à la droite raison légitime, et qui empêche que les hommes ne puissent

p192

se moquer de Dieu, et que leur corruption ne triomphe pour toujours des desseins de sa sagesse. Supposez la nécessité de ce jugement, vous serez bientôt obligé d' avoir recours à une révélation ajoutée à celle de la nature, qui supplée aux obscurités de cette dernière.

lii c' est à quoi nous conduit encore l' inutilité de la religion naturelle, depuis que les hommes en ont abusé par leur corruption. à quoi sert la révélation naturelle, si les hommes n' en font aucun usage, ou s' ils n' en font qu' un usage pernicieux ? La raison doit nous inspirer de la reconnaissance pour cette divinité qu' elle nous fait reconnaître. Cependant elle porte les hommes à l' impiété par le mauvais usage que nous voulons bien en faire : en se laissant aller à une criminelle négligence, ils ne s' étudient ni à connaître, ni à servir leur créateur, et ils se forment en sa place des fantômes qui favorisent leurs passions. C' est de ces deux sources, de cette négligence monstrueuse, et de ce penchant déréglé à se flater soi-même, qu' est venu le paganisme, qui n' est autre chose qu' une corruption générale de la religion naturelle. Dieu avoit manifesté sa gloire dans le soleil et dans les autres astres ; c' est là la révélation de la nature : et les hommes, au-lieu de l' adorer à la présence de ces ouvrages

p193

de sa puissance, terminent leur culte à ces ouvrages mêmes ; c' est l' abus qu' ils font de cette révélation. Dieu fait croître des plantes, et produit des animaux pour la nourriture des hommes ; et les hommes adorent dans les mouvemens d' une dévotion insensée, ces plantes et ces animaux.

C' est peu qu' adorer des boeufs, encenser à des crocodiles et à des serpens. Ils ne changent pas seulement les bêtes en dieux, ils changent aussi les dieux en bêtes. Ils leur attribuent l' inceste, l' yvrognerie, l' adultere, la sodomie. Ils attachent même une divinité à chaque vice. Ils bâtissent des autels à toutes leurs passions. Ils adorent

l' yvrogerie sous le nom de Bacchus,
et l' impudicité sous celui de Venus. Mercure
est le dieu des larrons, Mome celui
de la médisance, etc.

La conscience suit ordinairement l' idée
qu' on a de la divinité qu' on adore, et l' on
ne se défend pas à soi-même des actions
qu' on attribüe à l' objet de sa dévotion. On
peut donc s' imaginer quelle étoit la
conscience des hommes, lors qu' ils avoient
des idées si monstrueuses de la divinité ; et
combien l' on faisoit peu de scrupule de
l' adultere et de la rebellion, lors que l' on
concevoit Jupiter même le plus grand des
dieux, comme un adultère et comme un
fils rebelle.

La religion naturelle n' est pas seulement

p194

devenue inutile, mais encore pernicieuse
par le mauvais usage que les hommes
en ont fait. Il vaudroit beaucoup
mieux qu' ils n' adorassent rien, qu' adorer
des créatures ; et n' avoir point de conscience,
qu' avoir cette conscience aveugle et
superstitieuse, qui faisoit commettre à
tant de peuples de nouveaux crimes pour
expier leurs crimes passés, les obligeant à
sacrifier leurs enfans à de fausses divinités.
Ce désordre est général. Ce n' est pas
trois ou quatre personnes, ni même trois ou
quatre nations qui sont coupables d' un si
monstrueux dérèglement. Nous trouvons
le paganisme répandu dans tout l' univers.
Le sens commun nous dit, que quand un
moyen cesse d' être propre à la fin pour
laquelle nous l' avons destiné, nous devons
faire de deux choses l' une, ou l' abandonner
tout-à-fait, ou le rendre meilleur en le
changeant. Lors donc que les hommes naturellement
destinés à faire un bon usage
de leur raison, en font un si pernicieux, et
se rendent si contraires à leur destination
naturelle ; que pouvons-nous penser de
cette divinité dont la sagesse ne peut être
trompée, sinon que ne voulant point perdre
entièrement le genre humain, comme
cela paroît par le support qu' elle a pour

nous, et par les biens qu' elle continue de

p195

nous faire, elle doit changer les hommes, et rétablir en eux la religion ; et que sa sagesse n' a permis ce désordre, que pour le réparer très-avantageusement, et pour avoir lieu de se glorifier d' une manière plus excellente ?

Que si après cela, nous voulons nous donner la liberté de raisonner sur les moyens de rétablir ces désordres, nos lumières, toutes foibles qu' elles sont, suffiront pour nous apprendre, que Dieu ne pouvoit pas réformer le coeur et les inclinations des hommes, en les changeant par une impression aveugle, et en agissant sur eux comme sur des troncs et sur des pierres ; puis qu' il devoit agir d' une manière conforme à leur naturel, qui est d' être raisonnables. D' ailleurs, les lumières de la religion naturelle ne suffisoient point pour produire cet effet, tant elles étoient elles-mêmes ensevelies dans la corruption. C' est en vain que la religion de la nature enseignoit aux hommes qu' ils devoient obéir à leur raison, si cette raison elle-même se laissoit corrompre par l' intérêt, et prononçoit toujours en faveur des passions.

La loi naturelle avoit beau leur apprendre, qu' il falloit rendre à chacun le sien, si leur corruption se jouant de la loi naturelle, leur persuadoit que ce qui ne leur appartenoit pas, leur appartenoit véritablement. Quelle autre voye y avoit-il donc pour

p196

réformer les hommes, que celle de soutenir les principes de la religion naturelle, et de les fortifier contre le désordre des passions, par une seconde révélation qui nous révélât des objets plus grands que ceux de nos passions, et qui par là en diminuât cet excès qui fait nos erreurs et nos illusions ? Mais sans entrer dans cette discussion, vous n' avez qu' à rappeler toutes les raisons

qui vous ont persuadé que la religion naturelle étoit nécessaire, et elles vous convaincront que son rétablissement ne l' est pas moins ; puis que la même nécessité qu' il y avoit que les hommes eussent une religion, subsiste, lors que cette religion est devenue inutile par le dérèglement des hommes.

On ne peut nier, que ces raisons n' ayent de la vrai-semblance, étant toutes tirées de la nature des choses, et ayant une proportion fort exacte avec les principes du sens commun.

Iv que seroit-ce donc, si l' expérience venant au secours du raisonnement, nous découvroit plus clairement encore ce grand principe ? Elle ne sauroit nous tromper : car puis que nous connoissons ce que c' est que la religion naturelle, et que nous avons vû ce que c' est que le paganisme ou la corruption de cette religion, il nous sera bien facile de connoître en quoi

p197

consiste son rétablissement, et nous ne nous méprendrons point dans le discernement de ses vrais caracteres.

Il faudra que cette révélation ajoutée à la première, ôte toutes ces idées folles et extravagantes que les hommes s' étoient faites de la divinité ; et qu' au-lieu de régler l' idée de Dieu par les dispositions de leur coeur, elle leur apprenne à régler les dispositions de leur coeur par l' idée d' un dieu, qu' il faudra concevoir par conséquent saint, juste, tout parfait ; qu' elle oblige les hommes à mortifier ces désirs qui les séduisent, et à réprimer ces passions qui leur font violer les droits les plus sacrés ; qu' elle prescrive l' équité et la justice comme des devoirs indispensables ; qu' elle ôte non seulement les mauvaises passions, mais encore leur racine, en défendant la convoitise ; qu' elle unisse étroitement les hommes entre eux, et les hommes avec Dieu.

Certainement il faudra que nous ayons une étrange haine pour la vérité, si trouvant

une révélation qui ait tous ces caractères,
nous ne demeurons d' accord qu' elle
tend à rétablir la religion naturelle, et
qu' elle a un même principe que celle-ci.
Je sais qu' il y aura deux parties de nous-mêmes
qui ne seront pas bien d' accord
sur ce sujet. La raison avec ses plus pures
lumières, avec ses maximes d' équité et

p198

de justice, avec la connoissance naturelle de
Dieu, avec les plus légitimes mouvemens
de la conscience, nous portera à reconnoître
cette révélation, malgré la cupidité. La
cupidité avec ses passions voudra démentir
la raison ; et alors il faudra voir, si
nous aimons mieux nous en rapporter à
la raison, qui ne nous trompe jamais, à-moins
qu' elle ne soit séduite par la cupidité,
ou à la cupidité, qui trompe toujours
notre raison par elle-même ; à ces
maximes d' équité et de justice qui ne nous
ont jamais fait faire de faute, ou à l' intérêt
qui nous en fait faire tous les jours ;
aux mouvemens d' une conscience qui
nous empêcheroit de commettre le mal,
si elle étoit crüe, ou à des passions qui sont
la cause de la plus-part des malheurs qui
nous arrivent, même dans le commerce
de la vie civile, etc. Enfin il faudra voir, si
nous voulons être des monstres, en soumettant
les lumières de notre raison aux
passions ; ou si nous aimons mieux être
des hommes, en soumettant nos passions
aux lumières de notre raison. Il faudra
dans la suite satisfaire aux difficultés des
deïstes.

SECTION 2 CHAPITRE 8

p199

Avant que de répondre aux deïstes,
il faut convaincre ceux qui s' opiniâtrent
à soutenir qu' il n' y a aucune distinction
naturelle entre le bien et le mal ; que

ce sont là de vains noms, et qui ne font impression sur les esprits, que par la force de l' éducation et des préjugés.

Si cela est, il faut avouer qu' il n' y a point de devoir, et que les hommes les plus scélérats ne doivent faire que ce qu' ils font ; ce qui est déjà une affreuse conséquence. Car que les violences, les adulteres, les assassinats, les parricides, les sacrileges, le meurtre de son pere et de ses enfans, l' impiété et les blasphêmes contre un dieu qu' on reconnoit, ne soient point contraires à nôtre devoir, c' est une proposition contre laquelle la lumière naturelle se soulève d' abord.

C' est un préjugé de l' éducation, dira quelqu' un, qui nous fait regarder ces actions comme des crimes. Non, ce n' est point un préjugé de l' éducation simplement. Cette notion est fondée sur divers principes inviolables qui appartiennent à la nature.

p200

l elle est établie sur le consentement des hommes de tous les tems et de tous les lieux, qui s' accordent dans le jugement qu' ils font de ces actions que nous venons de marquer. Or il est vrai, et nous l' avons déjà fait voir ci-dessus, que tous les hommes conviennent dans les principes de la nature, mais jamais dans les principes de l' éducation ; à-moins que cette éducation ne soit elle-même entée sur la nature.

li cette notion est fondée sur l' ordre naturel de la société. Je ne veux que ces deux principes évidens et incontestables pour le faire voir. Le premier, que les hommes sont plus faits naturellement pour la société, que ne sont les bestes. Le second, qu' étant plus faits pour la société que les bêtes, ils doivent plus se conduire par raison, et ne pas se confondre avec elles, combien moins descendre plus bas par des déréglemens monstrueux. Car si tout cela est véritable, il est clair qu' il y a un devoir à nôtre égard, et par conséquent une vertu qui consiste à s' acquiter de ce devoir.

iii elle est établie sur l' obligation naturelle dans laquelle nous sommes d' obeïr à nôtre raison. Car il est vrai qu' avant l' éducation, nous avons une lumière naturelle, qui nous sert même à appercevoir les principes de la première, et sans laquelle nous sommes incapables de toute instruction. Il est certain aussi, que cette lumière

p201

naturelle que nous appellons la raison, nous dit et nous conseille toujôurs quelque chose. Ou donc nous devons obeïr à cette raison, ou nous ne le devons pas. Si nous ne le devons pas ; cette raison nous est inutile, et nous devenons même par là incapables d' éducation et de discipline ; la nature s' est trompée en nous la donnant ; et il nous faut renoncer au nom et à la définition de l' homme. Si nous devons obeïr à cette raison ; il y a donc un devoir, une première loi qui consiste à suivre sa raison ; et s' il y a un devoir, il est bon de s' en acquiter, et il y a du mal à ne s' en acquiter point ; et par conséquent encore, il y a une distinction naturelle entre le bien et le mal, plus ancienne que l' éducation, le fondement de toute discipline, et le principe de toute instruction.

Iv ce principe qui établit de la différence entre le bien et le mal moral, est établi sur le bon ou mauvais usage que les hommes font nécessairement de leur raison. Ils n' en sauroient faire tous un bon usage, ni tous un mauvais, puis qu' ils en font un usage tout contraire. Les uns se servent de leur raison pour satisfaire leurs passions aux dépens des autres : les autres se servent de leurs lumières pour rendre aux autres ce qui leur appartient, aux dépens de leurs passions. Ces deux usages

p202

de la raison sont diamétralement opposés. Et par conséquent, si l' un est bon, il faut nécessairement que l' autre soit mauvais ;

et alors le bon est préférable au mauvais, qui en doute ? Que si nous devons faire un bon usage de nôtre raison, voilà un devoir : s' il y a un devoir, il y a de la vertu à s' en acquiter, du dérèglement à ne s' en acquiter pas. Voilà donc nôtre distinction entre le bien et le mal moral, qui coule évidemment des principes de la nature. V mais pour montrer plus particulièrement cette vérité, il faut faire ici l' anatomie de la loi naturelle, s' il m' est permis de parler ainsi. Elle consiste I en ce que nous nous aimons nous-mêmes. li en ce que nous avons une raison capable de nous conduire. lii et enfin en ce que nous nous servons de cette raison pour conduire cet amour de nous-mêmes, qui de soi est aveugle et ignorant. Tout cela est naturel. Il est naturel de s' aimer soi-même, naturel d' avoir une raison, et naturel de régler l' amour de soi-même par la raison. Il est naturel de s' aimer soi-même, puis que même l' on ne peut sentir ni joye ni satisfaction, sans aimer ce soi-même qui en est le sujet ; ni sentir la misère et l' affliction, sans haïr cette affliction et cette misère en veüe de ce soi-même qui la sent : ce qui est nécessairement

p203

joint à l' amour de soi-même. Il est naturel d' avoir une raison, qui consent naturellement à la vérité de certains principes qui sont la règle de l' évidence et de la certitude de toutes nos connoissances. De là vient que nous l' appellons la lumière naturelle. Enfin il est naturel aussi d' obeïr à cette raison ; et la force de cette loi est fondée sur les principes de l' amour de nous-mêmes. Car puis que nous nous aimons, nous désirons nôtre bien et nôtre conservation ; et puis que nous désirons nôtre bien et nôtre conservation, nous sommes bien-aises de trouver une lumière qui nous puisse conduire à l' un et à l' autre. Cette lumière est nôtre raison. Nous désirons donc d' estre raisonnables, par le même principe qui

nous fait désirer nôtre bien et nôtre conservation. Ainsi cette première loi qui nous oblige à suivre nôtre raison, tire sa première force et ses premiers motifs de l' amour de nous-mêmes, qui est de tous les principes le plus naturel, comme il est le plus légitime et le plus innocent, lors qu' il est bien dirigé.

Que si nous examinons après cela tous les principes de la loi naturelle, nous trouverons qu' elle est composée des plus sûres maximes de la raison, et des sentimens les plus innocens de l' amour de nous-mêmes. Cette loi naturelle est composée principalement

p204

de quatre règles, la règle de la tempérance, la règle de l' affection naturelle, la règle de la justice, et la règle de la reconnoissance. Chacune de ces règles est composée de ce qu' il y a de plus pur dans la lumière naturelle, et de plus légitime dans l' amour de soi-même.

La première peut estre exprimée dans ces quatre maximes : nous devons préférer un grand bien à un petit bien : nous devons souffrir un petit mal pour en éviter un plus grand : nous devons perdre un petit bien pour éviter un grand mal : nous devons souffrir un petit mal pour parvenir à la possession d' un grand bien. C' est ici la règle de la sobriété, de la tempérance, de la patience et de toutes les vertus qui nous engagent à souffrir, ou à abandonner quelque chose dans la veüe de quelque bien.

Il ne faut point de grands raisonnemens, pour montrer que nous trouvons dans cette règle ce qu' il y a de plus naturel dans l' amour de nous-mêmes, et de plus incontestable dans les maximes du sens commun.

Il y a là quelque chose de plus ancien que l' éducation ; et par un instinct naturel, nous nous faisons des reproches, lors que nous manquons à ces devoirs naturels.

Nous nous accuserons de volupté, si nous avons préféré le plaisir de l' intempérance au bien réel et solide de nôtre conservation ; de lâcheté, si nous n' avons pû endurer

p205

un petit mal, comme des soins, de la peine et de la fatigue, pour prévenir un plus grand mal, qui sera, par exemple, la ruine de nôtre famille, ou la perte de nôtre patrie ; d' un aveugle et sordide intérêt, si nous ne donnons pas une petite partie de nôtre bien, pour empêcher la perte de nôtre honneur, de nôtre vie, etc. Et d' une honteuse molesse, si nous faisons difficulté de nous incommoder un peu pour obtenir un bien très-considerable, lors que nous le pouvons légitimement posséder. Dans ces sortes de transgressions de la loi naturelle, nous sommes comptables de nous-mêmes à nous-mêmes.

Il y a donc ici une maxime, ou une règle naturelle et fondée sur les principes de la raison et de l' amour de nous-mêmes ; et cette loi n' est violée que par des mouvemens violens et impétueux qui viennent d' ailleurs, qui corrompent la nature, qui nous empêchent d' obeïr à cette loi, et qui sont contraires à la raison et à l' amour de nous-mêmes, et font ce qu' on appelle le péché originel.

La seconde règle, qui est celle de l' affection naturelle, est fondée sur ce principe : nous devons aimer ce qui nous appartient, ou ce qui se rapporte à nous. Il est composé de ce principe de l' amour de nous-mêmes : puis que nous nous aimons, nous devons aimer les choses qui nous appartiennent ; et de ce principe de nôtre raison :

p206

les hommes sont nos prochains, ils portent nôtre image, et nous sommes unis avec eux. Sans l' amour de nous-mêmes, la connoissance de cette proximité ne seroit pas un motif d' affection. Sans la raison, cette disposition où nous sommes d' aimer ce qui nous appartient, nous seroit inutile, puis que nous ne connoîtrions point que les hommes sont nos prochains. Comme donc la raison et l' amour de nous-mêmes appartiennent à la nature, on ne peut douter que ce ne soit ici un principe naturel.

La troisième règle, qui est celle de la justice, est comprise dans cette maxime : nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous. Nous voyons encore là la raison et l'amour de nous-mêmes ; la force de cette loi n'estant pas seulement dans la lumière de l'esprit qui l'approuve, mais encore dans les motifs de l'amour de nous-mêmes, qui la confirme par un retour sur soi. Tout cela est naturel : qui le niera ?

La quatrième, qui est la règle de la reconnaissance, peut être ainsi exprimée : nous devons aimer ceux qui nous font du bien. On trouve ici un retour de l'amour de nous-mêmes, qui veut du bien à ceux dont il se sent obligé ; et une maxime de la raison, qui approuve ce sentiment, et qui nous fait regarder comme coupables tous ceux qui ne l'ont pas. Cette règle, aussi-bien

p207

que les précédentes, coule donc évidemment des principes de la nature.

Toutes ces règles du bien forment ce que nous appellons la loi naturelle : mais cette loi doit être encore soutenue par des motifs naturels, qui sont ceux de la conscience. La connaissance naturelle que nous avons de la sagesse, de la bonté et de la justice de Dieu, s'unit merveilleusement avec ces maximes d'équité et de justice. Nous ne nous reprochons pas seulement comme des dérèglements, tous les mouvemens qui nous font transgresser cette loi naturelle ; mais nous craignons nécessairement la justice de Dieu après cette action, comme nous l'avons déjà fait voir en parlant de la conscience.

Comme donc les trahisons, les meurtres, les blasphèmes, les parricides, etc.

Violent directement cette loi naturelle, et choquent directement les mouvemens de la conscience, il s'ensuit que ces actions sont naturellement atroces, et ont une énormité qui ne vient pas seulement des préjugés de l'éducation : et qu'au-contraire les préjugés de l'éducation, qui sont

égaux, uniformes et les mêmes à cet égard dans tous les hommes qui sont et qui ont été, sont plutôt fondés sur cette atrocité naturelle qui naît de la contrariété que ces actions ont avec des maximes et des sentimens qui sortent du fond de la nature, et

p208

qui sont même si propres et si essentiels à l' homme, que qui les anéantiroit, détruiroit entièrement la nature humaine. Enfin, s' il est naturel à l' homme de se conduire par ces quatre règles qui composent la loi naturelle, il est contre la nature de les violer. S' il doit obeïr à cette loi, comme la nature l' enseigne, il fait mal en la transgressant, et la distinction qui est entre ce mal et ce bien, ne sauroit estre plus essentielle et plus naturelle.

SECTION 2 CHAPITRE 9

Nous commencerons en répondant à la plus commune de leurs objections. On sait, disent-ils, que les préjugés de la coûtume et de l' éducation peuvent nous tromper, en nous faisant regarder comme des mysteres sacrés, des imaginations monstrueuses. La peur qu' on nous fait des jugemens de Dieu, nous empêche de former des doutes raisonnables sur la religion. Nous demeurons dans la superstition par la crainte d' être incredules. On répond, que les incredules sont tout-à-fait inexcusables, lors qu' ils craignent les préjugés de la piété, et qu' ils n' appréhendent point ceux du libertinage. Je ne nie pas véritablement, qu' il n' y ait une infinité

p209

de personnes qui croient par les engagemens de la naissance, de l' éducation et de la coûtume, plutôt que par la réflexion qu' ils ont faite sur les caractères de divinité qui sont dans la religion : mais aussi doit-on avoüer, qu' il y a une infinité d' incredules,

qui ne doutent que par l'envie de s'élever au dessus des autres, en ne croyant rien de ce que le vulgaire croit, par le peu de soin qu'ils ont de s'instruire, par le commerce qu'ils ont avec des débauchés, ce qui fait une éducation toute contraire à la première ; sur tout par l'envie qu'ils ont de satisfaire toutes leurs passions. Mais je n'en dis pas assez, lors que je soutiens qu'ils ont leurs préjugés comme nous ; étant certain qu'ils en ont un plus grand nombre et de plus dangereux. Ils en ont un plus grand nombre, parce que toutes les passions en forment à leur avantage. Ils en ont de plus dangereux, parce qu'il est mille fois plus facile de revenir des fausses opinions qu'on a reçûes par l'impression de la naissance et de l'éducation, telles que sont celles qu'on nous soupçonne d'avoir, que de celles dont on est préoccupé par toutes les passions du coeur, telles que sont celles que nous attribuons aux incrédules. Ainsi la coutume et les sens, plus forts que la coutume ni l'éducation, nous ayant persuadé dans notre enfance, que les étoiles ne sont pas plus grandes que des flambeaux,

p210

nous nous sommes facilement désabusés en raisonnant sur ce sujet : mais on ne voit point de présomptueux qui soit revenu de la bonne opinion qu'il avoit conçûe de soi-même, parce que ce dernier préjugé vient de l'orgueil et de l'amour propre. Or les incrédules ont à craindre les préjugés du coeur, puis que, comme nous venons de le remarquer, toutes leurs passions trouvent leur conte dans leur sentiment ; au-lieu que nous avons seulement à appréhender les préjugés de la naissance, de la coutume et de l'éducation. Il s'ensuit donc qu'ils ont à craindre beaucoup plus que nous. Certainement il faudroit estre bien aveugle, pour craindre que les principes de l'éducation, ou les objets que la religion nous fait entrevoir, fussent plus capables de surprendre notre crédulité, et d'imposer à nôtre

esprit, que l' idée de la volupté présente,
le sentiment réel et vif des plaisirs
que nous goûtons, des objets qui entrent
comme en foule dans nôtre ame par le
canal des sens, la fougue et l' impétuosité
de ces passions, qui sont si évidemment
des principes d' erreur et d' illusion dans la
vie civile, qu' il suffit de faire voir qu' un
homme est passionné, pour lui ôter toute
créance.
Que si l' on n' ajoûte jamais de foi aux
paroles d' un vindicatif qui veut justifier l' excès

p211

de son ressentiment, ou d' un présomptueux
qui se loüe lui-même, ou même d' un
pere qui excuse les fautes de son fils, encore
que ce soit là une affection bien innocente ;
encore moins doit-on croire ceux qui nient
les principes de la religion, lors que toutes
les passions nous fournissent des préjugés
contre elle, parce qu' elle tend à réprimer
toutes nos passions.
Mais bien qu' à examiner les principes de
nos faux préjugés, il y ait mille fois plus
d' apparence qu' ils se trompent, qu' il n' y
en a que nous nous trompons ; nous supposerons,
si l' on veut, que cela est égal, et
nous leur demanderons seulement des précautions
égales pour s' empêcher de tomber
dans l' erreur. Nous leur offrons de ne
recevoir aucun principe que par raison ; et
nous leur demandons aussi qu' ils ne doutent
qu' avec raison. Nous ne ferons aucun
effort pour nous persuader la vérité des
principes de la religion, si leur évidence ne nous
y oblige : qu' ils ne résistent pas aussi à leur
évidence, si elle les convainc. On n' exige
que cela d' eux, et l' on promet de remplir
exactement cette condition. On peut voir
même facilement, qu' on a suivi cette
méthode dans le commencement de cet ouvrage,
et que le préjugé n' a point de part
aux vérités que nous avons prouvées.
Ce n' est pas le préjugé qui nous a persuadé
qu' il y avoit un dieu : la raison ne

p212

peut s' empêcher de tirer cette conséquence de tout ce que nous voyons. Ce n' est pas le préjugé qui nous persuade que Dieu est un être sage et intelligent : la raison ne reconnoit point de dieu, et elle retombe dans l' athéisme, s' il faut qu' elle le croye privé d' intelligence et de sagesse. Ce n' est pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu sait ce qui se passe sur la terre : la raison nous dit que Dieu n' est point un être intelligent, ou qu' il connoit les actions de ses créatures. Ce n' est pas le préjugé qui nous persuade que Dieu approuve la piété de ceux qui lui rendent leurs hommages et leurs actions de grâces, et qu' au-contre il condamne l' impiété de ceux qui le méprisent et qui l' outragent : la raison nous dit, que s' il est nécessaire que Dieu connoisse les actions des hommes, il ne l' est pas moins qu' il les connoisse telles qu' elles sont, et qu' il les approuve ou ne les approuve pas, selon qu' elles méritent de l' être. Ce n' est pas le préjugé qui nous persuade que Dieu aime ce qu' il approuve, et qu' il hait ce qu' il désapprouve : la raison ne nous permet pas de douter que Dieu ne haïsse tout ce qu' il connoit digne de haine, en le désapprouvant, et qu' il n' aime ce qu' il connoit digne d' être aimé, en l' approuvant. Ce n' est pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu doit aimer plus les gens de bien que les méchants : la raison nous en a déjà persuadés,

p213

en nous convainquant des vérités précédentes. Ce n' est pas le préjugé qui nous fait voir, que si Dieu aime davantage les gens de bien que les méchants, il faut nécessairement qu' il fasse plus de bien à ceux-là qu' à ceux-ci : la raison nous dit qu' on fait plus de bien, à-mesure qu' on aime davantage ; ce qui est particulièrement vrai d' un être souverainement libre et tout-puissant. Ce n' est pas le préjugé qui nous fait croire, que Dieu ne feroit pas plus de bien aux bons qu' aux méchants, s' il n' y avoit rien à espérer après cette vie, et que souvent la vertu est misérable

et opprimée dans ce monde : la raison, ou plutôt nos sens, nôtre veüe, l' expérience nous apprennent cette vérité. Ce n' est donc pas le préjugé, mais la raison, qui nous convainc de la nécessité et de la vérité de cette religion où nous trouvons l' exercice de la justice divine, et qui nous enseigne que Dieu doit rendre un jour à chacun selon ses oeuvres.

Ceux qui révoquent en doute la révélation, nient le jugement avenir. Ceux qui nient le jugement avenir, sont obligés de nier que Dieu favorise les gens de bien que les méchants, puis qu' à leur conte les méchants auront la meilleure part de ses biens. Ceux qui nient que Dieu aime davantage les gens de bien que les méchants, seront contraints de dire, qu' il approuve également la vie des uns et celle des autres,

p214

le bien et le mal, le vice et la vertu. Ceux qui soutiennent que Dieu approuve également le bien et le mal, mettent de l' imperfection en Dieu, et ne peuvent se sauver qu' en se retractant, et en disant que Dieu ne connoit ni l' un ni l' autre. Ceux qui nient que Dieu connoisse les actions des hommes, nient que Dieu soit cette intelligence qui a composé l' homme, et qui le conserve avec les autres ouvrages de l' univers. Ceux qui nient que Dieu soit cette intelligence, nient que Dieu soit. Ecartez-vous un peu de ces principes, vous voilà dans l' égarement et dans les ténèbres. Tenez-vous en, au-contre, aux vérités de la religion, rien ne vous sera plus facile que de sauver le bon sens et la raison. Mais ne peut-on point former des doutes sur ces vérités, tout évidentes qu' elles sont ? Et quelque indissoluble que paroisse leur union, n' y auroit-il pas moyen de renverser ce systeme ? Voyons, faisons des efforts en faveur des incrédules, et n' oublions rien, s' il se peut, de ce qui peut leur estre avantageux. La vérité ne sera que plus forte, lors que nous lui aurons opposé tout ce qu' on peut dire de plus spécieux contre

elle.

SECTION 2 CHAPITRE 10

p215

Il semble qu' on peut détruire l' enchaînement des vérités précédentes, en commençant par ébranler la certitude de la première, et en disant, qu' à-la-vérité Dieu pourroit connoître les actions des hommes, s' il le vouloit ; mais qu' étant souverainement libre, il ne pense qu' à ce qu' il veut, et qu' ainsi il peut détourner volontairement les yeux de dessus la conduite des hommes. Je ne dirai pas pour répondre à cette objection, que Dieu ne pouvant s' empêcher de se connoître lui-même, voit nécessairement les estres qui sont sortis de lui ; et qu' en regardant sa bonté, il ne se peut qu' il ne voye en même tems les objets en faveur desquels sa bonté s' est déployée. Je ne dirai pas, que l' ignorance et l' inadvertance sont deux défauts dont un entendement infini ne peut estre capable, et qu' il est absolument nécessaire que l' entendement de Dieu soit infini, puis que n' ayant aucun principe de son existence, il n' y a point de cause qui l' ait borné ; et qu' il n' y a pas plus de raison qu' il ait ce degré de perfection, que cet autre, et cet autre encore à l' infini.

p216

Je ne dirai pas même, que Dieu n' ayant ni haine, ni indifférence pour ses ouvrages, comme nous l' avons déjà montré, il faut être tout-à-fait chimérique, pour croire qu' il en détourne les yeux à-dessein. Toutes ces considérations sont assurément bien solides : mais nous avons à dire quelque chose de plus fort encore ; c' est que quand Dieu détourneroit les yeux, pour ne point voir de quelle manière le vice et la vertu sont partagées sur la terre, il est impossible qu' il ne l' ait prévû en formant

l' univers. Il a vû qu' il enchaînoit toutes choses d' une telle sorte, que les hommes qui seroient les plus méchants, s' ils venoient à se corrompre, auroient la meilleure part de ses biens ; et que l' injustice et la violence en obtiendroient plus que la modération et l' innocence. Comment n' auroit-il pas vû une chose si visible ? Et si Dieu l' a prévû, il est incontestable qu' il a dû ou l' empêcher, ou prendre des mesures pour corriger un jour ce désordre. Enfin, s' il l' a prévû, c' est tout comme s' il le voyoit, et il est inutile après cela d' avoir recours à cette grossière fiction, que Dieu détourne les yeux de dessus ses ouvrages. Il semble qu' on peut objecter contre la seconde vérité de nôtre systeme, que Dieu approuve également toutes les actions des hommes, parce qu' elles sont égales dans leur principe ; c' est-à-dire, que l' homme

p217

de bien agiroit comme le méchant, et le méchant comme l' homme de bien, s' ils se trouvoient dans les mêmes circonstances. On répond premièrement, que ce raisonnement prouve trop, puis qu' il tend à montrer que les hommes ne peuvent jamais être dignes de blâme. Ils n' ont qu' à voler, trahir, assassiner, et dire après cela, que les circonstances de leur vie les mettent dans cette nécessité, et qu' ils sont déterminés par les objets qu' ils voyent, par les occasions qui se présentent, et par l' éducation qu' ils ont eüe. Ils seront heureux, si avec cette défaite ils peuvent satisfaire leurs parties, et désarmer le bras séculier. Mais comment leurs juges se payeroient-ils de cette raison, puis que leur propre coeur ne s' en paye pas ; les remors qu' ils sentent après avoir commis le crime, étant des preuves certaines non seulement qu' ils sont coupables, mais qu' ils le sont à leur propre jugement. Véritablement, s' il s' agissoit ici des serpents, des tygres et des bestes sauvages, qui aussi-tôt qu' elles sont nées, exercent le penchant qu' elles ont à nuire aux autres animaux, il faudroit chercher dans la

sagesse du créateur les raisons de cette inclination, parce que les bêtes l' exercent sans savoir ce qu' elles font, n' ayant point de loi qui le leur défende.

p218

Je dis bien davantage. Ces animaux obeïssent aux ordres de leur créateur par les embusches qu' ils tendent aux autres, puis qu' ils suivent les loix de leur instinct. Mais il n' en est pas de-même de l' homme. Dieu a gravé dans son coeur des principes d' amour pour son prochain, de fidélité et de reconnoissance pour ses bienfaiteurs ; et néanmoins il opprime le prochain, et il ose blasphemer le nom de Dieu.

C' est cette contrariété et cette opposition qu' on ne peut soupçonner qui vienne de Dieu ; parce qu' il n' est pas possible que celui qui nous a fait tant de bien, soit le principe de nôtre ingratitude ; que celui qui a gravé la loi naturelle dans nôtre ame, fasse nôtre désobeïssance à cette loi ; et qu' il soit en même tems l' auteur de nos crimes et de nos remors.

Que s' il faut rapporter à Dieu le dérèglement qui paroît dans les actions des hommes, il faudra penser que lors qu' un homme blaspheme, c' est Dieu lui-même qui est le principe de cette impiété : de-sorte que comme on dit fort bien que Dieu nous nourrit, lors qu' il nous donne les alimens qui produisent cet effet ; que Dieu nous éclaire, lors que les astres répandent sur nous la lumière qu' il a mise en eux ; il faudra dire, à suivre ces imaginations extravagantes, que c' est Dieu qui se maudit et qui blaspheme son propre nom par la bouche

p219

des impies : ce qui ne peut estre entendu sans horreur.

Si ceux contre qui nous disputons, ne rejettent point, aussi-bien que nous, une semblable pensée, nous ne prétendons pas nous amuser à raisonner contre eux ; et s' ils

l' éloignent, comme nous n' en doutons pas, il faut qu' ils avoient que Dieu n' est pas la cause de l' impiété et des blasphèmes des hommes. Mais si ce n' est pas à Dieu qu' il faut les rapporter, il faut s' en prendre aux hommes eux-mêmes, il faut nécessairement qu' ils se soient corrompus par leur propre faute, et qu' ils soient coupables tous seuls des actions énormes qu' ils commettent. La plus fière incrédulité ne pourra s' empêcher de tirer cette conséquence, à-moins qu' elle n' anéantisse l' existence de Dieu, qui est le principe inébranlable que nous supposons solidement établi, sans lequel tout tombe, mais qui suffit aussi pour soutenir tout dans le grand systeme de la religion.

Car pour les objets et les circonstances, c' est une erreur puérile, de les charger du blâme de nos déréglemens ; puis que de quelque manière qu' on explique la part que toutes ces choses ont à nos actions, c' est une vérité incontestable et reconnüe de tout le monde, qu' elles ne forcent point nôtre ame, et ne sauroient contraindre nôtre volonté. Et il n' est point vrai aussi, que

p220

l' homme de bien agisse comme le méchant, lors qu' il se trouve dans les mêmes circonstances.

L' un est orgueilleux, et l' autre humble dans la prospérité : l' un ferme, l' autre impatient dans la misère, etc.

Ainsi les incrédules se trouvent pressés entre deux vérités infiniment évidentes : l' une, que certaines actions que les hommes commettent sont méchantes ; c' est ce que la raison, leur propre coeur, le consentement des hommes à les blâmer et à les punir, la loi naturelle et les remors de la conscience nous persuadent, sans que nous en puissions douter : l' autre, que des actions méchantes ne doivent point être attribuées comme à leur principe, à ce même dieu qui les désapprouve et les défend dans le fond de nôtre ame par les lumières et les sentimens contraires qu' il y a mis. Que les incrédules s' agitent tant qu' il leur plaira, ils ne se

défendront jamais contre l' évidence invincible de cette démonstration.

Mais, dit-on, vous souciez-vous d' une mouche ou d' un ver ? Vous croiriez faire tort à un grand monarque, si vous pensiez que rempli de ses vastes desseins, il attachât incessamment les yeux sur une troupe de fourmis, pour considérer leur travail, pour veiller à leur conservation, et pour prendre garde qu' elles ne se fassent point de tort les unes aux autres. Et Dieu n' est-il pas infiniment plus élevé au dessus de nous,

p221

qu' un monarque ne l' est au dessus des fourmis ?

Ouï sans doute, et l' objection n' est spécieuse, qu' en ce qu' elle suppose cette grande vérité : mais dans le reste qui fait le principal, elle n' a rien que de foible, et qui ne serve même à établir nos principes. En-effet, Dieu est nôtre créateur : mais le monarque ne l' est point des fourmis. Dieu ne peut être conçu que comme souverainement bon et juste, et l' on conçoit même que ces vertus font partie de sa gloire : au-lieu que l' on considère plus souvent le pouvoir et l' autorité d' un roi que toute autre chose. Un monarque n' ayant qu' un esprit borné, et ne pouvant s' appliquer par conséquent qu' à un certain nombre d' objets, ne peut donner son attachement aux uns, sans négliger les autres ; de-sorte qu' il est blâmé, lors qu' il s' applique à de petites choses, parce qu' on suppose que cela le distrait des grandes. Mais il en est autrement de Dieu, à qui le soin qu' il prend des hommes ne sauroit causer de distraction, puis que sa connoissance et sa puissance sont infinies. Un roi n' a point formé ces fourmis à son image : et l' on ne peut nier, que Dieu n' ait mis quelques traits de son essence au dedans de nous, puis que nous trouvons en nous quelque espece de connoissance, de sagesse, de justice, etc. Et qu' on ne peut reconnoître l' existence de Dieu, sans lui attribuer toutes

p222

ces vertus. Un monarque n' a point fait des promesses ni des menaces aux fourmis, dont on veut bien presser la comparaison : au-lieu que Dieu en fait aux hommes par la voix de la conscience. Ces fourmis dont on parle, n' ont pas elles-mêmes une religion qui fasse leur fin et leur destination naturelle, rendant leurs adorations au monarque, jurant par son nom, s' assûrant sur sa protection, l' invoquant dans leurs besoins, et ayant esté formées à cela par leur auteur : au-lieu que l' on a vérifié tout cela des hommes. Un monarque ne peut point éclairer ces fourmis d' un regard, et les punir, ou leur faire du bien par un simple mouvement de sa volonté : au-lieu que Dieu peut tout cela à nôtre égard. Les fourmis ne sont point de la juridiction de ce roi, ni dans l' étendue de son empire, parce que ce roi n' est pas maître de la nature : au-lieu que Dieu, qui est le maître des fourmis, doit l' être des hommes à beaucoup plus forte raison, étant le monarque universel qui gouverne toutes choses, et le souverain moteur par lequel toutes choses subsistent. Enfin un monarque n' est pas présent en tous lieux pour agir par tout : au-lieu qu' on ne peut se dispenser d' attribüer l' immensité à Dieu. Ce qu' il y a de désavantageux à l' incrédulité, c' est que quand même cette comparaison, qui est le fort prétendu des impies,

p223

seroit aussi juste et véritable, qu' elle est fausse et défectueuse, la conséquence qu' on en tire seroit tres-certainement déraisonnable. Car puis qu' on ne peut reconnoître l' existence d' un dieu, sans lui attribüer d' agir sur la matière, qui est encore plus éloignée de ses perfections infinies, que nous ne le sommes, et d' adresser les moindres choses de la nature à leur fin ; comment oseroit-on nier qu' il ne fasse cela même à l' égard des hommes, et que par conséquent il ne les dirige et ne les conduise à leur fin naturelle, qui est la religion, comme nous l' avons déjà

prouvé ?

La bassesse de l' homme rend le commerce que Dieu a avec nous merveilleux, mais non pas incroyable. Le soleil peut éclairer les plus bas lieux de la terre sans s' abaisser. Dieu agit sur les plus petits corps et sur les moindres des insectes qu' il produit et qu' il conserve, sans rien perdre de sa grandeur et de sa majesté. Au-contre, la petitesse du sujet fait paroître l' excellence de l' ouvrier. Rien ne découvre mieux la puissance de Dieu, que de voir qu' il met un atome en état de mesurer l' étendue des cieux ; qu' il fait dépendre les merveilles d' un esprit qui se connoit et qui connoit les autres choses, d' un peu d' argile façonnée et mise en couleur. Rien ne marque mieux l' étendue de sa sagesse, que de voir qu' il prévoit les actions

p224

avant qu' elles soient faites, qu' il dirige les plus pernicieuses, et fait sortir le bien du fond même des mauvaises intentions. Rien ne fait paroître davantage sa justice, que cette inspection générale qui lui fait condamner le crime avant qu' il soit conçu, qui le rend le juge universel de tous les hommes, et de toutes les pensées, et de tous les mouvemens des hommes ; de-sorte qu' il n' y a ni ténèbres, ni dissimulation, ni prétextes qui dérobent le moindre crime à cette souveraine essence, qui souffre tout pour punir tout, et pour le diriger à de bonnes fins. Ainsi, bien-loin que la petitesse des sujets sur lesquels les vertus de Dieu s' exercent, les abaisse et leur ôte quelque chose, la raison nous fait voir qu' elles en empruntent un nouvel éclat.

Mais peut-être que Dieu fait comme ces politiques législateurs, qui permettent de faux biens à ceux qui obeïront à leurs loix, pour les porter à remplir des devoirs véritables ; et qui ne font aucune difficulté de tromper la multitude pour son bien. Cette pensée est si indigne de Dieu, de qui la raison veut que nous ayons l' idée la plus parfaite qu' il se pourra, que nous pourrions bien nous dispenser de la réfuter. Les

legislateurs humains n' ont fait de fausses promesses, que parce qu' ils n' étoient point en état de donner des biens véritables. Mais il n' en est pas de-même de Dieu,

p225

qui ne peut s' empêcher d' estre fidèle et véritable, et qui ne sauroit estre hors d' état de tenir ce qu' il promet, comme les hommes le sont si souvent. D' ailleurs, où sont les législateurs équitables, qui établissant une société, n' observent aucune règle de justice, et mettent les choses en tel état, que ceux-là obtiennent plus de bien et de prospérité, qui violent leurs loix avec plus de licence ? Or c' est là ce qu' on pourroit dire de la divinité, si elle avoit enchaîné les principes des choses comme nous les voyons, sans qu' il y eût un dernier jugement à attendre ; puis qu' on n' auroit qu' à violer sa loi sans scrupule pour estre plus heureux, et qu' on n' auroit qu' à suivre les mouvemens de la loi naturelle pour estre plus misérable.

Non, répondront les incrédules, cela ne va pas ainsi. Dieu punit et récompense dès cette vie même. Il a attaché les remors au crime, afin qu' ils en fissent toute la punition. Il a aussi attaché la satisfaction qui naît du bon témoignage qu' on se rend à soi-même, aux bonnes actions, afin que la vertu ne demeure point sans récompense. Mais que les grands scélérats seroient heureux à ce conte ! Qu' il seroit avantageux de porter le vice dans l' excès ! Qu' on auroit tort de ne pas faire violence à son coeur, et de ne pas étouffer les sentimens de sa conscience ! Car quand

p226

on en seroit venu à ce point, on seroit sans juge et sans bourreau, étant sans remors ; on se seroit mis à couvert de la peine à-force de crimes ; on demeureroit impuni en devenant plus méchant ; et l' on tromperoit la sagesse et la justice de Dieu

par l' excès de sa corruption. Quelle seroit la couronne de la vertu qui consisteroit dans une erreur, je veux dire dans la persuasion que Dieu nous fera du bien, encore qu' il ne doive pas nous en faire ? Quelle seroit la punition du crime qui consisteroit en une erreur, je veux dire dans la persuasion qu' il nous punira, si nous faisons le mal, encore qu' il ne doive point nous punir ? Qui ne voit qu' on ne peut recevoir ces idées, sans anéantir la justice et l' existence de Dieu ? Mais, dit-on en dernier lieu, supposez qu' un enfant soit nourri dans un désert, allaité par quelque beste, comme on le feint de Romulus, ou nourri par quelque autre voye extraordinaire, sans aucun secours humain ; car il est permis de faire des suppositions : et dites nous, si vous croyez que cet enfant devenu homme, connoisse Dieu, ou qu' il ait une religion ? On peut répondre à cette question par une autre, et en demandant, si cet homme ne sera point en-effet sociable, encore qu' il n' ait jamais vû d' homme avec qui il pût entrer en société ? N' est-il pas vrai

p227

qu' il sera naturellement dans la disposition d' aimer ses semblables, s' il en voit ; de chérir sa famille, s' il en a ; de savoir quelque gré à ses bienfaiteurs, s' il arrive qu' on lui fasse du bien ? Que si toutes ces dispositions sont cachées dans son coeur par le défaut d' objets, et s' il est vrai que toutes ces dispositions lui sont pourtant naturelles, et qu' elles paroîtront dès que sa solitude cessera ; on peut dire cela même et en beaucoup plus forts termes des principes de la religion naturelle. Il n' aura point de syndérese, parce qu' il n' aura pas occasion de faire mal à personne. Les maximes de justice qui seront dans son coeur, n' auront point d' exercice, n' ayant point d' objet. Peut-être même qu' il demeurera enseveli dans une léthargie d' esprit, qui lui permettra à-peine de faire réflexion sur ce qu' il voit. Mais toujours est-il certain

qu' il aura une religion, dès que le sens commun s' exercera en lui ; qu' il lui sera naturel de croire, que tout ce qu' il voit ne s' est pas fait de lui-même ; qu' il sera capable de religion, dans le même sens qu' il est capable de société, c' est-à-dire, par une disposition naturelle ; que le germe de la religion est dans son coeur, aussi-bien que le germe de la société ; que comme la politique travailleroit en vain pour réunir les hommes sous les loix du gouvernement civil, si les hommes n' étoient

p228

nés pour la société ; aussi l' on feroit de vains efforts pour leur enseigner des religions, s' ils n' y étoient naturellement disposés par les principes de la religion naturelle. La nature nous fournit les liens qui nous attachent les uns aux autres. Elle nous fait voir par expérience, que nous ne pouvons nous passer d' eux. La nature nous fournit aussi les liens qui nous attachent à Dieu. Elle nous fait connoître par un instinct du sens commun, que nous ne pouvons nous passer de lui. La diversité des gouvernemens civils n' empêche point l' uniformité des penchans qui nous disposent à la société et à l' union. La diversité des religions ne détruit point aussi l' uniformité des principes qui nous disposent à la religion. Les passions diversifient la religion : elles diversifient aussi la société. Le plus mauvais gouvernement suppose néanmoins l' union des hommes, comme une condition sans laquelle il ne peut subsister. La superstition suppose aussi la religion naturelle, sans laquelle il est impossible qu' elle subsiste ; parce que comme le mauvais gouvernement n' est qu' une union ou une société mal-dirigée, la superstition n' est aussi que la religion naturelle mal-tournée et se portant à de faux objets. Considerations qui sont, à mon avis, assez propres à détruire non seulement la difficulté que nous avons marquée, mais encore plusieurs autres.

SECTION 3 CHAPITRE 1

p229

Si nous ne jettons les yeux que sur les nations qui ont surpassé les autres en gloire et en prospérité, et que nous veuillions bien remonter dans les siècles passés, nous ne trouverons rien dans le monde qui n' afflige nôtre esprit, et qui ne confonde nôtre raison. Nous trouverons que les grecs, les plus polis et les plus civilisés qui soient parmi tous les peuples de la terre, bâtissent des autels à l' envie et à la discorde ; que les égyptiens, qui se vantent d' avoir communiqué leurs lumières à la Grece, cherchent l' objet de leur culte parmi les herbes qui croissent dans leurs jardins ; et que les romains adorent la fièvre, et qu' ils encensent aux divinités qu' ils ont menées en triomphe. Ce désordre est général. Toutes les nations

p230

qui tiennent quelque rang dans le monde, conçoivent la divinité divisée et multipliée en cent vertus ou providences particulières, corporelle, bornée, produite, foible, misérable, ambitieuse et deshonorée de mille vices ; ce qui est sans doute le comble de l' extravagance. Nous trouvons néanmoins au milieu de cette multitude, quelques hommes à qui l' on donne le nom de philosophes, qui se moquent des grossières imaginations du vulgaire : et de ces derniers, les uns ne savent ce qu' ils doivent croire, et sont tentés de douter de toutes choses par le peu de certitude qu' ils trouvent dans leurs spéculations ; les autres faisant un meilleur usage de leurs lumières, viennent à reconnoître qu' il n' y a qu' un dieu qui a fait tout et qui gouverne tout. Encore ceux-ci ne laissent-ils pas de mêler des imaginations monstrueuses à cette idée de l' unité et de la parfaite souveraineté de Dieu, qui est

le premier et plus évident de tous les principes ; et l' on en voit si peu qui puissent persister dans une connoissance pure et saine de la divinité, qu' ils ne font point de nombre : car pour le général, il est enseveli dans une superstition déplorable. Mais lors que nous ne voyons dans le monde qu' ignorance, superstition, mystères impurs, imbécillité dans les peuples, imposture dans les pontifes, incertitude

p231

dans les philosophes, des hommes qu' on deïfie après la mort, des bêtes qu' on érige en divinités, des divinités dont on fait des bêtes, le crime changé en devoir, et les principes de la religion naturelle servant à flater l' orgueil, ou à nourrir l' impiété des hommes ; nous trouvons dans un coin de la terre obscur et inconnu, un peuple de sages et de philosophes, s' il m' est permis de parler ainsi, qui ont de plus beaux sentimens de la divinité, que Socrate et que Platon, et qui portent l' idée de la vertu beaucoup plus loin que les stoïciens ne l' ont jamais portée.

Les juifs se représentent la divinité comme un etre éternel, infini, un et simple, tout parfait, tout-puissant, souverainement saint et heureux, indépendant de lui-même, et duquel toutes choses dépendent. Ils lui rendent leurs hommages. Ils lui attribuent tout le bien qu' ils reçoivent. Ils prennent sa loi pour règle de leur conduite. Ils font profession de lui soumettre leur esprit et leur volonté, et de renoncer à leurs mauvais désirs pour l' amour de lui. Que sera-ce que cela ? Est-ce que les juifs sont plus polis que les autres peuples ? Nullement : ils sont beaucoup plus grossiers à tous les autres égards. Est-ce qu' ils sont exempts des passions qui font le penchant ordinaire qu' on a pour la superstition ? Mais si cela est, à quoi attribüerons-nous cette merveille, la plus grande

p232

qui puisse être conçûë ? Dira-t-on que les juifs étoient descendus d' Abraham, qui acquit la connoissance du vrai Dieu par la considération de la nature ? Les ismaélites et les iduméens se vantent du même avantage. Croira-t-on que c' est par hazard que les patriarches ont acquis la connoissance du vrai Dieu ? Ce seroit là un hazard bien judicieux, bien constant et bien sage. D' ailleurs, la difficulté n' est pas tant à savoir comment les juifs ont acquis la connoissance du vrai Dieu, qu' à nous dire comment cette connoissance a pû se conserver au milieu d' eux pendant plusieurs milliers d' années, sans que le tems qui change tout, les révolutions de leur état, l' exemple des nations voisines, l' autorité de ces peuples ausquels ils obeïssent de tems en tems, et les passions de leur coeur, plus puissantes que tous ces principes, et plus capables de changer la religion en superstition, ayent pû éteindre la connoissance du vrai Dieu au milieu d' eux.

Est-ce donc que cette nation si méprisée des autres, seroit la dépositaire de cette révélation que nous cherchons ? Elle le prétend ainsi : mais il faut voir ce qui en est. Et pour cela nous devons examiner I si cette révélation qu' elle nous montre, a des caracteres de vérité et de divinité qui nous persuadent qu' elle vient de Dieu.

p233

li si, supposé qu' elle ait Dieu pour son principe, nous ne pouvons pas nous assûrer, et même sans autre examen, qu' elle ne peut jamais être une source d' erreur et d' illusion pour nous, et que Dieu qui l' a donnée, est intéressé à la conserver par sa providence. Iii si les moyens dont la sagesse divine s' est servie pour nous conserver cette révélation, sont d' une telle nature, qu' il soit entièrement impossible qu' elle ait esté altérée essentiellement, ou qu' elle se soit perdue. Iv si l' incrédulité ne peut point concevoir sur ce sujet des soupçons qui méritent d' être considérés.

On espère que la vérité recevra un grand jour de ces quatre espèces d'examen dans lesquels nous allons entrer.

SECTION 3 CHAPITRE 2

La révélation des juifs ne peut être humaine, ou divine, sans que les livres qui la contiennent aient un caractère divin, ou humain. C'est par cette recherche qu'il faut commencer : et pour le faire avec succès, on remarquera d'abord, qu'on ne peut assigner que cinq espèces de docteurs qui aient enseigné quelque chose aux hommes. Il y a les docteurs de la volupté, s'il

p234

m'est permis de parler ainsi, qui se sont fait une étude de flatter la luxure et la sensualité des hommes ; tels qu'étoient ces poètes grecs et latins, à qui l'on est redevable de tant de fables et de fictions agréables. Il y a les docteurs de l'orgueil ; tels que sont ceux qui entretiennent la vanité des hommes, soit en les représentant plus grands et plus parfaits qu'ils ne sont, soit en les excitant à sacrifier tout à la gloire, soit en leur enseignant l'usage de certaines vertus, qui ne sont qu'un orgueil tourné et mis en oeuvre d'une certaine manière. Il y a les docteurs de la curiosité, qui sont ces contemplatifs qui s'attachent aux sciences spéculatives, et qui ne connoissent que pour connoître. Il y a des docteurs assez nécessaires à la société, qui sont ceux qui ont étudié l'art de gouverner les peuples, et qui l'ont enseigné aux autres : ce sont les docteurs de la politique. Enfin il y en a, et même parmi les payens, qui se sont élevés plus haut encore, et qui ont enseigné la pratique de la vertu : ce sont les docteurs de la morale. Mais il faut remarquer deux caractères qui sont essentiels à cette dernière espèce de docteurs, lors que ce sont des docteurs purement humains. La première est, que si ce n'est pas dans les choses mêmes qu'ils disent que paroissent leurs foiblesses et leurs passions, c'est toujours dans la manière

dont ils s' expriment. Les ouvrages de Seneque sont remplis d' un tres-grand nombre de beaux préceptes et de maximes de vertu : mais l' on peut s' appercevoir, que cet homme n' a le plus souvent pensé qu' à se faire honneur en écrivant ; et quand il n' y auroit que son étude à donner un tour fin et agréable à ses pensées, et cette affectation éternelle de bel esprit ; cela suffiroit pour le faire connoître. Platon ayant des idées de la divinité plus justes et plus saines que le vulgaire, n' ose découvrir ses sentimens, et ne s' en ouvre qu' à ses amis, auxquels il apprend que quand ses lettres feront mention de plusieurs dieux, c' est qu' il se moque ; mais que lors qu' il parle de Dieu, il parle sérieusement. Socrate allant à la mort, ignore s' il va vers le bien, ou vers le mal, tant il est chancellant dans ses opinions. Et à-peine peut-on lire une page de l' auteur le plus sage et le plus épuré qui fût jamais, sans y voir quelques marques de foiblesse ou d' affectation.

Mais voici un autre défaut qui est ordinaire à ceux qui ont écrit de la morale avec le plus de sublimité ; c' est qu' ils ne tendent qu' à élever le sage, ou tout-au-plus la vertu.

Comme toutes les divinités que les payens connoissoient, étoient vitieuses et dérégées, ceux qui ont eu le plus de bon sens parmi eux, ont bien senti qu' ils ne pouvoient

pas tirer de fort puissans motifs de vertu de la considération de ces dieux plus méchans que les hommes. Ils ont donc esté contraints d' avoir recours aux attraits et à la beauté de la vertu même ; et ne pouvant la faire aimer pour l' amour de ces divinités vitieuses dont on leur avoit parlé, ils ont tâché de la faire aimer et respecter pour elle-même.

Mais ils se sont grossièrement trompés en cela ; puis que la vertu ne sera qu' un corps mort, si on lui ôte le rapport essentiel qu' elle

a avec la divinité ; et que les hommes qui se vantent d' aimer la vertu pour la vertu même, ne font que se rendre coupables d' une belle idolâtrie.

C' est une extravagance, que de mépriser les richesses pour les mépriser, se priver du plaisir seulement pour s' en priver, ou s' exposer aux dangers seulement pour s' y exposer. La vertu consiste à faire ces efforts sur soi-même, lors qu' on le doit, lors qu' on y est obligé : de-sorte que Dieu étant le grand principe de tous nos devoirs et de toutes nos obligations, la véritable vertu ne peut bien être conçûë sans un rapport avec Dieu.

Il n' est pas bien difficile de s' appercevoir, que les livres qui contiennent la révélation des juifs, sont tout-à-fait éloignés d' avoir aucun de ces caracteres. On ne dira point qu' ils nourrissent la volupté et la luxure

p237

des hommes, ni qu' ils flatent leur orgueil, ni qu' ils satisfassent à la vaine curiosité des savans, en révélant quelque principe inconnu dans les sciences ; ni qu' ils donnent des règles aux princes et aux rois du monde pour regner avec gloire.

Car bien qu' il y ait des loix politiques parmi celles qui sont contenûes dans les livres de Moïse, on sait qu' elles ne sont que les premières et plus justes déterminations de la loi naturelle, qu' elles ne font qu' un point auprès du corps de leur révélation, et qu' elles tendent à glorifier par la politique la divinité qui étoit le souverain magistrat dans la république d' Israël : au-lieu que les loix humaines tendent à établir le repos et la gloire de l' estat par la religion.

Enfin la révélation des juifs ne fait point de la vertu un vain fantôme, une divinité aimable pour elle-même. Elle ne veut point qu' on imite ces superbes stoïciens, qui au-lieu d' aimer la vertu pour l' amour de la divinité, ne l' aimoient que pour avoir occasion de se préférer aux

dieux par la possession de la vertu, en
faisant une haute profession de croire que
le sage étoit au dessus de Jupiter.
Mais on s' exprimeroit foiblement, si
l' on se contentoit de dire, que les livres
qui contiennent la révélation des juifs,

p238

n' ont pas ce caractere. On ne peut s' empêcher
de reconnoître qu' ils ont le caractere
opposé. Au-lieu de flater la volupté, on
l' y détruit, on la coupe dans sa racine,
aussi-bien que l' injustice, l' intérêt et les
autres passions, en défendant de convoiter.
Au-lieu d' y flater nôtre orgueil, on l' y
détruit par l' idée distincte qu' on nous y
donne de nôtre misère et de nôtre corruption
opposées à la majesté et à la bonté de Dieu,
qui sont sans doute de tous les objets les
plus capables d' humilier les esprits superbes.
Au-lieu de nourrir la vaine curiosité
de ces savans, qui ne connoissent que pour
connoître, nous apprenons que cette science
n' est que vanité et que rongement d' esprit.
Au-lieu des raffinemens de la politique,
nous y trouvons une aimable simplicité
de moeurs qui y est proposée en
exemple et recommandée par tout, aussi
contraire à l' habileté des hommes du siècle,
que la lumière l' est aux ténèbres.
Enfin au-lieu de nous faire aimer la vertu
pour l' amour d' elle-même, ou par des motifs
pris de la gloire qui se trouve à la
pratiquer ; voici des docteurs qui montant plus
haut, nous font aimer la vertu pour l' amour
de Dieu : caractere remarquable qui les
distingue de tous les autres docteurs.
En vérité, l' on ne peut considérer sans
quelque espèce d' indignation, que des
gens qui ont le goût si fin et si délicat

p239

pour connoître le génie de chaque chose,
et pour juger du caractere de chaque
auteur particulier, lors qu' il s' agit des lettres
humaines, tombent dans une ignorance et

dans une stupidité volontaire, lors qu' il s' agit d' appercevoir ces caracteres qui distinguent sensiblement l' ecriture des juifs de tous les livres humains ; et sur tout cette piété incomparable, si constante, si semblable à elle-même, qui parle toûjours de Dieu et qui ne parle que de Dieu, qui regarde comme perdu tout ce qui s' éloigne de Dieu, et qui prend tous les motifs de ses exhortations de Dieu, qui nous enseigne que tout vient de Dieu, et que nous devons tout rapporter à Dieu, nos corps, nos ames, nos paroles, nos actions, nos biens, nôtre tems, nôtre vie ; cette révélation n' étant qu' un amas d' exemples, de préceptes et d' exhortations, qui tendent tous à nous obliger de glorifier nôtre Dieu, en vivant bien pour l' amour de lui. On ne voit point d' affectation ni de foiblesse dans la manière dont ces livres sont écrits, non-plus que dans les choses qu' ils contiennent. Vous ne remarquez point que ces auteurs se piquent de faire paroître de l' esprit ou de l' érudition ; qualité qui semble presque essentielle à tous les autres. Ils ne se donnent pas de la peine pour plaire à leur lecteur : et ils paroissent infiniment éloignés d' écrire pour la gloire.

p240

Ce caractere est constant et perpétuel non dans un seul livre de l' ecriture des juifs, mais dans tous les livres qui composent le vieux testament ; et lors qu' un auteur humain a de la peine à cacher ses passions, ou à s' empêcher de se découvrir dans le plus petit livre qu' il compose, on voit ici une longue suite d' auteurs, qui ayant vécu en de tres-différens siécles, écrivent non-pas un seul livre, mais plusieurs livres, où non seulement vous ne trouvez aucune trace des foiblesses et des passions humaines, mais où vous voyez regner l' esprit de la douceur, de la piété, du désintéressement, et d' une aimable et vertueuse simplicité, qui montre bien que le coeur de ces écrivains admirables a esté échauffé d' un autre feu que de celui

des passions humaines, et éclairé d' une autre lumière que de celle qui se mêle avec ces passions. Ils disent tout avec autorité, sans rien craindre, et comme en étant parfaitement assurés. Ils ne paroissent animés que du dessein de glorifier Dieu. Vit-on jamais un plus beau caractere ?

Non seulement leur manière de parler et d' écrire n' est point comme celle des hommes du siècle, affectée, recherchée, pleine de subtilité et de raffinement, ou accompagnée de timidité et de doutes, roulant toute sur le tour, l' expression, l' arrangement des pensées, la disposition adroite et ingénieuse

p241

des choses : mais ils s' expriment avec une simplicité qui est proportionnée à la portée de tous les hommes. Comme c' est de Dieu qu' ils parlent, il faut qu' ils disent des choses sublimes et magnifiques : mais comme c' est à des hommes et à toute sorte d' hommes qu' ils parlent, il a esté nécessaire que leur langage fût simple et naïf. Les idées qu' ils nous donnent de Dieu sont si grandes, que tout est bas et rampant auprès de ces divines descriptions ; et si l' on en doutoit, on n' auroit qu' à comparer le livre de Job, les révélations d' Esaïe, ou les pseumes de David, avec tout ce que les esprits les plus élevés du paganisme ont pensé de la divinité : mais en même tems il faut avoüer, que jamais auteurs ne s' expliquèrent d' une manière si simple et si populaire. Certainement, si ces docteurs étoient comme les autres, ils s' exprimeroient plus noblement, ayant assez d' esprit pour penser des choses si grandes ; ou ils penseroient bassement, n' ayant pas assez d' esprit pour s' exprimer d' une manière plus élevée.

SECTION 3 CHAPITRE 3

p242

Non seulement on voit un caractère fort extraordinaire et fort surprenant dans l'écriture des juifs, mais on y trouve les doutes de la raison éclaircis, et les mouvements de la conscience satisfaits : et si la raison et la conscience viennent de Dieu, on aura de la peine à concevoir, que la révélation des juifs puisse avoir un autre principe.

L'âme de l'homme se plaint qu'on lui enseigne mille choses peu nécessaires. Elle connaît les règles de l'éloquence, les maximes de la politique et de la jurisprudence, les lois de la guerre. Elle n'ignore pas les beaux arts. Elle a pénétré dans les secrets des sciences : et si elle ne connaît pas toutes ces choses à-fond, elle en a une connaissance suffisante, et assez proportionnée à son état. Mais elle ignore tout ce qui la regarde. Elle ne sait ni d'où elle vient, ni où elle va, ni qui l'a mise dans ce monde, ni pour quelle fin elle y est, ni quelle est l'origine de ce monde qu'elle habite. Elle trouve en elle-même des contrariétés incompréhensibles, un cœur rebelle à ses

p243

loix, une loi qui combat les penchans du cœur. Qui l'éclairera dans ces effroyables obscurités ? Tous les docteurs qu'elle consulte augmentent ses doutes par la manière douteuse et timide dont ils s'expliquent, par les contradictions dans lesquelles ils tombent, ou par l'extravagance de leur philosophie. Qu'elle consulte la révélation des juifs, elle sera satisfaite. La raison ne sauroit se persuader qu'il y ait une éternité, ou, comme veulent quelques-uns, un nombre presque infini de siècles que la société des hommes subsiste. La nouveauté des arts et des sciences nous montre la fausseté de ces opinions. La révélation des juifs vous enseignera la même chose.

La raison a beau étudier le mouvement de la matière, elle ne conçoit point et ne concevra jamais que le mouvement puisse produire la pensée, ou que la pensée puisse

sortir du mouvement. Elle nous conduit à croire, que ce qui pense en nous est différent de ce qui est matériel ; que ce qui pense n' ayant aucunes parties, ne sauroit estre dissous ; et que n' estant point d' une nature à être dissous, il est immortel ou incorruptible en soi. Lisez la révélation judaïque : elle vous enseignera que l' ame et le corps ont une source et une durée fort différente ; que l' un a été pris de la terre, au-lieu que

p244

l' autre est venu de Dieu ; et qu' aussi l' un retourne à Dieu qui l' avoit donné, pendant que l' autre se résout en la terre qui est son élément.

Nôtre raison et nôtre conscience nous enseignent que nous sommes méchants et corrompus ; que Dieu n' est point l' auteur de cette malice qui viole la loi naturelle.

Consultez l' ecriture des juifs : elle vous apprendra plus distinctement toutes ces vérités.

La nature nous avoit appris qu' il y a un dieu ; que Dieu est juste, bon et sage ; qu' il y a une religion ; que la religion naturelle a Dieu pour son principe ; que cette religion est devenue inutile, les hommes s' étant corrompus et abandonnés à leurs propres égaremens ; et que si Dieu a voulu se conserver quelques adorateurs dans le monde, il a dû se faire connoître une seconde fois, et ajouter une révélation à celle de la nature. Et qu' est-ce que l' ecriture des juifs, si ce n' est une excellente confirmation de toutes ces vérités ?

La raison s' apperçoit de ses propres égaremens, lors qu' elle voit dans le paganisme l' abus prodigieux qu' elle a fait de ses lumières. La révélation judaïque corrige ces fausses idées, et cela par l' aveu des Socrates et des Platons, qui avoient puisé dans les livres des juifs, ce qu' il y avoit de meilleur et de plus sain dans leur philosophie,

p245

comme les antiquaires l' ont tant de

fois montré.

Il est certain que la nature, j'entends la nature raisonnable, nous porte à nous aimer nous-mêmes, à aimer le prochain, et à aimer Dieu. Celui qui a un cœur, doit sentir toutes ces vérités. La corruption avoit mis le dérèglement dans l'ame des hommes à ces trois égards. Ils s'aimoient mal, c'est-à-dire, par rapport à de faux biens. Ils aimoient mal le prochain, ne s'unissant avec lui que par intérêt, par politique, ou par crainte. Ils n'aimoient point Dieu, puis qu'ils ne le connoissoient point par malice ; ou que le connoissant, ils ne vouloient point le glorifier. Considérez la révélation judaïque : elle remédie à tous ces désordres. Elle nous apprend à nous aimer comme il faut, puis qu'elle règle les désirs et les prétentions de l'amour propre par la justice et par la tempérance. Elle condamne les mauvais principes de l'union que nous avons avec les autres, comme l'injustice, l'intérêt, etc. Et elle nous oblige à nous attacher à eux par la charité, qui est le lien le plus solide de la société humaine. Enfin elle nous commande d'aimer Dieu par dessus toutes choses, de tout notre cœur, de toutes nos forces et de tout notre entendement : et par là elle établit solidement le principe général de nos devoirs, coupe la racine à tous les vices, et produit l'ame de toutes les vertus.

p246

Chaque chose a sa fin et son centre. Le centre où aboutissent toutes les veues de la politique, c'est le bien et la prospérité de l'état. Le centre où aboutissent toutes les passions humaines, c'est le plaisir, qui se diversifie en une infinité de manières. Le centre où aboutissoit la théologie des payens, étoit de flater l'homme, en lui montrant des divinités faites comme lui. Mais le centre où aboutissent toutes les idées, tous les exemples, tous les préceptes, toutes les histoires, toutes les exhortations contenues dans l'écriture des juifs, c'est la véritable piété et la gloire de Dieu.

Or ce qui montre mieux que c' est un caractere incontestable de sa vérité, c' est qu' il se trouve que la fin de l' homme est la même que celle de la religion judaïque, et la fin de la religion judaïque la même que celle de l' homme.

Cet homme ne peut être fait que pour satisfaire sa cupidité dans le monde, ou pour s' acquitter de ses devoirs. Il n' est point destiné à satisfaire sa cupidité, puis que celle-ci s' attache à deux objets généraux, qui ne répondent ni l' un ni l' autre à sa destination. Ces deux objets sont le plaisir et la gloire. Le premier est double. Il y a le plaisir des sens et le plaisir de l' esprit. Bien-loin que l' homme ait été fait pour goûter le plaisir des sens, on peut dire que le plaisir des sens se rapporte lui-même à la

p247

conservation de l' homme ; étant évident que Dieu n' a attaché le plaisir au manger et au boire, qu' afin que nous reïtérions l' usage des alimens qui nous nourrissent ; et que l' autre espèce de plaisir sensuel se rapporte à la propagation du genre humain. Pour le plaisir de l' esprit, c' est une espèce d' encouragement ; la satisfaction qu' une bonne action nous inspire, nous animant à pratiquer constamment la même vertu, comme chacun le conçoit sans peine.

L' amour naturel de l' estime a été mis dans nôtre coeur, pour nous empêcher de nous associer avec les bêtes, et pour nous porter aux actions louables : et personne ne dira qu' il enferme la dernière fin de l' homme ; la nature elle-même, qui nous apprend à cacher le désir que nous avons d' être estimés, nous faisant assez connoître que nous sommes destinés à autre chose. Cependant le plaisir et la gloire sont les deux biens généraux qui font l' esprit et le sel de tous les autres par rapport au coeur des hommes, ou plutôt qui font ce que nous appellons dans l' idée confuse, *le monde* ; étant certain que les objets de la terre ne paroissent sous la forme de biens, qu' autant qu' ils sont agréables ou glorieux, ou

qu' ils sont le fondement de la gloire et du plaisir, tels que sont la vie et la santé. D' où il est aisé de conclurre, que le monde qui fait le but de la cupidité, ne fait pas

p248

celui de l' homme ; ou, si vous voulez, que la cupidité n' est qu' un dérèglement de nôtre ame, qui met la fin où il falloit mettre le moyen, et le moyen où il falloit mettre la fin.

Les hommes se ravalent avec trop d' indignité, lors qu' ils ne voyent point que le monde est pour eux, sans qu' ils soient eux-mêmes pour le monde, et qu' ils ne doivent point faire leur centre et leur dernière fin de ce qui tend uniquement à les réveiller, ou à les conserver, tels que sont le plaisir et la gloire.

Cependant ce désordre étoit devenu général. Les stoïciens eux-mêmes, qui faisoient profession de s' élever au dessus des autres par la sublimité de leur morale, alloient d' autant plus finement à l' estime et à la considération, que c' estoit par le mépris même de l' estime et de la considération qu' ils y alloient. Que si l' on considère le désintéressement d' un Caton, qui sacrifioit tous ses plaisirs au bien de sa patrie, jusqu' à laisser croître sa barbe, marcher toujours pieds nuds, manger debout, et ne vouloir point coucher dans un lit, aussi-tôt qu' il vit la république troublée par les guerres de César et de Pompée ; on trouvera d' abord quelque chose de beau et d' héroïque dans cet exemple. Mais considérez à qui c' est que cet homme donnoit ses soins et ses inquiétudes, et vous verrez que c' est à

p249

un corps d' injustes et de tyrans, qui tendoient à s' élever sur les ruïnes des autres nations. Qu' importe donc de tendre soi-même au plaisir et à la gloire comme à sa dernière fin, ou de donner tous ses soins à un corps de personnes qui ne tendent à autre

chose ?

Il est donc vrai, que les hommes s' étoient fait une dernière fin qui n' étoit point leur dernière fin. Jamais livre ne les avoit désabusés véritablement à cet égard. Jamais docteur n' avoit entrepris de corriger ce désordre. Jamais les hommes n' avoient bien conçu qu' il fallût aller plus avant. Ils croyoient qu' il falloit tout donner à leur intérêt. Ceux qui s' élevoient un peu davantage, faisoient profession de rapporter tout au bien de l' état : l' amour de la patrie étoit le grand principe qu' ils affectoient de suivre, encore qu' il ne fut ordinairement qu' un chemin plus sûr et plus couvert, que l' amour propre prenoit pour aller à la considération, à la gloire et aux dignités. Quelques-uns ayant voulu s' élever jusqu' à aimer la vertu pour elle-même, en ont fait l' idole de leur orgueil.

L' écriture des juifs seule entre toutes les écritures qui eussent jamais paru, s' élevant en-effet au dessus des passions, nous enseigne que tout doit se rapporter à la gloire de Dieu ; et la politique doit être soumise à la religion, et non la religion à la politique ;

p250

que la vertu se rapporte à la divinité, et non la divinité à la vertu ; que la fin de chaque homme est celle de la société, et la fin de la société celle de chaque homme, qui consiste à glorifier son auteur.

Qu' on philosophe tant qu' on voudra sur la dernière fin des hommes, on sera contraint d' entrer dans l' un ou dans l' autre de ces deux sentimens : qu' on les a formés sans dessein, qu' ils n' ont point de destination ; ce qui détruit la sagesse du créateur, et anéantit par conséquent la vérité de son existence fondée sur l' idée de sa sagesse : ou que l' homme, sa vie, sa santé, les alimens qui entretiennent sa santé et sa vie, le plaisir qui est attaché à ces alimens, l' amour de soi-même, le désir de l' estime, tout ce qui nous excite à la vertu, avec la vertu elle-même, se rapportent à la gloire de celui qui est le principe de tous nos devoirs, comme

l' auteur de nôtre être, et que nous ne devons cesser de glorifier, parce qu' il ne cesse de nous faire du bien.

On n' a qu' à se souvenir ici de tout ce qui a esté dit sur le sujet de la religion naturelle ; et l' on ne pourra se dispenser de regarder la révélation des juifs comme son rétablissement, comme l' on est forcé de demeurer d' accord, que le paganisme en est la corruption. Cependant, comme il n' est pas possible que Dieu se révèle, sans qu' il frappe l' esprit

p251

des hommes par des merveilles qui caractérisent sa révélation, ces premières marques de divinité que nous avons marquées, sont soutenues par des miracles et des prophéties, qui étant des ouvrages surnaturels, servent à nous faire connoître, que celui qui se manifeste est le maître de la nature. Les miracles sont des faits contestés, et il n' est pas tems encore de les mettre en veüe : mais les prophéties sont des preuves sensibles et parlantes qui ne sauroient nous tromper, puis que leur évidence dépend de leur accomplissement, et d' un accomplissement qui doit nous estre connu.

SECTION 3 CHAPITRE 4

Toute l' ecriture des juifs n' est, pour ainsi dire, qu' un tissu de prophéties. Noé maudissant Cham père de Canaan, prédit ce qui arrivera aux descendans de ce dernier. Jacob mourant prévoit la manière dont ses enfans seront partagés dans la terre de Canaan, et quelle sera la condition de chaque tribu. Moïse annonce l' idolâtrie et la superstition, à laquelle le peuple d' Israël devoit s' abandonner après sa mort.

p252

Esaïe prédit la venue et la prospérité de Cyrus, cent ans avant la naissance de celui-ci. Il y a divers prophètes qui marquent la prochaine arrivée des babyloniens,

et la servitude du peuple de Dieu. Jérémie prédit qu' elle ne durera que 70 années. Daniel marque la dernière et effroyable ruine de Jérusalem par les armées romaines, et divers autres événemens qui ne sont guères moins remarquables. Et tous les prophètes, sans exception, depuis Moïse jusqu' à Malachie, annoncent la vocation des payens, et prédisent cet événement accompagné de circonstances tout-à-fait remarquables.

Nous nous engagerions dans une longueur infinie, si nous voulions maintenant examiner tous ces oracles à-part. Il suffit de choisir deux ou trois prophéties bien circonstanciées, qui nous feront juger du caractère des autres, si nous les examinons avec soin. Daniel nous les fournira telles que nous les souhaitons.

Le songe de Nebukadnetsar est assez connu, et peu de gens ignorent l' interprétation que Daniel lui en donna. (...).

p253

Il n' est pas bien difficile de s' appercevoir, que cet oracle nous met devant les yeux les quatre grandes monarchies qui ont affligé le peuple de Dieu depuis le déluge jusqu' à Jesus Christ, à la venüe duquel elles ont pris fin ; qui sont l' empire des assyriens, celui des médes, celui des perses, et celui des grecs ; que le fer représentant la quatrième monarchie, nous représente la force prodigieuse de l' empire des grecs, lequel

p254

presqu' en un instant brisa toutes les autres puissances ; que le mélange du fer et de la terre représentant la division de cet empire, nous fait assez connoître ce qui arriva, lors qu' après la mort d' Aléxandre, les grands ayant partagé ses conquêtes, il se forma diverses dominations moins puissantes que la première ; et que les divers mariages par lesquels les rois d' Egypte s' unirent avec ceux de Syrie, sans pourtant

que cette union fût jamais ni solide, ni durable,
répondent assez bien à la terre
de la statüe, qui ne peut s' unir avec le
fer ; et nous verrons dans la suite, que
la pierre qui fut coupée sans main d' une
montagne, et qui brisa la statüe, enferme
sous une image mystérieuse, une
prophétie qui a eu son accomplissement.
Nous pouvons joindre au songe de Nébukadnetsar,
une vision qu' eut Daniel lui-même,
et qu' il décrit en ces termes. (...).

p256

Il ne se peut rien de plus
circonstantié que cette prophétie, et il ne
se peut rien aussi de plus exactement accompli.
Car il est vrai, qu' après la monarchie des
assyriens, s' éleva celle des médés et des
perses, qui tantôt sont considérés comme formant
deux divers empires, et tantôt comme
n' en faisant qu' un seul, dont ces deux peuples
étoient comme les deux cornes. *l' une
étoit plus haute que l' autre*, parce que les
perses furent plus puissans que les médés.
la plus haute corne s' avançoit en arrière,
parce que l' empire des perses s' étendit vers
l' orient et vers les lieux opposés à celui où
étoit Daniel, lors qu' il eut cette vision. *ce
bélier heurtoit de ses cornes contre l' occident,
le septentrion et le midi*. c' est-à-dire,
que les perses avoient des guerres continuelles avec
les grecs qui étoient du costé d' occident,
avec les scythes qui habitoient vers le septentrion,

p257

et avec les égyptiens qui occupoient
le midi ; ce qui ne peut être ignoré
par tous ceux qui ont quelque connoissance
de l' histoire. *aucune bête ne pouvoit subsister
devant le bélier*. c' est qu' il n' y avoit
point de peuple qui pût résister à la puissance
des perses. *ce belier faisoit sa volonté, et
se faisoit grand*. cela veut dire, que l' empire
des perses s' augmentoit chaque jour, lors
que les macédoniens arrêterent le cours de
ses prospérités. La monarchie des macédoniens

nous est représentée dans cette prophétie, *comme un bouc venant d' occident*, parce que la Grece étoit à l' occident de la Perse où allèrent les macedoniens. *il paroissoit venir sur le dessus de toute la terre*. c' est que les macédoniens s' avançant pour combatre Darius, se rendoient les maîtres de toutes les provinces qui étoient à leur droite et à leur gauche. Il est dit que *ce bouc ne touchoit point à la terre* . Cela marque la rapidité de ses conquestes. (...). Chacun conçoit sans peine, que ce ne peut estre là qu' Aléxandre Le Grand. *le bouc courut contre le belier, et brisa ses deux cornes*. cela signifie les batailles que les macédoniens gagnèrent en si peu de tems contre les perses, dont ils renversèrent l' empire. *et nul ne pouvoit delivrer*

p258

le bélier de sa puissance. cela nous marque les efforts inutiles qu' on fit pour résister aux armes des macédoniens. *alors le bouc d' entre les chèvres devint fort grand*. l' empire des macédoniens s' accrut extrêmement, lors qu' après la mort de Darius, ils eurent vaincu Porus et subjugué les indiens. *mais si-tôt qu' il fut devenu grand, sa grande corne fut rompüe*. l' armée des macédoniens ne fut pas plutôt de retour de l' expédition des Indes, qu' Aléxandre Le Grand mourut. *de cette corne il en crut quatre apparentes vers les quatre vents des cieux*. les successeurs d' Aléxandre ayant fait entre eux le partage de ses conquêtes, qu' ils usurpèrent d' abord sous le titre de gouvernemens, ils se divisèrent, et par leur division ils établirent quatre monarchies principales, qui furent celle d' Egypte vers le midi sous les ptolomées ; celle de la Thrace, du Pont, de la Cappadoce et de l' Asie Mineure sous Lysimachus et ses successeurs vers le nort ; celle de Syrie à l' orient sous les séleucides ; et enfin celle de Macedoine sous des rois de diverses familles vers l' occident. Il y eut, à-la-vérité, d' autres petits estats qui se formèrent de l' empire d' Aléxandre : mais il n' y eut que ces quatre royaumes

qui fussent bien considérables ; ce qui répond à cette expression, (...).

p259

Antiochus surnommé l' illustre, sorti des rois de Syrie ou des séleucides, qui tenoient un de ces quatre royaumes, s' agrandit par les guerres qu' il eut avec les égyptiens qui étoient vers le midi, avec les parthes qui étoient à l' orient de la Syrie, et avec la Judée, qui est appelée dans l' écriture le païs de noblesse, Jerem 3 Ezech 20. (...). Il ne faut que lire l' histoire des macchabées, pour voir que tout cela s' accomplit fort exactement en la personne d' Antiochus l' illustre : ou, si l' on veut, il ne faut que considérer l' interprétation qui en est donnée à Daniel, et qui paroît plutôt historique que prophétique. Le tems du regne d' Antiochus y est décrit en ces termes : (...). Car il est vrai que la monarchie des séleucides fut bientôt après détruite par les romains. Son naturel est décrit dans cette prophétie, tel qu' il nous est représenté par Tite Live, Polybe, etc. (...). Il est prédit qu' il fera la guerre aux juifs, et qu' il les opprimera, lors que l' oracle ajoûte, (...). Ses succès et ses avantages

p260

acquis par la ruse et par la fraude, nous y sont encore représentés ; (...). Sa mort enfin et le genre de sa mort rapportés dans le livre des macchabées, s' y trouvent assez bien marqués dans ces dernières paroles : (...). Celui qui ne sera pas satisfait de toutes ces prophéties, n' a qu' à lire celle qui est contenüe au chap. 9 du livre de Daniel. Sa longueur nous empêche de la rapporter. Là il trouvera la naissance de la monarchie des grecs, sa décadence par la mort d' Aléxandre, la naissance des quatre grandes monarchies qui se formèrent du débris de celle-là, les guerres qui furent en-suite entre les ptolomées et les séleucides, leurs trêves, leurs accords, leurs mariages, leurs progrès,

leurs défaites, leurs alliances, les efforts d' Antiochus contre le peuple saint, et enfin la ruïne des successeurs d' Aléxandre, et la fin des empires qui avoient affligé le peuple de Dieu. On n' a qu' à comparer cette prophétie de Daniel avec Tite Live, Justin, Polybe, etc. Et l' on doutera, si le prophète ne mérite pas, aussi-bien qu' eux, la qualité d' historien. Il n' est point nécessaire qu' on s' arrête

p261

ici à des minuties de critique : nous raisonnons par le gros de la prophétie, qu' on ne peut douter qui ne soit claire et exactement accomplie. C' est aux incrédules à dire ce qu' ils en pensent.

Porphyre parlera pour tous. Il soûtient que le livre de Daniel est supposé, et que les prophéties qui y sont contenües, ont esté composées après l' événement. Il les a trouvées si claires, qu' il n' a pas crû qu' elles pûssent lui laisser d' autre défaite que celle-là, qui se détruit d' elle-même, et qui ne seroit pas digne qu' on s' y arrêât, si l' on voyoit que les incrédules eussent quelque chose de meilleur à dire.

Car qui ne voit, que ce n' est là qu' un soupçon, qui vient uniquement de l' envie qu' on a que ce ne soient pas là de véritables prophéties ? A-t-on jamais douté parmi les juifs, de l' autorité du livre de Daniel ? S' est-on jamais plaint de cette supposition ? Et comment Joseph rapporte-t-il que le souverain sacrificateur des juifs fit voir à Aléxandre Le Grand, les prophéties de Daniel qui lui promettoient l' empire ? Ou comment ce monarque traita-t-il les juifs avec tant d' humanité à cette considération, si ces prophéties ne sont point de cette date-là. Le moyen que toutes les différentes sectes, qui partagèrent les juifs depuis le siècle d' Aléxandre Le Grand, eussent consenti à la supposition de ce livre ?

p262

Mais qui ne voit, que supposé, ou non, ce livre est incontestablement prophétique ; puis que ces deux vérités sont infiniment évidentes : la première, que le livre de Daniel subsistoit avant la venue de Jesus Christ : la seconde, que les plus remarquables prophéties de Daniel ont eu leur accomplissement ou vers ce tems-là, ou quelque tems après ; et que la dernière désolation de Jérusalem, par exemple, produite par les aigles abominables, ou par les aigles romaines, et citée par Jesus Christ, ne sauroit avoir esté ajoûtée après l' événement, comme cela sera prouvé avec plus d' étendue dans la suite ? Que les incrédules s' agitent tant qu' ils voudront, qu' ils inventent tout ce qui leur plaira ; ils seront obligés de penser que ces prophéties qu' on leur fait voir en si grand nombre dans l' ecriture des juifs, ont esté ajoûtées après l' événement, ou qu' elles sont un effet du hazard, ou qu' elles partent d' un autre esprit que de l' esprit de Dieu ; et cependant il faut qu' ils renoncent à toutes les lumières du sens commun, s' ils veulent conserver aucun de ces trois soupçons.

Il leur sera impossible sans doute, pour peu qu' ils se piquent d' estre raisonnables, de penser que des prophéties aussi suivies, en si grand nombre, si circonstanciées, si extraordinaires et si exactement accomplies,

p263

soient la production du hazard. Ils seront contraints de reconnoître qu' elles sont plus anciennes que l' événement ; et la seule prophétie de la vocation des payens, répétée dans presque toutes les pages de cette ecriture, leur arrachera cet aveu malgré qu' ils en ayent : et on leur fera voir, que si ces prophéties ont un principe surnaturel, elles ne viennent ni de l' esprit malin, ni d' aucune autre source que de l' esprit de Dieu, lors qu' on unira ces prophéties avec les autres caracteres de divinité que l' on trouve dans cette révélation, avec cette sublimité dans la

doctrine, cette simplicité de stile, cette candeur des moeurs, cette bonne foi si sensible, ce désintéressement dans la fin, cette sainteté dans la morale, cette proportion avec la religion naturelle, cet esprit de piété, ce sel de vertu qui l' assaisonne par tout, et ce je-ne-sai-quoi divin qu' on ne peut dire, et qu' une bonne ame sent mieux qu' elle ne l' exprime. En vérité, il faudroit un monstrueux renversement d' esprit, pour attribüer une telle révélation à l' esprit des ténébres. Mais si ce n' est pas cela qu' ils disent, que diront-ils donc ?

SECTION 3 CHAPITRE 5

p264

La révélation des juifs étant divine, nous devons d' abord nous assürer que la providence veille à ce que les hommes ne la changent et ne la corrompent par leur malice ; puis que Dieu est engagé par sa propre bonté et par sa propre sagesse, à la conservation de ses ouvrages. Il y auroit de l' extravagance et de l' impiété, à avoir moins de confiance en Dieu dans la religion que dans la nature. Comme donc nous ne craignons point que la bonté de Dieu se démente, en permettant que les moissons qui germent cette année ne produisent que du poison, encore qu' il ne falut pour cela qu' une configuration de parties différente de l' ordinaire ; nous ne craignons pas aussi que sa sagesse permette jamais, qu' une révélation destinée à nous procurer la vie, serve à nous donner la mort. Ceux qui n' ont ni assez de lumière, ni assez de loisir pour examiner dans le détail quels sont les moyens que la sagesse divine a employés pour nous conserver cette révélation

p265

pure et incorruptible, doivent et se consoler, et se rassürer entièrement par

cette considération.

Il est certain même, que c' est là une disposition fondamentale, sans laquelle nous ne sommes capables ni de foi, ni de religion. Ce ne seroit jamais fait, si pour croire il falloit entrer dans toutes ces longues discussions que demande la curiosité des hommes, ou la défiance des incrédules. Il suffit premièrement, d' appercevoir des caractères de divinité dans l' ecriture ; ce qui arrivera infailliblement par la seule lecture de ce livre admirable, à-moins qu' on ne s' aveugle soi-même par l' effort de ses passions : et en second lieu, de s' assurer que Dieu est trop bon, pour vouloir nous tromper par la fausseté des choses qu' il nous révéleroit, et trop sage, pour permettre que sa révélation souffre quelque changement essentiel. Car comme c' est manquer de respect envers Dieu, que de douter de la vérité de ce qu' il dit, encore que nôtre raison ne le comprenne pas tout-à-fait ; c' est l' offenser aussi, que de se défier de la pureté de sa révélation, encore que nous ne sachions pas toutes les voyes que sa sagesse a employées pour nous la conserver entière ; la confiance en sa sagesse et en sa bonté n' estant pas moins légitime, que celle que nous avons en sa vérité, et faisant une partie

p266

considérable du sacrifice que la foi lui présente. Il est donc vrai, que lors qu' on a reconnu l' ecriture des juifs pour divine, on ne sauroit plus trouver de retranchement pour persévérer dans ses doutes. Qu' on feigne tant qu' on voudra, qu' elle a esté rétablie par Esdras ; cela ne fait rien. Car quand elle l' auroit été, il faudroit qu' elle l' eût esté par l' ordre de Dieu et par l' inspiration du Saint Esprit. Un simple homme n' a point mis dans l' ecriture des juifs tous ces caracteres de divinité que j' y apperçois. Esdras éclairé des seules lumières de la nature, n' a pû prédire si exactement une infinité de choses qui sont arrivées après lui. On verra dans la suite le peu de fondement qu' il y a dans cette fiction.

Cependant, telle est la merveille de la sagesse divine, que ce qui avoit donné lieu aux doutes des incrédules, sert à les dissiper ; et que sans aller plus loin, leurs difficultés servent à rassurer nôtre foi.

La diversité du stile objectée par quelques-uns, nous fait voir que ces livres admirables n' ont pas été écrits par un seul homme, et que ce n' est point Esdras qui en est l' auteur. Les petites variétés de chronologie, ou plutôt ces apparences de variété que nous laissons aux interprètes à concilier, nous rassurent du-moins contre le soupçon que nous pourrions avoir, que

p267

ces écrivains se soient copiés les uns les autres. Les répétitions y sont d' un usage merveilleux ; étant absolument nécessaire, que les vérités essentielles et importantes soient répétées, afin qu' on n' en puisse prétexter l' ignorance, ni corrompre la vérité. La simplicité du stile répond au dessein que la sagesse divine a eu, de rendre cette révélation proportionnée à la portée de tout le monde. Les transpositions, les parentheses, et tout ce qui semble dans l' écriture contraire aux loix de la politesse, nous marquent un caractère élevé au dessus de l' affectation et des vains ornemens d' une éloquence qui est toujours suspecte d' intérêt, ou de vanité. Les diverses leçons, les termes synonymes, la variété des ponctuations réveillent et attachent l' esprit des hommes, lequel sans ces petites difficultés considéreroit avec autant de sens froid et d' indifférence les merveilles de la seconde révélation auxquelles il seroit trop accoûtumé, que nous considérons celles de la première. Outre que ces sortes d' accidens ne peuvent s' éviter, à-moins que d' un miracle constant et perpétuel, qui n' est point dans l' ordre de la providence, et n' y sauroit être, parce qu' il cesseroit d' estre un miracle, s' il subsistoit toujours. D' ailleurs, comme il a falu qu' il y eût des difficultés dans les mystères, pour exercer nôtre esprit, et pour le soumettre ; il a été nécessaire aussi que la

p268

révélation des juifs parût sujette aux accidens qui arrivent aux autres livres, pour exercer la foi encore à cet égard, et donner lieu à la confiance que nous devons avoir en la sagesse divine.

Les incrédules, qui aiment à vétiler là-dessus, feroient bien mieux de considérer, si ces difficultés mêmes n' entrent point dans le plan de la religion, et ne font point partie du conseil de Dieu. Car pour nous, nous les regardons comme des ombres nécessaires à la beauté du tableau, et nous n' avons pas de peine à leur trouver des usages qui en découvrent la raison et la nécessité.

Nous pourrions nous arrêter ici. Il suffiroit d' avoir remarqué des caracteres de divinité dans la révélation judaïque ; et tout-au-plus on ne pourroit exiger de nous avec justice, que d' insister un peu plus long-tems sur l' examen de ces marques que nous avons déjà touchées et de mettre en veüe celles qui nous restent à découvrir. Mais il faut porter plus loin la complaisance que nous voulons bien avoir pour les incrédules, et quoi que nous n' y soyons pas obligés, leur faire voir que les moyens dont la providence divine s' est servie pour conserver sa révélation, ne pouvoient estre plus propres ni plus efficaces, et que la merveille de la sagesse de Dieu éclate sur tout, en ce que sans miracle elle a rendu la corruption

p269

de l' ecriture des juifs entièrement impossible.

SECTION 3 CHAPITRE 6

On comprendra distinctement, que la providence divine a pourvû par des moyens admirables à la conservation des livres dont il s' agit, si l' on fait toutes ces réflexions. I que ceux entre les mains desquels nous les trouvons, sont des juifs, nation de tout tems si zélée à conserver

ce qu' elle regarde comme la révélation
qui lui a été donnée de Dieu, qu' elle
s' expose volontiers au feu, plustôt que de rien
perdre de cet attachement. Ii que les
coeurs des juifs ont toûjours été attachés
à ces livres, comme à une ecriture qui
enferme leurs droits et leurs priviléges, qui
contient les titres qu' ils avoient pour
posséder la terre de Canaan, et qui fonde
tous les avantages qu' ils prétendent avoir
sur les autres nations. Iii que Dieu
avoit établi des lévites pour être les gardiens
de ces livres. Iv que le peuple
de son côté devoit les lire, s' en entretenir
incessamment, et en entendre solennellement
la lecture de sept en sept ans : ce qui
détruit le soupçon qu' on pourroit avoir,

p270

que les lévites lui pûssent imposer à cet
égard. V que Moïse avoit engagé toutes
les personnes qui recevroient ces
livres, à ne souffrir pas qu' on les changeât,
en disant expressément, *tu n' ajouteras à
cette loi, et n' en diminueras*. Vi que Dieu
n' avoit pas seulement établi des gens pour
garder les livres sacrés, mais qu' il choisit
même un lieu assûré pour cela ; la loi ayant
été mise premièrement dans le tabernacle
par le commandement de Dieu, et en-suite
dans le temple que Salomon bâtit. Vii que
la providence a permis qu' il y eût
toûjours des divisions parmi les juifs,
division entre les princes, division entre les
tribus, division entre des sectes différentes ;
ou qu' ils fussent soumis à des nations
étrangeres qui les maltraitoient : ce
qui ne leur auroit jamais laissé la liberté
ni les moyens de changer l' ecriture, quand
même ils en auroient eu l' intention. Viii
que les captivités des israélites n' ont pas
été assez longues, ni même assez universelles,
pour avoir fait oublier aux juifs
les choses qui étoient contenûes dans leur
loi. Ix que ces choses mêmes étant
écrites en quelque sorte dans des monumens
extérieurs et sensibles, puis que les
cérémonies qui se pratiquoient communément

parmi les juifs, étoient destinées à leur mettre devant les yeux la plus-part des choses qui étoient contenües dans leur

p271

écriture ; on ne peut supposer que la substance de cette écriture ait pû se perdre.

X que l' écriture des juifs est d' une telle nature, que si elle a été corrompüe dans l' essentiel, c' est-à-dire, dans les prophéties et dans les faits miraculeux qu' elle rapporte, il faut qu' elle ait été entièrement supposée ; parce que n' étant qu' un tissu de prophéties et de faits miraculeux, il faut qu' elle ne soit toute entière qu' une invention, si les prophéties et les faits miraculeux qu' elle rapporte sont des fictions ; et que d' ailleurs il y a de l' extravagance, à dire que toute l' écriture des juifs soit supposée, comme cela paroîtra dans la suite. Cependant, comme l' amas de plusieurs raisons, dont chacune en particulier n' auroit pas de force, seroit foible lui-même et de peu d' utilité, nous prétendons examiner l' une après l' autre toutes ces considérations, qui rendent sûre la révélation des juifs à nôtre égard.

Je regarde donc d' abord au caractere de ces personnes, à qui l' on prétend que les oracles de Dieu ont été confiés. Je considère que depuis la venüe de Jesus Christ, les juifs ont plusieurs fois souffert le martyre pour leur écriture. Ils l' ont portée dans tous les lieux où ils sont allés, et ils l' ont gardée avec une fidélité si inviolable, qu' il auroit été absolument impossible à qui que ce soit, de la corrompre, sans

p272

être d' abord convaincu d' imposture par ces témoins. On doit même extrêmement remarquer, que les juifs ont été fidèles à ne corrompre point les passages qui servent aux chrétiens, et qui les rendent eux-mêmes infames par toute la terre, en établissant la vocation de celui que leurs pères

ont crucifié. Quelle raison auroit-on
d' avoir une autre pensée des juifs qui ont
vécu depuis Moïse jusqu' à Jesus Christ ?
Ou plustôt, quelle extravagance n' y auroit-il
pas, à croire que des juifs dispersés,
errans, sans chef, sans conducteurs,
sans prophètes, sans distinction de tribus,
et sans presque se connoître eux-mêmes,
conservent exactement la loi de Moïse ?
Et qu' une nation recueillie en un seul païs,
partagée en douze tribus, ayant sans
cesse ce livre devant les yeux, et s' entretenant
tous les jours des choses qui y sont
contenües, conspire dans le dessein de
corrompre entièrement cette ecriture, ou
de la recevoir corrompüe ?
Qui croira, qu' avant la venüe de Jesus
Christ, il y ait eu une suite d' ecrivains
qui se soient vantés fausement d' avoir
l' esprit prophétique ; et que depuis Jesus
Christ jusqu' à nous, il ne se trouve personne
parmi ce peuple qui ait osé prendre
la qualité de prophète ?
Pour consoler les juifs d' une captivité
qui ne doit durer que 70 ans, il paroît plusieurs

p273

hommes, qui se disant envoyés de
Dieu, prédisent la délivrance des juifs :
et depuis la dernière ruïne de Jérusalem, il
ne se trouve pas même parmi eux une
prophétie qu' ils reçoivent, qui les console
dans cette grande dispersion dont ils ignorent
la cause, et qui leur prédise leur rétablissement.
Cela est un peu surprenant,
et je ne sai si les incrédules y ont bien
pensé.
Mais quand on ne sauroit point jusqu' où
va le zèle que les juifs témoignent pour la
conservation de leur ecriture, il seroit
facile de se l' imaginer, en considérant qu' ils
tiennent en quelque sorte à cette ecriture
par tous les penchans de leur ame. Les
juifs se mettent infiniment au dessus de
tous les autres peuples du monde, et ils
croient trouver les fondemens de cette
préférence dans leur ecriture. Ils regardent la
terre de Canaan comme leur appartenant de

droit, et ils n' ont que l' ecriture pour voir leur titre. Les juifs pratiquent avec soin et exactitude plusieurs cérémonies qui n' ont de fondement qu' en leur révélation. Si cette ecriture n' est plus, ils n' ont plus de privilèges ni de prétentions, et il faut qu' ils se regardent eux-mêmes comme les derniers des hommes, ayant laissé perdre les oracles de Dieu qui leur avoient été confiés. On peut bien en-effet révoquer en doute la divinité de leur révélation : mais

p274

on ne sauroit nier, que leur sentiment n' ait toujours été, que cette révélation est divine. Une maison qui a de beaux privilèges, a le soin de conserver les papiers qui les contiennent. Une ville conserve ses registres publics avec fidélité. Une province est trop jalouse de ses droits et de ses coùtumes, pour souffrir qu' on y change rien. Que dirons-nous donc de l' attachement que les juifs ont dû avoir pour les livres qui contiennent leur révélation ? Car ce n' est pas ici une famille, ni une ville, ni une province ; c' est toute une grande nation, qui y est attachée non par de petites considérations, mais par les plus grands intérêts de l' etat et de la religion. Cette ecriture ne contient pas seulement leurs privilèges, ou leur loi, ou l' objet de leurs espérances ; elle enferme toutes ces choses ensemble, et la providence divine a voulu qu' ils fussent engagés à la conservation de ce livre, par tout ce qui peut toucher leur coeur. Mais ce n' est pas encore assez que les juifs se trouvent portés par tous les sentimens de leur coeur, à empêcher qu' on ne corrompe cette ecriture ; Dieu leur donne encore ses ordres exprés là-dessus, comme nous l' avons déjà vû. Sur quoi il faut que l' incrédulité s' imagine de deux choses l' une ; que cette deffense de rien ajoûter à la loi de Dieu, qui se lit au quatrième chapitre

p275

du deuteronomie, étoit effectivement dans le livre qui fut composé par Moïse ; ou bien qu' elle y a été ajoûtée par quelque imposteur. Je ne croi point qu' on dise le dernier ; n' y ayant rien de si absurde, que de penser qu' un homme qui veut ajoûter à l' ecriture, s' avise lui-même d' y mettre ces paroles, (...).

Que si c' est Moïse effectivement qui a mis cette deffense dans la loi qu' il donnoit de la part de Dieu, il est évident qu' il a pourvû par cela même à ce qu' on n' altérât point du-moins les livres qui contiennent la loi de Dieu, et qui seuls sont plus que suffisans pour prouver la vérité de la religion judaïque, si l' on a prouvé une fois qu' ils n' ont pas été corrompus.

Mais ce n' est pas là la seule précaution dont la sagesse de Dieu se sert pour cela ; il choisit encore toute une tribu pour faire le service divin, et pour garder et expliquer la loi qui prescrivoit ce service. On pourroit peut-être entrer en quelque défiance de ces lévites, si la sagesse de Dieu leur commettant le soin des livres sacrés, en eût interdit la lecture au peuple. Mais il en est tout autrement.

Dieu veut que le peuple soit instruit dans sa loi, que les pères s' en entretiennent avec leurs enfans, que la loi soit lûë solennellement de sept en sept ans devant toute

p276

l' assemblée d' Israël, que les lévites l' expliquent au peuple sans y rien ajoûter. Je sai bien que les hommes ont souvent mêlé leurs imaginations particulières avec la doctrine qu' ils expliquoient : mais je sai aussi, que les docteurs particuliers qui étoient parmi les juifs, n' osant rien ajoûter à la parole écrite, à-cause de la deffense expresse de Dieu, du respect profond qu' on avoit pour les livres sacrés, et par la crainte du peuple, qui n' y auroit jamais consenti ; faisoient passer leurs fantaisies sous le titre de traditions ou d' explications de la loi, dont il y avoit quatre espèces : la

première, qu' on donnoit sous le nom de Moïse, la seconde, qu' on attribuoit à Rabbi Akiba, la troisième à Adda, ou à Juda, et la quatrième aux asmonéens. Les adversaires des juifs les ont bien accusés de s' être trop attachés aux traditions de leurs docteurs : mais on ne voit point qu' on les ait accusés jamais d' avoir corrompu leur ecriture. Jesus Christ et les apôtres ne leur ont jamais fait ce reproche-là : et il paroît même qu' on n' a pas eu sujet de le leur faire ; étant évident que leurs traditions ne sont venues, que de ce qu' ils avoient envie de débiter leurs imaginations, et qu' ils n' ont pourtant jamais osé ajoûter au texte de l' ecriture. Mais quand par un accident que la raison

p277

humaine ne sauroit prévoir, l' ecriture se seroit peu-à-peu corrompüe entre les mains du peuple et des lévites ; toûjours est-il évident, que l' exemplaire de la loi, que Dieu avoit fait mettre premièrement dans le tabernacle, et qui se conserva en-suite dans le temple où l' arche fut mise, seroit demeuré parfait et entier. Ou si l' on suppose au-contraire, que les lévites eussent corrompu cet exemplaire, entrant secrètement dans le lieu tres-saint, où la loi étoit conservée, et où il n' y avoit que le souverain sacrificateur qui pût entrer une fois l' an ; le peuple entre les mains duquel cette loi étoit depuis long-tems, et qui de père en fils la savoit par coeur, se seroit opposé à cette supposition. Mais en quel tems pourroit-on soupçonner que cela fût arrivé ; puis qu' on ne trouve point de tems exempt de misère ou de division dans l' histoire des juifs ? Je ne parlerai pas de celui qu' ils passèrent sous des juges ; par ce que ce fut un tems d' oppression et d' adversité, qui leur faisoit penser à toute autre chose qu' à inventer des fables, pour s' en faire honneur, dans des siècles assez voisins de ceux de Moïse et de Josué, c' est-à-dire, dans un tems où l' on auroit pû facilement les convaincre d' imposture, et où

étant soûmis à des nations étrangères, ils devaient sur tout éviter de les choquer par des recits fabuleux et désavantageux à ces

p278

nations. Que si nous passons du tems des juges à celui des rois, nous verrons la division naître entre Saül et David, entre David et son fils Absalon, entre Roboam à qui il ne reste en partage que deux tribus, et Jeroboam qui commande aux dix autres. Certainement, si, comme il y a peut-être des impies qui le soupçonnent, c' étoit Salomon qui avoit changé la loi de Dieu, ou qui y eût ajoûté diverses fables pendant le cours de tant de prospérités qui accompagnèrent son regne ; Jeroboam, dont le grand intérêt étoit d' éloigner le coeur et les affections du peuple de la race de Salomon, n' auroit jamais manqué de découvrir aux israélites toutes les impostures de ce prince. Celui qui dressa des veaux en Dan et en Bethel, pour empêcher le peuple d' aller adorer à Jérusalem, n' auroit pas eu du respect pour les fictions de Salomon. Il se passa en-suite plusieurs siècles, pendant lesquels les dix tribus furent entièrement opposées d' intérêt temporel et de politique aux deux tribus qui étoient demeurées sous le gouvernement de la postérité de David. Leurs rois se faisoient incessamment la guerre ; et lors que les uns étoient menés en captivité, les autres subsistoient dans leur état. Après le retour de la captivité de Babylone, les juifs eurent pour ennemis et pour concurrens les samaritains, qui n' auroient pas manqué de leur reprocher

p279

qu' ils avoient corrompu l' ecriture, si cela eût été véritable. Il se forma en-suite des sectes parmi les juifs, telles qu' étoient celles des sadduciens, des pharisiens, des essenians, des hemerobaptistes, lesquelles étant ennemies mortelles, particulièrement celle des sadduciens et celle des pharisiens,

ne pouvoient pas mieux s' accorder pour corrompre l' ecriture, que les sectes des chrétiens à altérer celle du nouveau testament.

Il y a même ceci de particulier dans la loi de Moïse, qu' elle a été de tout tems écrite et portraite, par manière de dire, dans la pratique et dans le culte extérieur des juifs. Je ne répéterai pas ici, que les livres de Moïse leur enseignent qu' ils sont le peuple favorisé du ciel, et qu' ils en ont une marque, en ce que seuls d' entre les hommes, ils adorent le vrai Dieu : mais je remarquerai, que ces livres leur enseignent que Dieu a traité alliance avec eux, et que la circoncision leur apprend la même chose. Moïse leur dit, que Dieu crea le monde en six jours, et qu' au septième il se reposa. Le septième jour, la septième année et la septieme semaine d' années leur enseignent la même chose ; ce triple sabbat n' ayant été établi, que pour faire commémoration du jour auquel Dieu cessa de produire les nouvelles espèces des choses. L' ecriture apprend aux juifs, que Dieu

p280

mit à mort par la main de l' ange destructeur tous les premiers-nés des egyptiens, mais qu' il épargna les premiers-nés d' Israël. C' est ce que deux cérémonies représentoient sensiblement aux juifs ; celle de l' agneau pascal, et celle de la consécration des premiers-nés, que l' on rachetoit en offrant à Dieu une bête en leur place ; sans parler de la consécration des lévites qui avoit la même fin. Moïse enseigne aux israélites, que Dieu leur avoit donné sa loi sur le mont Sinaï : la feste de la pentecoste, qui n' avoit été instituée que pour faire commémoration de cet événement, leur représente cela même. Comment peut-on abolir ou changer entièrement une ecriture, qui n' est pas seulement gravée dans l' airain, mais qui se trouve encore écrite dans la pratique du culte des juifs ? Comment des événemens dont on fait commémoration par des monumens si sensibles,

pourroient-ils être fabuleux ? Un homme a-t-il pû faire accroire à tout un peuple, qu' il falloit pratiquer certaines cérémonies, pour représenter des événemens dont on n' auroit eu aucune connoissance ? Mais on demande, si l' on prétend que l' ecriture des juifs ait été changée à l' égard de certaines choses de peu d' importance ; ou bien qu' elle ait été corrompüe en des choses essentielles ; ou enfin qu' elle ait été

p281

supposée toute entière. Car il faut nécessairement dire quelqu' une de ces trois choses, ou avoüer qu' elle n' a point été changée du-tout. Si l' on se réduit à croire que ces livres ont été changés en des choses de peu d' importance, on ne peut se dispenser de reconnoître, que tant de miracles et de prophéties qu' ils enferment, et qui en font l' essentiel, sont véritables, et qu' ainsi la religion judaïque est divine ; qui est tout ce que nous demandons maintenant. Que ces livres soient tous entièrement supposés, c' est ce qu' aucun incrédule ne diroit ; du-moins n' ai-je jamais ouï parler d' aucun impie qui fût dans ce sentiment. Ils avoüent tous qu' il y a eu un Moïse, et que ce Moïse a donné une loi. Ils ne nient pas qu' il n' y ait eu parmi les juifs des hommes à qui l' on donnoit le nom de prophètes, et dont les écrits ont été reçûs avec la vénération qu' on a pour les choses sacrées. Ils n' ont garde de s' imaginer, qu' un homme ait forgé dans son cerveau tous les livres de Moïse et des prophètes ; car outre la différence du stile qui paroît entre ces livres, cette supposition n' est pas moins chimérique, que si l' on disoit qu' un homme vient de faire une histoire de France composée de faits inconnus, d' événemens dont on n' entendit jamais parler, remplie même de noms qu' on ne connoit point, marquant certaines loix comme anciennes et communément

p282

reçûes, dont on n' auroit jamais ouï parler, citant des auteurs comme des prophètes envoyés de Dieu, dont les noms mêmes seroient barbares, et n' étant d' ailleurs qu' un tissu de miracles et de prodiges inouïs ; et qu' on supposât que cette histoire seroit receüe sans aucune contradiction comme un livre divin.

Que si l' on a recours à dire, que l' ecriture des juifs n' a pas été entièrement supposée, mais qu' elle a été changée en certains endroits importans, qu' elle a été corrompüe essentiellement, qui est le seul parti que les incrédules peuvent prendre ; on leur fera voir distinctement, que si elle a été corrompüe de cette manière, elle a été toute supposée. En-effet, que reste-t-il dans l' ecriture des juifs, si vous en ôtez les prophéties, les faits miraculeux et toutes les choses qui s' y rapportent ? Car c' est ce que nous appellons ici l' essentiel de cette ecriture. La loi prend pour motif de l' obeïssance qu' elle exige, la délivrance d' Israël hors de l' Egypte, qui étoit un amas de faits miraculeux. Toutes les exhortations sont prises des grandes merveilles que Dieu avoit opérées en faveur de son Israël. La plus-part des cérémonies qui sont prescrites dans la loi, doivent faire commémoration de quelque fait éclatant et extraordinaire. Les livres des prophètes ne contiennent que des prédictions. Que reste-t-il

p283

donc, si vous ôtez les prophéties et les faits miraculeux avec les choses qui s' y rapportent ? Rien absolument. Ainsi il est visible, que prétendre que l' ecriture des juifs ait été changée essentiellement, c' est-à-dire, dans tous les endroits qui en montraient la divinité, s' ils étoient véritables ; c' est dire qu' elle a été entièrement supposée. Unissez maintenant toutes ces circonstances différentes, le tems, le lieu, les personnes, les intérêts, la division des tribus, la concurrence des personnes, le culte et la pratique des juifs, les précautions du législateur, les répétitions, l' éducation, les

commémorations, le caractère des choses et l'enchaînement des faits et des événements ; et vous vous trouverez excellemment confirmé par là dans la soumission que vous devez à la providence indépendamment même de cet examen.

Mais il faut écouter ce que les incrédules opposent à nos principes. Spinoza a compilé quelques difficultés sur le sujet des livres de Moïse, auxquelles nous satisferons sans détruire l'enchaînement de nos principes.

SECTION 3 CHAPITRE 7

p284

Il commence par nous rapporter quelques conjectures d'Aben Ezra, qu'il adopte, parce qu'elles sont favorables à son impiété. Ce rabbin, de quelque manière qu'il couvre son dessein, prétend prouver par six raisons, que Moïse n'est pas l'auteur des cinq livres qui portent son nom. Il prétend que ce n'est point Moïse qui a composé la préface du deuteronomie, parce qu'elle commence ainsi : (...); parce que comme Moïse ne passa jamais le Jordain, il ne se trouva jamais dans un lieu où il pût parler de la sorte. Mais il ne faut pas être fort savant en hébreu, pour savoir que le terme qui est employé dans l'original, signifie indifféremment deçà, ou delà, selon qu'il est appliqué, et que nôtre version a traduit *deçà le Jordain*. Il falloit faire voir, que nôtre interprète se trompe, et non-pas supposer avec tant de confiance ce qui est en question. Il fait entendre que le livre de la loi avoit été écrit dans le seul circuit d'un autel, lequel, au rapport des rabbins, n'étoit fait que de douze pierres : d'où il s'ensuit, que le livre de Moïse avoit beaucoup

p285

moins d'étendue que le pentateuque. On voit assez la haine que cet auteur avoit

pour la vérité. Il fonde son raisonnement sur une imagination ridicule des rabbins, qui est que cet autel dont il s'agit ici, n' étoit composé que de douze pierres. Sommes-nous obligés de recevoir des rêveries ?

Mais enfin, qu' il y en eut douze, ou qu' il n' y en eut pas douze, cet auteur n' y sauroit trouver son compte. Car s' il n' y en avoit que douze, comment Josué peut-il y écrire toute la loi de Moïse, qui comprenoit le décalogue avec les ordonnances morales, judiciaires et cérémonielles qu' il a laissées aux juifs ? Que s' il y avoit un plus grand nombre de pierres, qui empêche que Josué n' y ait fait graver le deutéronome, qui a toujours porté d' une façon particulière le nom de la loi de Moïse, comme on le verra dans la suite ?

l'ii il produit des passages de la genese, où il est dit qu' Abraham passa au païs de Canaan, et qu' alors le cananéen étoit au païs : ce que l' historien n' a sans doute dit, que parce que de son tems il n' y avoit plus de cananéens en ce païs-là ; et par conséquent cet historien ne peut être Moïse.

Aben Ezra, qui avoit fait l' objection, nous fournit la réponse. (...). De-sorte qu' à suivre cette explication, le sens du passage reviendroit

p286

à celui-ci : (...). Mais

l' auteur que nous réfutons, n' a point voulu s' y arrêter. Il prétend qu' avant que les enfans de Canaan occupassent ce païs, il n' y avoit aucuns habitans ; et il suppose sans le prouver, que cela paroît par ce qui en est écrit dans la genese. Mais il se trompe sans doute et dans le principe qu' il établit, et dans la conséquence qu' il en tire.

Car premièrement, la genese dit bien que Canaan fut le pere des jébusiens, des amorréens, etc. Que les familles des cananéens se sont en-suite éparses ; que les limites des cananéens sont depuis Guérar jusques en Gaza : mais c' est tout. Cela empêche-t-il que quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d' abord puissans en la terre, et qui regnérent sous Nimrod petit fils

de Noé, n' ayent été dépossédés par les enfans de Canaan quelque tems avant l' arrivée d' Abraham en ce païs-là ? Il se trompe aussi dans la conséquence qu' il en tire : car soit qu' il y eût eu une autre nation dans ce païs, soit qu' il n' y en eût point eu, il est certain que les enfans de Canaan n' y avoient pas toûjours été. Les enfans de Noé s' étoient répandus peu-à-peu, les familles s' étoient multipliées, et s' avançant par degrés sur la terre, les enfans de Canaan avoient déjà occupé il y avoit long-tems (si

p287

l' on veut) ce païs, lors qu' Abraham y arriva. Le lecteur qui pouvoit ignorer cette chronologie, est averti par Moïse que les cananéens étoient dès le tems d' Abraham au païs. Qu' y a-t-il là de si difficile ? Mais afin qu' on ne s' imagine pas que nous voulons tourner la chose à nôtre avantage, il faut comparer les deux veües, pour savoir laquelle est la plus raisonnable.

Esdras écrivant dans un siècle où il n' y avoit point d' enfant qui ne seût que les cananéens avoient été dépossédés par les israélites, enfans d' Israël fils d' Abraham, croit qu' il est nécessaire d' avertir le lecteur, qu' au tems d' Abraham les cananéens étoient encore dans le païs, c' est-à-dire, qu' au tems d' Abraham ils n' avoient pas encore été chassés par les israélites enfans de Jacob fils d' Abraham. Voilà la pensée de ces grands hommes.

Moïse écrivant dans un tems où il étoit nécessaire d' avertir les israélites que leurs peres avoient conversé parmi les cananéens, dit que lors qu' Abraham arriva dans ce païs, il le trouva habité déjà par les cananéens ; que les cananéens y étoient dès lors, ou qu' alors les cananéens étoient au païs. C' est là nôtre explication. On n' a qu' à les comparer toutes deux, et choisir celle qui paroît la plus raisonnable : nous nous en rapportons à l' équité du lecteur. Iv il prétend que la montagne de Morija

p288

porte ce nom, et est appelée dans la genese, *la montagne de l' eternal y verra, ou y pourverra*, par anticipation ; ce nom ne lui ayant été donné, que parce que le temple y fut bâti long-tems après. Tout cela est faux. Voici l' histoire. Abraham allant à la montagne que Dieu lui avoit marquée, répondit à son fils Isaac, qui lui disoit, *mon pere, où est la victime ? Mon fils, Dieu y pourverra* . Dieu y pourvût en-effet, en lui faisant voir un bélier, qu' il égorgea en la place de son fils. Abraham appelle pour cette raison cette montagne, Morija, nom qui signifie, *Dieu pourverra* . Cette parole passa en proverbe depuis parmi les israélites, qui avoient accoûtumé de dire, à *la montagne de l' eternal il sera pourvû* . C' est ce qu' on trouve distinctement dans la genese. Le reste n' est que chimère et fausseté. V il prétend que ces paroles ne sont pas de Moïse : (...). On prétend que cette parenthese est d' un homme qui rapporte des choses qui sont fort anciennes. Mais sur quel fondement le prétend-on ? Est-ce qu' on ne pouvoit pas garder le lit d' Og du tems de Moïse ? Est-ce que Moïse ne peut pas faire souvenir les israélites de la défaite de ce roi, en leur disant que son lit est à Rabbath ?

p289

Ou, est-ce que le lit de ce roi ne pouvoit pas avoir été transporté à Rabbath ? J' ignore où peut être la difficulté. Je ne comprends point non-plus qu' il y en ait dans celles-ci : (...). On prétend que Moïse n' a pû s' exprimer de la sorte, et que cette façon de parler, *jusqu' à ce jourd'hui*, ne convient point à l' état d' un historien qui vient de voir arriver les choses dont il parle. Mais l' on se trompe, si l' on s' imagine que cette façon de parler marque dans l' ecriture une fort grande distance de tems. Saint Matthieu s' en sert pour marquer des choses qui s' étoient passées non seulement de son tems, mais même depuis qu' il étoit apôtre. (...). Et pour en donner un exemple plus prochain, Moïse n' est-il pas représenté dans le deutéronome, disant

au peuple d' Israël, (...). Cette dernière objection est du nombre de celles que cet auteur nous fait comme de son chef, et auxquelles il sera bon de répondre avec quelque exactitude.

SECTION 3 CHAPITRE 8

p290

Celle qu' il prend de ce que celui qui a composé le pentateuque, non seulement parle de Moïse à la troisième personne, mais en rend plusieurs grands témoignages ; comme, par exemple, que Dieu parloit à Moïse, qu' il lui parloit face à face, que Moïse étoit le plus débonnaire de tous les hommes, que Moïse se mit en grande colere contre les capitaines de l' armée, que Moïse étoit un homme divin, que Moïse serviteur de Dieu mourut, qu' il ny eut jamais de prophète en Israël comme Moïse : cette objection, dis-je, est digne de réflexion.

On peut juger des autres objections de cet auteur par celle-ci, laquelle étant la plus considérable de toutes, n' est pourtant qu' un composé de mauvaise foi, d' ignorance, d' inconsideration et de manque de jugement. Nous ne prétendons pas lui dire des injures, mais nommer simplement les choses par leur nom ; et si nous avons d' autres termes, nous les employerions. La mauvaise foi s' y découvre, en ce qu' il joint le récit de la mort de Moïse, et l' éloge qui l' accompagne, aux autres témoignages

p291

que l' on pourroit prétendre que Moïse se soit rendus. Pourquoi dissimuler ce qu' on a tant de fois répondu à cela ? Qui est-ce qui nie, que Josué ajoutant son livre à ceux de Moïse par l' ordre de Dieu, n' ait pû insérer sur la fin du pentateuque la mort de ce grand législateur ? L' auteur que nous réfutons, bien-loin de faire deux preuves de ce témoignage en le répétant, doit

n' en parler point du tout, ou détruire la réponse commune et ordinaire que l' on fait à cette difficulté.

Son ignorance paroît, en ce qu' il s' imagine que dans le stile de l' ecriture, Moïse homme de Dieu, et Moïse un homme divin, un homme excellent et admirable, sont des expressions équivalentes. Cependant ce terme, *homme de Dieu*, signifie prophète dans la langue sainte ; témoin cette question et cette réponse marquées au 13 chap. Du I liv. Des rois, (...).

De-sorte que Moïse homme de Dieu, et Moïse prophète, sont des expressions qui ne signifient qu' une même chose.

Il manque de jugement dans le choix des témoignages qu' il prétend que Moïse se soit rendus : car il met dans ce nombre, que Dieu parloit à Moïse face à face. Des gens qui regardent Moïse comme un homme qui a concilié du crédit à ses loix, en faisant

p292

accroire que Dieu les lui révéloit immédiatement, ne sont-ils pas bien raisonnables, de mettre au nombre des témoignages que Moïse n' a pû rendre de lui même, qu' il parloit à Dieu face à face ? Que dirons-nous de celui-ci ? (...). Sans doute que la colere de Moïse contre les capitaines d' Israël est justement placée entre ces grands témoignages qu' on prétend que Moïse n' auroit pû se rendre sans blesser la modestie. Enfin il est aisé de voir son inconsidération. Car a-t-il bien fait réflexion sur ce qu' Esdras parle de lui-même à la troisième personne, et se rend un témoignage avantageux en ces termes : (...). Sans qu' on puisse conclurre de là, ni que l' on en ait jamais conclu, qu' Esdras n' est point l' auteur de ce livre. Si cet homme vouloit agir dans les règles du bon sens, il devoit considérer l que Moïse dit la vérité dans le témoignage qu' il rend de son humilité ou de sa débonnairété.

Il devoit considérer li que quand on n' a point d' orgueil, on n' a pas besoin de cette modestie, qui fait qu' on se garde avec

un soin extrême de dire du bien de soi-même :
qu' il n' y a que la connoissance que les

p293

hommes ont de leur vanité et de leur foiblesse,
qui les oblige à prendre ces délicates
précautions : et qu' il y a deux sortes de
gens qui disent le bien qui est en eux ; ceux
qui ont une vanité si excessive, qu' ils ne
sauraient lui commander ; et ceux qui en
ont si peu, qu' ils ne prennent aucun soin de
la couvrir. Moïse étoit sans doute dans cette
dernière disposition.

Car il faut remarquer lii qu' il ne se
loüe qu' une seule fois, et cela dans un lieu
où il est nécessaire pour la gloire de Dieu
qu' il le fasse. Il s' agissoit de justifier la
conduite de Dieu, qui avoit couvert Marie de
lépre, et qui avoit paru irrité contre
Aaron. Pouvoit-il donc dissimuler que Marie
et Aaron s' étoient révoltés contre leur
frere ? Et n' étoit-ce pas là le lieu de représenter
l' innocence et la débonnairété de
Moïse, pour montrer le crime de Marie et
d' Aaron ? Comment sans cela pouvoit-il faire
voir la justice d' un châtement si connu ?
Iv enfin cet auteur auroit remarqué le
même caractere dans tous les auteurs
sacrés, pour peu qu' il eût voulu y penser.
St Paul confesse qu' il est le premier des pécheurs,
qu' il a persécuté l' eglise du seigneur ;
neanmoins il ne fait aucune difficulté
de parler de l' excellence de ses révélations,
et d' élever la gloire de son apostolat,
lors que cela est nécessaire pour l' intérêt
du regne de Dieu. St Jean fait comprendre

p294

qu' il s' ensuit avec les autres apôtres,
lors qu' on prit son divin maître : cependant
il nous fait entendre qu' il étoit le
disciple que Jesus aimoit ; il se représente
comme son favori, s' il est permis de parler
de la sorte. Il en est de-même de Moïse, qui
avoüe ses défauts, et qui parle de sa débonnairété.
Or cette sincérité qui paroît toujours

égale, qui ne dissimule ni le bien ni le mal, mais qui demeurant invariable, donne toujours gloire à Dieu et à la vérité ; est un caractère sensible de divinité, que Dieu a voulu qui fût dans ses écritures, pour convaincre les hommes de leur vérité. Il donne lieu à l'esprit humain de faire ce raisonnement : si ces écrivains étoient des mondains politiques, et qu'ils n'avoüassent leurs défauts que par artifice ; ils se garderoient bien de se louer ouvertement : et si c'étoient des mondains grossiers et ignorans, qui marquassent leurs bonnes qualités pour se faire honneur, selon le penchant ordinaire des hommes ; ils n'auroient garde d'avoüer leurs défauts avec tant d'ingénuité. Cette sincérité également exempte d'hypocrisie et d'affectation, fait donc voir qu'ils n'agissoient pas en mondains. Mais enfin, quelle est la prétention de cet auteur. Il veut que ce ne soit pas Moïse, mais un homme fort zélé pour Moïse,

p295

qui a écrit le pentateuque. Certes si cela est, il n'y a point de doute que cet auteur se donnera bien de garde d'attacher aucune sorte de blâme à la mémoire de ce grand législateur. Cependant il rapporte les défauts de Moïse ; et si l'on conte bien les endroits où il le loue, et ceux où il le blâme, on trouvera que pour une fois qu'il dit que Moïse étoit le plus débonnaire des hommes, il marque ou répète les défauts de Moïse en plus de dix endroits. Etoit-il bien nécessaire que cet auteur si zélé pour Moïse, fît mention du meurtre de Moïse, qui tua un égyptien, et le couvrit de sable ; des doutes de Moïse, et du refus qu'il fit d'aller vers Pharaon ; de sa négligence à circonscire son fils, et de son murmure au désert de Tsina ? Si ces faits sont fabuleux, comment les a-t-on inventés au désavantage de Moïse ; et comment des gens qui avoient une si grande passion pour sa mémoire, lui attribuent-ils des défauts chimériques ? Et s'ils sont véritables, la

connaissance n' en peut venir que de Moïse, puis qu' il étoit seul, lors, par exemple, qu' il douta en Horeb, etc. Il faut donc que ce soit Moïse qui les ait laissés par écrit : et si cela est, pourquoi douterons-nous qu' il n' ait composé les livres où nous trouvons tous ces faits avec tant de circonstances particulières, qu' un autre n' auroit ni osé, ni voulu inventer ? Ou qu' ils n' ayent esté

p296

composés par son ordre ? Ce qui revient à la même chose. Que peut-on avoir ôté de ces livres, lors qu' on y laisse des choses qui semblent diminuer la gloire de ce grand législateur ? Et que peut-on y avoir ajouté en sa faveur, lors qu' on y trouve un seul témoignage qui est rendu à sa vertu, pour plusieurs passages qui font mention de ses défauts ? Si l' auteur que nous réfutons avoit pris la peine de considérer toutes choses, il auroit vû qu' il n' y a pas jusqu' à son objection qui ne nous serve.

Mais, dit cet auteur, il y a des lieux qui sont marqués dans ce livre d' un autre nom que celui qu' ils avoient du tems de Moïse. Tel est ce passage, *Abraham poursuivit ses ennemis jusqu' à Dan* : nom qui ne fut donné à cette ville que long-tems après Moïse.

Mais est-on bien assuré, qu' il n' y avoit pas un autre lieu qui s' appelloit Dan ?

Sa quatrième objection est prise, de ce que les histoires s' étendent quelquefois au delà de la vie de Moïse. C' est ce qu' il croit prouver par deux exemples, l' un pris de l' exode, où il est dit que (...).

On répond au premier, que si Moïse fit tomber la manne, il n' est pas fort étrange

p297

qu' il ait prévû qu' elle cesseroit, dès que les enfans d' Israël seroient entrés dans la terre promise : de-sorte qu' étant déjà sur les limites de Canaan, lors qu' il écrivoit, il ne faut pas s' étonner, s' il s' exprime à cet égard avec tant de certitude.

Pour ce que l' auteur de la genese dit des rois d' Edom qui regnérent avant qu' il y eût aucun roi en Israël : je répons, que Moïse pouvoit prédire, et même qu' il l' a prédit en-effet bien clairement au chap. 17 du deuteronomie, que les juifs auroient un roi. Que si néanmoins il y en a qui aiment mieux croire, que la généalogie d' Esaü a été poussée un peu plus avant par Esdras, pour rendre l' histoire de la bible plus intelligible aux juifs, et pour leur faire voir la suite des princes qui avoient regné dans l' Idumée ; nous ne disputerons pas là-dessus, pourvû qu' on nous accorde, que ce ne peut estre que par l' ordre de Dieu et par l' inspiration du St Esprit que tout cela s' est fait. Cet auteur parle en-suite de certains livres qui sont cités dans le pentateuque, et il prétend en tirer une objection : mais on fera voir dans la suite, que cette observation nous est favorable. Il conclud après cela avec sa précipitation ordinaire, qu' il est directement contre la raison, de dire que Moïse soit l' auteur du pentateuque ; et il croit avoir droit de passer à l' examen des autres livres de l' ecriture.

p298

Nous n' irons pas si viste que lui. Son traité n' est, à parler comme il faut, qu' un égarement perpétuel. Car qu' est-ce qu' un livre où l' on ne fait qu' entasser quelques difficultés, sans examiner une seule de nos preuves ? Nous n' avons pas accoûtumé d' agir de la sorte ; et puis que nous avons répondu aux objections, il est juste que l' on considère nos preuves. Il se peut même que chemin faisant, nous détruirons quelques-unes de ces difficultés que cet incrédule a tâché de faire valoir, et que nous avons ou négligées, ou oubliées.

SECTION 3 CHAPITRE 9

Il faut avoüer qu' il n' y a rien de si digne de mépris, que l' orgueil téméraire de quelques petits critiques, qui sur des conjectures aussi foibles que celles que nous

venons de réfuter, s' applaudissent en secret, comme s' ils s' étoient élevés par leurs lumières au dessus des autres hommes, et s' ils avoient entièrement sappé les fondemens de la religion. Il faut avoir d' étranges dispositions à l' incrédulité, pour en être ébranlé tant soit peu. Car quoi ! Deux ou trois parentheses que vous trouverez

p299

dans les livres de Moïse, et qu' on veut à toute force qui ne soient pas de Moïse, et qui par cela même qu' elles paroissent hors d' oeuvre, ne feroient rien contre nous ; empêchent-elles que les prophètes n' ayent prédit la vocation des payens avec ses circonstances, que Moïse et Jesus Christ ne se donnent du jour l' un à l' autre, et que les fondemens de la religion ne soient si liés avec les lumières du sens commun, qu' il faut renoncer à la qualité d' homme pour en douter ? Mais pour me renfermer dans le sujet que je traite maintenant, est-il possible qu' on ne voye pas, que la vérité de la religion judaïque prise à-part, a des fondemens que de si petites observations ne sont pas capables d' ébranler ? En-effet, sans la regarder de tous ses côtés, comme de celui de la morale, de la connoissance du vrai Dieu, de sa proportion avec la religion naturelle, de ses admirables rapports avec l' evangile, de ses prophéties, du caractere de piété et de désintéressement qui paroît dans sa doctrine, de l' avantage si grand et si sensible qu' elle avoit sur toutes les autres religions ; il est aisé d' en faire connoître la divinité d' une manière qui persuadera toûjours les gens de bon sens. Il ne faut pour cet effet qu' établir bien distinctement ces trois vérités capitales.

p300

I que Moïse a écrit ou a fait écrire les faits essentiels qui sont contenus dans le

pentateuque. Ii que Moïse les ayant laissés par écrit, il faut nécessairement qu' ils soient vrais. Iii qu' étant vrais, ils prouvent, malgré tous les efforts de l' impiété, la divinité de la religion judaïque.

De ces trois principes le premier est le plus difficile à prouver. Car j' établirai clairement, que si Moïse a écrit ces miracles éclatans qui nous sont rapportés dans l' ecriture du pentateuque, il n' a pû les écrire contre la vérité, et contre la connoissance publique qu' on en avoit : ce qui ne recevra plus de difficulté, lors qu' on aura considéré les circonstances de ces faits.

Je ferai voir avec la même facilité, que si tous ces miracles sont vrais, il faut que Dieu, auteur de ces loix de la nature qui ont été interrompües par ces miracles, se soit manifesté à Israël.

Ainsi ce à quoi nous devons premièrement et principalement nous attacher, c' est à faire voir que les choses essentielles qui composent la matière du pentateuque, ces faits illustres et éclatans dans lesquels la main de Dieu paroît si visiblement, sont des faits que l' on n' a point inventés, mais dont Moïse nous a conservé la mémoire dans des monumens certains.

En-effet, il est constant que ces faits se

p301

trouvent écrits I dans la loi de Moïse.
Ii dans les autres livres du pentateuque.
Iii dans les écrits de tous les prophètes.
Iv dans le coeur et dans le souvenir des israélites, qui devoient s' en entretenir continuellement, et qui ne pouvoient pas n' en conserver quelque souvenir par les mesures que Moïse avoit prises pour cela.
V dans la pratique et dans le culte des juifs, dont les cérémonies représentoient ces anciens événemens. Et il est vrai
Vi que tous ces faits ont une telle liaison avec la conservation de la république des juifs, et avec son établissement, qu' ils se trouvent encore peints dans leur état, par manière de dire. On verra dans la suite la

certitude de tous ces divers monumens qui nous ont conservé la révélation des juifs.

SECTION 3 CHAPITRE 10

Les incrédules eux-mêmes sont contraints d'avoüer qu' il y a eu une ecriture de Moïse. Spinosa prétend que Moïse écrivit deux livres, le livre de l' alliance, qui ne contenoit que les loix qui sont décrites depuis le 22 verset du 20 de l' exode,

p302

jusqu' au 24 chapitre du même livre, et qu' il composa en Horeb, lors que Dieu traita alliance avec le peuple d' Israël au pied du mont Sinaï : le second, qu' il composa long-tems après, lors que l' alliance fut renouvelée ; et que Moïse écrivit ces loix avec plus d' étendue dans un livre où il inséra cet autre petit livre de l' alliance, cette dernière ecriture ayant été en-suite nommée le livre de la loi.

On peut juger par le caractere de cet auteur, que s' il avoit pû s' empêcher de nous accorder ce principe, il l' auroit fait. Mais comment auroit-il pû nier, qu' il n' y ait eu parmi les juifs un livre de la loi, et que ce livre n' ait été écrit par Moïse, puis que c' est là la tradition constante et universelle des juifs, puis que tous les prophètes parlent incessamment de cette loi, et que ce n' est qu' à cette loi qu' on peut rapporter l' établissement de la religion judaïque avec toutes ses cérémonies ? Certes, s' il est vrai que Moïse ait été le législateur des juifs, il est vrai qu' il y avoit une loi de Moïse qui comprenoit les ordonnances de ce grand homme : de-sorte que comme l' on ne peut douter raisonnablement du premier de ces deux principes, il faut que l' autre soit nécessairement véritable.

Mais on est peut-être en peine de savoir, quel est ce livre qui a porté le nom de la

p303

loi de Dieu parmi les juifs. Il paroît par les premières paroles du deuteronomie, que c' est là le livre de la loi : car voici quel en est le commencement, (...). En-suite, après avoir marqué les loix que Dieu leur donnoit, et après avoir rapporté les bienfaits de Dieu, qui devoient être les motifs de l' obéissance des israélites, ce qui dure jusqu' au chap. 31 il est ajouté : (...). Cette considération donne du jour à ce qui est rapporté au chap. 8 de Nehémie, savoir, qu' on assembla tout le peuple d' Israël ; qu' Esdras Lévitte apporta le livre de la loi, et y lût en la place qui étoit devant la porte des eaux, depuis le jour venu jusqu' à midi. Il ne faut point douter, qu' on ne lût toute la loi, selon le commandement de Moïse, qui ordonnoit de lire toute la loi devant l' assemblée d' Israël de sept ans en sept ans. Or j' avoue que la moitié d' une journée ne suffisoit pas pour lire tout le pentateuque, et pour l' expliquer au peuple, comme il est dit que les Lévitte exposoient la loi de Moïse au peuple ; et il est vrai aussi, qu' à restreindre

p304

la loi au décalogue avec les malédictions contre les transgresseurs, ou même aux ordonnances qui sont contenues depuis le 22 verset du 20 chap. De l' exode jusqu' au chap. 24 il y avoit dans la moitié d' une journée beaucoup plus de tems qu' il n' en falloir : ce qui nous confirme dans la pensée qu' on ne leut que le deuteronomie, et que c' est le deuteronomie qui portoit d' une façon particulière le nom de la loi de Moïse.

Quoi qu' il en soit, il est du-moins certain, que cette loi étoit au tems d' Esdras, et avant Esdras. Elle étoit avant Esdras, puis que long-tems auparavant, Jérémie, Habacuc, Baruc, Ezéchiel avoient prophétisé la ruïne de Jérusalem et la captivité du peuple, comme un effet du mepris que les juifs avoient fait de la loi de Dieu ; que pendant la captivité, Daniel, Mardochée, les trois enfans

hébreux avoient attaché leur coeur à la loi de Moïse, et s'exposent à toute sorte de dangers pour vivre conformément à cette règle : ce qui même ne pourroit avoir été inventé que sur ce fondement véritable, qu'il y avoit alors une loi de Moïse ; et qu'enfin, lors que Zorobabel eut ramené les juifs de Babylone, ils offrirent des sacrifices conformément à la loi de Moïse. C'est Esdras qui le rapporte en ces termes au chap. 3 de son livre. (...).

p305

Sur cela il est naturel de faire ces trois remarques. La première, qu'on n'a jamais douté, du-moins que l'on sache, que ce livre ne soit d'Esdras. La seconde, qu'Esdras parle du premier rétablissement des juifs sous Zorobabel, qui étoit arrivé long-tems avant l'arrivée d'Esdras même à Jérusalem. Car Zorobabel ramene les juifs : ils bâtissent un autel dès qu'ils sont arrivés, sur lequel ils sacrifient conformément à la loi de Moïse : ils commencent à bâtir le temple ; l'ouvrage est interrompu pendant plusieurs années. Les prophètes Aggée et Zacharie encouragent le peuple par leurs prophéties. On obtient la permission d'achever de rebâtir le temple. On acheve cet ouvrage, et en-suite Esdras arrive de Babylone, menant avec lui quelques-uns des enfans d'Israël, des sacrificateurs, des lévites, etc. En troisième lieu il faut considérer, qu'Esdras n'auroit pû dire avec la moindre ombre de raison et de vrai-semblance, que les juifs ramenés par Zorobabel avoient sacrifié conformément à la loi de Moïse

p306

homme de Dieu, s'il n'y eût eu avant Esdras une loi de Moïse connue de tout le monde : ce qui détruit entièrement le soupçon qu'on pourroit avoir, que la loi s'étant perdue, et n'étant plus dans le souvenir des israélites, Esdras leur en ait donné une toute nouvelle en la place de celle de

Moïse.

Il y a un peu plus de sujet de se défier du tems du roi Josias, pendant lequel il est rapporté au 2 livre des rois chap. 23 que le peuple étant tombé dans une telle idolâtrie, qu' il sacrifioit à toute l' armée des cieux, le souverain sacrificateur Hamalkija trouva le livre de la loi dans le temple, qu' il en donna avis au roi Josias, et que ce livre de la loi fut la règle sur laquelle on réforma le peuple et la religion.

L' incrédulité, qui ne cherche que des sujets de défiance, croit sans doute en avoir trouvé ici une belle occasion. Mais elle se trompe. Le tabernacle ayant été destiné à garder le livre de la loi, et en-suite le temple servant à cela même, il n' est pas étrange que la loi s' y soit trouvée long-tems après. L' historien n' est pas suspect en cela ; puis qu' il nous fait comprendre, que le peuple étoit enseveli dans une si profonde superstition, qu' on fut obligé de chercher dans le temple pour y trouver le livre de la loi, ou du-moins pour être assuré qu' il n' avoit pas été

p307

corrompu, et que c' étoit là la véritable loi de Moïse. Il ne faut donc pas douter, que ce livre ne fût trouvé à côté de l' arche, où Dieu avoit commandé qu' il fût mis. Et là-dessus il me semble qu' il est assez naturel de penser, que si Josias avoit fait supposer ce livre, il y auroit fait mettre quelque prophétie qui lui auroit été favorable en son particulier ; que si la supposition étoit venue de Hamalkija seul, ce dernier y auroit inséré quelque prophétie, par le moyen de laquelle il se seroit mis en crédit, et auroit tenu le même rang que Moïse ; que si ce livre avoit été supposé du tems de Josias, pour détruire l' idolâtrie qui regnoit parmi le peuple, les successeurs de Josias qui rétablirent la superstition et l' idolâtrie, n' auroient jamais manqué de découvrir la supposition de ce livre. Voilà des raisons probables qui nous portent à croire, que c' est de bonne foi que le souverain sacrificateur Hamalkija avoit trouvé la loi

de Moïse dans le temple.

Mais ces incrédules demandent quelque chose de démonstratif, et je croi qu' il faut les satisfaire. Je leur demande donc, comment Hamalkija, ou celui qui composa en ce tems-là le livre de la loi, pouvoit deviner que Dieu susciteroit une nation contre les juifs, qu' ils seroient dispersés parmi les peuples, qu' on les feroit idolâtrer pendant leur captivité, que leurs villes seroient

p308

rasées, qu' ils seroient contraints de manger le fruit de leur ventre ; mais qu' ils se convertiroient à Dieu, et qu' alors Dieu rameneroit les captifs d' Israël, qu' il les rassembleroit d' entre les peuples ? Car toutes ces choses sont clairement prédites dans le deuteronomie, et nous lisons que Néhémie y avoit eu égard dans la prière qu' il adressa à Dieu en Babylone. Comment auroit-on prévû du tems de Josias, ce qui n' arriva que du tems de ses successeurs ? Peut-être que cette question embarrassera les incrédules : cependant ce n' est pas là ce qu' il y a de plus convaincant contre eux. Il est certain que les juifs avoient une loi de Moïse avant le regne de Josias, puis que David dans ses pseumes ne parle que de la loi de l' eternal. Et si vous avez peur qu' on n' en ait changé la matière, on vous fera voir dans les écrits des prophètes qui avoient précédé Josias, et dans les écrits des prophètes qui avoient prophétisé dans le royaume d' Israël, séparé de celui de Juda long-tems avant le regne de Josias ; on fera voir, dis-je, dans les écrits de ces prophètes, tous les faits essentiels qui sont contenus dans le livre du deuteronomie : preuve convaincante et démonstrative que Josias n' a pû supposer l' essentiel de ces livres. Mais il est tems de passer à la considération du pentateuque en général.

SECTION 3 CHAPITRE 11

p309

On ne doutera point que le livre de la genese ne subsistât, du-moins à l' égard de sa matière, avant la captivité des juifs en Babylone, si l' on considère que les choses essentielles qui font la matière de ce livre, et quelquefois jusqu' aux moindres circonstances, sont marquées comme des choses qui ne pouvoient être ignorées de personne. Tous parlent de la création, comme Moïse. Ils disent que l' éternel a présidé sur le déluge. C' est Esaïe qui parle de la sorte. Le même prophète vous apprendra l' élection d' Abraham, chap. 51 les crimes de Sodome, chap. 1 Jérémie marque la subversion de Sodome, chap. 50 le psalmiste vous parlera de Melchisedec, pseaum. 110 Osée vous dira, que dès le ventre Jacob supplanta son frere, et qu' il fut en-suite le plus fort luitant avec l' ange ; qu' il l' avoit trouvé en Bethel, 12 : 4, 5. La sapience fait mention

p310

de la statûe de sel, chap. 10 : 7. Le psalmiste nous apprend, que Joseph fut vendu, pseaum. 105 : 17. L' idée de la circoncision regne tellement dans les écrits des prophètes, qu' ils représentent la corruption sous l' idée du prépuce, et ne parlent que de circoncir le coeur. Enfin on voit que les prophètes ont accommodé leur stile et leur manière de concevoir les choses, aux circonstances qui sont marquées dans la genese. Voyez comment ils parlent du souffle de Dieu, etc.

Ainsi le psalmiste distingue les eaux supérieures des eaux inférieures ; distinction qui ne se trouve que dans le premier chapitre de la genese, et qui a fait de tout tems assez de peine aux interprètes.

Il est donc vrai, que cette ecriture dont nous parlons, subsistoit avant que les prophètes s' élevassent, et par conséquent avant les ezéchiels, les jérémies, les esaïes, les salomons et les davids, qui font de continuelles allusions aux choses qui y sont contenûes, et des allusions si naturelles, si

peu étudiées, et en des circonstances si singulières, que l' on comprend facilement qu' ils avoient esté élevés dans cette connoissance. En établissant que les faits contenus dans le pentateuque n' ont point esté supposés, nous avons montré que les fondemens de la religion judaïque sont véritables. Neanmoins

p311

par surabondance de droit, nous examinerons encore deux questions. La première est, si Moïse a écrit ou fait écrire (car c' est la même chose) le pentateuque. La seconde, si Esdras n' en a point changé la forme.

Personne ne doute, que Moïse n' eût l' invention d' écrire, puis qu' il écrivit les paroles de l' alliance en Horeb, selon l' aveu de tout le monde, et qu' il présenta aux israélites le décalogue gravé dans des tables de pierre.

Il écrivit d' autres livres que celui de la loi, selon ce qui est dit dans l' exode, chap. 17 : 14 où il est rapporté que Dieu lui commanda d' écrire l' histoire d' Amalec. Il n' est pas nécessaire de disputer là-dessus : Spinosa l' avoüe.

Or l' imagination seroit belle, de penser que Moïse eût fait un livre pour décrire avec exactitude les campemens des israélites, tel que devoit être ce livre des guerres de Dieu, comme il paroît par ce qui en est cité, et comme l' auteur du traité *theologico-politicus* le reconnoit ; et que néanmoins ;

p312

Moïse ne se fût pas avisé de faire l' histoire de la sortie des enfans d' Israël hors du païs d' Egypte, et d' expliquer ses loix avec quelque étendue.

Mais il ne faut qu' examiner tous ces livres qui composent le pentateuque, pour s' assûrer que c' est Moïse qui en est l' auteur. Le livre de la genese ne semble être composé, que pour encourager les israélites à entrer dans la possession d' une terre que Dieu

avait solennellement promise aux patriarches. Il l' avait juré à Abraham, à Isaac et à Jacob ; et la malédiction prophétique de Noé sur Cham pere de Canaan, ne semble être rapportée que dans cette veüe. Pour l' exode ou l' histoire de la sortie des enfans d' Israël hors de l' Egypte, il est indubitable qu' elle a été écrite par Moïse. Car comment auroit-il manqué à faire une histoire vraie ou fausse, d' un événement qui l' a rendu si illustre ? Quelle apparence, qu' il donnât aux israélites l' histoire d' une guerre qui n' étoit qu' une petite dépendance de leur délivrance hors de l' Egypte, et qu' il n' écrivit point l' histoire de ce grand événement ? Comment auroit-il supprimé une histoire qui donnoit du jour à ses ordonnances et à ses cérémonies, et sans laquelle il ne seroit pas facile d' entendre ces premiers mots du décalogue, (...).

p313

Que si Moïse dans le deuteronome, chap. 6 fait paroître le soin qu' il a de conserver la mémoire de la sortie des enfans d' Israël hors d' Egypte, en parlant ainsi : (...). Si Moïse, dis-je, a pris un si grand soin de conserver la mémoire de ces choses, comment n' en auroit-il pas écrit l' histoire ? Quelle apparence, qu' il avertisse les israélites dans sa loi, de se souvenir de ce qui arriva à Dathan et Abiram, et qu' il n' écrive point l' histoire de cet événement avec un peu plus d' étendue ? Comment la distinction des tribus et la séparation des lévites consacrés au service de Dieu étant le fondement de cet etat, aura-t-il oublié d' écrire ou de faire écrire leurs généalogies, comme elles se trouvent écrites au livre des nombres ; puis que cette distinction ne pouvoit subsister, si les généalogies venoient à se confondre ? Comment le livre de la loi, ou le deutéronome, ne disant presque rien du tabernacle, des habits sacerdotaux, des diverses espèces des sacrifices, et de cent autres choses qui entroient dans le culte des juifs, ne les auroit-on point rédigées par écrit dans quelque autre livre ?

Comment, dis-je, Moïse n' auroit-il rien

p314

déterminé là-dessus ? Et comment néanmoins auroit-on dit constamment, que Moïse avoit exactement marqué ces choses ? Enfin, comment cet homme si habile et si sage, n' auroit-il daigné écrire ou faire écrire des événemens dont il trouvoit bon de laisser tant de mémoriaux sensibles ? Mais si les incrédules nous permettent de raisonner par le passage que l' auteur du traité *theologico-politicus* cite lui-même, ce différent va bientôt être terminé. Nous apprenons du 17 de l' exode, que Josué défit entièrement Amalec, et qu' alors l' eternal dit à Moïse, (...).

Sur quoi il faut remarquer, qu' il n' est point simplement dit, (...). Ce qui montre qu' il y avoit un livre, où Moïse par l' ordre de Dieu même, écrivoit ce qui arrivoit de considérable au peuple : et par conséquent il ne faut pas douter, que ce livre ne comprît l' histoire de la sortie des israélites hors du païs d' Egypte, et qu' ainsi Moïse n' ait écrit ou l' exode, ou quelque livre qui répondoit à l' exode.

SECTION 3 CHAPITRE 12

p315

Dans le dessein de m' éclaircir sur ce sujet, je considère d' abord Esdras, les circonstances extérieures, comme le tems auquel il vivoit, et les personnes avec lesquelles il conversoit, le pentateuque qu' on prétend qu' il a composé ; et portant plus loin ma veüe, je cherche si les ennemis non seulement d' Esdras, mais de la nation en général, comme les samaritains, ne pourront point me fournir quelque jour là-dessus ; et je trouve que la lumière sort de tous ces divers côtés.

Il est certain que quelque soin que je prenne, je ne saurois découvrir l' intérêt

qui auroit pû engager Esdras dans ce dessein.
Il pourroit sembler d'abord, qu'il auroit
pû se proposer la gloire de sa religion,
en inventant plusieurs miracles qui la font
paroître divine : mais on n'aura plus cette
pensée, si l'on considère que les faits miraculeux
qui sont contenus dans le pentateuque
avec les circonstances de ces faits,
étoient si connus, ont été tellement répétés
par les prophètes, avoient une connexion
si essentielle avec la loi de Moïse,
étoient tellement gravés dans la pratique

p316

des juifs, et si profondement empreints
dans leur souvenir, qu'il est tout-à-fait chimérique
de s'imaginer qu'on les ait supposés.
Cette vérité a été déjà prouvée, et
elle doit l'être encore plus particulièrement
dans la suite.
Il ne revenoit point d'autre bien à Esdras
de cet ouvrage, que le danger d'être regardé
comme un corrupteur sacrilège de l'écriture
sainte. Car l'on sait la délicatesse
dévots, qui veulent bien désobéir à l'écriture,
mais qui ne souffriront point qu'on la
change : et l'on n'ignore pas, que le scrupule
des juifs à cet égard est toujours allé
jusqu'à la superstition.
Ce n'est pas en faveur des lévites qu'il
auroit composé une nouvelle écriture ; puis
que les lévites n'eurent point d'autres privilèges
après Esdras, qu'avant Esdras ;
l'histoire de Néhémie et les écrits des prophètes
ne nous permettant pas de douter
qu'il n'y eût des lévites avant ce tems-là,
que les lévites n'eussent la dîme des biens
des israélites avant la captivité : ce que les
généalogies des sacrificateurs, conservées
dans les familles avec tant d'exactitude,
cette tribu privée d'héritages dans la terre
sainte, et cent autres choses nous confirment
parfaitement.
Si Esdras se fût engagé dans ce dessein
pour la gloire de sa nation, il auroit supprimé

p317

dix murmures célèbres des israélites,
et il n' auroit pas marqué avec tant de
soin l' endurcissement prodigieux de ce
peuple.

Si le zèle qu' il avoit pour Moïse l' eût fait
agir, il se seroit dispensé de nous représenter
Moïse meurtrier, incrédule et désobéissant
à la loi de Dieu.

S' il eût eu dessein d' honorer la mémoire
de ses peres, en supposant quelques circonstances
qu' il croyoit leur être glorieuses ;

il en eût supprimé d' autres qui ne le sont
pas. Car il n' est pas fort glorieux aux lévites,
que Lévi leur chef se soit noirci par
une perfidie avec Ruben, qu' il se soit couvert
du sang des sichémistes, et que cette
action lui ait attiré la malédiction de Jacob
contenue dans le 49 chapitre de la genese.

Il n' est pas avantageux aux dix patriarches,
d' avoir vendu Joseph, aux israélites d' avoir
adoré le veau d' or, etc. Il paroît que non
seulement aucun de ces intérêts n' a fait agir
Esdras, mais qu' il auroit même choqué
presque tous ces intérêts, s' il étoit l' auteur
du pentateuque. Cependant il ne faut
pas se déterminer là-dessus ; allons plus
loin.

Il est certain que si un homme entreprenoit
aujourd'hui de réparer le nouveau
testament, ou de composer de nouveau
les écrits des apôtres, il ne réussiroit jamais
dans son dessein, à-moins qu' il ne fît les

p318

mêmes miracles que les apôtres firent autrefois.

On doit penser la même chose d' Esdras.

Quand les juifs qui retournèrent avec lui
de Babylone, auroient eu assez de confiance
en lui pour le lui permettre ; ceux qui
étoient demeurés dans la terre de Canaan
pour habiter les ruïnes de Jérusalem, n' y
auroient pas facilement consenti.

D' ailleurs, il y a de l' apparence qu' Esdras
auroit usé de moins de sévérité envers
les juifs qui avoient pris des femmes étrangères,
et qui furent obligés de les renvoyer
avec les enfans qu' ils avoient eus d' elles :

que s' il ne s' étoit pas soucié de ménager le peuple, il semble qu' il auroit eu quelques égards pour les sacrificateurs, dont il devoit briguer, pour ainsi dire, le consentement ; et néanmoins il fit le même traitement au peuple, et à un tres-grand nombre d' enfans de sacrificateurs, dont les noms sont rapportés sur la fin de son livre. Mais quand cette foule de sacrificateurs qui se trouvoient intéressés dans cette réformation d' Esdras, lui auroit permis de donner une autre forme à l' ecriture, il est du-moins évident, qu' Esdras n' auroit pû cacher son dessein ni à ces sacrificateurs, ni même au peuple des juifs. Car puis qu' il y en avoit d' entre eux qui pleuroient en voyant le second temple, parce qu' ils se souvenoient d' avoir vû la magnificence du

p319

premier ; on doit penser que la longueur de leur captivité ne leur avoit pas fait perdre les idées de leur ecriture, et qu' ils n' étoient pas si ignorans dans cette loi qu' ils avoient avant qu' Esdras revint de Babylone, qu' Esdras pût leur en faire accroire facilement à cet égard.

Esdras ne pouvant donc réparer l' ecriture, sans que le peuple et que ses ennemis le seussent, il auroit du prendre quelque prétexte spécieux ; comme que Dieu le lui avoit ainsi ordonné ; que l' ecriture s' étoit corrompüe, etc. Et loin de cacher son dessein, il l' auroit dit lui-même, il l' auroit écrit. Cependant, quand nous lisons son livre, nous n' y voyons rien d' approchant. Tout nous éloigne au-contre de cette pensée. On nous y fait comprendre, que les juifs qui avoient été ramenés par Zorobabel, avoient la loi ; qu' Esdras s' appliquoit seulement à l' entendre ; qu' il l' expliqua au peuple. Et afin qu' on ne s' imagine pas, qu' Esdras et Néhémie l' avoient changée de concert, en y mettant ce qu' ils avoient voulu ; on trouvera que Néhémie fit une seconde réformation depuis celle qu' Esdras avoit faite, qu' il rapporte lui-même en ces termes sur la fin de son livre.

p320

Il est aisé de juger, si Esdras
et Néhémie auroient pû changer ou
réformer l' ecriture, sans que ces sacrificateurs
qu' ils avoient maltraités s' en apperceussent,
et qu' ils en prissent occasion
de se vanger, en les accablant sous les plus
beaux prétextes du monde. Cependant
nôtre dessein n' est pas de nous arrêter à ces
raisons, toutes probables qu' elles sont.
Il faut considérer en troisième lieu le
pentateuque. Nous pouvons faire voir
qu' Esdras ne l' a pas composé, par deux raisons,
l' une de fait et l' autre de droit, et
toutes deux tres-solides.

La raison de fait est, que la phrase et la
manière d' écrire d' Esdras est fort différente
de la phrase et de la manière d' écrire
que l' on remarque dans le pentateuque.
Ma seconde preuve, que j' ai appelé une
preuve de droit, est qu' on ne peut rien changer
dans des livres historiques, si ce n' est les
faits, les circonstances, les expressions, le
tour, ou l' ordre ; et que cependant les faits
sont tous plus anciens qu' Esdras, puis qu' ils
se trouvent marqués dans les prophètes.
Les circonstances de ces faits n' ont pû être
supposés pour la même raison. La phrase
et le stile ne sont point d' Esdras. à l' égard
du tour, je ne pense pas qu' on accuse Esdras
d' avoir employé l' adresse de son esprit,
pour donner un tour plus fin et plus agréable

p321

aux pensées de Moïse. Enfin je trouve
que l' ordre n' a pas été changé, et je le
prouve par les principes mêmes de Spinoza.
Car si les histoires qui sont contenües dans
la bible, sont écrites sans ordre, et sont mal-digérées,
comme cet ennemi de la religion le prétend ;
comment peut-on dire
qu' Esdras en a changé la forme, ou qu' il a
pris le soin de donner de l' ordre à des matières
entassées ?
Mais c' est peu que de prouver nos principes,
il faut tirer avantage des objections
qu' on nous fait, et montrer que rien n' est

plus contraire à nos adversaires, que ce qu' ils disent contre nous. Tous les passages véritablement difficiles et considérables qu' ils produisent, peuvent se réduire à quatre ou cinq : il y en a deux dans la genese, et deux ou trois dans le deuteronomie.

Le 20 chap. De la genese semble devoir faire bien de la peine. Il y est rapporté que Sara, qui devoit être alors âgée de plus de quatre-vingts ans, parut si belle aux yeux d' Abimelec, que ce prince voulut la prendre pour sa femme.

Il est certain aussi, qu' il y a quelque difficulté dans ce passage du 36 chap. De la genese, que nous avons déjà considéré en passant.

p322

Enfin on remarque que le discours de Moïse qui est contenu dans le deuteronomie, est coupé par quelques parentheses qui en rompent le fil, et sans lesquelles tout ce discours seroit parfaitement bien suivi. On doit principalement mettre dans ce nombre, celle qui est contenue dans les versets 10 11 et 12 du 2 chap. De ce livre. Voici le passage tout entier, car il importe de le rapporter dans toute son étendue.

p323

Il paroît que cette parenthese a été ajoutée, premièrement parce que le sens se suit parfaitement sans elle : car on passe fort naturellement du verset 9 au verset 13 de cette manière.

En second lieu, elle paroît ajoutée, parce qu' elle semble ne pouvoir convenir à Moïse qui parle ; et que ces mots, (...), semblent les paroles d' un homme qui voyoit les israélites établis déjà au païs de Canaan.

D' ailleurs elle paroît ajoutée, parce qu' il semble qu' il y ait de l' absurdité à faire de cette espèce de parentheses longues et embarrassées, en parlant comme faisoit Moïse alors.

Il y en a deux ou trois autres de même nature, quoi que moins difficiles à expliquer que celle-ci ; telles que sont celle qui est contenüe dans les versets 20 21 22 et 23 du même chapitre, et qui semble aussi couper le fil du discours ; et celle qui est contenüe au 9 verset du chapitre 3. Il y a long-tems que j' admire en ceci l' aveuglement de quelques incrédules, qui prennent occasion de ces petites difficultés,

p324

de dire que ce n' est point Moïse, ou quelqu' un qui écrivoit du tems et par l' ordre de Moïse, qui a composé les livres du pentateuque. Car si, comme ils le prétendent, ces parentheses ne s' unissent pas bien avec le reste du livre, ne faut-il pas avoir perdu la raison, pour prétendre juger par ces parentheses, de l' auteur de cette ecriture ? Mais du-moins semble-t-il qu' on peut inférer de là, qu' Esdras, ou quelque autre, a revû cette ecriture, et qu' il y a inséré ces parentheses. Cela est encore évidemment faux. Car ou Esdras auroit eu dessein de faire passer ces parentheses pour les paroles de Moïse, ou il auroit seulement voulu qu' elles servissent d' explication et de lumière pour mieux entendre le sens de Moïse. Il n' a sans doute pas eu le dessein de faire accroire que ces parentheses fissent partie du discours de Moïse. Il auroit extravagué, s' il eût si mal choisi les endroits qu' il vouloit supposer. (...), pour les attribuer faussement à un homme qui avoit écrit avant qu' Israël chassât ses ennemis hors du país de son héritage, et avant qu' on parlât de roi en Israël ? Que si Esdras avoit seulement ajouté ces

p325

paroles par voye d' explication, sans vouloir les faire passer pour les paroles de Moïse ; il se seroit bien donné de garde d' en faire des parentheses, de les insérer dans le texte sacré, de les unir par des particules

avec les paroles de Moïse. Car enfin, ce ne sont pas ici des liaisons, par lesquelles Esdras donne de la suite et de l'ordre au discours de Moïse : mais ce sont des parenthèses qui détruisent plutôt l'ordre, et qui font perdre la suite du discours de Moïse. Or il y auroit de l'extravagance, à penser qu'Esdras, ou quelque autre, n'ayant nullement en vue de les faire passer pour les paroles de Moïse, mais les ajoutant par voye de commentaire et d'explication, les eût pourtant insérées dans le texte : car ç' auroit été vouloir et ne vouloir pas les faire passer pour les paroles de ce législateur ; et la seule pensée qu'on pourroit avoir, seroit que la note auroit passé insensiblement de la marge dans le texte par le défaut des écrivains : ce qui n'empêcheroit point que cette écriture ne fût de Moïse, et ne dût estre considérée sur ce pied-là. Que reste-t-il donc après tout cela ? Car enfin, il paroît que ces parenthèses ont été insérées, et il faut bien que quelqu'un ait fait une chose que l'on reconnoît qui s'est faite.

Nous répondons, que nous ne trouvons rien dans les passages que nous avons marqués,

p326

qui nous détermine nécessairement à reconnoître qu'ils ont été insérés dans les livres de Moïse.

Car pour commencer par celui du 20 chap. De la genèse ; qui doute que Dieu n'ait pû redonner à Sara sa première beauté, lors qu'elle étoit avancée en âge ? Et qui ne voit, que sans aucune multiplication de miracles, Dieu a fait venir le lait dans son sein et le teint sur son visage par un même moyen ; puis que ce teint vif qu'ont les jeunes personnes, ne vient que de l'abondance des esprits qui se répandent sur le visage ; et qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, que Dieu mit une nouvelle vigueur, et forma de nouveaux esprits dans le corps de Sara, pour la rendre capable de concevoir Isaac ?

Il faut dire la même chose d'Abraham ;

et l' on n' en doutera pas, si l' on se souvient d' un côté, qu' une des raisons qui empêchoit Sara d' ajoûter foi à la promesse qui lui avoit été faite, étoit qu' Abraham étoit vieux ; et de l' autre, qu' Abraham eut des enfans de Kétura plus de quarante ans après la naissance d' Isaac, et qu' il vécut jusqu' à l' âge de cent soixante-et-dix ans : ce qui ne peut venir que d' une augmentation miraculeuse et extraordinaire de ses forces.

Pour le passage du 36 chap. De la genese, on peut y former deux difficultés.

p327

Car l' il semble que tous les rois dont il y est fait mention, n' avoient pû regner depuis Esaü jusqu' à Moïse ; et qu' ainsi ce n' est point Moïse qui a écrit cela. Mais on se trompe : le tems de la succession de ces rois ne sauroit aller à plus de deux cens, ou deux cens cinquante ans ; et par conséquent tous ces rois pouvoient avoir regné en Edom avant Moïse : outre qu' ils peuvent avoir regné en même tems. li on trouve de la difficulté dans ces mots, (...). Mais qui empêche, que Moïse qui prévoyoit que les israélites s' établiroient un jour des rois, et qui donne même des préceptes là-dessus, ne se serve de cette façon de parler ? Qui a-t-il là de difficile, à prendre même la chose dans la plus grande rigueur ? Est-ce que Moïse n' auroit pû se servir de cette façon de parler toute semblable : (...) ? Pour les parentheses qui semblent couper le discours de Moïse contenu dans le deuteronomie ; on pourroit répondre en général, qu' elles n' étoient point dans le discours que Moïse prononça ; mais que Moïse lui-même les inséra dans son discours, lors qu' il l' écrivit, parce que ces parentheses servent parfaitement à faire entendre les lieux où les choses dont il parle s' étoient

p328

passées, et les nations avec qui les

israélites avoient quelque relation : qui est une des fins que Moïse s' est visiblement proposée dans tout le livre du deuteronomie ; ne cessant de spécifier les lieux et les nations dont il parle.

On répondroit en particulier à l' objection prise de la parenthese qui est contenüe dans les versets 10 11 et 12 que ces paroles, (...), ne doivent s' entendre

que du païs que les israélites avoient déjà conquis au delà du Jordain du tems de Moïse. Et si l' on en veut un juste commentaire, on n' a qu' à lire le chap. 3 du deuteronomie, où Moïse en parle de la sorte.

Voilà comment il parle du païs que les israélites avoient conquis de son tems.

p329

Je voudrois bien savoir quelle différence il y a entre ces expressions, (...) ? Qui doute, que si Moïse a marqué les païs que les israélites avoient conquis de son tems par ces dernières paroles, il n' ait pû les marquer par les premières, qui font ce qu' il y a de difficulté dans l' objection ?

SECTION 3 CHAPITRE 13

Mais outre la loi et les autres livres du pentateuque que nous venons de deffendre contre la fausse critique des incrédules de ce tems, il y a encore un troisième livre, dans lequel les faits qui établissent la religion judaïque, doivent être nécessairement gravés ; qui est le coeur et le souvenir des israélites. En-effet, il ne se peut rien ajoûter aux soins que leur législateur avoit pris pour conserver perpétuellement la mémoire des choses admirables que Dieu avoit faites en leur faveur, et qui sont les motifs sur lesquels roulent les préceptes de la loi. Voici ce qui en est dit au 31 chap. Du deuteronomie.

p331

Il faut avoüer que voilà des précautions

tout-à-fait extraordinaires pour fixer la loi de Moïse dans le souvenir des israélites. Mais peut-être doute-t-on que ce soit Moïse qui les ait prises. Si l'on prétend qu'il y ait là de l'incertitude, nous voulons bien nous en tenir à cette incertitude même : elle suffit pour nous servir de principe dans notre raisonnement.

Car si c'est quelque autre que Moïse qui a écrit dans le livre du deuteronomie toutes ces paroles que nous venons de citer, en y insérant plusieurs faits chimériques ; comment n'a-t-il pas dû qu'il se combattoit avec ses propres armes ? Comment s'avise-t-il de défendre qu'on ajoute à la loi, lors qu'il y ajoute lui-même ? Comment défend-il d'oublier les choses qui sont contenues dans ce livre, lors que ce n'est qu'à la faveur de cet oubli, que les fables qu'il suppose maintenant, passent pour des vérités ? à quoi bon feindre que Moïse a ordonné de lire la loi de sept ans en sept ans ; puis que si cela s'étoit pratiqué, les loix qu'il suppose passeroient pour des nouveautés ? Mais je perds le tems en combattant ce qui ne peut être soutenu.

Il est tout-à-fait naturel de penser, que les paroles que nous venons de citer, n'ont point été ajoutées à la loi de Moïse, et

p332

que personne ne s'est avisé de supposer des passages qui en auroient fait connoître la supposition, et qui auroient donné lieu de dire, mais nos peres ne nous ont pourtant jamais appris ces choses, et nous n'avons pas dû qu'on en rafraîchît la mémoire de sept ans en sept ans ?

Que si c'est Moïse qui les a véritablement écrites, il est aisé de voir, qu'outre l'inclination que les israélites avoient à chérir leur loi, et à s'entretenir des choses qu'elle contenoit, ils y ont été obligés encore par le commandement exprés et réitéré de leur législateur. Il a falu que pour obéir à ses ordres, ils portassent leur loi écrite dans leurs habits, dans leurs discours, qu'elle se mêlât avec leurs affaires, et qu'elle fit

la principale matière de leurs entretiens, soit à la ville, soit à la campagne. Cela étant, comment peut-on concevoir qu' on eût pû ni changer, ni corrompre cette loi ? Il est vrai que les rois d' Israël et ceux de Juda imitant les superstitions abominables de leurs voisins, ont pû altérer le culte public en certains rencontres : mais quand on avoit oublié Dieu dans l' un de ces etats, on s' en souvenoit dans l' autre ; et quand il ne paroissoit que des adorateurs de Bahal, il y avoit sept mille hommes qui n' avoient point fléchi le genou devant lui. Dans le tems de la plus grande désolation de l' eglise de Juda, lors qu' on ne

p333

voyoit par tout que des boscsages consacrés aux idoles, lors qu' on n' osoit lire publiquement la loi de Dieu, enfin du tems même de Josias, cette loi subsistoit dans le souvenir de quelques fidèles. Le roi Josias ne l' avoit pas entièrement oubliée ; puis qu' avant que d' en avoir entendu la lecture du souverain sacrificateur Hamalkija, il s' étoit disposé à retablir le service divin, en commençant par faire réparer le temple. Mais rien ne nous montre mieux, combien avant et après le regne de Josias, les idées de la loi ont été présentes à l' esprit des israélites, que de voir tout ce qu' il y a de considérable dans cette loi, répandu dans les divers écrits des prophètes qui ont vécu en Juda et en Israël avant et après Hamalkija et Josias.

SECTION 3 CHAPITRE 14

Les deux derniers monumens qui nous représentent la vérité de ces faits essentiels dont nous parlons, semblent pouvoir être confondus, tant ils sont unis et enchassés l' un dans l' autre. La religion et l' etat parmi les juifs ne doivent pas être considérés séparément.

p334

Pour ce qui regarde l' établissement de leur état, on peut d' abord supposer toutes ces vérités comme certaines ; que les israélites ont été esclaves en Egypte ; qu' ils en sortirent sous la conduite de Moïse ; qu' ils passèrent par le désert ; que Moïse leur donna des loix, qui s' observèrent ensuite parmi eux ; et qu' ils chassèrent les cananéens du païs où ils ont établi leur séjour. Les ennemis même des juifs ne contestent pas ces faits ; mais ils les déguisent par l' addition de plusieurs circonstances qui sont évidemment fausses. Voici ce qu' en dit Justin après Trogus Pompeius. Il rapporte que (...).

p335

Cette histoire n' est qu' un tissu de faussetés manifestes. Elle suppose que les israélites ne sont originairement que des égyptiens ; ce qui est assez réfuté par le nom même d' israélites, et par une tradition qui en cela doit être nécessairement véritable : que Moïse étoit fils de Joseph ; seconde chimère : qu' Arruas fils de Moïse fut souverain sacrificateur ; troisième erreur : qu' il fut roi bien tôt après, et que depuis ce tems-là la royauté et la sacrificature ont toujours été jointes ensemble ; quatrième fausseté qui se détruit assez par la chronologie des rois que ce peuple a eus : que le septième jour mit fin à leur

p336

famine et à leurs voyages, parce qu' ils arrivèrent au mont Sinaï, dont ils se mirent en possession ; cinquième erreur assez évidente, puis que les rochers de Sinaï ne pouvoient rassasier la faim des israélites, et que ce mont ne termina point leurs voyages : que les israélites furent bannis de l' Egypte, parce qu' ils étoient infectés de lépre ; sixième erreur qui a encore moins de fondement que les autres. Comment tous ceux qui sortirent hors du païs d' Egypte, étant

lépreux, Moïse se seroit-il avisé de faire une loi qui ordonnoit que les lépreux seroient séparés des autres israélites, et mis hors du camp ? Car comme les israélites ne camperent que du tems de Moïse et de Josué, il faut nécessairement penser que cette loi est de ce tems-là.

Cette histoire de Trogus Pompeius est donc fausse : mais quoi que fausse, elle suppose des événemens qui sont nécessairement vrais. Il est certain que les israélites sortirent du païs d' Egypte, et il est évident que ce fut de gré, ou de force. Ce n' est point par quelque sédition et en tumulte qu' ils sortirent ; puis qu' ils emportèrent leurs biens, qu' ils emmenèrent leurs troupeaux avec une grande quantité d' or, de pourpre, de vaisseaux d' or et d' argent, comme le tabernacle avec ses ornemens et les victimes qu' on égorgoit depuis dans le désert, en furent des marques sensibles et incontestables.

p337

Que si les israélites sortirent par force, ce ne fut point sans combattre. Ce grand peuple n' auroit pû ni se rassembler des divers quartiers où il habitoit, ni emmener ses troupeaux, sans avoir sur les bras les egyptiens, quelque adresse et quelque diligence qu' on eût employé pour cela.

Que si ce fut à la faveur de quelque victoire remportée sur les egyptiens, que les israélites sortirent de ce païs ; comment n' auroient-ils conservé aucune mémoire de cet important succès ? Est-ce la coûtume des israélites d' oublier des victoires si utiles et si glorieuses ? Cet événement ne méritoit-il aucune place dans leur histoire, ni dans leur tradition ?

On voit bien que tout ce qu' on peut imaginer pour éviter de s' en rapporter à l' ecriture des juifs, se détruit de soi-même. Cependant, si l' on se défie du raisonnement, on peut consulter la pratique et le culte des juifs. Moïse institua la pasque, et l' on ne peut douter de la fin de son institution, si l' on considère les cérémonies qui s' y pratiquent.

Les juifs mangerent la pasque en habit de voyageurs, un bâton à la main, ayant les reins troussés, et les chandelles étant allumées. D' où vient cela ? Pourquoi Moïse ne leur a-t-il pas plutôt ordonné de manger la pasque en habit de guerre, étant sous les (...) et comme disposés au combat ? C' est visiblement parce que les israélites sortirent

p338

hors du païs d' Egypte, comme des voyageurs qui devoient profiter du congé qu' on leur donnoit, et non comme des soldats qui dûssent se faire jour au travers de leurs ennemis. Nous dira-t-on bien, pourquoi l' agneau s' appelloit la pasque ou le passage ? Car ôtez la raison que l' ecriture et la tradition constante des juifs nous donnent de ce mystere, que nous reste-t-il pour l' expliquer ? Pourquoi consacroit-on à Dieu les premiers-nés d' Israël ? Pourquoi les lévites lui étoient-ils consacrés, comme étant les premiers-nés du peuple, sinon pour les faire souvenir que Dieu avoit épargné les premiers-nés des israélites, lors qu' il fit mourir par la main de son ange les premiers-nés des egyptiens ? Conçoit-on bien que Moïse ait pû et voulu instituer des mémoriaux sensibles d' un événement chimérique, d' un événement reconnu pour faux par plus de six cens mille ames ? Les egyptiens ayant consenti au départ des israélites, sans y être forcés par aucun châtiment extraordinaire, établira-t-on un sacrement pour représenter à la postérité, que les israélites ne pûrent obtenir leur congé, qu' après que toute l' Egypte eût été couverte de sang ? Les israélites étant sortis hors du païs d' Egypte par quelque sedition, ou par quelque victoire, pourquoi au-lieu de conserver

p339

la mémoire de cet événement, fera-t-on commémoration d' une punition chimérique ?

Si pour se faire honneur, ils veulent attribuer leur délivrance à un secours céleste, ils peuvent feindre que Dieu a combattu pour eux, qu' une infinité d' égyptiens ont été foudroyés : mais comment s' avisera-t-on de dire, qu' il n' y eût que leurs premiers-nés qui perdirent la vie dans cette occasion ? Comment dans l' institution de la pasque, qu' ils célébrèrent alors pour se souvenir de cet événement, a-t-on fait entrer une cérémonie qui marque que les israélites ne combattirent point alors, et qu' ils ne firent que se tenir prêts à partir ? Que l' incrédulité en dise ce qu' elle voudra, le bon sens ne nous permettra jamais de supposer tant de bizarrerie et d' impudence en Moïse, et tant de simplicité et de grossière ignorance dans les israélites sur des choses qu' ils avoient veües.

Les israélites étant sortis hors du païs d' Egypte, et ayant traversé la mer rouge, vécutent quarante ans dans le désert ; et c' est pour renouveler la mémoire de ce long voyage, que fut instituée la fête des tabernacles, pendant laquelle le peuple se faisoit des tentes, pour se souvenir de celles dont ses peres s' étoient servis dans le desert. Il est inutile de répéter ici, qu' on n' institue pas des mémoriaux d' événemens qui sont reconnus pour faux de tout le monde.

p340

Cependant il est difficile de concevoir ces longues erreurs des israélites dans le désert, sans considérer ce peuple comme l' objet d' une providence particulière qui veilloit à sa conservation. Car si l' on considère la multitude des israélites, qui étoient en assez grand nombre pour se promettre de déposséder les autres nations ; et si l' on se souvient que les israélites avoient accoûtumé de manger du pain et d' être vêtus, on ne pourra concevoir que les israélites eussent pû subsister dans ce désert vaste et stérile pendant si long-tems, si Dieu n' eût fait pleuvoir le pain du ciel, et s' il ne leur eût donné cent autres marques de sa protection. Enfin les israélites célébrèrent une autre

feste, qu' ils appellent la pentecoste, par laquelle ils renouvellent la mémoire de l' alliance que Dieu traita avec eux en Horeb sur le mont Sinaï.

Il est faux que les israélites soient arrivés en ce lieu sept jours après s' être mis en chemin pour y aller. Le terme même de pentecoste nous marque que cet événement arriva cinquante jours après leur sortie hors du païs d' Egypte.

Il paroît assez par ce qui a été dit, que le sabbat n' est point destiné à solenniser la mémoire du repos que les israélites trouvèrent au mont Sinaï : mais il est certain aussi, que le sabbat n' est pas établi sans

p341

quelque fondement. Car comme cela a été déjà remarqué, il y avoit sabbat de jours, sabbat d' années, et sabbat de semaines d' années. Le sabbat d' années étoit d' une assez grande conséquence : on laissoit reposer les terres pendant une année. Le sabbat de semaines d' années l' étoit encore davantage ; parce qu' alors les héritages revenoient à leur premier possesseur, etc. Cette loi paroît d' abord extraordinaire, bizarre, opposée à la politique, contraire au bien général du peuple, et des lévites en particulier, et peu conforme à l' intention du législateur. Elle paroît extraordinaire : car qui a jamais ouï parler d' un législateur qui ordonne que les terres se reposent de sept ans en sept ans ? Elle paroît contraire à la politique ; parce qu' outre qu' elle prive le peuple des fruits d' une année, elle l' expose à être surpris par ses ennemis : et de-fait, Joseph nous apprend que parmi les juifs, la célébration du sabbat a souvent donné lieu aux avantages que leurs ennemis ont remporté sur eux. Que si l' année qui suivoit l' an de relâche, les ennemis entroient dans leur païs, et qu' ils le ravageassent, ils tomboient dans une extrême famine en conséquence de cette loi. Les levites n' y trouvoient pas mieux leur conte que les autres ; puis qu' ils perdoient les décimes d' une année. Enfin il

étoit à craindre qu' un si long repos n' engageât

p342

les israélites à la paresse, et que ne sachant que faire pendant l' année de relâche, ils ne tombassent dans la superstition, qui est le fruit ordinaire de l' oisiveté : ce que Moïse semble avoir craint par dessus toutes choses, faisant ce qu' il pouvoit pour arrêter les israélites dans le service d' un seul Dieu créateur du ciel et de la terre. Le dessein de cette institution est donc incompréhensible, à-moins que vous ne vous en rapportiez à ce que l' ecriture, la tradition des juifs et les prophètes vous diront tous d' une voix, qui est que Dieu destina le sabbat à conserver le souvenir du jour auquel il cessa de produire les oeuvres que nous voyons. Grand et illustre événement, s' il en fût jamais, et bien digne qu' on s' exposât à quelques inconvéniens, pour en conserver perpétuellement la mémoire ! Ainsi les incrédules se trouvent pressés et rembarrés de tous côtés. S' ils font difficulté d' attribuer à Moïse le pentateuque ; le deuteronomie nous suffit : car il contient les faits essentiels qui établissent la divinité de la religion judaïque. S' ils disent que le deuteronomie fut composé par le souverain sacrificateur Hamalkija au tems de Josias ; on le leur fait voir contenu essentiellement dans les écrits des prophètes. S' ils se défient des écrits des prophètes, et de toute l' ecriture généralement ; on le leur

p343

montre peint dans la tradition, dans le culte et dans la pratique des israélites. Et si leur raison résiste ; on consulte cette raison, et elle acquiesce d' elle-même au récit que l' ecriture nous fait de ces événemens, et les conjectures s' accordent parfaitement avec l' histoire sainte. Que sera-ce donc maintenant, si en joignant tous ces rayons de lumière, nous faisons voir ces faits écrits dans le pentateuque,

exprimés dans le deuteronomie, supposés par le décalogue, célébrés dans le cantique de Moïse, faisant si souvent le sujet des actions de grâces de David, supposés dans les prières qu' on adresse à Dieu en Babylone pour le retour du peuple, marqués si souvent et si naïvement dans les écrits des prophètes, faisant dans tous les siècles la confiance des juifs, et la persuasion où ils ont été qu' ils étoient la nation bénite, gravés dans leur souvenir, venus de pere en fils, portraits dans leur culte et dans leur pratique, et ayant d' ailleurs une telle connexion avec l' établissement de l' état des juifs, que sans cette lumière on se perd, on s' égare dans l' explication de la naissance et des progrès de cette république. Que le lecteur prenne la peine d' examiner la chose de près, et sur tout d' unir dans son esprit toutes ces différentes circonstances, comme elles l' ont été réellement ; et

p344

il trouvera qu' il n' y eut jamais de faits si certains que ceux-ci. Il n' y a point de doute ni de difficulté qui ne se perde, dès qu' on unit toutes ces veües. Que les incrédules exercent leur esprit à former des objections, ou à se faire des systemes ; j' ose m' engager à détruire d' abord toutes leurs spéculations, en joignant mes principes. Car si c' est en Israël qu' on a inventé ces faits, comment les a-t-on fait recevoir en Juda ? Si l' on a corrompu l' exemplaire de la loi qui étoit dans le temple, comment a-t-on corrompu les exemplaires qui étoient entre les mains du peuple, ou parmi les tribus dispersées ? Si c' est Hamalkija qui a supposé ces faits, comment subsistoient-ils du tems de David ? Si la loi a été falsifiée, comment les cérémonies pratiquées parmi les juifs justifient-elles la loi, et comment la loi justifie-t-elle ces cérémonies ? Si c' est tout d' un coup et à une seule fois que ces faits miraculeux ont été inventés, comment a-t-on fait recevoir des faits inouïs et inconnus, comme étant des faits d' une notoriété publique ? Si c' est successivement

qu' on les a inventés, où est le progrès de cette erreur ? Car nous trouvons que les derniers ne rapportent aucun fait essentiel qui regarde Moïse, que nous ne trouvons dans les plus anciens. Si vous concevez le soupçon, que les écrits des prophètes pourroient tous avoir été falsifiés en même tems

p345

que la loi de Moïse ; d' où vient la diversité du stile ? Juda et Israël ont eu leurs prophètes. Si vous tenez pour suspecte la foi des historiens sacrés, pouvez-vous vous défier de ce que vous disent en passant les prophètes, de ce qui est dit comme sans dessein dans les pseumes, de ce que des écrivains si anciens marquent comme étant connu de tout le monde, et dans des endroits où l' on ne s' aviserait point d' insérer artificieusement des faits chimériques ? Si vous craignez que Salomon n' ait supposé la loi, voyez que Jeroboam, ennemi mortel de la race de Salomon, et qui avoit un intérêt si considérable à empêcher le peuple d' aller adorer en Jérusalem, bien-loin de faire appercevoir le peuple de cette supposition pour son intérêt, reconnoit lui-même cette loi.

On ne peut douter que Moïse n' en ait laissé des mémoriaux et des monumens dans les cérémonies qu' il a pratiquées. Le tabernacle subsiste du tems de David et de Salomon. Il y a des lévites établis par Moïse, qui font le service divin. L' arche de Dieu produisant de leur tems, et même après eux, des miracles qui se trouvent marqués dans des hymnes qui ont été conservés, aussi-bien que dans l' histoire des juifs, étoit à l' égard de David et de Salomon, un gage éclatant et perpétuel des miracles que Dieu avoit fait par le ministère de Moïse.

SECTION 3 CHAPITRE 15

p346

Nous avons fait le plus difficile, lors que nous avons prouvé que l'écriture des juifs, et sur tout celle de Moïse, n'a pû être corrompue essentiellement, et que les faits qu'elle contient sont venus de Moïse jusqu'à nous. Car que Moïse les ait inventés, ou qu'il ait prétendu les faire croire contre la connoissance publique qu'on en avoit ; ce seroit une imagination tout-à-fait extravagante. Ni la multitude innombrable des personnes auxquelles il falloit imposer, ni la nature des faits trop sensibles et trop éclatans pour être susceptibles d'illusion, ni les reproches et les plaintes sur la conduite des israélites, que Moïse mêle dans son histoire, ni le soin qu'il prend d'appuyer toutes ses exhortations sur ce que les yeux des israélites ont vû, ni enfin celui de conserver la mémoire de ces faits par des mémoriaux sensibles et perpétuels, ne nous permettent point de concevoir quelque doute à cet égard.

Je ne nie pas véritablement, qu'un habile homme, un homme de crédit et d'autorité n'impose quelquefois sur des sujets de spéculation, comme sur des matières de

p347

théologie ou de philosophie : mais le moyen de tromper sur des faits qui frappent les sens avec tant d'éclat et avec tant de surprise pour l'ame qui les voit ?

On pourra peut-être persuader un seul fait de cette nature à un seul homme, en lui faisant accroire qu'il a perdu la mémoire par l'effet de quelque maladie, ou qu'un mauvais songe l'empêche de se souvenir des choses qu'il a veues : mais persuader un si grand nombre de faits tres-sensibles à plus de six cens mille personnes, c'est ce qui ne peut être seulement imaginé.

Certainement, si le dessein de ce législateur a été de tromper les israélites, on peut dire qu'il s'y est tout-à-fait mal pris. Vous remarquerez en-effet, qu'il ne se contente pas de faire deux ou trois reproches aux israélites, mais qu'il se partage entre élever les bienfaits de Dieu, et leur reprocher leur

endurcissement prodigieux. Il les appelle un peuple de col roide. Il fait l'histoire de tous les divers murmures par lesquels ils avoient attiré la colere de Dieu. Il marque leur horrible perversité dans le culte du veau d' or, leurs défiances, leurs séditions, leurs révoltes, leur impureté, leurs blasphêmes, etc. Est-ce qu' il veut les adoucir par là, et les disposer

p348

par ces flateries, à croire contre la connoissance que chacun en avoit, qu' ils ont vû les rivières changées en sang, les grenouilles entrer dans les maisons des egyptiens, des ulceres bourgeonner dans leurs corps, leurs campagnes désolées par la gresle et par les sauterelles, les ténèbres répandues dans tout leur païs, leurs premiers-nés mis à mort en une nuit, un cri général de pleur et de désolation entendu en Egypte, et les egyptiens les pressant de sortir hors de leur païs ; les eaux de la mer Rouge se partager, former un double mur pour leur laisser le passage libre, et se refermer en-suite pour engloutir leurs ennemis, qu' ils virent morts floter sur la mer ; une colombe de nuée et de feu les conduire, la manne tomber, lors qu' ils n' ont plus d' alimens ; le mont Sinaï couvert d' une nuée et d' un tourbillon de feu pendant quarante jours, le tonnerre gronder sur cette montagne, et la voix de Dieu se faisant entendre parmi ce tonnerre ; Coré, Dathan et Abiram périr par un genre de mort épouvantable qui fut vû et connu de tout Israël ? Et comment Moïse appuye-t-il tous les commandemens qu' il donne aux israélites sur ces bienfaits illustres et éclatans, dont il dit que Dieu venoit de les favoriser ? Comment les exhorte-t-il par la considération de ces choses, qu' il prétend que leurs yeux ont veües ? Comment propose-t-il ces

p349

motifs à leur obéissance ? Le croirons-nous assez insensé, pour proposer des fables, et

des fables nécessairement connues de tout le monde, pour le fondement de ses loix et de sa religion, et pour l' unique principe de son autorité ? Et fera-t-il souvenir tant de fois les israélites, de pharaon, des égyptiens, de Dathan et d' Abiram, en prénant leurs yeux à témoins d' un châtiment que leurs yeux ne virent jamais ? Chacun sait qu' on n' établit des mémoriaux que des événemens fort connus et fort importants : auroit-il donc ordonné de conserver la mémoire de ces événemens dans des monumens sensibles ? Auroit-il ordonné aux peres de les apprendre à leurs enfans d' âge en âge ? Auroit-il établi l' usage de ces cérémonies sacrées qui en perpétuoient le souvenir, si ce n' eussent été là que des fictions reconnues fausses de tout le monde, et qui auroient dû lui attirer le mépris et la moquerie de chacun ? Non sans doute, et cette vérité est du nombre de celles qui perdent plus qu' elles ne gagnent par l' effort qu' on fait pour leur donner plus de jour.

SECTION 3 CHAPITRE 16

p350

Il s' agit de savoir maintenant, si, supposé que ces faits soient véritables, ils prouvent la divinité de la religion judaïque ; et cela dépend de savoir s' ils sont miraculeux : car s' ils le sont, ils interrompent le cours et les loix de la nature, et par conséquent ils viennent de l' auteur de la nature même.

Spinosa fait ses efforts, pour montrer que tous les miracles qui nous sont rapportés dans les livres de Moïse, ont eu des causes naturelles ; et l' on verra que s' il est foible dans les autres endroits de son traité, il est ridicule et pitoyable dans celui-ci.

Il voudroit bien faire voir d' abord, qu' il est impossible d' interrompre le cours de la nature par de vrais miracles ; et voici le grand raisonnement sur lequel il appuye une assertion si téméraire. Les loix de la

nature, dit-il, ne sont autre chose que les décrets de Dieu. Or on ne sauroit changer les décrets de Dieu, puis que Dieu est immuable. Donc on ne sauroit violer les loix de la nature par ces miracles que l' on suppose qui en interrompent le cours.

p351

Il semble qu' il fasse de cet argument son épée et son bouclier : il le répète en divers endroits de son livre : il en revient à ce raisonnement comme au fondement de ses hypotheses, et il en tire assez de confiance, pour oser avancer ce paradoxe si extraordinaire et si nouveau, que les miracles détruiroient plutôt l' existence de Dieu, qu' ils ne l' établiroient.

Ce grand raisonnement n' a pourtant aucune force, ni même aucune apparence. Car ou il entend par les loix de la nature, un principe extérieur et étranger, une intelligence distincte de la matière, qui dirige toutes choses, et enchaîne les causes secondes ; et alors nous conviendrons avec lui, que les loix de la nature, ou, pour parler plus exactement, ce qui donne des loix à la nature, n' est autre chose que la volonté de Dieu, ou, si l' on veut, ses décrets.

Mais que conclurra-t-il de là contre nous ? La même volonté de Dieu libre et indépendante des choses du dehors, qui a établi les loix de la nature, en suspend ou en interrompt le cours, lors qu' il lui plait. Les miracles entrent dans le plan de la sagesse divine, comme les choses naturelles ; et l' on trouve dans les miracles mêmes l' exécution des décrets immuables de Dieu.

Mais l' on voit bien que cet auteur va plus loin. Il tient que Dieu n' est autre

p352

chose que la nature, et par la nature il entend la matière avec les loix et la détermination de son mouvement. Tout ce qu' il dit de Dieu n' est donc propre qu' à faire illusion.

En conservant le nom, il détruit la chose ; et il faut en renvoyer la réfutation au traité de l' existence de Dieu.

Il ne lui servira de rien non-plus de dire après Hobbes, que l' idée que le peuple a des miracles, vient de ce que le peuple ne connoissant point leurs véritables causes, leur en attribüe de surnaturelles. Cela est bientôt dit : mais je ne sai si la veüe du fait permettra aux incrédules de conserver ce soupçon. Qu' ils donnent un libre essor à leur imagination, qu' ils imaginent tout ce qu' ils voudront, imaginer simplement, cela est facile ; et l' on verra s' ils ne seront pas contraints eux-mêmes de renoncer à toutes leurs imaginations.

Il leur plaît d' abord de supposer, que l' ecriture ne rapporte point toutes les circonstances de ces faits, et que si ces circonstances nous étoient connües, elles nous feroient voir que ces faits n' enferment rien de surnaturel. On se trompe. Il n' y a rien de plus circonstantié que tous ces miracles ; et les circonstances sont beaucoup plus miraculeuses que les faits mêmes. Une verge changée en serpent, la colombe de nuée qui est obscurité et lumière, la mer qui forme un double mur, l' ange destructeur qui

p353

choisit les premiers-nés pour les égorger, la mer qui s' ouvre précisément, lors que Moïse l' a frappée de sa verge ; des prodiges qui se font dans toutes les parties de la nature, dans l' air, dans la mer, dans les rivières, sur la terre, en Egypte et hors de l' Egypte à point nommé, lors qu' ils sont nécessaires pour la protection du peuple d' Israël ; les israélites exempts des playes qui accablent les égyptiens ; les magiciens de Pharaon contrefaisant quelques miracles de Moïse, et ne pouvant imiter les autres ; toute la cour de ce prince témoin de ces merveilles ; l' endurcissement de Pharaon vaincu par ces coups redoutables que frappoit une main invisible ; les playes cessant avec l' obstination de Pharaon ; l' eau changée en sang non seulement dans le

grand fleuve, mais même dans les ruisseaux, les étangs, les marais et dans les vaisseaux de bois et de pierre, jusques là que le poisson mourut, que la rivière en puit, et que les égyptiens ne pouvoient boire, sont des faits circonstanciés, ou des circonstances aussi miraculeuses que les faits mêmes : des faits d' ailleurs si liés les uns aux autres, tant de fois répétés, rapportés avec une telle naïveté, sur lesquels est établie toute la religion de Moïse, que des pratiques sensibles et perpétuelles ont toujours représentés à l' esprit des juifs, dont un seul est suffisant pour établir la

p354

divinité de la révélation judaïque, et dont l' amas auroit convaincu Moïse d' imposture ; qui ne peuvent pas avoir été inventés les uns après les autres, comme on l' a fait voir ailleurs ; qui sont rapportés comme étant reconnus de tout le monde ; qui ont fait l' autorité de Moïse et la force de ses exhortations, et qu' il propose pour le grand et perpétuel motif de l' obeïssance qu' on doit aux loix qu' il donne de la part de Dieu, faisant dire au souverain législateur, (...).

SECTION 3 CHAPITRE 17

On n' entreprend point de répondre à toutes les objections qu' on peut faire contre la vérité de la révélation judaïque. Comme les objections possibles sont sans nombre, il est impossible de les prévenir toutes. On se contentera de marquer les sources des principales difficultés que l' on fait sur ce sujet ; et l' on espère de faire si bien connoître le principe de l' erreur, qu' on sera en état d' éviter l' erreur même. Pour cet effet il faut d' abord convenir, que c' est une pure extravagance, de se déterminer

p355

à rejeter un principe, parce qu' il est sujet à quelques difficultés. Il y a des

difficultés dans tout ce que nous voyons de plus petit, et dans ce qui paroît à nos yeux de plus grand. Tout est bordé de difficultés impénétrables dans la nature ; et comment n' y en auroit-il point dans la religion ? L' essentiel est donc de comparer les difficultés et l' évidence, et de se déterminer sur cette comparaison. Sur tout il faut examiner les difficultés, en examiner le principe, voir si elles ne naissent point de nos passions, ou de nos faux préjugés. C' est, à mon avis, la meilleure manière de répondre aux incrédules. Essayons de mettre en pratique cette méthode, et voyons si nous nous en trouverons bien. I la première pierre d' achopement des incrédules est l' amour de la philosophie. Ils voudroient que le St Esprit eût parlé le langage des philosophes. Ils accusent l' auteur du livre de Josué, d' avoir été moins habile que Copernic dans l' astronomie : et ils ne peuvent souffrir que Moïse ait fait une histoire de la création, qui s' accorde si peu avec les veües de cette science. Il est surprenant qu' une objection si vaine ait esté si souvent répétée. Ces gens-là voudroient-ils que Dieu oubliât le langage du peuple en parlant au peuple ; et qu' on ne pût craindre Dieu, ce qui est tout le

p356

but de l' ecriture, qu' autant que l' on seroit persuadé des hypotheses de Copernic ? Ainsi les livres de l' ecriture n' auroient esté intelligibles qu' à quelques philosophes des derniers tems, et il auroit falu pour les lire, attendre que Copernic vint au monde, ou que le St Esprit donnât aux hommes un systeme d' astronomie tout nouveau. Cela ne suffisoit pas encore. Il auroit falu, pour plaire à ces nouveaux philosophes, que Dieu eût aussi révélé dans cette ecriture, que les couleurs, la lumière, les sons et toutes les qualités que nous attribuons aux objets, sont dans nôtre ame, que les bêtes n' ont que l' apparence de la connoissance sensitive, etc. Et corriger une infinité d' expressions populaires qui se

trouvent dans l'écriture à cet égard. En un mot, il falloit faire un stile nouveau, rendre le peuple philosophe, et changer la religion en spéculation.

Mais ce n'est pas là le but du St Esprit, qui se révèle non de la manière qu'il le faudroit pour satisfaire la vaine curiosité des savans, mais de la manière qui est nécessaire pour sanctifier les hommes. Car soit qu'il nous parle de lui-même, soit qu'il nous parle de nous, soit qu'il nous fasse connoître les autres créatures, il ne nous fait voir les choses que du côté qui regarde nôtre salut, et il ne se révèle que dans la mesure qui est nécessaire à nôtre sanctification.

p357

Lors qu'il se fait connoître lui-même, il se revêt de ses bienfaits pour faire naître nôtre reconnoissance. Au commencement il se fit connoître sous le nom du Dieu possesseur du ciel et de la terre. En-suite il prit un nom qui marquoit la protection qu'il accordoit aux patriarches, en disant, (...). à-mesure que ses bienfaits croissent, les relations sous lesquelles il se fait connoître, s'augmentent. Il paroît bien par là, que Dieu se fait connoître non pour satisfaire nôtre curiosité, mais pour produire la reconnoissance dans nos coeurs.

Tout-de-même, lors que le Saint Esprit nous parle de l'homme, il prend à tâche de nous découvrir le fond de sa corruption ; il nous représente son coeur désespérément malin ; il nous fait connoître sa malice, l'étendue, le principe, les effets de sa malice, pour nous humilier, et nous obliger à recourir à sa miséricorde.

p358

Cela se rapporte encore à nôtre salut.

Enfin, lors qu'il nous parle des créatures qui composent cet univers, il nous fait voir qu'elles sont l'ouvrage de Dieu, qu'elles sont toutes en la main de Dieu, toutes

soûmises à l' ordre de sa sage providence.
Pourquoi ? Parce que cette veüe sert à nous
disposer à donner à Dieu nôtre confiance,
nôtre reconnoissance, nôtre admiration.
Je sai bien que des théologiens philosophes
changeant la religion en spéculation,
ont tâché d' expliquer la nature de Dieu,
examinant s' il y a en lui des accidens proprement
dits, et voulant découvrir la manière
dont il existe, la manière dont il connoit,
la manière dont il aime, la manière
dont il décrete les choses, et la manière
dont il exécute ses décrets. Mais ce n' est
là qu' une vaine philosophie, qui ayant pour
but de satisfaire la curiosité, ne produit que
l' orgueil ou le rongement d' esprit.
On a tout-de-même cherché à connoître
de l' homme non ce qui peut nous sanctifier,
et que Dieu vouloit que nous en sceussions,
mais ce que les philosophes fiers et curieux
voudroient savoir ; et de là sont nés ces
monstres des scolastiques, qui rendent
l' homme impénétrable à l' homme.
Sur ce principe, il est tout-à-fait déraisonnable
de prétendre que Moïse, en faisant
l' histoire de la création, a dû suivre les principes

p359

des philosophes. Cela seroit bon,
s' il avoit voulu faire de la religion une philosophie :
mais comme sa révélation doit
estre proportionnée à tout le monde, il suit
les idées du vulgaire ; et comme il a dessein
de sanctifier ceux à qui il parle, et de les
obliger à craindre Dieu, on ne doit pas
trouver étrange, qu' il propose les choses
dans la veüe qui est la plus capable de produire
cet effet.
Les philosophes tâchent de connoître la
cause physique et efficiente de chaque chose.
Ils veulent savoir comment elle s' est
faite. Cela est nécessaire pour satisfaire
leur curiosité. Moïse n' a découvert que la
cause finale des choses. Il marque la fin
que Dieu s' est proposée en les faisant, qui
est le bien de l' homme. Cette cause morale
est la seule qui fasse naître la reconnoissance
de l' homme, et par conséquent la seule qui

s' accorde avec le dessein de la religion.
Au-reste on peut dire, que tout est admirablement proportionné à l' état et aux besoins des hommes dans cette description. Car l il falloit faire voir l' empire que Dieu avoit sur ses créatures, et la facilité avec laquelle il les produit. C' est ce que l' historien montre par cette expression si sublime : *que la lumière soit, et la lumière fut ;* exprimant en de pareils termes la création de toutes choses. 2 il falloit détourner l' esprit des israélites de l' idolâtrie des nations

p360

qui prenoient pour Dieu, tout ce qu' ils trouvoient dans la nature. Dans cette veüe l' historien ne manque point de faire une énumération fort exacte des parties qui composent cet univers, et nous apprend que ces parties ne sont que l' ouvrage de Dieu. 3 il falloit rendre raison de l' établissement du jour du sabbat, et marquer par conséquent les divers intervalles de la création. 4 il falloit montrer l' avantage que l' homme a sur toutes les créatures visibles : et c' est ce que l' auteur de la genese fait excellemment, en le représentant animé du souffle de Dieu, et nous conduisant par là à la spiritualité et à l' immortalité de l' ame, qui est si conforme aux principes même de la raison. li on trouve dans les faits qui sont contenus dans cette ecriture, des choses qui paroissent fort contraires à nos idées et à ce qui se fait dans le monde. Cette histoire d' un serpent qui parle, de l' homme et de la femme qui se laissent séduire comme des enfans, de la deffense que Dieu leur fait de manger du fruit d' un certain arbre, comme si cela lui importoit beaucoup, et cette punition si grande et si disproportionnée à la faute, qui même s' étend sur toute la postérité de ces rebelles, s' accordent mal avec les préjugés ordinaires. Cependant, pour peu que l' on examine la chose de prés, et que l' on se dépréoccupe,

p361

on trouvera que non seulement la chose a pû estre ainsi, mais même qu' il a esté nécessaire que la chose fût ainsi. Car premierement l' homme étant l' ouvrage de Dieu, ne pouvoit point sortir de ses mains, souillé et corrompu, comme l' expérience et la raison nous apprennent qu' il est. Il faut donc qu' il soit tombé par sa propre faute. Il est certain qu' il est dérégulé. Il est plus certain encore, que ce dérèglement ne vient pas de Dieu qui fait tout bien. Il faut donc convenir, malgré qu' on en ait, que l' homme est corrompu par sa faute. On peut ne pas comprendre la manière dont cela s' est fait : mais toûjours est-on obligé de convenir de la chose. Ainsi le fondement sur lequel roulent toutes les circonstances de cette histoire si surprenante, est nécessairement véritable. En second lieu, on ne peut disconvenir que non seulement Dieu n' ait pû, mais encore qu' il n' ait dû donner sa loi à l' homme innocent. Dieu, qui est l' auteur de l' univers, doit adresser chaque chose à sa fin : autrement il ne seroit pas souverainement sage comme il est. Comme donc pour adresser les choses insensibles à leur fin, il leur imprime le mouvement, et dirige ce mouvement : ainsi pour adresser l' homme à sa véritable fin, il a dû lui donner sa loi, ou lui faire connoître sa volonté ; n' y ayant point d' autre manière d' agir conforme à la nature

p362

raisonnable de l' homme. En-effet, Dieu agit différemment selon les différens sujets qu' il trouve. Il adresse les créatures inanimées à leur fin, sans qu' elles le sçachent : mais pour agir conformément au génie de celles qui sont capables de raison, il faut qu' il les adresse à leur fin, en la leur faisant connoître, et que par conséquent il leur découvre sa volonté et leur devoir, c' est-à-dire, qu' il leur donne ses loix. Or, je vous prie, quelle loi Dieu pouvoit-il donner à l' homme innocent ? La loi naturelle ? Sans doute. Elle suit la raison,

et nous ne saurions être un moment sans elle.
Mais cette loi naturelle ne trouvoit
point de matière à s' exercer dans l' état où
étoient nos premiers parens ?
Que pouvoit-on deffendre à l' homme
dans cet état ? De ne se faire point d' idoles ?
Mais quelles idoles pouvoit-il se faire, lors
qu' il se regardoit comme le maître des
créatures ? De cesser de travailler, et de donner
un jour de la semaine au repos ? Mais
le travail lui étoit inutile. De ne tuer point ?
Et qui est-ce qu' il pouvoit tuer dans cet
état ? De ne dérober point ? Mais tout lui
appartenoit. De ne rendre point de faux
témoignage ? Contre qui en auroit-il rendu ?
De ne commettre point d' adultere ? Il
n' y avoit qu' une femme.
L' homme avoit une loi naturelle : mais
pour exercer l' obeïssance de l' homme, il faloit

p363

une loi positive ; et quel précepte plus
raisonnable Dieu pouvoit-il lui donner,
que celui qui lui ordonnoit de lui faire
hommage de tous les biens qu' il avoit en
abondance, en s' abstenant d' un seul, pour
marquer que Dieu les lui avoit tous accordés ?
Qu' y a-t-il d' incroyable à dire, que le
démon ait emprunté l' organe d' un serpent
pour parler à nos premiers parens ; que
ceux-ci lui ayent presté l' oreille ; qu' ils
soient devenus rebelles par cela même ; que
par la rebellion de leurs pensées, les organes
mêmes de leurs corps ayent esté dérégés ;
qu' avec la matière, le déréglement de ces
organes ait passé jusqu' à leurs descendans ;
et qu' enfin, de-même que la lépre et plusieurs
autres maladies passent du pere aux
enfans ; de-même aussi le péché par une
triste fécondité, se soit perpétué en descendant
de l' un aux autres ? Il y aura là quelque
chose que nous ne comprendrons point,
qui est la manière dont cette surprenante
transmission s' est faite ; mais toutes choses
m' apprendront qu' elle s' est faite néanmoins,
le bon sens, l' expérience, et l' exemple
de tous les hommes qui se trouvent corrompus
en naissant, et portés au mal avant

que de se connoître.
lii une des plus grandes sources des
préjugés des incrédules, consiste en ce
qu' on n' apperçoit point dans la plus-part

p364

des faits qui nous sont rapportés dans l' ecriture
des juifs, la qualité de types, qui
leur ôte ce qu' ils ont d' incroyable, et les
rend tres-conformes à la raison. On trouve
étrange que Dieu ait voulu lutter avec Israël,
et se laisser vaincre par un homme.
On traite cela de fable : mais on a tort, et
l' on se rend ridicule par là. En-effet, les
incrédules eux-mêmes regardant Moïse
comme le plus habile homme du monde,
pour raisonner conséquemment à leurs
principes, ne doivent point lui attribuer
une pensée aussi absurde que celle que le
sens littéral présente d' abord. Est-ce que
Moïse ne savoit pas, que le Dieu possesseur
du ciel et de la terre, la frayeur d' Isaac, le
Dieu fort, le terrible, étoit plus fort qu' un
homme ? Il le savoit sans doute. D' où vient
donc qu' il représente Israël luttant avec
Dieu ? C' est qu' il rapporte les choses comme
elles sont ; et que Dieu par cette condescendance
de sa bonté, et cette conduite
mystérieuse, vouloit nous apprendre que
nous devons être continuellement aux prises
avec nôtre Dieu, pour lui demander des
sentimens de sa grace et de sa bénédiction.
Ainsi le sens mystique rend tres-raisonnable
et tres-croyable la défaite d' Amalec par
les prières de Moïse, l' honneur qu' eut Moïse
de voir Dieu par derrière ; celui de le contempler
à face découverte étant réservé
au messie : l' histoire de Samson, fort incroyable

p365

en soi, comme le remarque l' auteur
de la religion du médecin, est reçûë
comme tres-conforme à la raison, dès qu' on
suppose que Samson est le type du messie,
et que c' est par le St Esprit qu' il agissoit.
Iv il n' y a pas jusqu' à la conformité

que les faits qui sont contenus dans cette écriture, ont avec des faits rapportés dans la fable, que les incrédules ne pressent contre nous : mais ils se font le procès à eux-mêmes. Car d' où vient cette conformité ?

Est-ce que les auteurs juifs auroient copié les auteurs payens ? Je ne pense pas que cela tombe dans l' esprit de personne. Les juifs ont trop d' aversion pour la religion payenne, et leurs livres sont trop anciens, pour nous laisser concevoir ce soupçon.

Mais ce qu' il y a de constant, c' est que les auteurs les plus illustres qui ayent esté parmi les payens, ont lû les livres des juifs ; et que les choses qui font la matière de leur révélation, se sont répandües parmi les autres nations par la plus ancienne tradition du monde.

C' est la remarque de Spinosa, que les juifs rapportent tout à Dieu, et se croient en quelque sorte le but de tous ses ouvrages, tant ils sont accoûtumés à se flater. Il est certain que les incrédules rapportent à ce principe les faits de cette écriture qui paroissent les plus éclatans.

Noé, disent-ils, maudit les descendans

p366

de Canaan, pour faire voir aux israélites, qu' ils avoient de légitimes prétensions à leur terre. Cet historien veut qu' Abraham soit sorti d' Ur des chaldéens par le commandement de Dieu ; que Dieu lui ait promis de bénir toutes les nations de la terre pour l' amour de lui ; qu' Abraham avec ses domestiques ait défait quatre rois ; que pour l' amour d' Abraham Dieu ait affligé Abimelec ; que Melchisedec soit venu le bénir, lors qu' il retournoit de la défaite des rois ; qu' Isaac soit né par un miracle ; que Dieu ait commandé de renvoyer Ismaël et sa mere, de-peur qu' ils ne troublassent Isaac le légitime successeur d' Abraham ; qu' Esaü ait vendu son droit d' aînesse ; que pour l' amour de Jacob, Dieu ait béni les affaires de Laban, etc.

Ce préjugé des incrédules naît de leur peu d' équité. Car je leur demande, si, supposé

que Dieu eût choisi la famille d' Abraham entre toutes les familles de la terre, pour en faire l' objet de ses faveurs, il n' a pas été nécessaire qu' il bénît particulièrement les patriarches ? Et si, supposé que la providence divine se soit particulièrement déployée en faveur des patriarches, l' auteur de l' histoire sainte pouvoit dissimuler cette vérité, sans renoncer à la sincérité et à la bonne foi d' un fidèle historien ? Spinosa prétend que c' est le caractere des juifs, de rapporter tout à Dieu. Mais

p367

Spinosa a-t-il bien examiné, pourquoi les juifs attribuent tout à Dieu ? D' où vient ce penchant ? Qu' est-ce qui a élevé leurs espérances jusqu' au point de se croire le but de tous les bienfaits de Dieu ? Qu' il examine bien la chose, et il trouvera que ce sentiment vient d' une longue et constante expérience que leurs peres ont faite de la faveur du ciel.

Vous doutez que la postérité de Cham n' ait été maudite : consultez l' événement. Vous ne voulez pas croire que Dieu ait retiré Abraham de l' idolâtrie : croyez le, lors que vous voyez qu' Abraham seul entre les hommes adore le vrai Dieu ; qu' il quitte son païs pour abandonner l' idolâtrie, contre la coûtume de tous les hommes, et même d' un Socrate et d' un Platon, lesquels connoissant le vrai Dieu, n' ont pas eu la force de se retirer pour renoncer au culte des faux dieux. Vous doutez qu' Ismaël et Esaü ayent été éloignés de l' alliance de Dieu : demeurez en d' accord, lors que vous voyez les descendans de l' un et de l' autre privés de la connoissance de Dieu. C' est là une preuve bien réelle d' une élection divine.

Cependant on consent que les incrédules tiennent ces faits pour suspects, si l' on ne trouve une admirable sincérité dans ces historiens, à rapporter le bien et le mal. Etoit-il bien nécessaire que l' on flêtrit le

p368

patriarche Noé, en rapportant son yvresse ;
Simeon et Lévi, en leur attribuant le meurtre
des sichémistes ; Sara, en rapportant
son incrédulité ; les patriarches, en les représentant
meurtriers de leur frere ; Moïse,
en marquant ses doutes et sa désobéissance ;
Aaron et Marie, les faisant voir couverts
de lépre à l' occasion de leur rebellion ; les
israélites, en rapportant tant de murmures
éclatans, et suivis ordinairement d' une
punition exemplaire ; le peuple d' Israël
tombant de superstition en superstition ;
les meilleurs rois tachés de vice, David
homicide et adultere, Salomon voluptueux
et idolâtre ? Etc.

Vi il y a encore les difficultés des préadamites,
qui sont de deux ordres : les unes
regardent la chronologie sainte que nous
ne touchons point, parce que les doctes en
ont suffisamment traité, et que nous ne
pourrions faire que copier leurs écrits :
les autres qui consistent dans quelques expressions
qui semblent marquer qu' il y
avoit des habitans sur la terre avant la création
d' Adam. Il semble que c' est là le préjugé
de Caïn, lors qu' étant encore seul sur
la terre, il s' écrie, *il arrivera que quiconque
me trouvera, me tuera* : et celui de l' historien
même, lors que celui-ci ajoûte, que *Caïn
bâtit une ville, et qu' il l' appella du nom de son
fils Enoc* . La réponse est aisée. Après que
l' homme eut violé la loi de son Dieu, il

p369

ne se crût plus en sûreté en tous lieux. L' ange
qui lui deffendoit l' entrée du jardin d' eden,
et sa propre conscience, lui firent bientôt
concevoir mille frayeurs. Il conceut dès
lors qu' il pouvoit être tué. Cette crainte
passa en Caïn, qui se crût exposé aux plus
funestes accidens, lors qu' il se vit banni du
lieu qui étoit particulièrement consacré à la
religion. Il craint tout, les choses insensibles,
les bêtes sauvages, les anges, ses propres
enfans, qui ne respecteront point les droits
du sang qu' il n' a pas lui-même respectés ;
d' autres enfans qui sortiront d' Adam, des

hommes qui viendront après, et le tueront.
On répond à la seconde partie de la difficulté ; que vrai-semblablement Caïn bâtit une ville par la suite de cette crainte et de cette défiance qui le suivoient en tous lieux ; qu' il la bâtit avec le secours de ses enfans, pour se défendre contre les enfans de Seth qui s' étoient extrêmement multipliés sur la terre ; que l' ecriture parle de la ville que Caïn bâtit, avant que de rien dire de la naissance de Seth, parce qu' elle garde ici l' ordre des personnes, et qu' elle a voulu dire tout ce qu' elle avoit à dire de Caïn, avant que de faire aucune mention de Seth, et cela par une transposition qui est commune à tous les auteurs sacrés et profanes ; et qu' enfin on peut concevoir que

p370

Caïn ne bâtit que quelques maisons, ou quelques cabanes, et que l' ouvrage fût ensuite continué par ses descendans, et retint le nom d' Enoc que Caïn lui avoit donné. Ce ne sont pas là de grandes difficultés.
Vii de toutes les objections que les incrédules nous font, la plus spécieuse seroit celle que presse le plus Spinoza, si elle ne rouloit sur un fondement qui est évidemment faux, et qui est prise de ce que les prophètes ont prophétisé selon leur intérêt, leur éducation et leur tempérament.
Mais bien-loin qu' elle nous fasse peur, nous sommes obligés en quelque sorte à la mauvaise foi de cet homme ; puis qu' il nous a fourni, sans y penser, une preuve de la divinité de la religion judaïque. Il ne faut que renverser son principe, pour en faire une preuve tres-forte pour nous.
Les prophètes n' ont point prophétisé par intérêt, 1 parce qu' aucun d' eux n' a eu en veüe l' établissement de sa famille, qui est de tous les soins le plus naturel. Moïse, Samuël, Elie, Elisée, etc. Semblent plutôt sans affection et dénaturés envers leurs proches, qu' intéressés pour leurs familles et pour leurs enfans. 2 ils prophétisoient incessamment contre les rois. Ils en étoient haïs, chassés, persécutés fort souvent.

3 ils ménagent tout aussi peu le peuple et les sacrificateurs, desquels ils auroient attendu quelque support ou quelque bien.

p371

4 tout ne respire que piété, que zèle dans leurs écrits. Ils ne dissimulent rien, ne taisent rien, et ne craignent point la mort, lors qu' il s' agit de reprendre les pécheurs. Voyez comment Jérémie en parle lui-même. Les prophètes ne suivent point la nature du tempérament. Jérémie prophétise incessamment contre les juifs. Faut-il s' en étonner ; puis que de son tems la ruïne des juifs étoit si prochaine ? Mais Jérémie sait pourtant prédire que leur captivité ne durera que 70 ans. Est-ce la mélancolie de son tempérament qui lui fait prédire le tems de cette délivrance à point nommé, par un oracle qui fit une telle impression sur les juifs, que les juifs transportés en Babylone ne virent pas plutôt ce terme expiré, qu' ils firent requeste à Dieu ? Jérémie prédit la désolation qui devoit arriver de son tems, et qui en-effet arriva : mais Jérémie sait aussi tressaillir de joye par la considération des biens que Dieu prépare aux hommes, et aux juifs en particulier.

p372

L' éducation n' est point la règle des prophéties. J' avoue que Dieu laisse dans l' esprit des prophètes les mêmes images que l' éducation y avoit mises : mais il élève divinement leur imagination ; de-sorte qu' avec des termes assez simples, ils expriment des sentimens si élevés, des pensées si sublimes, que tout est bas et rampant auprès de ce qu' ils disent. Amos étoit un bouvier. Il ne parle que de forêts, de montagnes, de feu, de Carmel, de Liban, de vignes, de jardins, d' oliviers, de lions rugissans, et de cabanes qui se lamentent. Mais quelles grandes choses n' enveloppe-t-il pas dans ces images, qui lui étoient plus ordinaires qu' à un autre ? Combien son esprit est-il élevé ?

De quel feu divin son coeur ne brûle-t-il point, lors qu' il paroît si jaloux de la gloire de Dieu ? Et quel enthousiasme surnaturel lui fait dire des choses plus grandes en-effet, que ce que les plus polis et les plus éloquens des hommes ont jamais pensé ?

p373

Est-ce là le langage d' un berger ? Et jamais les plus éloquens hommes du monde parlèrent-ils d' une manière plus magnifique et plus digne de Dieu ?

SECTION 4 CHAPITRE 1

Ne nous contentons pas d' avoir prouvé la divinité de la révélation judaïque. Allons plus loin, et voyons si elle ne nous conduira point à une plus grande révélation. Un des plus grands et des plus considérables oracles qu' elle enferme, est sans doute celui qui prédit la vocation des payens. C' est ici un grand principe qui nous conduit au delà de la révélation judaïque, et qui nous fera entrer parfaitement dans le plan et dans le dessein

p374

de Dieu dans la religion, si nous l' avons une fois solidement établi. Il ne faut pour cet effet, que s' attacher bien à la considération de la prophétie, et à celle de son accomplissement. On trouve dans l' ecriture tout ce qu' on peut raisonnablement demander à l' égard de la prophétie. Ce n' est point ici un oracle que le hazard ait mis en la bouche d' un seul prophète une seule fois : il est en la bouche de tous les prophètes. Moïse, David, Salomon, Esaïe, Jérémie et tous les autres, prédisent si souvent la vocation des gentils, qu' il semble qu' ils ayent vû cet événement. Ce n' est point ici une prophétie qu' on puisse accuser d' obscurité. Car qui a-t-il de si clair que ces

paroles de Zacharie ?

Si l' on trouve que ces passages ne sont pas encore assez exprés pour marquer le choix que Dieu doit faire des gentils pour les recevoir dans son alliance, on n' a qu' à considérer ce passage, où Dieu dit

p375

par la bouche d' Esaïe : (...). Si vous demandez, qui seront ceux d' entre les gentils qui auront part à cet avantage : vous trouverez que ce seront les gentils indifféremment, jusqu' à ceux qui avoient été autrefois les plus abandonnés de Dieu. Si les juifs s' imaginent que les gentils ne doivent être appellés à la connoissance du vrai Dieu, que comme des esclaves destinés uniquement à suivre le char de triomphe d' Israël ; nous leur fermerons la bouche par ces paroles de Michée. *en ce tems-là, etc.* Ezéchiël parle d' un tems auquel les deux peuples ne seroient plus deux peuples,

p377

et d' une alliance éternelle que Dieu traiteroit avec eux en commun. Mais qui nous assurera, que ce n' est point parce qu' ils le souhaitoient ainsi, ou par une exagération qui naissoit de leurs désirs, qu' ils déclaroient qu' il n' y auroit point jusqu' aux gentils qui ne connussent Dieu, et ne célébressent ses merveilles ? Qui nous empêchera de croire, que le psalmiste a seulement exprimé ses désirs, lors qu' il dit : (...) ? On perd facilement ce soupçon, lors que l' on considère, que les oracles qui marquent la vocation des payens, opposent quelquefois les gentils aux juifs ; comme lors qu' il est dit, (...) : et sur tout lors que Moïse le représente par ces paroles si dignes de considération : (...). Qui ne voit qu' une prophétie tant de fois répétée, accompagnée de tant de circonstances, marquée en tant de manières, et jointe même à la réjection des juifs, n' est pas le jeu d' une imagination qui s' égaye,

ou un effet de quelque dessein que les prophètes eussent de se flater, ou de flater leur nation ?

Mais peut-être que les prophètes prédisoient

p378

la vocation des payens, non parce qu' ils crûssent qu' elle dût jamais arriver, mais pour exciter la repentance des juifs, en les menaçant que Dieu se tourneroit vers leurs ennemis. Premièrement, je veux que cette prophétie soit une menace ; cela empêcheroit-il que cette menace ne fût aussi une prophétie ? Le discours d' un homme qui auroit menacé autrefois Sodome vitieuse, du feu du ciel, auroit pû ne passer que pour une simple menace avant l' embrasement de cette ville : mais il auroit dû passer pour une véritable prophétie, après que cette ville eût été réduite en cendres. D' ailleurs, cette prophétie est trop bien circonstanciée, pour n' avoir pas été formée dans la veüe de l' événement. Qui est celui qui a de la peine à comprendre, comment la loi devoit sortir de Sion, et la parole de l' eternal de Jérusalem ; que toutes les nations devoient être éclairées par la lumière qui sortiroit de Sion ; que des eaux vives sortiroient de Jérusalem, la moitié vers la mer d' orient, et l' autre moitié vers la mer d' occident ? Etc.

Mais il paroît en troisième lieu, que ce n' est pas pour menacer les juifs, que les prophètes prédisent la vocation des payens. Car on sait que lors qu' on dénonce à quelqu' un un malheur pour l' intimider, on a accoûtumé de lui dénoncer un malheur prochain,

p379

et qui va fondre sur lui, s' il n' y prend garde. Cependant les prophètes ont prédit la vocation des payens comme un événement fort éloigné. Enfin on n' a qu' à lire les écrits des prophètes, et l' on trouvera que quand ils prédisent la vocation des payens, ils en parlent assez souvent

comme d' un événement qui doit faire la gloire de Sion, et qui doit être accompagné du véritable salut que Dieu destine aux vrais israélites, bien qu' il doive être suivi de l' endurcissement du général.

Il est donc vrai que ces oracles sont par leur nombre, par leur clarté et par la manière dont ils se trouvent circonstanciés, au dessus de la subtilité et des exceptions. Il ne s' agit donc plus que de savoir, si l' événement a répondu à la prophétie : c' est de son accomplissement qu' il nous faut maintenant parler.

L' oracle de la vocation des payens est parfaitement accompli, s' il est vrai que les juifs n' ayent plus rien qui les distingue

p380

maintenant de ceux qu' on appelloit autrefois gentils ; et que les gentils ayent obtenu ce qui élevoit autrefois les juifs au dessus d'eux.

Les juifs possédoient autrefois quatre avantages qui les distinguoient des payens, et qui formoient, pour ainsi dire, l' idée de leur élection ; sçavoir la connoissance pure du vrai Dieu, la sacrificature, la royauté, et les dons de la prophétie. Les juifs seuls entre les hommes connoissoient le vrai Dieu ; c' étoit déjà beaucoup. Leurs sacrifices étoient les seuls que Dieu agréoit sur la terre ; c' étoit encore davantage.

Dieu étoit leur monarque invisible qui les gouvernoit d' une façon particulière, et qui avoit attaché l' autorité souveraine à une famille ; c' étoit là un privilège particulier.

Dieu avoit choisi ce peuple parmi tous les autres, pour lui donner son esprit, et pour faire ses miracles au milieu de lui ; c' étoit là le dernier caractere de son éléction.

Aujourd'hui, duquel de ces avantages est-ce que les juifs peuvent se vanter ? Ils connoissent le vrai Dieu ; mais toute la terre le connoit aussi, et ce n' est plus par là que les juifs peuvent se distinguer des autres hommes.

Leur sacrificature est entièrement ôtée ; puis que leur temple fut démoli il y a déjà plusieurs siècles, qu' ils n' ont plus de

lévites ni de sacrificateurs, et que toutes leurs généalogies sont confondues. Il n' y

p381

a plus de royauté parmi eux ; puis qu' ils sont devenus les esclaves des nations. Et ce qui est plus étonnant pour eux, et plus considérable, c' est qu' ils ont aussi perdu l' esprit prophétique, qui étoit la marque la plus essentielle de leur élection.

Que si nous jettons maintenant les yeux sur ceux qui étoient appelés autrefois gentils ; nous trouverons qu' ils ont des idées de Dieu plus belles et plus parfaites que n' ont jamais eu les juifs ; qu' ils offrent à Dieu en une infinité de lieux, l' encens de leurs prières et de leurs actions de grâces ; et qu' ils marchent à la lumière qui est sortie de Sion. Quel bandeau funeste empêche les juifs et les incrédules de voir à cet égard le rapport de la prophétie avec l' événement ?

Les juifs ne veulent pas que nous soyons véritablement dans l' alliance de Dieu, parce que nous ne sommes pas circoncis, et que nous ne pratiquons pas diverses cérémonies prescrites dans la loi de Moïse. Mais peuvent-ils ignorer, que ce n' est pas là ce qui fait l' essentiel du pur culte de Dieu et de la vraie religion de leurs pères ? Selon ces reproches que Dieu faisoit autrefois au peuple d' Israël par la bouche de ses prophètes : (...).

p382

Puis donc que connoître Dieu, lui obeïr, l' aimer, s' attacher pour l' amour de Dieu à la pratique de la vertu et de la sainteté, fait l' essentiel du pur culte et de la vraie religion ; peut-on douter que les nations n' aient véritablement été appelées à la connoissance du vrai Dieu, lors que l' on voit toute la terre remplie de la connoissance du vrai Dieu, et les hommes l' invoquer dans leurs besoins, célébrer ses vertus, et mettre en lui leur confiance ?

Je n' ignore pas néanmoins, qu' il y a ici trois difficultés qui semblent faire d' abord

quelque peine. On objecte premièrement, que Mahomet n' a pas laissé d' étendre en tous lieux la connoissance du vrai Dieu, bien que Mahomet ait été un imposteur.

p383

Mais la réponse est facile ; puis que l' on peut considérer deux choses dans la religion de Mahomet : quelque chose de vrai, et même de divin ; c' est ce qui est demeuré de la religion chrétienne, dont les mahométans faisoient autrefois profession, et dont la religion mahométane est une corruption : et quelque chose de faux et d' humain ; c' est ce que Mahomet y a ajouté. La connoissance d' un Dieu créateur du ciel et de la terre, et celle d' un Jesus Christ, le prophète et le fils de Dieu, appartenant essentiellement et originaiement à la religion chrétienne, dont la mahométane a conservé quelques restes défectueux ; c' est mal parler de dire, que Mahomet a établi la connoissance du vrai Dieu dans le monde : il faut seulement dire, que Mahomet a corrompu la connoissance du vrai Dieu, établie avant lui dans le monde.

On objecte en second lieu, que les chrétiens se déchirent par des guerres ; qu' on ne voit que schisme, erreurs et superstition parmi eux, et par conséquent qu' ils ne portent point le caractere d' un peuple élu et béni du ciel. Mais si lors que les tribus d' Israël se faisoient la guerre les unes aux autres, ou lors qu' ils dressoient des veaux, et les adoroient publiquement, ils ne laissoient pas d' être le peuple de Dieu, parce que Dieu les retiroit de cet état, qui auroit été incompatible avec son élection, s' il eut

p384

été général, et en même tems éternel ; pourquoi ne dirons-nous pas aussi, que les chrétiens ne laissent pas d' être le peuple de Dieu, pour être exposés aux schismes, à la superstition, et aux dissensions que Dieu laisse regner, mais non-pas pour toûjours ; sa

providence trouvant les voyes de les réparer, quand il lui plait. Au-fond, les vices des particuliers n' empêchent point l' élection du général, non-plus à l' égard des chrétiens, qu' à l' égard de l' ancien peuple d' Israël. Les juifs ne peuvent nous faire d' objections sur ce sujet, qui ne retombent sur eux-mêmes. Outre que c' est dans l' eglise, qui est l' assemblée des fidèles, qu' il faut chercher l' accomplissement de cette espèce de prophéties.

Enfin on remarque, que les oracles qui nous parlent de la vocation des payens, nous marquent que les payens doivent être conformes au peuple d' Israël dans la pratique de ses cérémonies, aussi-bien que dans l' adoration du vrai Dieu. Il est fait mention de leurs nouvelles lunes et de leurs sabbats. Je répons que cela vient, de ce que les prophètes ont voulu représenter l' événement dont nous parlons par des images ordinaires et connües du peuple. Si les juifs y vouloient faire un peu de réflexion, ils connoïtroient qu' il est absolument

p385

nécessaire de prendre ces expressions dans un sens mystique et spirituel. Car comment veulent-ils que toutes les nations de la terre montent proprement à la montagne de Sion, ou qu' elles aillent adorer à Jérusalem ? Que ne voyent-ils, que par cette oblation pure dont parle Malachie, il faut entendre l' oblation d' un coeur froissé et d' une ame pénitente ? Etc.

Les juifs et les incrédules ont beau faire des efforts pour résister à la force de la vérité ; rien ne peut empêcher que ces trois vérités ne soient claires et évidentes. I que les prophètes ont prédit constamment la vocation des payens en divers tems et en diverses occasions, en termes exprés et circonstantiés, et si clairement, qu' ils paroissent plustôt à cet égard des historiens que des prophètes. li que la raison la plus fière et la plus obstinée n' oseroit soupçonner ces oracles d' avoir été ajoûtés après l' événement. lii que cependant ces

oracles ont été exactement accomplis, et le seront d'âge en âge.

Je n'ignore pas en-effet, qu'il peut y avoir des nations qui n'ont pas encore été éclairées de cette lumière : mais le tems de leur illumination viendra. Il suffit qu'il n'y ait plus aucune distinction entre le peuple des juifs et les autres peuples de la terre ; que la connoissance du vrai Dieu soit commune, qu'elle ait inondé la terre ; que

p386

les nations marchent à la lumière qui est sortie de Jérusalem, et que les nations les plus sauvages en soient remplies, à mesure qu'elles sont découvertes. Cette prophétie s'accomplit tous les jours, et s'accomplira perpétuellement jusqu'à la fin des siècles. Cette preuve est double. Elle prouve la divinité de la religion chrétienne contre les juifs, et la divinité de la religion judaïque et de la religion chrétienne contre les incrédules. Si vous doutez de la divinité des livres de l'ancien testament, considérez cette prophétie, et vous n'en douterez plus. Si vous doutez de la divinité de la religion chrétienne, considérez cette prophétie, et vous en serez assuré. Aussi est-il facile de connoître dans la nature et dans la révélation des juifs, des préparations à ce grand et illustre événement. Si vous suivez les lumières de la religion naturelle, elles vous apprendront que Dieu devoit perdre entièrement les payens, ou les éclairer de nouveau. Si vous consultez l'écriture des juifs, vous y trouverez que Dieu avoit suscité un Melchisedec sacrificateur du Dieu souverain, vivant parmi les nations ; qu'il avoit mis son esprit en Balaam qui vivoit parmi des payens ; qu'il avoit envoyé Jonas pour prêcher aux ninivites, témoignant par ce petit prélude, qu'il vouloit un jour réunir les nations

p387

avec son Israël, pour s'en faire connoître.

Au-fond, le changement qui est arrivé au monde, est si grand et si avantageux, qu' il faut faire de Dieu un être insensible, sans sagesse et sans connoissance, pour s' imaginer que sa bonté ni sa providence n' ont aucune part à ce grand événement. Autrefois le coeur de l' homme étoit avec ses dérèglements et ses passions, la règle du culte et de la religion. Toutes les foiblesses humaines s' étoient consacrées. C' est à sa corruption qu' on bâtissoit des temples. C' est elle qui prononçoit les oracles, si je l' ose dire ; puis que c' étoit elle qui tiroit toutes les divinités de son sein. Comment corriger ce désordre ? Où prendre une règle pour rétablir des hommes si déréglés ? Si vous les rappelez à la religion, c' est la religion qui les corrompt davantage, en leur faisant voir des dieux qui portent leur image, et qui sont même plus vitieux qu' eux. Si vous descendez en eux-mêmes, ils se couvriront des exemples qu' ils trouvent dans la religion. Si vous faites agir la nature, la nature est asservie sous la superstition, qui est d' autant plus puissante, qu' elle agit sous des prétextes sacrés. Je ne voi donc ici qu' une absolue impossibilité de retirer les hommes de cet état, si je considère les moyens humains. Je ne voi qu' un commerce nécessaire entre la religion et la corruption.

p388

La corruption forme la religion. La religion consacre, pour ainsi dire, et rend sacrée la corruption. Qui leur ôtera cette religion, que leur penchant et leurs vices leur rendent si chère ? Qui les guérira de cette corruption, que la religion autorise ? Si vous parlez de leur faire reconnoître quelque nouvelle divinité ; il dépend de leur volonté de la recevoir, ou de la rejeter. Si vous leur parlez du Dieu que les juifs adorent, ils détestent tout ce qui passe pour sacré parmi cette nation. Leurs esprits sont fermés par les préjugés, leurs coeurs le sont par les passions, les intérêts, la coutume et l' éducation. La force et l' adresse, les magistrats, les pontifes et le peuple,

la nature corrompue et la fausse religion ferment le passage à la vérité, et sont comme des barrières impénétrables qui semblent l'éloigner sans retour.

Certainement, quand je considère la difficulté qu'il y avait à convertir les nations, je trouve que c'est là l'entreprise de Dieu, et non l'entreprise des hommes.

Mais je me confirme entièrement dans cette pensée, quand je remarque que dans un petit nombre d'années, je vois un saint et heureux renversement dans la religion des hommes. Car si auparavant la corruption de leur cœur avait réglé leur culte, et produit toutes leurs divinités ; maintenant la pure et la vraie idée d'un Dieu créateur

p389

du ciel et de la terre, saint, juste, bon et sage, réforme et change les mauvais penchans du cœur déréglé des hommes. Je reconnois une puissance divine dans cet effet si prompt et si admirable. Je ne doute point, que s'il y a une intelligence qui gouverne le monde, et qui fait aux hommes tout le bien qu'ils possèdent, sa bonté n'ait quelque part à cet heureux changement.

Que sera-ce donc, lors qu'on me fait voir ce grand événement prédit avec tant de lumière et de précision ? Serai-je assez extravagant, pour rejeter une vérité qui entre dans mon esprit par tant d'endroits différens, et à laquelle les sens, l'expérience, la raison, et des témoins d'autant moins suspects, qu'ils ont vécu avant l'événement, me forcent, par manière de dire, à consentir ?

SECTION 4 CHAPITRE 2

La vocation des payens étant établie, nous avons posé le fondement sur lequel roule toute cette matière. Les vérités naissent d'elles-mêmes de cette première et capitale vérité.

La première qui en naît, c'est qu'il devoit y avoir une autre alliance que Dieu devoit

p390

contracter avec le genre humain, différente de celle qu' il avoit contractée avec la famille d' Abraham. C' est ce que la raison et l' ecriture nous persuadent également. La raison nous dit, qu' une alliance dont les promesses ne pouvoient regarder qu' une seule nation en particulier, ne pouvoit point être étendue à tous les hommes. Comment en-effet, tous les hommes pouvoient-ils recevoir le droit d' habiter la terre de Canaan ? Comment la circoncision étant un signe qui sert à distinguer un peuple des autres peuples, pouvoit-elle être une marque, laquelle toutes les nations de la terre portassent dans leur chair ? Ni le temple, ni la sacrificature, ni la prophétie enfin limitée aux juifs, ne pouvoient servir à toutes les nations, et par conséquent il falloit une alliance distincte essentiellement de la première. C' est aussi ce que Dieu avoit marqué par la bouche de ses prophètes. Jérémie en parle de cette manière. *les jours viennent, etc.*

p391

il paroît par ces prophéties, que non seulement l' alliance que Dieu devoit traiter en commun avec Israël et avec les nations, devoit être une nouvelle alliance ; mais encore qu' elle devoit être plus parfaite que la première, et que c' est comme plus parfaite, qu' elle succéderoit à l' autre. C' est ce qui est assez clairement exprimé dans l' oracle de Jérémie que nous venons de rapporter. Qui ne voit, que cette prophétie nous promet une alliance bien plus excellente que celle que Dieu avoit traitée avec les israélites ? Que si nous consultons les lumières de nôtre raison, après avoir consulté celles de l' ecriture, nous trouverons que cette alliance devoit avoir deux sortes de perfection ; l' une par opposition à la religion payenne qu' elle devoit abolir ; l' autre par rapport à la religion judaïque, dont elle devoit comme remplir le vuide, et réparer les défauts.

Dans le paganisme l' on ne connoissoit point le vrai Dieu, ni la véritable vertu. La tempérance y étoit si peu en usage, que la terre toute entière étoit devenue une grande Sodome. On connoissoit si peu l' humilité, qu' on ne lui donnoit pas même de nom. On ne savoit ce que c' étoit que de la charité. Il a donc falu que Dieu traitant alliance avec les nations, dissipât leur aveuglement à tous ces égards par la lumière de sa révélation. Et qu' est-ce que l' evangile nous apprend, si ce n' est à connoître un seul Dieu créateur et conservateur de toutes choses ; à rapporter nos actions à sa gloire, ce qui fait l' essence de la véritable vertu ; à aimer son prochain, et à s' humilier soi-même, pour n' admirer que Dieu, et pour rapporter tout à cette source commune du bien ? L' alliance evangélique est donc l' alliance qui paroît la plus proportionnée aux besoins des payens.

La religion judaïque ne manquoit point de beaux préceptes et d' exhortations à s' acquiter de ses devoirs : mais les motifs lui manquoient en quelque sorte, puis qu' elle n' en avoit que d' humains et de temporels. Comment les israélites pouvoient-ils s' élever au dessus d' eux-mêmes et de leurs penchans, pour obéir à la loi, lors que la terre de Canaan, la prospérité temporelle, etc. étoient les seuls biens qui étoient promis à leur obéissance par cette alliance

particulière que Dieu avoit contractée avec eux ? Mais en voici une seconde, dans laquelle les coeurs et les volontés des hommes sont captivés par des motifs si universels et si relevés, que non seulement ils balancent l' inclination que les commodités temporelles donnent aux hommes de désobéir à la loi de Dieu ; mais que les passions humaines s' anéantissent, pour ainsi dire, devant ces grands objets. C' est l' evangile qui nous fournit les véritables forces pour nous acquiter de nos devoirs, et pour

combattre nôtre corruption, en nous ouvrant le ciel et l' enfer tout-ensemble, par la révélation de l' immortalité glorieuse qui attend les fidèles, et des peines infinies qui attendent les méchants. Grands objets, si l' on en conçût jamais, et dignes de cette nouvelle alliance qui assemble tous les hommes, qui doit leur fournir le principe d' obéissance le plus universel et le plus invariable, et élever par là le coeur des hommes au dessus des passions et des vices, qu' on ne sauroit réprimer par des motifs comme ceux de la loi de Moïse, laquelle est foible en la chair. Ainsi l' alliance evangélique remplit encore le vuide et les défauts de l' alliance que Dieu avoit traitée avec les israélites. C' est donc avec juste raison qu' elle est appelée une nouvelle alliance, et une alliance meilleure que la première. L' oracle répond à l' événement :

p394

l' événement justifie l' oracle, et cette proportion qui se trouve encore à cet égard entre l' un et l' autre, confirme excellemment nôtre foi.

SECTION 4 CHAPITRE 3

Il faut à-présent examiner, si Dieu n' a point traité cette nouvelle alliance dont nous venons de parler, par le ministere de quelqu' un ; et je croi qu' avant que de consulter les oracles de l' ecriture, nous pouvons laisser parler un moment nôtre raison là-dessus.

Lors que Dieu traita la première alliance avec les israélites, ce fut par le ministere de Moïse. Un homme mortel fut médiateur entre le peuple d' Israël et la divinité. Il faloit même que cela arrivât ainsi. La majesté suprême de Dieu ne lui permettoit point de se communiquer familièrement et immédiatement à tous les israélites. La corruption et la foiblesse de ce peuple ne lui permettoit pas de soutenir l' éclat de la présence majestueuse de son Dieu. Pour cette raison, ou pour d' autres qui nous sont

inconnues, l' alliance fut traitée par le ministere de Moïse ; et c' est là une vérité que

p395

je prétens avoir droit de supposer comme prouvée.

Cela étant, il me semble qu' il est assez naturel de croire, que la nouvelle alliance que Dieu devoit traiter avec tous les hommes, a été de-même traitée par le ministere d' un médiateur. Il est pourtant raisonnable de concevoir, que comme cette seconde alliance que Dieu doit traiter avec tous les hommes généralement, est plus excellente que la première, il faut que le médiateur de la seconde ait des qualités plus excellentes que le médiateur de la première. Ainsi Moïse aura été le plus débonnaire de tous les hommes ; et le médiateur dont nous parlons, aura dû être sans péché. Moïse sera monté sur une montagne pour y recevoir les ordres de Dieu ; et le nouveau médiateur aura dû apporter du ciel même sa révélation. Moïse aura donné la loi au peuple des juifs en général, et aura choisi des lévites pour l' expliquer et l' enseigner au peuple d' âge en âge : le nouveau médiateur aura dû porter une loi à tous les hommes, la leur donner par le ministere de plusieurs prophètes, et l' entretenir dans le monde par une succession de docteurs. Ainsi la raison ne nous éloigne point de la connoissance d' un messie ; et il suffit qu' elle ne nous en éloigne pas, pour nous obliger à considérer avec attention tant de prophéties qui nous le promettent.

p396

Car il est vrai que l' ecriture joint la vocation des gentils à la venüe d' un messie qui devoit produire ce grand ouvrage, comme l' effet à sa cause. Quand cet oracle de Jacob, qui dit qu' à lui appartient l' assemblée des peuples, seroit douteux, et quand les autres passages de l' ecriture qui marquent la vocation des payens, ne lui

donneroient pas un jour suffisant ; comment pourroit-on méconnoître cette vérité dans ces belles paroles d' Esaïe ? *en ce jour-là etc.* il est aisé de recueillir trois vérités de ces paroles. I qu' il est parlé d' une oppression et d' une délivrance qui ne regardent point Israël, du-moins l' Israël selon la chair. Car c' est des égyptiens, qu' il est dit qu' ils crieront à l' éternel, à-cause des oppresseurs : outre que le peuple d' Israël n' a point été captif en Egypte, depuis cette

p397

servitude dont Dieu le retira par le ministere de Moïse. li qu' au tems de cette délivrance dont il est ici parlé, Dieu se feroit connoître aux égyptiens, et qu' alors la distinction des lieux étant ôtée, et le culte public n' étant plus attaché à Jérusalem, on pourroit servir Dieu par tout ailleurs. C' est ce qui nous est clairement marqué dans ces paroles. *il y aura un autel etc.* comme la religion judaïque étoit la seule véritable, Esaïe se sert de ces idées pour nous représenter la nouvelle alliance. Ses expressions doivent être prises sans doute dans un sens mystique ; mais toujours emportent-elles que le culte ne seroit plus attaché à un lieu particulier, et par conséquent que l' alliance de Moïse feroit place à une autre. lii enfin nous en recueillons, que Dieu devoit envoyer un messie ou un libérateur, pour éclairer et pour guérir les égyptiens, les delivrant aussi de la servitude dans laquelle ils gémissaient. On trouve aussi la vocation des gentils produite par le ministere d' un messie, dans cet autre passage du chap. 49.

p398

Que peut-on concevoir de plus clair et de plus exprés que ces paroles ? Car l' c' est ici un libérateur qui doit rétablir les tribus de Jacob, et réparer les désolations d' Israël. li il ne doit pas

s' arrêter là ; son emploi est plus grand, et sa charge d' une plus grande étendue. Certainement plus nous entrons dans l' examen des prophéties, et moins nous pouvons douter de cette vérité. Le seul Esaïe nous en parle en cent endroits de ses révélations.

Il paroît qu' il ne s' agit point en cet endroit de l' eglise d' Israël, par la force de cette opposition : (...).

p399

Qui ne voit, qu' il s' agit là des gentils opposés aux israélites, lesquels ressembloient en-effet à une femme qu' on auroit épousée en sa jeunesse, et qui auroit été répudiée, selon l' expression du prophète ? C' est pour cela que Dieu lui promet un rédempteur, qui sera appelé le Dieu de toutes nations, pour convertir tous les peuples de la terre.

Toute cette évidence n' est pourtant pas comparable à celle du chap. 42 des révélations de ce même prophète, où il introduit Dieu parlant de cette sorte. *voici mon serviteur, etc.*

p400

sur quoi l' on doit remarquer premièrement le dessein de ce chapitre, qui paroît être de montrer que le regne de l' idolâtrie ne durera point toûjours.

Il paroît en second lieu, que le prophète prenant occasion des idoles qui ne doivent pas toûjours subsister dans le monde, de marquer la vocation des payens, en parle comme d' un événement surprenant, nouveau et incroyable.

Il dit aussi que les isles s' attendroient à la loi de Dieu, c' est-à-dire, les peuples les plus reculés et les plus éloignés de la connoissance du vrai Dieu. Car l' ecriture dit souvent, que les isles,

p401

les égyptiens, Edom, Assur connoîtront le nom de Dieu, pour marquer que cet avantage s' étendra jusqu' aux nations qui paroissent les plus abandonnées du ciel. En troisième lieu, nous trouvons que l' illumination des nations doit se faire par le ministère d' un messie, qui doit annoncer jugement aux nations, et qui nous est caractérisé par plusieurs autres éloges qu' on examinera en leur lieu.

Il nous suffit d' avoir fait voir par des passages clairs et par des preuves faciles, que la vocation des payens, et la venue de celui que nous appelons le messie, et qui est celui par le ministère duquel les nations ont dû être appelées, sont deux événemens qui nous sont représentés par les prophètes, comme essentiellement liés ensemble et inséparables.

Il ne faut pas s' étonner après cela, si les juifs ont crû par une tradition constante et invariable, qu' il viendrait un messie qui rétablirait leur état : mais il y a lieu d' être surpris, qu' ils ayent séparé la vocation des gentils, de la venue de leur messie, ou qu' ils n' ayent pas vû que le messie ne devait venir, que pour unir tous les peuples du monde dans la connoissance du vrai Dieu, en traitant avec eux une alliance de paix, une alliance éternelle, selon les oracles de l' ancien testament.

SECTION 4 CHAPITRE 4

p402

Il n' est pas moins surprenant, que les juifs ayent été assez aveugles et assez déraisonnables, pour dire que Dieu différerait d' envoyer le messie, ou qu' il s' étoit résolu à ne l' envoyer point du-tout, à-cause des péchés du peuple. Car l' ils trahissent leur cause par cette fiction, et il faut bien que toutes les apparences soient contre eux, et que le terme de l' envoi du messie soit en-effet passé, puis qu' ils ne peuvent se deffendre que par là. Il faut que le messie doit venir non seulement pour rétablir les

tribus de Jacob, mais encore qu' il devoit être donné pour lumière aux nations, et être le salut de Dieu jusqu' au bout de la terre, comme Esaïe le dit expressément ; il est ridicule de prétendre, que la seule considération des péchés du peuple des juifs l' ait empêché de venir. Iii les péchés du peuple ne peuvent avoir empêché le messie de paroître, à-moins que la promesse de sa venue ne soit une promesse conditionnelle. Or il paroît que ce n' est point une promesse conditionnelle ; puis qu' outre qu' elle est toujours exprimée d' une manière absolue et sans réserve, le tems en est limité, et

p403

les autres circonstances en sont marquées tres-précisément : ce qui est le propre des promesses absolues, et qui seroit absurde dans des promesses conditionnelles. Iv il est certain que le siècle du messie devoit être un siècle de dépravation et de malice : c' est ce qu' on prouve par l' ecriture, et par le consentement même des rabbins. Ces derniers avoient, que le tems auquel le messie paroitra, sera un tems d' une licence et d' un débordement de vices effroyables : et Daniel nous apprend fort distinctement, qu' après la venue du messie, qu' il appelle le Christ, Dieu puniroit les juifs, en envoyant contre eux le peuple du conducteur, qui détruiroit la ville et le sanctuaire, etc. Ce qui marque que la corruption de ce peuple devoit être extrême au tems du messie. V ce n' est que lors que les vices des particuliers s' étoient accrus jusqu' à former une idolâtrie et une corruption publique, que Dieu punissoit les juifs par des calamités publiques. Au-fond, les juifs ne prophétisent point par Bahal, ils n' immolent pas leurs enfans à Moloc, ils ne se font point des dieux qui marchent devant eux : cependant, lors qu' ils faisoient toutes ces choses, Dieu ne les punit que par une captivité qui dura 70 années, il ne les punit qu' après les avoir repris par la bouche de ses prophètes, qu' ils mettoient à mort ; et lors qu' il les eut transportés en Babylone, il ne

p404

cessa de les consoler par des oracles, qui leur faisoient espérer leur prochain rétablissement. Vi ne semble-t-il pas que ce désir ardent et passionné avec lequel les juifs attendent le messie, joint à ce qu' ils ne sont point idolâtres, à la haine qu' ils ont pour ceux qu' ils regardent comme les ennemis de Dieu, et à l' agréable sacrifice qu' ils prétendent avoir fait à Dieu, en crucifiant celui qui, selon eux, a séduit tout l' univers ; ne semble-t-il pas, dis-je, que toutes ces choses devraient attirer sur leurs testes une mesure de bénédictions encore plus abondante que celle qu' ont eu leurs peres ? Cependant les voilà errans et dispersés depuis seize siècles. Il paroît qu' ils ne se tournent point vers aucun faux Dieu ; et le vrai Dieu ne se tourne point vers eux, quoi que Dieu ait solennellement déclaré, que quand ils se tourneroient vers lui, il se tourneroit vers eux.

Ils se reconnoissent pécheurs ; et Dieu ne leur reproche point leurs péchés. Ils se croient coupables de quelque crime caché ; et l' on ne voit aucun prophète qui vienne le leur apprendre. La venüe de leur messie est retardée ; et ils demeurent sans en savoir la raison. Les oracles se sont tûs, la prophétie est ôtée, le ciel ne parle plus à eux ni par songe, ni par vision ; pourquoi cela ? Si ce n' est pour leur dire, qu' il n' y a plus de promesses ni de salut pour eux, s' ils ne sortent de leur aveuglement.

p405

Et en-effet, puis que le malheur de leur captivité présente est un malheur réel, et qu' ils ne sauroient le nier, parce qu' ils le ressentent ; ils n' ont qu' à examiner, si le mal qu' ils souffrent est un chatiment, ou une punition. Il faut que ce soit l' un ou l' autre, puis qu' il arrive par une dispensation de la providence, selon leur propre aveu. Certes, s' ils veulent faire de bonne foi cet examen, tout

leur apprendra que leur captivité n' est point un chatiment. Un chatiment ne dure pas si long-tems ; et quand on châtie, on avertit du crime pour lequel on châtie ; l' avertissement étant même de l' essence du chatiment : d' ailleurs, on console par quelque promesse : et enfin on met au feu les verges dont on s' est servi dans ce chatiment. Il est aisé de remarquer tous ces caracteres dans les chatimens que Dieu a déployés sur l' ancien peuple d' Israël. Mais ici l' on ne voit qu' une servitude la plus longue qui fût jamais, une confusion de tribus et de familles, et une perte générale de toutes les marques de leur adoption ; des maux sans consolation, privation de prophéties, silence de la part de Dieu, prospérité du côté des nations, et ce qui est plus considérable, toute la terre remplie de la connoissance du vrai Dieu : ce qui est un caractere sensible de cette bénédiction, par laquelle toutes les familles de la terre devoient être bénites en Abraham. Ainsi, bien-loin que les juifs

p406

puissent trouver la cause du retardement de sa venüe dans la considération de leurs péchés, cette considération les conduit bien plutôt à croire, qu' il faut qu' ils ayent rejeté le messie, et qu' il n' y a point d' autre crime qui puisse être proportionné à cet effroyable abandon et à cette extrême misère.

Les juifs auroient raison d' attribuer le retardement du messie à leurs péchés, ou à quelque autre cause, si en-effet il n' avoit point paru de messie, si aucun ne s' étoit vanté d' en porter les caracteres, et si aucun ne les avoit portés en-effet : mais ils ne sont point pardonnables, de recourir à de pareilles fictions, lors qu' on leur fait voir un sujet auguste et divin dans sa bassesse apparente, que les prophètes semblent tous avoir eu devant les yeux, lors qu' ils en ont parlé ; tant ils ont exactement marqué sa venüe, sa naissance, sa famille, ses actions, sa vie, sa mort, ce qui est arrivé après sa mort.

Il n' est pas juste qu' on nous en croye sur
nôtre parole : mais il n' est pas juste aussi,
que les juifs ni les autres incrédules se dispensent
d' entrer dans cet examen avec
nous.

SECTION 4 CHAPITRE 5

p407

La vocation des payens est un si grand
et si illustre caractere du messie, qu' il
semble renfermer tous les autres, et être
plus que suffisant pour établir la vérité de
sa vocation. Car puis que les anciens oracles
avoient prédit que les payens seroient
appelés à la connoissance du vrai Dieu, et
qu' ils le seroient par le ministere d' un libérateur
et grand personnage, qui seroit appelé
le Dieu et le sauveur de toute la terre,
qui seroit l' alliance du peuple, et qui porteroit
la connoissance de Dieu jusqu' aux extrémités
de l' univers ; et que nous trouvons
toutes ces choses accomplies en Jesus Christ
et par Jesus Christ : nous ne voyons pas
qu' on puisse se dispenser de le reconnoître
pour le messie qui avoit été promis.
On ne sauroit penser sans extravagance,
que l' esprit prophétique qui animoit les
prophètes, ait voulu nous faire illusion,
en nous faisant regarder comme un saint et
un bien-aimé de Dieu, celui par qui les
nations devoient connoître le vrai Dieu,
s' il ne devoit pourtant être qu' un imposteur,

p408

selon les hypotheses de nos adversaires.
Il faut pour cela qu' un séducteur ait dérobé
au vrai messie le caractere le plus propre,
le plus auguste et le plus éclatant que
les prophètes lui attribüent, qui est la vocation
des gentils. Il faut ou que Dieu par
un effet de sa sagesse et de sa providence,
ait commis l' exécution de ses desseins et de
ses prophéties à un imposteur, ou que cet
imposteur ait accompli les oracles de Dieu

malgré sa sagesse. Il faut qu' un séducteur ait été un instrument en la main de Dieu pour appeller les nations, ou que s' étant ingéré dans cet emploi, il ait paru contre le dessein de Dieu, et trompé les veües de sa providence. Il s' agit du salut des hommes, de leur illumination ; et l' on voudroit que ce grand bien étant dans le dessein et dans le plan de Dieu de toute éternité, sortît dans son exécution du sein de l' imposture et du mensonge ; que cette grande révolution arrivât par le ministere d' un malfaiteur, lors que tous les prophètes ont prédit qu' elle arriveroit par le ministere d' un homme saint et divin, que Dieu susciteroit, et qu' il rempliroit de son esprit. Il faut donc que l' esprit de vérité et l' esprit de mensonge ayent fait alliance, que Dieu et le vice se soient réconciliés, et que l' immuable soit devenu sujet au changement. Il est donc vrai que quand nôtre messie

p409

n' auroit que ce caractere, il en auroit un essentiel, et qui devoit nous persuader que tous les autres ne lui conviennent pas moins, quand même nous ne pourrions pas le montrer. Mais nous ne sommes pas dans cette peine, et nous trouvons dans les prophètes, l' tout ce qui regarde le tems de la venüe de nôtre messie, le lieu de sa naissance, sa tribu et sa famille. li tout ce qui regarde sa conversation dans le monde, ses vertus, son emploi, ses actions, ses enseignemens, l' impression de sa doctrine, l' effet de ses miracles, les efforts de ses ennemis contre lui, ses souffrances, sa mort, le genre et les circonstances de sa mort. lii les événemens qui ont suivi sa mort, les signes qui l' accompagnèrent, la sépulture de nôtre messie, sa résurrection, son ascension, et sa séance à la droite de Dieu, la prédication de son evangile en tous lieux, et la conversion des nations : trois sortes de caracteres qui prouvent sensiblement, s' ils sont véritables, que nôtre Jesus est le messie promis. Mais pour faire voir que ce n' est pas sans

sujet que nous avançons cela, nous ferons deux choses : nous examinerons premièrement tous ces caracteres dans le détail, pour mieux connoître si nous pouvons bien conter sur leur évidence ; et dans ce dessein nous rechercherons, autant qu' il sera possible, de chacun de ces caracteres en particulier,

p410

Il si c' est un caractere du messie. Il si il convient à nôtre Jesus. Il si il est vrai qu' il ne puisse convenir à aucun autre qu' à lui. C' est par ces trois examens que nous prétendons faire passer tous ces divers caracteres du messie. Après quoi je croi qu' il nous sera permis en second lieu, de les comparer, d' en faire voir la suite et l' enchaînement, et de tirer de cette comparaison, une nouvelle force et de nouvelles lumières pour l' établissement de nôtre religion.

SECTION 4 CHAPITRE 6

Le tems de la venüe du messie nous est clairement marqué en quatre endroits de l' ecriture, au 49 chap. De la genese, vers. 10 au chap. 2 vers. 6 du livre du prophète Aggée, au chap. 3 de Malachie, vers. 1 au chap. 9 du livre de Daniel : et ce sont là les quatre passages qu' il nous faut premièrement examiner. Le premier fait partie de la bénédiction que Jacob mourant donna à Juda son fils.

p411

Il faut remarquer d' abord, que Jacob bénissant ses enfans, prédit non ce qui arrivera à leurs personnes, mais ce qui doit arriver à leur postérité. C' est ainsi qu' il promet à Simeon et à Lévi, qu' ils seront dispersés parmi les autres tribus ; ce qui s' accomplit exactement du tems de Josué : à Zabulon, qu' il se logera dans les païs maritimes, et du côté de Sidon ; ce qui ne manqua pas d' arriver. Quand donc il bénit Juda, il lui prédit ce qui doit arriver à

ses descendants. Il lui dit que ses freres se prosterneront devant lui, que le sceptre ne se départiroit point de lui, etc. Ce qui emporte que cette tribu commanderait aux autres, que le sceptre et la royauté seroient attachés à Juda, et qu' il ne cesseroit d' avoir de l' empire sur les autres tribus, jusqu' à un certain tems, qui est marqué par la venue de Scilo, ou de celui à qui appartient l' assemblée des peuples.

Nous prétendons que celui qui est appelé Scilo ou Schilo en cet endroit, n' est autre que le messie. Les juifs modernes prétendent le contraire ; et dans le dessein de nous ôter un oracle qui favorise la foi de nôtre messie, il n' est sorte de violence qu' ils ne tâchent de lui faire. Mais rien ne montre mieux la force de la vérité, que les égaremens

p412

visibles auxquels la haine de la vérité les engage.

Ils ont beau chicaner d' abord sur le terme de Schilo : toutes les explications qu' ils lui donnent, reviennent à nôtre sens. Car si par ce terme l' on entend avec quelques-uns, celui qui doit être envoyé ; il paroît que c' est là la qualité du messie. Si l' on explique ce terme par celui à qui il est réservé, c' est-à-dire, celui à qui l' empire est réservé ; le sens sera, que la domination doit demeurer dans la tribu de Juda, jusqu' à ce que vienne celui à qui elle est réservée, et qui doit assembler les peuples. Que si Schilo veut dire son fils, selon l' explication ordinaire des hébreux ; on ne voit pas comment on pourroit entendre autre chose que le messie, par un fils de Juda auquel appartient l' assemblée des peuples.

Mais peut-être que les juifs trouveront bien d' autres sujets pour leur appliquer cet oracle. Le premier auquel ils le rapportent, est Moïse, qui devoit être suscité extraordinairement de Dieu, et que Jacob a prédit, selon eux, dans cet oracle, comme le libérateur des israélites. On prétend que quand il est dit, (...), il faut entendre, à lui appartient d' assembler les tribus d' Israël, et de les

retirer de la captivité où elles vont tomber ;
car le terme qui est dans l' original, et qu' on
a traduit par celui de *peuples* , est aussi souvent

p413

employé pour marquer le peuple saint.
Mais cette pensée n' est ni solide, ni même
apparente ; parce premièrement, que si
Jacob avoit voulu parler de Moïse, il l' auroit
représenté par ses véritables caracteres,
qui sont de retirer le peuple d' Israël d' esclavage,
et de donner la loi de la part de Dieu.
D' ailleurs, si Schilo veut dire son fils, comme
les juifs l' expliquent communément ;
comment cet oracle peut-il être appliqué
à Moïse qui n' étoit point le fils de Juda ?
Mais quelle seroit cette prophétie, que le
sceptre ne se départiroit point de Juda jusqu' au
tems de Moïse ? Comment nous paroît-il que cet
oracle ait eu son accomplissement ?
Où étoit le sceptre et la domination
dans une servitude aussi amere et aussi
insupportable que celle d' Egypte ? Enfin
il nous paroît, que la tribu de Juda a dominé
depuis Moïse ; et il ne nous paroît pas
si clairement, qu' elle ait regné avant Moïse.
Il s' ensuit donc, que pour trouver l' accomplissement
de cet oracle, il faudroit le renverser.
Car ces paroles, (...), ou ne signifient rien, ou
signifient, que lors que Schilo viendroit, la tribu
de Juda cesseroit de dominer sur les autres. Or
bien-loin qu' à l' arrivée de Moïse Juda ait
perdu l' empire, que c' est au-contraire depuis
Moïse que Juda a véritablement regné.
De-sorte qu' on ne peut faire l' application

p414

de cet oracle à Moïse, sans en détruire entièrement
la vérité. Outre que le dessein
de Jacob dans son testament, étant de marquer
ce qui arrivera à ses enfans dans la terre
que Dieu leur destine, comme cela se vérifie
à l' égard de toutes les autres bénédictions
que ce testament renferme ; il n' est
pas juste de croire qu' il n' étende la bénédiction
qu' il donne à Juda, que jusqu' au tems

de Moïse.

On n' est pas mieux fondé à entendre cette prophétie de Saül, comme quelques-uns, qui prétendent que Jacob l' appelle Schilo, parce qu' il devoit être oint en Scilo.

Car outre qu' il est faux, que Saül ait été sacré en Scilo, puis que c' est en Mitspa que se fit son couronnement ; il est ridicule de prétendre, que quand il auroit été oint en Scilo, il dût porter le nom de Scilo pour cela. D' ailleurs, on ne voit point que l' assemblée des peuples ait appartenu à Saül.

Et enfin, bien-loin que l' empire de Juda ne dût subsister que jusqu' au tems de Saül, il semble bien plutôt, que c' est après la mort de Saül, que cet empire ait commencé, puis que les rois qui lui succédèrent furent pris de la tribu de Juda.

Jéroboam n' ôta point le sceptre à la tribu de Juda, qui continua d' avoir ses rois particuliers, après la séparation des autres tribus.

On ne peut donc pas rapporter cet oracle à Jéroboam, non-plus qu' à Saül.

p415

David étoit bien le fils de Juda ; on peut lui donner le nom de Schilo à cet égard. Mais qui peut dire sans extravagance, qu' à son arrivée le sceptre se soit départi de Juda ? Enfin il y a encore moins de raison à penser, comme quelques-uns, que c' est de Nabucadnézar que parle cet oracle. Car comment est-ce qu' on lui peut appliquer le nom de Schilo ? Est-ce que Nabucadnézar étoit le fils de Juda, comme les juifs modernes expliquent ce terme ? D' ailleurs, quelle seroit cette bénédiction, qui promettroit la venue du fleau du peuple de Dieu ? Comment cet oracle seroit-il véritable ; puis que la tribu de Juda avoit ses juges qui la gouvernoient, et qui avoient droit de vie et de mort sur les particuliers pendant sa captivité en Babylone ; puis que les juifs revenant de leur captivité, eurent pour conducteur Zorobabel, qui étoit non seulement de la tribu de Juda, mais du sang royal ; puis que depuis leur retour, les juifs prirent même le nom de la

tribu de Juda, qui subsista entière ayant ses loix et son gouvernement. Les chicaneries des rabbins ne sont pas encore épuisées. Comme ils voyent que les paroles de cette prophétie leur sont extrêmement contraires, étant prises dans un sens facile et naturel, il n' y a point d' explication forcée et violente qu' ils ne mettent

p416

en avant. Ils croyent donc, après bien des observations grammaticales, pouvoir rendre les paroles de l' original par celles-ci : (...). Je laisse à juger à ceux qui examineront leur nouvelle critique là-dessus, s' il est possible de donner ce sens aux paroles de Jacob. Pour nous, il nous suffit de savoir, l que nôtre explication est facile et naturelle, au-lieu que la leur est singulière et tirée par les cheveux. li que leurs peres et leurs anciens rabbins ont traduit ces paroles comme nous ; n' y ayant que la nécessité de deffendre leur cause, qui leur fasse avoir recours à ces interprétations subtiles et déliées. lii que l' oracle expliqué de cette manière seroit entièrement faux. Cette dernière raison est décisive, si elle est véritable ; et l' on trouvera qu' elle l' est, si l' on se donne la peine de considérer ce que Daniel dit du messie. Il nous fait entendre, que le messie viendra, qu' il sera retranché, et qu' en-suite le peuple du conducteur viendra, qui détruira la ville et le temple, etc. Que si l' etat des juifs doit être renversé après la mort du messie ; comment Jacob auroit-il pû dire, qu' alors que le messie seroit arrivé, le sceptre ne se départiroit plus de Juda ? Mais afin qu' on ne nous accuse pas de nous appuyer sur des fondemens contestés, nous ferons voir bientôt,

p417

que c' est du messie que parle Daniel dans l' endroit dont nous venons de parler. A-t-on assez chicané inutilement ? Non, les juifs ont encore quelque chose à dire.

Ils prétendent que par le mot hebreu, que nous avons rendu par celui de sceptre, il faut entendre en cet endroit une verge avec laquelle on chatie ; le sens de la prophétie étant, que la verge du chatiment ne se sépareroit point de Juda ; c' est-à-dire, que Juda seroit continuellement affligé jusqu' à la venüe de Schilo, qui est le messie. Si c' est ici leur dernier retranchement, c' est aussi, selon mon opinion, le comble de leur absurdité et de leur ignorance. Car premièrement, ce terme (...), qui est celui de l' original, ne signifie point une verge de chatiment, à-moins qu' il n' y ait quelque autre mot qui le détermine à cette signification. Mais je veux qu' il signifie aussi souvent une verge de chatiment, qu' il se prend pour un sceptre ; je soûtiens que ces paroles qui suivent, *ni le legislateur d' entre ses pieds*, nous déterminent à entendre un sceptre, et non pas une verge de chatiment. Il n' est pas difficile en-effet de s' appercevoir, que le patriarche fait une allusion à ce que de son tems le souverain magistrat étant assis dans un lieu plus élevé que les autres, avoit à ses pieds un secretaire qui écrivoit sa volonté ou ses loix, et qui les donnoit au peuple : c' est ce qui fait que le patriarche lui donne

p418

le nom de législateur. Ces paroles allégoriques veulent donc dire en général, que l' autorité souveraine représentée par le sceptre, et par le législateur qui écrit aux pieds de quelqu' un, ne seroit point ôtée à la tribu de Juda, jusqu' à ce que Schilo vint. Comme donc il n' y a que la signification de sceptre qui s' unisse avec ces paroles, *ni le legislateur d' entre ses pieds* ; il s' ensuit qu' il n' y a que cette signification qui puisse avoir lieu dans l' oracle que nous examinons. D' ailleurs, comment cette prophétie prise dans ce sens, seroit-elle véritable ; puis qu' il s' est passé tant d' années avant la venüe de Schilo, pendant lesquelles non seulement la verge du chatiment s' étoit départie de Juda, mais son état étoit si pompeux et si florissant, que les écrivains sacrés

ne trouvent point de termes trop magnifiques, pour nous le représenter tel qu' il a été, par exemple, sous le regne de Salomon. Ajoûtez à cela, que Daniel nous a déjà appris, que Jérusalem doit être détruite, dès que le messie aura paru. Comment donc le prophète pourroit-il dire, que le chatiment ne s' éloignera point de Juda, jusqu' alors ? Enfin, lisez ce qui précède et ce qui suit les paroles que nous examinons, et vous trouverez que c' est ici une bénédiction, et non une malédiction ; que Jacob promet des biens, et non pas des maux

p419

et des châtimens à la postérité de Juda. Voilà combien l' erreur est foible, et ses principes défectueux : elle se découvre de tous côtés, et se détruit presque d' elle-même. Le véritable sentiment ne nous coûtera pas tant à établir ; car il ne faut pour cela, que laisser aux paroles de l' oracle leur situation, leur liaison et leur signification naturelle. Il ne faut pas de grands efforts de pénétration, pour connoître que c' est du messie dont il s' agit dans ce passage. La chose parle d' elle-même : la vanité des défaites des rabbins le justifie clairement : le consentement des anciens rabbins à rapporter ces paroles au messie, le fait assez connoître. On n' a qu' à consulter leur targum ou leur talmud, pour s' en éclaircir. D' ailleurs, on sait que c' est le privilege du messie d' assembler les peuples. Le psalmiste dit que toutes les nations lui serviront. Et les juifs eux-mêmes disent, que le messie assemblera tous les peuples de la terre ; mais comme des esclaves destinés à la gloire et au plaisir des israélites. Que si vous joignez en-suite à ce caractere, le nom de Schilo, de quelque manière qu' on l' explique, vous ne conserverez plus de doute sur ce sujet. Car si Schilo

p420

veut dire son fils ; quel peut être ce fils de

Juda qui assemblera les peuples, et qui fera cesser la domination de Juda, si ce n' est le messie ? Etc. On peut dire la même chose des autres significations de ce terme. Ajoutez à cela le rapport de cet oracle avec celui de Daniel, qui nous fait voir que la domination de Juda cessera, le temple étant détruit et le sanctuaire profané, après qu' on aura retranché le Christ. Mais sur tout considérez le rapport de l' oracle avec l' événement : car si les prophéties sont obscures avant que d' être accomplies, elles sont claires après qu' elles l' ont été. On doit considérer l' état des juifs en trois divers tems : avant David ; et l' on peut supposer, qu' en ce tems même la tribu de Juda avoit quelque crédit et quelque prééminence sur les autres : depuis David jusqu' à la captivité de Babylone ; et pendant tout ce tems-là les conducteurs et les rois sont sortis de cette tribu : enfin depuis la captivité de Babylone jusqu' à la venue de celui que nous regardons comme le messie ; et pendant tout ce tems elle a eu sa prééminence et ses droits particuliers. Car l' les tribus d' Israël ont été retranchées, et elle a subsisté avec les lévites destinés à lui enseigner la loi. li elle a donné son nom aux enfans de Jacob en général. lii quand il y a eu des gouverneurs pris de la tribu de Lévi, comme les

p421

asmonéens ; c' est par les suffrages et du consentement de cette tribu, qu' ils ont tenu leur autorité, qui étoit à tems. lv il y avoit toujours un grand conseil composé des anciens de Juda qui gouvernoient le peuple ; et puis qu' ils subsistoient seuls des autres enfans d' Israël, car je ne conte pour rien en matière de gouvernement, les lévites, qui ne s' occupoient qu' aux choses qui regardoient la religion ; puis qu' ils avoient des loix et un gouvernement particulier soit en Babylone, soit sous les romains ; qu' il y avoit une forme d' état et de république parmi eux : il s' ensuit que le sceptre ne s' étoit point entièrement

éloigné de Juda, ni le législateur d' entre ses pieds, jusqu' à la venüe de nôtre messie. Et voilà la première partie de l' oracle accomplie. Que si nous jettons en-suite les yeux sur ce qui est arrivé aux juifs depuis la mort de nôtre messie, nous ne verrons plus aucune forme de gouvernement, ni de république dans ce peuple. Ils vivent sans loi, sans conducteur, sans demeure, sans terre, sans possessions. Et comment n' auroient-ils point perdu le sceptre, lors qu' ils ont tout perdu, jusqu' à leurs droits, jusqu' à leurs titres, jusqu' au moyen de se connoître, n' ayant plus de livre de généalogie, jusqu' aux promesses de leur rétablissement, jusqu' à la consolation de pouvoir espérer

p422

avec quelque ombre d' apparence, que Dieu les rassemblera ?

Voilà donc la seconde partie de l' oracle qui est encore exactement accomplie. Qui peut douter de la vérité d' un oracle que son accomplissement a si bien justifié, et dont l' événement est un si juste commentaire ?

Il ne faut, pour détruire tous les doutes que l' incrédulité peut opposer ici, que jeter les yeux tantôt sur l' oracle, et tantôt sur l' accomplissement. L' oracle nous donne lieu de raisonner de-la-sortie. Le sceptre ne devoit pas être ôté de Juda, ni le législateur d' entre ses pieds, jusqu' à ce que Schilo vint. Or ce sceptre a déjà été ôté : il faut donc que Schilo soit venu.

L' événement nous donne occasion de faire un autre raisonnement de cette manière.

L' autorité et le pouvoir de se gouverner par ses loix, et d' avoir ses conducteurs, sont toujours demeurés dans la tribu de Juda jusqu' à la venüe de Jesus Christ. Après la mort de Jesus Christ précisément, elle a perdu cette autorité et ce droit. Donc il faut que Jesus Christ soit le Schilo, à la venüe duquel le sceptre devoit se partir de Juda, et jusqu' à la venüe duquel il y auroit un législateur en cette tribu.

Il n' est pas difficile après cela, d' établir à l' égard de ce caractere du messie, les trois

vérités que nous nous sommes engagés d' établir à l' égard de tous les autres. Ce n' est

p423

plus une chose douteuse, que c' est là le caractere du messie : il paroît que ce caractere convient à Jesus Christ, et il est évident qu' il ne sauroit convenir à aucun autre ; puis qu' il y a si long-tems que le sceptre s' est départi de Juda, et qu' ainsi l' on peut dire, que ce caractere ne seroit pas le caractere du messie, s' il ne s' accomplissoit en Jesus Christ. L' oracle donne du jour à l' événement, et l' événement fait aussi la force de l' oracle. Mais passons aux autres.

SECTION 4 CHAPITRE 7

L' oracle du prophète Aggée se présente en second lieu, lequel n' est ni moins clair, ni moins exprés que celui que nous venons d' examiner. Il est contenu depuis le 3 verset du chap. 2 jusqu' au verset 10. Et parce qu' il importe d' en connoître la suite et le véritable sens, il n' y aura pas de mal d' en faire une petite analyse. Il est dit dès l' entrée du chapitre, que la parole de l' eternel fut adressée à Zorobabel par le moyen d' Aggée le prophète : et voici ce que ce saint homme lui dit de la part de Dieu. Il lui parle du temple qui venoit d' être rebâti, et il suppose I que cette seconde

p424

maison paroissoit à tout le monde fort inférieure à la première. li le prophète ne veut pourtant pas que cette différence les décourage en aucune sorte. lii il tâche de leur persuader, que quoi qu' ils ne paroissent pas avoir tous les avantages qu' ils possédoient auparavant, et que la gloire de cette maison semble céder beaucoup à celle de la première, comme il l' a déjà insinué ; néanmoins Dieu ne s' étoit point départi de l' alliance qu' il avoit traitée avec leurs peres. Iv et

parce que Dieu ne se révélant point d' une façon si particulière dans le second temple, que dans le premier, on doutoit que l' esprit de Dieu demeurât au milieu des juifs comme auparavant, et que Dieu voulût mettre sa gloire dans cette seconde maison, comme il l' avoit mise dans la première ; Aggée le leur confirme par une promesse

p425

tres-magnifique et tres-remarquable. Car il leur promet, que dans peu Dieu feroit au milieu d' eux les mêmes merveilles qu' il avoit faites du tems de leurs peres ; c' est-à-dire, qu' il les feroit dans la mer, sur la terre et du côté des cieux, comme du tems de Moïse ; qu' alors il émouvroit les nations, qu' il feroit venir celui que les nations devoient désirer, et qu' alors cette maison qu' ils avoient rebâtie, seroit véritablement remplie non de la gloire des hommes, qui consiste dans l' or et dans l' argent, et dont Dieu n' a que faire, puis que l' or et l' argent sont à lui ; mais de la gloire de Dieu, étant remplie de sa paix : car voilà le vrai sens de ces paroles que le prophete ajoute. En vérité, quelle que soit la préoccupation des rabbins, il est difficile que des passages si exprés ne les inquiètent. La vérité qu' ils repoussent d' un côté, se présente de l' autre, et ne les jette pas dans un médiocre

p426

embarras. Pourroient-ils bien en-effet nous satisfaire, sans chicaner sur quelques questions que nous leur allons faire ? Nous leur demandons premièrement, comment il peut être vrai dans leurs principes, que la gloire de la seconde maison ait été plus grande que la gloire de la première ; puis que la seconde n' avoit ni les urims, ni les tummims, ni l' arche de l' alliance, de laquelle Dieu rendoit ses oracles de vive voix, ni la verge d' Aaron, la manne, etc. Ni le feu du ciel, qui étoit conservé miraculeusement sur l' autel, et qui consumoit

les holocaustes, ni enfin l' esprit de prophétie,
qui cessa après que le second temple
eût été rebâti ; et cela, selon l' aveu même
des rabbins ? Que répond-on à cette difficulté ?
Deux choses qui font paroître le
pitoyable égarement des juifs. Ils disent
que le second temple a duré dix ans plus
que le premier, et qu' Hérode l' ayant rebâti,
lui donna une forme beaucoup plus
avantageuse, et le rendit plus magnifique
qu' il n' étoit auparavant. Grand avantage,
et qui mérite bien qu' on le préfère à un
temple que Salomon, plus riche et plus
magnifique en toutes choses qu' Hérode,
avoit bâti avec un soin et avec une profusion
incroyable ; à un temple qui devoit
être de la plus parfaite symmétrie qui fût jamais,
puis qu' il fut bâti par un roi le plus
sage des rois ; à un temple, dont les ustensilles

p427

étoient d' or, au-lieu que ceux de la
seconde maison furent d' airain, et qui étoit
couvert d' or par dehors et par dedans,
comme il est remarqué au chap. 3 du second
livre des chroniques ; à un temple qui
avoit été couvert de la nuée de Dieu, et tellement
rempli de sa gloire, que les sacrificateurs
n' en pouvoient soutenir l' éclat, et
n' étoient pas capables de se tenir debout
pour faire le service. 2 chron. 5 : 13, 14
enfin à un temple qui avoit l' urim et le
tummim, l' arche de l' alliance, et tant d' autres
avantages qui manquèrent au second !
Qu' ils répondent à cette difficulté, ou
qu' ils nous permettent de leur faire voir
l' accomplissement de cet oracle en la personne
de nôtre messie, qui honora le second
temple de sa présence, qui en chassa les
marchands et les changeurs, qui se sentit
brûlé du zèle de cette maison, qui avoit accoûtumé
d' enseigner dans le temple, lors
qu' il étoit à Jérusalem. Car puis que nous
regardons le messie comme le centre de la
religion, le but où tendoient les prophéties,
l' organe dont Dieu devoit se servir pour se
manifester aux hommes ; il n' y a point de
doute que le second temple ayant été honoré

de la présence du messie, possédoit en sa personne l' arche et la nuée de Dieu, la gloire de Salomon, les urims et les tummims, la prophétie, et la gloire des miracles : ce qui fait voir, que la gloire de la seconde

p428

maison a été plus grande que celle de la première.

Nous leur demandons en second lieu, comment le prophète a pû dire de la seconde maison, lors qu' il l' oppose à la première, que Dieu mettroit sa paix en elle ? Car dans quelque tems qu' on la considère, soit avant qu' elle eût été rebâtie par Hérode, soit après qu' elle eût été rebâtie par ce prince ; il est certain qu' elle fut bien plus souvent profanée que la première. Personne n' ignore en-effet, que Seleucus, un des successeurs d' Aléxandre, envoya des gens pour piller le temple de Jérusalem ; qu' Antiochus surnommé l' illustre, après avoir pris Jérusalem, entra dans le temple et dans le sanctuaire, emporta les vaisseaux sacrés, et remplit Jérusalem de sang et de carnage ; que deux ans après il envoya encore des gens, qui firent tous leurs efforts pour abolir la religion judaïque ; qu' ils brûlèrent les livres sacrés, qu' ils profanèrent les sabbats, obligèrent les juifs à sacrifier aux idoles, répandirent le sang innocent autour du saint lieu, polluèrent le sanctuaire, commirent toute sorte d' adulteres dans l' enceinte des lieux sacrés, mirent une idole abominable sur l' autel de Dieu, appellèrent la maison de Dieu le temple de Jupiter Olympien, et signalèrent leur impiété et leur rage par des meurtres et des sacrileges qui n' avoient jamais eu d' exemple.

p429

Que si vous considérez ce qui arriva depuis Hérode, vous trouverez que les juifs ne furent jamais en paix sous les romains ; que Caligula fit tous ses efforts pour faire mettre son image dans le temple de

Jérusalem, ce qui donna lieu à la guerre ;
et qu' enfin la désolation de l' abomination,
dont parle Daniel le prophète, fut établie
au lieu saint, et que les juifs allèrent eux-mêmes
souiller le temple de leur propre
sang, s' égorgeant les uns les autres un jour
de feste solemnelle.

Que si vous cherchez la paix dont il est
ici parlé, dans les personnes qui appartenoient
au temple en quelque façon ; vous
trouverez que les docteurs juifs se partagèrent
en plusieurs sectes différentes, comme
celles des esséniens, des sadduciens,
des pharisiens, des hemerobaptistes, etc.
Qui se haïssoient comme de mortels ennemis.
Pendant que cette seconde maison
subsista, la succession des sacrificateurs ne
fut, s' il faut ainsi dire, qu' une succession
de brigands, la sacrificature tomboit le plus
souvent en partage au plus violent, ou au
plus mondain. Le peuple ne fit que passer
de servitude en servitude : il éprouva la
rigueur des grecs et des romains ; et lors
qu' il crût pouvoir secoüer le joug de ces
fiers maîtres, il devint l' esclave de toutes
les nations, et tomba dans une désolation
qui dure encore.

p430

Où est donc cette paix de Dieu qui doit
se trouver dans la seconde maison ? Où
la trouverons-nous, lors que nous n' en
voyons aucune apparence ni dans le temple,
ni dans les lévites et les docteurs,
ni dans le souverain pontife, ni dans le
peuple ?

L' argument presse. Que les juifs répondent,
car c' est eux qu' on a maintenant en
veüe. Qu' ils fassent de nouveaux efforts
d' imagination. Diront-ils qu' il s' est passé
un tems assez considérable, pendant lequel
on pouvoit dire que la paix de Dieu étoit
dans le second temple ? Mais c' est détourner
l' état de la question. Car le prophète
voulant faire voir, que la gloire du second
temple surpassera celle du premier, en donne
ce caractere ; c' est que Dieu mettroit sa
paix dans cette seconde maison. Comment

accorder ce discours avec l'histoire, qui nous apprend que la paix de Dieu s'est beaucoup moins trouvée dans le second temple, que dans le premier ? Que sert-il de se faire illusion ? Il faut que cet oracle soit faux, ou qu'il s'accomplisse en J Christ, lequel est véritablement le prince de paix, selon les idées de tous les prophètes. C'est lui qui a si souvent annoncé et fait annoncer des paroles de paix dans le temple de Jérusalem, et qui ayant été le gage et la cause de la paix que Dieu a faite avec les hommes, fut porté après sa naissance

p431

dans le temple ; et c'est là que Simeon prédit la paix qu'il devoit apporter au monde : paix d'autant plus souhaitable, que c'est la paix du coeur et de la conscience, qu'elle appaise la guerre des passions, qu'elle est le principe secret et universel de l'obéissance des peuples, qu'elle fait regner Dieu par amour, qu'elle établit le regne de Dieu parmi le vrai Israël, et qu'elle est le fondement de la Jérusalem d'en-haut. Nous voudrions bien en troisième lieu, que les rabbins nous dissent, pourquoi le prophète, voulant nous montrer que la gloire de la seconde maison seroit plus grande que celle de la première, nous va dire que Dieu émouvra la terre et les cieux encore une fois, c'est-à-dire, comme il fit du tems de Moïse : car il a déjà parlé de l'alliance que Dieu traita avec les israélites par le moyen de ce prophète. N'est-ce pas que le messie, qui devoit faire la gloire de cette seconde maison, feroit paroître l'éclat de ses miracles sur la terre, du côté du ciel, sur les eaux, et sur le sec ? S'ils n'en veulent pas demeurer d'accord ; qu'ils nous expliquent donc ces paroles, et sur tout qu'ils nous apprennent le sens de celles qui suivent. Car pourquoi est-il dit, que le désiré des nations viendra ? Qui est ce désiré des nations ? Pourquoi Dieu émouvra-t-il le ciel et la terre à sa venue ? Qu'est-ce qu'il a de commun ce désiré des

p432

nations, avec la gloire de la seconde maison ?
Ou pourquoi ne s'agissant que de décrire
la gloire du second temple, le prophète
va-t-il nous parler de ce désir des
nations ?

Nous marquera-t-on bien quelque prince,
ou quelque homme extraordinaire, depuis
que le temple fut rebâti jusqu'à ce qu'il
fut détruit par les romains, lequel ait fait
en même tems le désir des nations, et la
gloire de la seconde maison, et qui ait
même fait que la gloire de la seconde maison
ait été plus grande que la gloire de la
première ? Cherchez, inventez, faites agir
vôtre imagination ; vous n'en trouverez
point d'autre que le messie que nous vous
présentons. D'un côté il a véritablement
apporté à la seconde maison, une gloire
qui n'étoit point dans la première ; puis que
le salut, la vie, l'immortalité ont été pleinement
révélées en Jésus Christ, qui est la
fin de la loi, l'accomplissement des oracles,
le centre de la religion, et celui en qui la
sacrificature, la royauté, la prophétie et
tous les autres avantages des juifs vont se
rendre comme dans leur principe commun.
Il est de l'autre côté le désir des nations ;
puis que les nations l'ont désiré, et ont
embrassé son évangile avec une sainte avidité,
dès qu'il s'est fait connoître à elles.
Si les juifs ne se rendent pas encore, il
faut leur faire faire réflexion sur la prophétie

p433

de Malachie, qui est parallèle à celle-ci.
(...).

Qui peut être ce seigneur que les juifs
cherchoient, ce messenger de l'alliance, lequel
les juifs souhaitent, et qui doit avoir
un précurseur ; si ce n'est le messie ? Les
rabbins eux-mêmes n'osent en douter ; et
tout ce qu'ils font pour détourner la force
d'un passage qui est si favorable à nôtre religion,
est de soutenir, que le précurseur,
ni le seigneur ne sont pas encore venus.
Mais I nous leur faisons voir les caracteres

du précurseur en Saint Jean, lequel a aplani les voyes du seigneur ; puis qu' il a exhorté à la repentance, comme à une préparation nécessaire pour entrer au royaume des cieux, qu' il disoit hautement être approché ; et que d' ailleurs il convertit les coeurs des peres envers les enfans, et les coeurs des enfans envers les peres, Malach 4 : 6 lors que par sa prédication il les obligeoit à se réconcilier, et qu' il les baptisoit au Jordain, après qu' ils avoient confessé leurs péchés. li les prophètes nous disent, tantôt qu' il entrera dans son temple, comme Malachie dans cet endroit ; tantôt ils nous font entendre, qu' il fera que la gloire

p434

de la seconde maison sera plus grande que celle de la première. lii ces prophètes voulant consoler la sainte impatience de ceux qui attendoient le messie, leur crient : (...).

Sur quoi il est remarquable, que le prophète a pû justement s' exprimer de cette manière, en suivant nôtre sens ; mais qu' il n' auroit pas pû s' exprimer ainsi, en suivant la veüe des juifs. Car bien qu' il se soit passé un tems assez considérable depuis le tems de ces prophètes jusqu' au tems du messie, à regarder la chose absolument ; il est vrai que cette distance, ou cet éloignement du tems du messie, leur sembloit peu de chose, parce qu' ils en parloient par rapport au long tems, depuis lequel le messie étoit attendu. Les expressions de ces prophètes marquent bien qu' ils faisoient tacitement cette comparaison. Car quand on dit, *encore un peu de tems*, on veut faire entendre que le tems qui reste à passer dans l' attente du bien, n' est pas à beaucoup près si considérable que celui qu' on a passé dans cette espérance ; et cela est extrêmement vrai dans la prophétie expliquée selon nos principes.

Mais pour les rabbins, ils rendent la prophétie obscure, fausse, et même absurde par l' explication qu' ils lui donnent. Car si depuis Malachie et Aggée, on devoit attendre

p435

le messie plus long-tems qu' on ne l' avoit attendu depuis Noé jusqu' au tems de ces prophètes, le discours de ces prophètes peut-il être raisonnable, lors qu' ils disent, (...) ?

Mais il faut se hâter d' examiner la prophétie de Daniel, qui est comme un flambeau qui répand un tel jour sur les autres, qu' on ne sait lequel on doit plus admirer, ou l' évidence de la vérité qu' on y trouve, ou l' aveuglement prodigieux de ceux qui n' apperçoivent pas cette évidence. Il ne sert de rien de le dire, il faut le prouver.

SECTION 4 CHAPITRE 8

Il ne faut pour cela qu' entrer dans l' examen de ces trois vérités : premierement, si c' est du messie, ou d' un autre que du messie, qu' il est parlé aux Chap 2 7 et 9 des visions de Daniel : en second lieu, si l' on peut dire que le tems de la venüe du messie, qui y est marqué, soit déjà passé, comme nous prétendons ; ou qu' il ne soit pas encore venu, comme le veulent les juifs : et enfin, si le tems de la venüe de nôtre Jesus s' accorde avec le tems

p436

de la venüe de ce messie révélé à Daniel. Nous joignons ces trois chapitres, deuxième, septième et neuvième, parce qu' ils font tous mention d' un même événement, qui est l' établissement d' un royaume éternel. Daniel expliquant le songe de Nabucadnezar, Chap 2 lui dit, que l' or, l' argent, l' airain et le fer avec la terre à potier de la statüe qu' il a veüe, signifient quatre monarchies : et après lui avoir expliqué tous les rapports de ce songe mystérieux, avec ce qui devoit arriver après lui, il ajoute ces paroles. (...). On ne peut douter, que Daniel n' ait représenté le même événement au Chap 7 :

11, 12, 13, 14, et suivans : car il y est fait mention de quatre bêtes, dont il est dit (...), suivant ces paroles qui suivent immédiatement après : (...).

p437

Et afin qu' on n' en doute point, voici comment Daniel s' exprime en rapportant la dernière partie de sa vision. (...). C' est cette même prophétie qui est répétée en d' autres termes et avec d' autres circonstances à Daniel au Chap 9 lors que ce prophète ayant fait à Dieu cette excellente prière et cette belle confession, dans laquelle il prie Dieu que son indignation se détourne de sa ville de Jérusalem, qui est la montagne de sa sainteté, reconnoissant que c' est pour leurs péchés et pour les iniquités de leurs peres que Jérusalem et le peuple sont en opprobre, et ajoûtant qu' ils ne présentent point leurs supplications en s' appuyant sur leurs justices, mais sur les grandes compassions du seigneur : un ange est envoyé pour lui faire entendre la parole qui suit. (...).

p438

Il est assez clair, que la venüe de ce Christ, de ce conducteur, avec la propitiation du péché, et cette justice des siècles qui doit être amenée, ne nous marquent point d' autre événement que celui qui nous a été caractérisé par la venüe de ces saints à qui le royaume doit être laissé, et de ce fils de l' homme auquel fut donnée une seigneurie et une domination éternelle. Je n' ignore pas néanmoins, que quelques-uns ont voulu expliquer cette prophétie contenüe au Chap 9 de Daniel, de la

p439

construction du temple, de l' onction du lieu tres-saint ; et ce qui suit, de la venüe d' Antiochus l' illustre, qui prophana le

sanctuaire, et fit cesser l' oblation de la loi. Mais il y a diverses raisons qui détruisent cette explication. Le terme de septante semaines ne sauroit s' y accorder. Car si vous entendiez par là des semaines de jours, le terme est trop court ; et si vous entendez des semaines d' années, le terme est trop long.

D' ailleurs, comme c' est pour marquer un plus grand et un plus noble événement, que le prophète employe ces expressions peu communes, *mettre à-fin la deloyauté, consumer le peché, faire propitiation pour l' iniquité, amener la justice des siecles, fermer la vision et la prophetie, et oindre le saint des saints, ou la sainteté des saintetés* ; personne ne croira qu' il s' agisse seulement en cet endroit de rebâtir la ville ou le temple de Jérusalem. En-effet, que signifioient ces paroles, *le Christ sera retranché, et non pas pour soi* ? Néhémie fut envoyé en Judée avec un ample pouvoir, pour achever le bâtiment du temple qui avoit été interrompu, et pour bâtir les murailles de Jérusalem : mais en quel endroit est-il appelé le Christ ? Pourquoi l' oracle diroit-il qu' il fut retranché ? Et que signifioient ces paroles, *il sera retranché, mais non pas pour soi* ? comment dans cette hypothese expliqueroit-on ces paroles, (...) ?

p440

Est-ce le Christ, le conducteur du peuple de Dieu, Néhémie, qui doit confirmer l' alliance ? Si cela est, il faut aussi que ce soit Néhémie qui fasse cesser le sacrifice et l' oblation ; car ces deux choses sont attribuées à la même personne : ce qui néanmoins seroit une pensée extravagante. Est-ce Antiochus qui doit confirmer l' alliance à plusieurs ? Mais comment cela peut-il être vrai d' un tyran, d' un persécuteur ? Qu' on nous fasse voir une façon de parler semblable dans l' ecriture. Comment appliquer à Antiochus ce qui convient uniquement aux romains, je veux dire ces aïles abominables dont il est parlé, parce qu' ils portoient sur leurs etendarts les aigles dont ils

faisoient leurs divinités, et qu' ils adoroient, ce qui fait qu' elles peuvent estre nommées abominables ; et qui causèrent cette désolation consommée dont parle le prophète ?

Que si après cela vous unissez cet oracle avec les deux autres tout semblables que nous avons rapportés, où il nous est parlé d' un royaume éternel, d' un peuple de saints, ausquels ce royaume doit être laissé, d' un fils de l' homme qui obtiendra l' empire sur toutes nations, et tribus, et langues ; il ne vous restera plus aucun doute, qu' il ne s' agisse ici du messie que les juifs attendent.

p441

La seconde vérité n' est pas moins facile à établir que la première. S' il s' agit du messie dans cet oracle, il s' agit d' un messie qui doit être déjà venu, ou bien l' oracle seroit faux. Ce messie devoit paroître dans le tems que les monarchies qui devoient affliger le peuple de Dieu, et qui avoient été représentées par la statue de Nabucadnezar, subsisteroient encore, ou du-moins immédiatement après leur ruine et leur décadence, suivant ces paroles : (...).

C' est encore ce qui nous est marqué par cette pierre coupée d' une montagne, qui brise le fer, l' airain, la terre, l' or et l' argent qui représentoient les quatre monarchies.

Or nous voyons, que ces monarchies sont ruinées depuis plusieurs siècles ; et nous avons même vû d' autres empires leur succéder. Il s' ensuit donc ou que le messie est déjà venu, ou que le tems de sa venüe est passé, sans qu' il ait paru.

D' ailleurs, la venüe de ce messie doit précéder l' entière désolation de Jérusalem et du sanctuaire : car ce n' est qu' après la

p442

venüe du Christ qui doit être retranché, que la désolation jusqu' à consommation déterminée,

doit fondre sur le désolé. Or il y a déjà plusieurs siècles que Jérusalem est désolée de la plus triste et de la plus effroyable désolation qui fût jamais, et cela sans aucun retour. Il s'ensuit donc que ce messie est venu, ou que le tems de sa venue est déjà passé.

Mais ce n'est pas assez, que de montrer que cet oracle ne peut convenir au messie que les juifs attendent, ni à aucun autre sujet ; il faut faire voir en troisième lieu, qu'il a son parfait accomplissement en Jesus Christ. C'est ce qui ne recevra aucune difficulté, si l'on considère qu'il y a dix rapports admirables entre la prophétie et l'événement. Car il s'agit dans la prophétie, d'un royaume qui a commencé de s'établir, lors que les quatre autres monarchies ennemies du peuple de Dieu, et montrées en songe à Nabucadnezar, prenoient fin. C'est ce qu'on peut dire du regne de Jesus Christ, et qu'on ne peut dire d'aucun autre. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que dès que Jesus Christ a paru, les autres empires ayent été dissipés. Il a fallu combattre leur gloire, leur pompe, leur puissance, les restes de la domination des perses et des grecs, qui enfin se sont tous soumis à l'empire de Jesus Christ. Il suffit que le messie, ou le

p443

roi que les anciens oracles avoient annoncé, doit venir, lors que les quatre monarchies dont nous venons de parler, seroient dans leur décadence. De-sorte que comme elles ont été ruinées entièrement il y a long-tems, il s'ensuit que le tems de sa venue est déjà passé.

li en-effet, l'oracle nous apprend, que cet empire éternel doit briser et consumer ces quatre monarchies qui avoient fait la guerre à Dieu, et s'établir en quelque façon sur leurs ruïnes : ce qui n'a pas manqué de s'accomplir. Personne n'ignore, quels furent les incroyables progrès du christianisme après la mort de Jesus Christ, dans la Syrie, où avoient régné les séleucides ; en Egypte, qui étoit l'empire des Ptolomées ;

dans la Grece, première source de cet empire ;
et dans la Perse, et même aux Indes,
et par tout où les conquérans les plus ambitieux
avoient poussé leurs conquestes, et
porté leurs désirs.

lii mais ce qu' il y a de plus remarquable,
c' est que conformément à l' oracle de
nôtre prophète, nous voyons cette grande
statüe qui représentoit les quatre monarchies
qui avoient affligé le peuple de Dieu,
brisée par une pierre qui avoit été coupée
sans main d' une montagne. Il n' y a rien de
plus apparent que la grandeur de ces empires,
de plus formidable que leurs armées,
de plus magnifique que leurs rois, de plus

p444

orgueilleux que leurs pontifes, de plus enflé
que leur coeur, de plus enraciné que
leurs préjugés, de plus violent que leurs
maximes, de plus tyrannique que leur politique.
Cependant je voi disparoître ce colosse
de grandeur et de vanité : je trouve des
armées de martyrs, où j' avois vû des armées
de conquérans : je voi les rois humiliés,
les fausses divinités bannies, les statües renversées,
les temples démolis, les préjugés
détruits, la politique changée, le paganisme
anéanti en mille lieux, les sociétés renversées
pour former une meilleure union,
et toutes choses dans le trouble et dans le
désordre, pour prendre en-suite une face
toute nouvelle. Cette veüe réveille ma curiosité ;
et comme elle me porte à rechercher
de quelle manière ce grand changement a
pû se faire, je trouve avec une extrême surprise,
que c' est par le ministere de quelques
pauvres pescheurs, qui ont été nourris sur
les bords de la mer de Galilée, qui est de
tous les païs le plus obscur et le plus méprisé.
Je demande si ces hommes n' auroient
point passé leur vie dans l' étude et dans la
contemplation ? Et je trouve qu' ils n' ont
été instruits qu' à raccommoder leurs filets,
étant nés et ayant vécu dans une indigence,
qui sans doute ne leur permettoit point
d' autre exercice que celui qui leur étoit nécessaire
pour gagner leur vie. Je demande

à les entendre, ou du-moins à juger de leurs

p447

(...).

(...)

y est encore fait mention d' un homme à qui l' on attribüe trois choses : premierement, que Dieu lui donne l' empire d' une manière immédiate et glorieuse tout-ensemble : c' est ce qui nous est représenté par la domination que l' ancien des jours donne au fils de l' homme, lors que celui-ci s' approche sur les nuées du ciel : en second lieu, que cette domination s' étend sur toute tribu, langue et nation : et enfin, qu' elle n' a point de fin dans sa durée. On trouve ici un roi établi immédiatement de Dieu, revêtu de sa gloire, et qui regne éternellement. Il faut qu' on nous montre une autre personne que Jesus Christ, à qui toutes ces qualités conviennent ; ou qu' on demeure d' accord, qu' il n' y a que Jesus Christ auquel on en puisse faire l' application.

Vi mais quand tous ces caracteres lui manqueroient, à quel autre qu' à Jesus Christ pourrions-nous attribuer d' être venu septante semaines après l' issüe de la parole qu' on s' en retourne, et qu' on rebâtisse la ville de Jérusalem ? J' avoüe qu' il y a ici quelque varieté entre les interprètes : car bien qu' ils conviennent, qu' il s' agit là de semaines d' années, les uns les comptent depuis la promesse que Dieu fit à Jérémie, de rétablir les juifs dans leur premier état, et de rebâtir leur temple et leur ville : les autres depuis le premier édit de Cyrus touchant le rétablissement des juifs, que

p448

les uns rapportent à la première, les autres à la seconde année de son regne, les autres depuis Darius fils d' Hystaspe, les autres depuis Darius Nothus, les autres depuis Artaxerxes Longimanus, les autres depuis Artaxerxes Mnemon ; la providence divine ayant permis cette variété de sentimens par

une conduite mystérieuse, afin que nôtre foi ne dépendît pas d' une supputation de chronologie, dont il n' y a que les sçavans qui soient ordinairement capables, mais de la veüe et du sentiment, par manière de dire, des rapports qui se trouvent entre l' oracle considéré en gros, et la vérité de l' événement qu' il prédit. On ne s' attachera donc pas à supputer ici les semaines de Daniel, parce qu' on ne pourroit faire que copier les autres ; que plusieurs grands hommes l' ont déjà fait ; et qu' on n' a en particulier qu' à lire le discours sur l' histoire universelle, que Monsieur De Condom a donné depuis peu au public. Pour nous, qui nous arrêtons aux preuves de la religion les plus sensibles et les plus proportionnées à toute sorte de personnes, nous aimons mieux raisonner par le gros de la prophétie, que nous dissiper en contestations chronologiques. Or afin qu' on ne soit point arrêté par ces difficultés, on doit se souvenir qu' il y a trois tems : l' un où les oracles de l' ecriture sont obscurs ; c' est celui qui précède leur

p449

accomplissement : l' autre, où ils sont en partie obscurs, et en partie évidens ; c' est celui de l' economie où nous nous trouvons, qui est mêlé de ténèbres et de lumières : l' autre, où ils seront évidens, sans avoir rien d' obscur ; c' est celui de l' entier et parfait accomplissement de tous les oracles, ou de la grande manifestation. Que les petites difficultés que nous trouvons dans les oracles, ne nous fassent point fermer les yeux à une clarté et à une évidence qui les engloutit. Vii nous n' avons jamais ouï parler d' un autre que Jesus Christ, lequel consumât le péché, expiât l' iniquité, amenât la justice des siècles, accomplît la prophétie et méritât d' être appelé le saint des saints.

Viii jamais on n' a dit d' aucun autre, qu' il fût le messie promis, le conducteur ; et qu' étant le messie, il eût été retranché de la terre des vivans ; et qu' ayant été retranché de la terre, il ne l' avoit point été

pour soi, mais pour les péchés du monde.
Les juifs même ne disent point toutes ces choses de leur messie. Cependant tout cela convient à Jesus fils de Marie. C' est donc ce dernier que nous devons reconnoître pour nôtre messie.

Ix mais quoi ! Il est distinctement prédit dans cet oracle, qu' après que le Christ aura été retranché, il viendra un peuple

p450

qui détruira la ville et le sanctuaire ; que la fin en sera avec débordement ; que les désolations en dureroient jusqu' à la fin de la guerre ; que cette désolation sera causée par des aïles abominables ; qu' elle sera extrême : ce qui est marqué avec beaucoup de force par ces expressions entassées, (...) : ce terme de désolations déterminées marquant aussi qu' elles seroient procurées par la volonté et par la justice de Dieu.

Chacun sait qu' après la mort du messie et la prédication des apôtres, qui prêchèrent encore quarante ans, pour obliger les juifs à croire en ce divin crucifié, les romains vinrent, qui assiégèrent Jérusalem, et brûlèrent la ville et le temple ; qu' il n' y eut jamais de plus effroyable désolation que celle que causèrent les légions romaines, ces aigles qui faisoient l' idolâtrie des romains. Tous ceux qui liront dans l' histoire que Joseph en a écrite, les efforts des empereurs romains, pour faire mettre des aigles dans le temple de Jérusalem, ce qui fut la première occasion de cette sanglante guerre, et des effroyables divisions qui naquirent au milieu d' eux ; ou qui considéreront l' horreur d' une famine qui contraignoit les meres de se nourrir de la chair de leurs enfans, et la rage qui les obligeoit à s' égorger les uns les autres, et qui les porta à

p451

s' assembler dans le temple, pour s' y entretuer par une exécrationnable fureur ; ou qui se représenteront les rues et les maisons remplies de corps morts, la contagion qui dépeuploit

la ville d'habitans, sans la dépeupler
de brigands et d'assassins, et le cri funeste
d'un homme, qui fut ouï présageant la désolation
de la ville pendant quatre ans, sans
que toutes les puissances pûssent l'empêcher
de s'écrier : (...). L'embraselement
du temple consumé par le feu de
Dieu, malgré toutes les précautions des
hommes, la ville de Jérusalem rasée jusques
dans ses fondemens, et le peuple donné
pour esclave à toutes les nations, et abandonné
à cette longue servitude qui fait revivre
tous les jours leur première désolation,
et enfin les efforts inutiles qu'ils ont
faits pour se rétablir, et la confusion d'un
empereur ennemi de nôtre foi, qui ne pût
leur faire rebâtir leur temple, des globes de
feu sortant des fondemens, et consumant
les ouvriers, comme des payens même
l'ont attesté : on ne pourra s'empêcher de
reconnoître, que cette désolation a été
extrême, et qu'elle a été déterminée jusqu'à
consommation par la volonté et par la
justice de celui qui gouverne cet univers.

p452

X enfin l'oracle nous marque cet ordre
dans les événemens qu'il annonce, que le
Christ viendroit soixante-et-deux semaines
après la parole donnée touchant la construction
d'un nouveau temple, et sept
autres années qu'il faut suppléer, comme
il paroît par le verset précédent, et qui font
en tout 69 semaines. En-suite le Christ
doit confirmer l'alliance pendant une semaine ;
au milieu de cette semaine il doit
faire cesser le sacrifice et l'oblation ; et puis
les aïles abominables doivent survenir, qui
causeront cette horrible désolation dont il
a été parlé. Jésus Christ est le seul qu'on
puisse dire non seulement être venu soixante-et-neuf
semaines après l'issüe de la parole,
mais qui puisse se vanter d'avoir confirmé
l'alliance pendant une semaine, ou la moitié
d'une semaine, c'est-à-dire, pendant trois
ans ou environ qu'il a prêché ; et d'avoir
fait cesser le sacrifice et l'oblation par sa
mort au milieu de cette semaine, je veux

dire, environ trois ans et demi après avoir commencé de confirmer son alliance en faisant les fonctions de son ministère. Ce fut alors qu' il abolit la loi, qu' il rendit inutiles les cérémonies, que son sacrifice ôta à ceux de la loi leur vertu, que tout cessa, que tout prit fin à l' égard du droit, si ce n' est pas à l' égard de l' usage, comme il le témoigna, lors qu' il s' écria sur la croix, *tout est accompli* ; et comme Dieu le fit voir

p453

d' une manière bien sensible, lors qu' en déchirant le voile du temple depuis le haut jusques au bas, il rejetta les sacrifices des juifs, en attendant qu' il consumât par son feu le temple où on lui offroit ces sacrifices qui commençoient de lui être odieux. On fait qu' après la mort de Jesus Christ, et la prédication de ses apôtres, Dieu fit fondre la désolation sur le désolé, et qu' il accomplit la terrible prédiction qui est contenüe dans cet oracle.

Tous ceux qui considéreront les choses de bonne foi, trouveront que s' il y a quelque difficulté chronologique dans la supputation des septante semaines, elle est admirablement compensée par la lumière qui naît de ces dix rapports généraux que nous trouvons entre la prophétie et l' accomplissement, et qu' il faudroit avoir une étrange envie de se tromper soi-même, pour n' en être point satisfait.

Car il n' y en a aucun qui ne soit tout-à-fait remarquable, et digne d' une particulière considération. Daniel pleure sur ses péchés et sur les péchés de sa nation ; et Dieu lui annonce un tems où l' iniquité sera expiée, et où la justice des siècles sera mise en avant. Quelle consolation pouvoit venir plus à-propos ?

Il gémit, en considérant la misère et l' oppression du peuple d' Israël ; et Dieu lui annonce la venue d' un libérateur qui brisera

p454

les ennemis du peuple de Dieu ; et il marque le tems de sa venüe par la ruine des monarchies qui avoient affligé la sainte nation. Il n' y avoit rien de plus à-propos, que de marquer la venüe du messie par un caractere qui donnoit tant de consolation au coeur de Daniel ; et il n' y a rien de plus assûré que cette marque, qui consiste dans la ruine de quatre grandes monarchies. On ne sauroit s' y tromper, et des révolutions si grandes et si éclatantes sont des époques trop assûrées, pour nous donner lieu de craindre ni surprise ni illusion à cet égard. L' état du peuple juif après la venüe et la mort du messie, est encore une de ces marques qui frappent, et qui ne peuvent nous tromper. On sait bien en-effet, qu' il ne dépendoit point du prophète, de faire en-sorte que Jérusalem fût désolée, et l' abomination établie au lieu saint, après qu' un homme se disant le Christ, auroit été retranché de la terre.

L' érection d' un empire éternel qui seroit joint à la propitiation du péché, à la justice des siécles, et à un peuple de saints et de justes, est une de ces conceptions qui ne viennent point dans l' esprit, et qui ne peut sortir que de l' esprit prophétique. Qui avoit dit à Daniel, qu' il y auroit un royaume, dont on ne pourroit être le membre, sans être saint ? Et qui lui avoit appris si distinctement, que ce roi spirituel regneroit

p455

sur toute tribu et nation et langue ?
On peut quelquefois prévoir les grands événemens par la pénétration et le jugement aidés de l' expérience : mais pour prédire qu' une pierre sans main brisera la statüe qui représente les quatre monarchies, ou qu' une tres-petite cause produira les effets les plus prodigieux et les plus surprenans qui furent jamais, c' est ce qu' il n' est pas facile de conjecturer. Daniel, qui avoit été élevé à la cour des plus grands rois du monde, pouvoit avoir l' esprit rempli des idées de leur gloire et de leur magnificence : mais d' où est-ce que

Daniel a emprunté les idées d' un royaume céleste, spirituel, éternel, et si différent par conséquent de ceux qui étoient devant ses yeux ? Et pourquoi dans un tems où il ne respire avec tous les juifs, que la terre de Canaan, et sa delivrance temporelle, ne parle-t-il que d' expiation de péché, de peuple de saints ? Etc.

Il pouvoit se flater de la pensée qu' il viendrait un libérateur qui délivreroit les juifs de la tyrannie des nations ; c' étoit jusqu' où ses lumières naturelles aidées de ses désirs pouvoient le conduire : mais prédire la mort de ce libérateur, et déclarer si précisément qu' il ne souffriroit pourtant point la mort pour soi, est une circonstance surprenante, et qui doit nous ouvrir les yeux,

p456

pour voir que Daniel ne parle point comme un homme ordinaire.

Cet homme pouvoit prévoir par les seules lumières du sens commun, que Jérusalem seroit une autrefois rasée et affligée : mais qui lui avoit dit qu' elle le seroit par des aîles abominables, qui est l' expression dont il se sert pour représenter les armées romaines, comme si elles étoient devant ses yeux ? Comment prévoyoit-il, que cette désolation qui suivroit le retranchement du Christ, seroit extrême, qu' elle iroit jusqu' à la consommation ? Etc. Et comment a-t-il vû qu' on établiroit l' abomination au lieu saint ? Circonstances que l' esprit humain ne pouvoit prévoir, et que la sagesse divine n' auroit point pris le soin d' accomplir par complaisance pour un imposteur.

SECTION 4 CHAPITRE 9

Le chapitre cinquante-et-troisième des révélations du prophète Esaïe est une prophétie si juste, si suivie et si particularisée de l' abaissement et de la mort de nôtre Seigneur Jesus Christ, qu' il ne faut pas s' étonner, si les rabbins font tous leurs efforts pour ôter cet appui à nôtre foi.

Les uns sôtiennent, que cet oracle regarde

p457

Jérémie, ou quelque autre prophète.
Les autres disent, que c' est du peuple d' Israël
qu' Esaïe parle en cet endroit, et qu' il
prédit l' abaissement et la misère de ce peuple
pendant cette dernière captivité où il se
trouve maintenant. Les autres sont contraints
de feindre qu' il y aura deux messies :
l' un fils de Manassé, qui doit souffrir beaucoup,
et succomber dans le combat qu' il
doit avoir avec Gog et Magog : l' autre fils
de Juda, glorieux et triomphant, qui élèvera
sa nation au comble de la prospérité ;
et que c' est la venue de ces deux messies qui
est marquée dans l' oracle d' Esaïe. Mais
rien n' est plus mal imaginé que toutes ces
défaites.

Il y auroit certainement de l' extravagance
à le rapporter à Jérémie. Car pourquoi le
St Esprit prendroit-il le soin de nous marquer
la naissance, la vie, la mort, l' abaissement,
la gloire, la sépulture et la résurrection
d' un prophète, qui est même inférieur
à plusieurs autres qui l' ont devancé ? En
quoi sa durée ou sa génération est-elle différente
d' une génération ou d' une durée ordinaire,
pour obliger le prophète à s' écrier,
qui racontera sa durée, ou sa génération ? Car
l' un ou l' autre de ces deux termes peut
avoir lieu. Comment pouvoit-on dire de
Jérémie, *et par sa playe nous avons guérison ?*
est-ce que le prophète maltraité par
les juifs, devoit leur procurer la paix et la

p458

santé par ses blessures ? Et n' est-ce pas au-contre
ce mauvais traitement, qui devoit
attirer les jugemens de Dieu sur ce peuple ?
Peut-on dire que Jérémie en a justifié plusieurs
par la connoissance qu' ils ont eu de
lui ? Et n' est-ce pas au-contre par le nom
d' un autre, savoir de Dieu, ou du messie,
que ce prophète pouvoit sanctifier et justifier
les hommes ? Enfin, qui est-ce qui oseroit
dire de Jérémie, qu' il a mis son ame en

oblation pour le péché, qu' il s' est vû de la semence après sa mort, qu' il a porté les péchés des hommes, et qu' il a intercédé pour ceux dont il avoit chargé les péchés, avec tant d' autres choses qui sont marquées dans cette prophétie, et dont il paroît si évidemment que l' on ne sauroit faire l' application ni à Jérémie, ni à aucun des autres prophètes qui ont vécu depuis Esaïe, qu' il seroit tout-à-fait inutile de s' y arrêter plus long-tems ? Il n' est pas plus raisonnable d' appliquer cet oracle au peuple des juifs considéré dans l' état où il se trouve aujourd'hui, et de dire que c' est cette triste servitude dans laquelle il gémit depuis tant de siècles, qui nous est marquée par cet état vil, abject et misérable d' un homme de douleurs, et sachant ce que c' est que de langueur. On veut que le prophète introduise les gentils parlant du peuple d' Israël, et tenant ce langage. *nous avons comme caché etc. :*

p459

c' est-à-dire, selon leur explication, il a été affligé des maux que nous avons mérité de souffrir. Mais il ne faut que considérer exactement toutes les paroles de cette prophétie, pour voir que cet oracle ne regarde point le peuple des juifs, et pour détruire une spéculation, qui est néanmoins le grand fort des rabbins sur ce sujet. Ces paroles ne sauroient être attribuées avec raison aux gentils, qui ne prêchent point, et qui encore moins font connoître le bras de l' éternel. Si c' est du peuple d' Israël que le prophète parle en cet endroit, il faut qu' il attribüe de la bassesse et de l' obscurité à l' origine des juifs, et qu' il prétende que ce peuple a été comme unurgeon qui sort d' une terre sèche

p460

et stérile : ce qui ne peut convenir à un peuple, lequel dans ses commencemens et dans ses principes est le plus glorieux et le

plus magnifique qui fût jamais, ayant été séparé et distingué des autres en la personne d' Abraham son premier pere, honoré des promesses de l' alliance, et de tant d' effets glorieux de la protection divine qu' il éprouva du tems de Moïse, et qui nous donne lieu de dire, qu' il n' y eut jamais de peuple plus illustre dans ses commencemens, que l' a été celui-ci. D' ailleurs, qui est-ce qui dit ces paroles, *nous avons comme etc.*

p461

avec quelle apparence de raison peut-on dire du peuple juif, qu' il a porté les douleurs des gentils, ou qu' il a été chargé de leurs péchés ? Les rabbins soutiennent, que le dessein du prophète est simplement de dire, que le peuple d' Israël avoit souffert, lors que le peuple payen avoit mérité d' être puni : comme si nous disions, que l' innocent paye pour le coupable, ou que les gens de bien portent la peine des méchants, non pour marquer que les uns souffrent proprement en la place des autres, mais pour dire simplement, que les bons souffrent, quoi que les méchants méritassent de souffrir. Mais ils le soutiennent sans raison, étant certain que c' est dans un sens propre et véritable, que cet homme de douleurs souffre en la place des autres ; comme il paroît par cet amas d' expressions synonymes, dont les unes expliquent les autres. Expressions qui marquent évidemment une imputation et un transport de peine. Le prophète auroit-il pû introduire les nations tenant un pareil langage ? Avec quelle apparence pourroit-on dire, que la meurtrissure et les afflictions du peuple d' Israël tourmenté et persécuté, font la guérison et la paix des

p462

gentils qui le tourmentent et qui le persécutent ? Avec quel front les maîtres des juifs osent-ils appliquer ces paroles à leur peuple considéré dans l' abaissement et dans la

servitude où nous le voyons aujourd'hui ?
Où est cette patience et cette débonnaireté
tant vantée par le prophète ? Je ne sais si l'on
veut que nous la reconnoissions dans les malédictions
ordinaires qu'ils prononcent
contre les gentils, et parce qu'ils se considèrent
comme dans un état de mort, depuis
que leur patrie ayant été désolée par
Vespasien, ils ont été en quelque façon
les esclaves de toutes les nations : il faudra
dire, pour prendre cette prophétie dans
leur sens, que leur dernière désolation a été
le sacrifice de cette innocente victime dont
il y est parlé, ou la langueur et la mort de
celui qui a mis son âme en oblation pour le
péché ; et regarder par conséquent ces mêmes
juifs, qui après avoir provoqué les
romains, s'égorgeaient les uns les autres
dans l'enceinte de leur temple et de leur ville
par une exécration fureur, comme un
agneau innocent, et comme une brebis

p463

muette qu'on traîne à la boucherie, sans
qu'elle ouvre la bouche pour se plaindre.
Qu'est-ce que voudrait dire le prophète,
si l'application que l'on veut faire de ces
paroles au peuple juif d'aujourd'hui, pouvoit
avoir lieu ? Comment ce peuple a-t-il
été retranché de la terre des vivans ? Et sur
tout, comment la playe est-elle venue au
peuple de Dieu pour le forfait de son peuple ?
Quelles extravagantes interprétations
sont-ce là ? Qui ne voit, qu'il s'agit en cet
endroit non du peuple de Dieu, mais de
quelqu'un qui a souffert pour le peuple de
Dieu ?

Voici un admirable sens selon l'explication
rabbinique. On avoit ordonné le
sépulchre du peuple d'Israël avec les méchants :
mais il a été avec le riche en sa mort !
Mais quand il y auroit dans ces paroles ainsi
expliquées, un sens raisonnable ; comment
seroit-il vrai, que le peuple juif, ce peuple
que nous connoissons tous, et considéré tel

p464

qu' il vit aujourd'hui, n' a point fait d' outrage,
et qu' il ne s' est point trouvé de fraude
en sa bouche ? Puis que l' expérience
nous fait voir, que non seulement les juifs
sont capables de fraude, mais qu' ils font
moins de scrupule de tromper, que toutes
les autres nations ; et que les rabbins eux-mêmes
sont obligés de dire, que c' est pour
les péchés de la nation, que la venue du
messie est différée.

Il est presque superflu de montrer, que
tous ces caracteres ne sauroient convenir au
peuple juif d' aujourd'hui. Il n' a point d' ame
qu' il veuille donner pour le péché des
autres : il ne met point son ame en oblation ;
puis que c' est là une action volontaire, et
que les souffrances des juifs sont tres-involontaires.
Que le peuple d' Israël se doive
voir de la semence ou de la postérité après
sa mort, est une proposition absurde et
incompréhensible ; puis qu' encore que les
particuliers meurent, le peuple ne meurt
point, et qu' il doit attendre la venue du

p465

messie sans mourir : et il est tres-faux, que
le peuple d' Israël doive ou puisse justifier
plusieurs par la connoissance qu' ils auront
de lui.

Comme ce n' est gueres l' intention des
juifs qui vivent aujourd'hui, d' intercéder
pour nous, de porter nos pechés, et de
répandre leurs ames pour nos transgressions ;
il est assez clair que la promesse qui est contenüe
dans ces dernières paroles, ne les regarde pas.

On s' est étendu à réfuter cette spéculation
des rabbins, parce qu' encore qu' elle
n' ait aucune vrai-semblance, c' est presque
la seule à laquelle ils ayent recours, pour
détourner la force de cet oracle, qui les inquiète
et les embarasse sans doute beaucoup,
puis qu' ils sont obligés de lui donner
un sens aussi peu naturel que celui-là.

Il y en a quelques-uns, qui pressés par
l' évidence de la vérité et par le témoignage
des anciens rabbins, qui n' ayant pas tant
rafiné sur les moyens d' éluder nos preuves,

rapportent cet oracle au messie, comme
Aben Esra le reconnoit lui-même,

p466

avoüent qu' il s' agit dans cette prophétie du
messie qu' ils attendent ; mais pour mettre
à couvert leur religion, et choquer les
fondemens de la nôtre, ils ont eu recours à
cette fiction de deux messies, l' un triste et
affligé, l' autre glorieux et triomphant,
qu' ils croyent leur pouvoir servir de clef
pour expliquer ce passage.

On doit regarder cette défaite, comme
un aveu forcé d' une vérité qui ne peut être
ébranlée, et un hommage bien remarquable
que les juifs sont contraints de faire à
la croix de nôtre sauveur. Car n' est-ce pas
une chose étrange, que ces ennemis de nôtre
foi se récrient si fort, lors que nous
leur parlons d' un messie mort et crucifié
pour nous ; et que malgré leur endurcissement,
ils soient contraints de reconnoître
un messie abject et souffrant ?

La moitié de la question est par là décidée,
et l' autre ne manquera pas de l' être
bientôt : les ennemis mêmes de nôtre messie
avoüent, qu' il est parlé d' un messie
dans cette prophétie. Il ne s' agit après cela
que de savoir, si c' est d' un seul messie,
ou de deux messies qu' il y est fait mention.
Or il ne faut que savoir lire, pour voir que
c' est de la même personne qu' il est dit premièrement,
qu' il est abject et méprisé, un
homme de douleurs, et sachant ce que c' est
que de langueur ; et en-suite qu' il sera rassasié,
qu' il fera prospérer le bon-plaisir de

p467

Dieu, et qu' il sera partagé avec les puissans.
Il est si vrai que c' est d' un homme, et non
de plusieurs hommes, que le prophète parle
en ce chapitre, que c' est en conséquence
de sa mort et de son abaissement, que celui
qu' il nous décrit, doit être élevé et rassasié.
Je voudrois bien qu' on me fit voir deux
messies dans ces paroles : (...) paroles

qui sont à cet égard au dessus
de toute subtilité et de toute chicanerie.
Que s' il ne faut chercher qu' un messie
dans la prophétie d' Esaïe, il est absolument
impossible d' en faire l' application à un autre
qu' à Jesus Christ. Nous trouvons dans
cet oracle dix caracteres par lesquels le
messie nous est représenté, dont chacun en
particulier ne sauroit convenir qu' à Jesus
fils de Marie, bien-loin que l' assemblage
de tous ces caracteres puisse convenir à un
autre qu' à lui. Car l' liaison du premier
et second verset nous fait comprendre, qu' il
s' agit là d' un homme, dont la bassesse empêcheroit
qu' on n' ajoûtât foi à la prédication,
et qu' on ne connût le bras de l' eternel
qui se révèle.
C' est ce que nous trouvons exactement accompli

p468

en Jesus Christ. Il est certain qu' il
est sorti d' une illustre famille, mais qui étoit
tombée dans l' abaissement. C' est donc là
comme un surgeon qui sort d' une terre qui
a soif, et il est incontestable que la bassesse
et les souffrances de Jesus Christ ont été le
principal obstacle qui a empêché la foule et
le grand nombre de croire en lui. Les hommes
ne pouvant unir l' idée du fils de Dieu
et celle de crucifié, ont rejeté la prédication
des apôtres. La croix de nôtre messie
est devenue le scandale du juif, et la folie
du grec. La foi, la prédication, et le
bras de l' eternel qui se révèle, ont accompagné
la bassesse et les souffrances de Jesus
Christ, et non celles d' aucun autre.
C' est donc de Jesus Christ, et non d' aucun
autre, que le prophète parle maintenant.
Ici il nous est là parlé d' un homme qui
porte les langueurs, et qui charge les douleurs
des hommes, et qui cependant n' a ni
force, ni apparence, mais qui est rejeté,
méprisé dans la honte, la langueur et la
souffrance. Jesus Christ seul entre les hommes
a déclaré au milieu de la honte, de la
bassesse et des afflictions, qu' il venoit donner
son ame pour plusieurs. Jesus Christ
est donc le seul dont il soit parlé en cet endroit.

lii le prophete fait mention d' un
homme que l' on croyoit mechant et malfaiteur,

p469

et qu' on estimoit être batu et affligé
de Dieu ; lequel néanmoins a esté navré
pour les péchés des hommes, et qui par sa
meurtrissure leur procure la paix et la guérison.
Il n' y a que Jesus Christ auquel ce
caractere puisse convenir. Il n' y a donc que
Jesus Christ à qui l' on puisse faire l' application
de cet oracle.

Iv il s' agit là non seulement d' un homme
qui souffre, et qui souffre pour le peuple,
mais qui souffre avec une patience qui
le fait ressembler à une brebis, ou à un agneau :
il s' agit d' un homme qui est retranché
de la terre des vivans, et qui est enlevé
de la force de l' angoisse et de la condamnation.

Il n' y a que Jesus Christ en qui il soit
seulement permis d' imaginer l' union de
toutes ces qualités qui paroissent si contraires.

C' est donc de Jesus Christ qu' il
s' agit uniquement dans cette prophétie.

V voici un homme qui devoit être enterré
avec des malfaiteurs, car on avoit ordonné
sa sépulture avec les méchans ; lequel
néanmoins s' est trouvé avec le riche
en sa mort. Jesus Christ est mort entre deux
brigands, comme personne n' en disconvient ;
et il fut enterré par Joseph D' Arimathée,
homme riche et considérable, comme
les evangélistes le rapportent unanimement,
sans qu' on puisse soupçonner,
qu' ils ayent pû ou voulu inventer un fait de

p470

cette nature, s' il n' avoit pas été véritable.
Il n' y a que Jesus Christ à qui cela soit arrivé.
Il n' y a donc que Jesus Christ dont il
soit parlé dans cet oracle.

Vi Esaïe fait mention d' un homme que
l' eternal avoit voulu froisser et mettre en
langueur pour les péchés de son peuple,
bien que cet homme n' eût point fait d' outrage,
et qu' il n' y eût point de fraude en sa

bouche. Ni le monde, ni l'eglise, ni le présent, ni le passé, ni le tems, ni les siècles, ni le ciel, ni la terre ne pourroient nous fournir un homme, qui ayant été parfaitement saint et juste, ait été, ou ait simplement prétendu être la victime expiatoire des péchés des hommes, ni même qui ait eu cette pensée, cette prétention, excepté Jesus Christ. Il n'est donc parlé que de Jesus Christ en cet endroit.

Vii c'est ici un homme qui doit se voir une semence ou une postérité, après qu'il aura mis son ame en oblation. On a bien vû, et l'on voit tous les jours des vivans engendrer des morts, ou des personnes qui viennent au monde en état de mort : mais jamais on ne vit un mort engendrer des vivans. Jesus Christ seul après sa mort, et même par sa mort, se fait un nombre infini d'enfans, qui entrent dans la famille de Dieu, après avoir été justifiés et sanctifiés : ou si l'on veut, Jesus Christ seul le prétend, Jesus Christ seul acquiert par sa mort un nombre

p471

presque infini de disciples, auxquels il donne le nom d'enfans. Il n'y a donc que Jesus Christ que cette prophétie regarde.

Viii il n'y a que Jesus Christ qui par sa mort puisse paroître travailler à l'avancement de la gloire de Dieu, à faire prospérer son bon-plaisir, et se mettre en état de jouir du labeur de son ame, d'en être rassasié, et en même tems de sauver les autres. Il n'y a donc que J Christ que nous devons chercher dans cet oracle.

Ix Jesus Christ seul justifie les hommes par la connoissance qu'il leur donne de son nom ; l'expérience nous faisant voir, que les hommes renoncent à leurs passions par la foi qu'ils ont en lui : ce qui lui est propre, et qui ne convient à aucun autre. Il est donc vrai qu'il ne s'agit que de Jesus Christ en cet endroit.

X voici un homme qui non seulement doit être élevé, mais qui doit l'être en conséquence de son abaissement ; qui doit être partagé parmi les grands, et obtenir le butin

des puissans, parce qu' il aura répandu son ame à la mort, qu' il aura été tenu au rang des transgresseurs, et qu' il aura intercédé pour eux. Or bien que plusieurs ayent été élevés en gloire après leur abaissement, comme Joseph, qui s' assit à la droite de Pharaon, après avoir gémi dans une prison ; Moïse, qui fut le conducteur du peuple, après l' avoir été d' un troupeau ; et David,

p472

qui monta sur le trône, après avoir été simple berger, et avoir échappé aux dangers de la guerre et à la fureur de Saül : il n' y en a aucun qui ait été élevé par le mérite de son abaissement, ou en considération de ses souffrances. Joseph, Moïse et David sont des types qui nous représentent un même messie, premièrement méprisé et souffrant, et en-suite triomphant et glorieux. Mais cette différence, qui fait le dernier caractere de la prophétie, demeure toujours ; c' est que tous ces grands hommes avoient passé de la bassesse à la gloire, mais n' avoient point été élevés à-cause et en considération de leur abaissement : ce qui est la gloire propre et incommunicable de Jesus Christ, suivant les idées de nôtre religion. On ne trouvera point de sujet auquel l' on puisse attribuer ce caractere, si ce n' est Jesus Christ. C' est donc de Jesus Christ seul qu' il s' agit dans cette prophétie. Que si chacun de ces caracteres semble suffire à nous faire connoître le messie, par le parfait et admirable rapport que nous trouvons entre la prophétie et l' événement ; on doit croire que l' amas de ces caracteres forme à cet égard une démonstration tres-claire et tres-évidente à ceux qui conservent quelque goût pour la vérité, et qui ne sont pas entièrement aveuglés par leurs passions. Certainement, si les juifs ne veulent

p473

point convenir que ce soient là les caracteres du messie, ils sont obligés de nous dire

premièrement, quel est le sujet de cette prophétie ; car tous les traits en sont remarquables.

Il s'agit du salut d'un peuple, d'une prédication, d'un bras révélé, d'un bon-plaisir de Dieu qui prospère, d'un homme chargé des péchés du peuple, et que l'on croit être frappé de Dieu, des hommes justifiés, d'une postérité qui doit paroître ; effets sensibles, caracteres remarquables, et qui ne sauroient demeurer cachés et inconnus.

Et il faut en second lieu, qu'ils nous fassent voir dans l'écriture, des prophéties qui marquent plus distinctement un messie, un homme divin et extraordinaire, qui doit glorifier Dieu, et sauver les hommes, que ne fait celle-ci.

Que s'ils reconnoissent, comme ils sont enfin obligés de le reconnoître, que ce sont ici des caracteres du messie, il faudra qu'ils avoient de deux choses l'une, ou que Jesus fils de Marie, auquel ces caracteres conviennent si parfaitement, est le vrai messie marqué par les prophètes ; ou que Jesus fils de Marie a dérobé au messie ses vrais caracteres : ce qui seroit de toutes les extravagances la plus grande. Ce seroit supposer que la sagesse de Dieu peut être trompée, que le mensonge peut rompre ses mesures, qu'un imposteur peut être revêtu de tous les caracteres d'une véritable mission,

p474

et par conséquent que les hommes feroient bien de prêter créance à un imposteur, par le rapport visible et incontestable qu'il auroit avec les anciens oracles ; ou qu'ils feroient bien de rejeter les oracles de l'écriture qui donneroient créance à un imposteur. Ce n'est pas seulement les juifs qui trouvent un juste sujet de conviction, les autres incrédules n'y voyent aussi rien qui ne les confonde : il est impossible qu'ils ne tombent dans une juste surprise, lors qu'ils considèrent la prophétie, l'événement, et l'admirable rapport qui est entre l'un et l'autre. La prophétie est tres-certainement d'Esaië, et précède sans aucune contestation la venue de Jesus Christ au monde. Elle est

si extraordinaire et si singulière dans les circonstances qu' elle renferme, qu' il ne paroît point qu' elle ait pû tomber dans l' esprit d' un homme. Car si Esaïe étoit tel que l' incrédulité se l' imagine ordinairement, et qu' il n' eût aucune idée, par exemple, de la résurrection des morts, comme quelques impies le soûtiennent des anciens prophètes, aussi-bien que des anciens patriarches ; comment est-il tombé dans l' esprit d' Esaïe, que celui qu' il nous a décrit comme un homme si abject et si misérable, résusciteroit après avoir mis son ame en oblation ? En-effet, vous ne sauriez douter qu' il ne

p475

prédise sa mort. C' est ce qu' il dit en trois ou quatre diverses manieres : (...). Et l' on peut douter aussi peu que sa résurrection ne soit prédite dans le même endroit ; puis que c' est de cet homme qui aura mis son ame en oblation, qui aura répandu son ame, qui aura été avec le riche en sa mort, et qui aura été retranché de la terre des vivans, qu' il est dit qu' il se verra de la postérité ; et non seulement cela, mais encore qu' il prolongera ses jours, qu' il jouïra du labeur de son ame, qu' il fera prospérer le bon-plaisir de l' éternel, qu' il justifiera les hommes, qu' il aura le partage des puissans ou des grands, qui est une phrase hébraïque, pour dire qu' il sera bien partagé. Tout cela suppose un sujet vivant : tout cela est attribué à un homme qui doit mourir, et comme une suite de sa mort. Il n' y a donc rien de plus clairement marqué que la résurrection. La résurrection des morts tombe-t-elle facilement dans l' esprit d' un prophète qu' on suppose n' en avoir aucune idée ?

Si les déïstes ne veulent point prester leurs préjugés à ce prophète ; que les juifs d' aujourd'hui lui attribüent les leurs, nous y consentons pour un moment. Esaïe, selon

p476

cette supposition, se sera représenté le messie qui doit venir, comme un monarque glorieux et triomphant, qui doit vaincre sans résistance, triompher sans effort, assujettir tout l'univers, et donner aux juifs les rois de la terre pour nourriciers, et leurs princesses pour nourrices ; car c'est ainsi que ce prophète s'exprime en quelque endroit de ses révélations, et les juifs veulent qu'il y parle proprement : est-il naturel de se représenter un monarque glorieux et triomphant sous l'idée d'unurgeon, d'un homme méprisé, rejeté, d'un homme de douleurs, etc. Et de marquer si précisément sa mort et ses souffrances ?

Ne considérons point Esaïe comme préoccupé de l'opinion littérale qui a lieu maintenant parmi les juifs, considérons le comme disciple de Moïse et des prophètes qui l'avoient devancé ; où sont les prophètes qui ont parlé si clairement avant lui d'une propitiation des péchés par le sacrifice d'un homme divin ? D'où avoit-il pris ces idées de l'union de la gloire et de la bassesse du messie, de mépris du côté des hommes, et de prospérité du côté de Dieu, de connoissance et de justification, de prédication et de bras de l'éternel, de mort et de prolongation de jours ? Car ces idées sont certainement fort extraordinaires ; et comme par la sagesse de Dieu la révélation est allée en croissant, il est certain que les écrivains

p477

sacrés n'avoient jamais parlé en ces termes. Enfin je consens qu'on le considère comme éclairé par les lumières de la raison, après l'avoir considéré comme instruit dans l'écriture ; il est inconcevable qu'Esaïe puisse avoir prononcé cet oracle, à moins qu'il n'ait été inspiré divinement. La raison n'invente point d'elle-même tant de circonstances qui paroissent contraires les unes aux autres : l'imagination n'a point de part à des paradoxes qui paroissent élevés non seulement au dessus de sa portée, mais même au dessus de celle de l'esprit. Ce n'est point le désir d'inventer des choses agréables,

qui fait faire un si triste portrait d' un messie ardemment attendu. Le hazard ne peint pas tant d' idées si différentes dans l' esprit, avec des prédictions si suivies, si raisonnées et si circonstanciées : de-sorte que nous ne voyons point de principe auquel nous puissions rapporter cet oracle, si ce n' est le saint esprit.

Que s' il n' y a rien de suspect dans la prophétie, encore moins y en a-t-il dans l' événement.

On ne peut point soupçonner de supposition, les faits sur lesquels nous fondons l' accomplissement de cette prophétie.

Les evangélistes ne nous ont sans doute point trompés, lors qu' ils nous ont marqué le profond abaissement de Jesus Christ. Et quand on refuseroit de les croire, on seroit

p478

obligé d' ajoûter foi aux reproches que les ennemis mêmes de Jesus lui font à cet égard ; lui reprochant ce qui fait un des caracteres de sa vocation, je veux dire sa pauvreté et sa bassesse. On ne peut douter que Jesus Christ n' ait souffert la mort. Il n' y a aucune apparence, que la circonstance de sa sépulture soit supposée. Un mensonge aussi impudent que l' auroit été celui-là, pouvoit et devoit être trop tôt découvert. Personne ne doute, que Jesus n' ait été crucifié entre deux brigands. C' est un fait connu par une heureuse expérience, que Jesus Christ a eu un tres-grand nombre de disciples après sa mort, qui sont appellés ses enfans ou sa postérité, avec plus de raison que les disciples des prophètes ne sont appellés les enfans des prophètes. Chacun sait que plusieurs personnes ont quitté les idoles, et se sont attachés à l' étude de la sanctification par la connoissance qu' ils ont eu de lui. Et comme il ne nous est pas permis de douter, que le bon-plaisir de Dieu ne soit de sauver les hommes, il n' y a point de doute aussi, que celui qui a éclairé les nations par la prédication de son evangile, n' ait fait prospérer le bon-plaisir de Dieu. D' où je conclus, que ce n' est point dans l' imagination des evangélistes, mais dans la vérité de la

chose, que se trouve l'accomplissement de cet oracle. Mais s'il ne dépendoit point de l'esprit des disciples, qui aussi bien étoient

p479

de pauvres et de simples pêcheurs, d'accommoder les événemens à l'oracle, il faut ajouter qu'il dépendoit beaucoup moins de Jesus Christ lui-même, de s'accommoder ou de se proportionner à cette ancienne prédiction. Car quand on supposeroit que Jesus Christ, pour se rendre conforme à cette prophétie, auroit adopté, pour ainsi dire, l'opprobre et la bassesse ; étoit-il le maître de toutes les circonstances de sa vie, et de l'esprit de ceux qui lui contredisoient, de sa mort, de sa sepulture, de ce qui devoit arriver après sa mort ? Est-ce par son conseil qu'on l'attacha à la croix entre deux brigands ? Avoit-il prié avant que de mourir, Joseph D' Arimathée d'ensevelir son corps dans le sépulchre qu'il avoit taillé dans un rocher ? Avoit-il le pouvoir de se résusciter, après avoir eu le courage de souffrir une mort volontaire ? Le coeur des hommes étoit-il en sa main, pour les convertir après sa mort, et faire ainsi prospérer le bon-plaisir de Dieu ? Et dependoit-il de lui de justifier par la connoissance de son nom, des gens qui n'avoient jamais ouï parler de lui ? Ce n'est ni l'événement, ni la prophétie qui doivent nous surprendre ; mais bien la proportion qui est entre l'un et l'autre, et qui est telle, que la prophétie paroît être un evangile, et l'evangile une prophétie répétée et retracée. Le rapport y est admirable :

p480

tout s'y ajuste : tout s'y suit : tout s'y unit. Car je ne croi pas devoir m'arrêter à deux ou trois remarques de critique que les rabbins opposent à cette vérité. Ils disent que le prophète parle d'un homme infirme, et que Jesus Christ n'avoit aucune infirmité, ni aucune langueur naturelle ;

qu' il étoit sain et vigoureux, et qu' il ne mourut que d' une mort violente. On répond, que la langueur dont il est parlé dans cet oracle, est accidentelle et volontaire, comme ces paroles le font connoître, *il l' a mis en langueur* ; et qu' il s' agit visiblement dans cet endroit non des afflictions de la nature, mais des souffrances infligées comme peine du péché.

Ils ajoûtent que Jesus Christ n' a point prolongé ses jours, puis qu' il n' a vécu que trente-et-trois ans. On répond qu' il les a prolongés après sa mort, ayant obtenu l' éternité.

Ils demandent en quel sens Jesus Christ a été partagé avec les puissans. On répond qu' il l' a été avec les rois et les princes des nations, qui se sont assujettis au sceptre de sa parole, ayant mis leurs sceptres à ses pieds : ou si vous voulez, nous dirons que c' est une phrase hébraïque, qui signifie seulement en général, que Jesus Christ a été tres-bien partagé. Cela est trop petit pour mériter qu' on s' y arrête.

C' est cette proportion admirable de l' événement

p481

avec la prophétie, qui est si claire, si facile, et en même tems si sensible et si incontestable, qui convertit autrefois l' eunuque de la reine Candace, après que Philippe la lui eut fait connoître et sentir. Mais il ne se contenta pas de cet oracle, il parcourut les autres prophéties : et comme nous devons imiter son exemple, il est tems de passer à la considération des autres.

SECTION 4 CHAPITRE 10

Encore que la prophétie que nous venons d' examiner, contienne la naissance, la vie et la mort du messie, il ne sera pas hors de propos de marquer quelques oracles qui nous représentent plus particulièrement ces événemens.

Mais avant que d' en venir là, il importe de remarquer, qu' il y a trois sortes d' oracles qui regardent le messie : les uns qui sont des preuves sans type : les autres qui

sont des types sans preuve : et les autres qui sont des preuves et des types tout-ensemble. Isaac, Joseph, Samson, etc. Sont des (...) simples du messie ; ce sont des images propres à le représenter, et même destinées

p482

à cela par la sagesse de Dieu : mais ces types supposent la vérité de la venue du messie, et ne la prouvent point. On peut dire au-contre, de l' oracle que nous avons examiné dans le chapitre précédent, que c' est un tissu de prophéties claires, expresses, qui ne sauroient convenir qu' à Jesus Christ, qui lui conviennent immédiatement, et qui ne sont couvertes d' image, ni d' enveloppe. C' est ce que je nomme des preuves sans type. Les premiers de ces oracles représentent sans prouver. Les autres prouvent sans représenter. Mais il étoit juste que la sagesse divine joignit, pour une plus grande évidence, la preuve et l' image, et qu' elle nous fît voir des types en Jesus Christ, qui se prouvent eux-mêmes. C' est dans ce dessein que prenant David et quelques autres personnes illustres pour les types du messie, le st. Esprit leur applique des choses qui ne peuvent convenir qu' au messie, et décrit tout ce qui regarde le messie, sous l' enveloppe de ce qui est arrivé à ces personnes illustres ; mais avec ceci de particulier, qu' on voit dans cette sorte d' oracles une certaine étendue de sens, qui nous fait comprendre qu' ils ont deux objets, l' un prochain, qui sera David, par exemple ; et l' autre éloigné, qui est le messie : et (...) oracles sont ceux qui enferment des types et des preuves tout-ensemble, et dont nous parlerons principalement dans la suite.

p483

Ainsi j' avoue que l' oracle qui est contenu dans les vers. 12, 13, 14, 15, 16 du chap. 7 du 2 livre de Samuël, regarde la personne de Salomon. Car ce n' est que de Salomon qu' on peut entendre ces paroles : (...).

Mais il est vrai aussi, que la promesse que cet oracle contient, est trop grande et trop magnifique, pour devoir être limitée à Salomon. Elle serait fautive même, si elle n'avoit point d'autre objet ; et ce n'est qu'en la personne du messie, que l'on peut trouver l'accomplissement de cette prophétie.

Car qui ne voit, que cette domination éternelle que l'écriture exprime ailleurs, en disant que la postérité de David siégera sur son trône aussi long-tems qu'il y aura un soleil et une lune, ne peut se dire véritablement de la domination temporelle de Salomon ; et qu'elle convient uniquement au règne spirituel du messie ?

Nous consentons de-même, que les juifs fassent tant de réflexions qu'ils voudront sur l'oracle d'Esaië 7 : 14 cité par Saint Matthieu : *la vierge sera enceinte*, etc. Pour

p484

nous faire voir que le sens littéral de ces paroles convient à une fille qui vivoit du tems du prophète, ou même à une femme mariée, (le terme de l'original pouvant souffrir l'une et l'autre signification) laquelle devoit enfanter un fils, qui ne seroit pas plutôt en âge de discerner le mal d'avec le bien, que le païs de Juda seroit délivré des armes des rois de Syrie et d'Israël qui étoient venus pour le désoler, et qui avoient jetté Achaz et toute la ville de Jérusalem dans une extrême consternation.

Toujours seront-ils obligés de reconnoître, que cet oracle a une plus grande étendue que cela, et que pour en conserver tout le sens, il faudra le rapporter au messie, en qui nous le voyons accompli d'une manière tres-noble et tres-excellente. Car le prophète ne se contente pas de dire, que la vierge sera enceinte : il donne cela pour un signe du dessein que Dieu a de conserver son peuple, un signe qui doit rassûrer le coeur d'Achaz, un signe que Dieu donne lui-même ; Achaz n'en ayant osé demander, et ayant répondu au prophète qui l'exhortoit à demander un signe, qu'il ne tenteroit

point l' éternel. Or il est certain, que la naissance d' un enfant qui vient au monde par les voyes ordinaires, n' a rien qui mérite d' estre regardé comme un signe, et moins encore comme un signe d' une délivrance signalée et extraordinaire. li l' enfant

p485

dont il y est parlé, doit estre nommé Emanüel, ou Dieu avec nous : expression remarquable, qui non seulement est disproportionnée à un enfant ordinaire, mais même qui seroit trop grande pour le plus grand des prophètes ; et qui étant sans exemple dans l' écriture, et marquant quelque chose de plus qu' humain, ne peut estre raisonnablement appliquée qu' au messie, ou au type du messie. lii il est remarquable que l' accomplissement de cette même prophétie est rapporté en ces termes au chapitre suivant.

Il est évident que le sens littéral que pressent les juifs, rend cet oracle absurde et incompréhensible, s' il est seul. Car, je vous prie, que veut dire le prophète, d' appeller tant de fois Emanüel, c' est-à-dire, Dieu avec nous, un enfant ordinaire, et qui ne devoit même contribuer de rien à la délivrance du peuple, puis qu' avant qu' il seut appeller son pere et sa mere, le peuple devoit estre délivré ? Pourquoi apostropher cet enfant ? Pourquoi le faire regarder

p486

comme le seigneur de la terre sainte, et lui en attribuer le soin ou la domination par ces paroles ? (...).

Il n' en est pas de la naissance de Jesus Christ dans la ville de Betléhem, comme des autres oracles, que les juifs peuvent révoquer en doute sans se contredire ; puis que leurs peres mêmes ont déclaré, que le christ devoit naître en Betléhem, selon cet oracle rapporté par St Matthieu avec quelque petite diversité qui regarde les termes, et non pas le sens.

Le meurtre des enfans de Betléhem est une triste preuve que nous n' avons pas inventé la réponse que les scribes et les pharisiens firent à Hérode : et cette réponse nous montre, que les juifs eux-mêmes sont convenus autrefois que cet oracle regardoit le messie. Mais quand nous n' aurions point ce grand préjugé contre les rabbins de nos jours ; de quel autre que du messie pourroit-on dire, qu' il sortira de

p487

Betléhem un dominateur en Israël ? Car pour la pensée de ceux qui prennent ces paroles en termes de passé, pour *il est sorti* , et qui l' entendent de David ; elle est réfutée par toute la suite du discours, et sur tout par ces expressions : (...).

Où est ce dominateur ? Où est cette force et cette magnificence de l' éternel connue jusqu' aux extrémités de la terre ? Où sont ces issues éternelles ? Où est cet homme sorti de Betléhem, qui est la paix de Dieu ? Betléhem est détruite il y a tant de siècles, sans que l' on puisse nous montrer un autre que Jesus Christ, auquel tous ces caracteres puissent convenir. Concluons donc, que c' est de Jesus Christ qu' il est uniquement parlé en cet endroit.

SECTION 4 CHAPITRE 11

Où n' on ne peut bien comprendre celle qui se lit au chap. 42 des révélations du prophète Esaïe, à-moins que de la rapporter toute entière. Elle est conçûë en ces termes.

p488

Il s' agit de savoir, quel est ce serviteur de Dieu dont il est parlé dans cet oracle. Les uns soutiennent que c' est le peuple d' Israël. Les autres disent que c' est Jérémie le prophète. Et nous prétendons que c' est le messie promis aux juifs. Il n' est pas difficile de montrer qui sont ceux qui se trompent.

p489

Ceux qui prétendent qu' il soit parlé du peuple d' Israël dans cet oracle, se fondent sur ce qu' il est dit de la nation des juifs, aux versets 19, 20, 21 du même chapitre, (...). Ces dernières paroles ne nous permettent point de douter, qu' il ne s' agisse dans cet endroit du peuple d' Israël : mais on ne peut pas faire avec raison le même jugement des dix premiers versets de ce chapitre, qui contiennent la prophétie que nous examinons. Ce qui le montre démonstrativement, c' est que celui dont Dieu parle dans ces termes : (...) doit être non seulement la lumière des nations, mais encore l' alliance du peuple ; et qu' il seroit absurde de dire, que le peuple soit l' alliance du peuple ; sans parler encore de tous les autres caracteres de cette prophétie, qui ne sauroient convenir à la nation des juifs.
Pour Jérémie, quelque illustre qu' il ait

p490

été entre ces serviteurs de Dieu, je ne sai comment on ose lui appliquer un éloge aussi grand et aussi magnifique que celui qui est contenu dans l' oracle que nous examinons. Car premièrement il n' est pas assez distingué des autres prophètes, pour être ainsi distingué de tous les hommes. D' ailleurs, est-ce à Jérémie qu' il appartient d' éteindre ou de n' éteindre pas le lumignon fumant, de briser ou de ne briser pas le roseau cassé ? Est-ce Jérémie qui annonce jugement aux nations, qui met réquement en la terre, et qui fait que les isles s' attendent à la loi ? Et peut-on dire sans impiété, que Jérémie soit l' alliance du peuple, et la lumière des nations ? Certainement il n' y a que Jesus Christ à qui tout cela convienne véritablement, et duquel on puisse dire encore, qu' il ouvre les yeux qui ne voyent goutte, qu' il délivre les prisonniers, et qu' il éclaire ceux qui étoient dans les ténèbres. C' est par Jesus Christ, et non par aucun autre, que Dieu

a exercé jugement sur les idoles et sur les images taillées. C' est à la venue de Jesus Christ, que Dieu a fait annoncer des choses nouvelles, les faisant néanmoins prédire avant qu' elles arrivassent. C' est alors que la louange de l' eternel a commencé de s' étendre

p491

jusqu' aux bouts de la terre, qu' on a donné gloire à Dieu, et qu' on a publié sa louange aux isles.

Quand cet oracle ne seroit point aussi clair qu' il l' est en-effet, à quel autre qu' à Jesus Christ, pourroit-on appliquer celui-ci qui se lit au chap. 9 des révélations du prophète Zacharie ?

Vit-on jamais cette union de justice, de bassesse, de puissance, de paix en un autre que Jesus Christ ? Et de quel autre que de lui pourroit-il être vrai, qu' il est juste, roi, abject, qu' il vient sur le poulain d' une asnesse, qu' il parle de paix aux nations, que quoi qu' abject, il doit faire l' allégresse de Sion, et que sa domination doit estre depuis le fleuve jusqu' aux bouts de la terre ?

SECTION 4 CHAPITRE 12

p492

Mais bien que toutes ces prédictions qui regardent la vie et le ministere du messie, soient admirablement convaincantes par leur multitude, par leur suite, par leur enchaînement et par leur clarté ; rien ne doit nous persuader davantage que la prédiction de sa mort et de ses souffrances : événement si triste, si éloigné des idées ordinaires des juifs, ou plutôt si choquant, que jamais les prophètes ne se seroient avisés de le prédire, et moins encore de le mêler à tant de descriptions pompeuses et magnifiques du messie, s' ils n' avoient été inspirés par le saint esprit, qui connoit les choses comme elles sont.

En-effet, ce n' est point ici un événement que les prophètes décrivent en passant. Ils s' y arrêtent : ils le rapportent avec ses circonstances. Ils décrivent l' opprobre et les douleurs du messie. Ils prédisent sa mort : ils en marquent la fin : ils en décrivent le genre : ils en rapportent les circonstances : ils nous disent ce qui doit la précéder et ce qui doit la suivre, comme s' ils avoient déjà assisté à un spectacle qui estoit encore dans les ténèbres de l' avenir.

p493

I les prophètes ne nous disent pas seulement, que ce messie, ou ce serviteur de Dieu qui doit venir, est un homme de douleurs, sachant ce que c' est de langueur, le méprisé, le rejeté du peuple, sans forme, sans apparence, un ver, non pas un homme, la honte et l' opprobre des hommes ; ils nous apprennent qu' il doit être retranché, qu' il doit être retranché de la terre des vivans, qu' il doit mettre son ame en oblation, et qu' il doit s' en aller et se retirer, après qu' il aura mis régleme[n]t en la terre : car nous avons déjà montré, qu' il s' agit du messie dans tous ces oracles. li ils nous apprennent que ce n' est point pour lui qu' il doit souffrir la mort, qu' il doit être retranché, mais non pas pour soi ; qu' il a mis son ame en oblation pour le péché ; qu' il a été navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités : expressions qui ne nous permettent point de révoquer en doute la véritable fin de ses souffrances. lii ils nous font entendre le genre de sa mort avec ses circonstances. L' oracle de Zacharie nous dit, que les juifs verront celui qu' ils auront percé : (...).

p494

Cet oracle, qui se trouve si exactement accompli en la personne de ces premiers prosélytes, qui s' écrièrent, après avoir ouï la prédication de Saint Pierre, *hommes freres, que ferons-nous ?*

Nous fait assez connoître de quel genre de crime ces juifs devoient se repentir. Il faut remarquer en-effet, que c' est ici un prophète qui a prophétisé après le retour des juifs hors du païs de Babylone ; et qu' après avoir montré, combien grande est la miséricorde de Dieu et sa protection glorieuse, en les délivrant de cette dernière servitude ; et après avoir rapporté plusieurs excellentes visions, dans lesquelles Dieu lui a fait connoître quelle est l' alliance qu' il a faite avec ce peuple ; et avoir en-suite prédit la ruine des ennemis du peuple de Dieu, et la gloire d' Israël et de la maison de David, qu' il faut sans doute entendre de l' Israël selon l' esprit, et de l' avancement du regne du messie fils de David, puis qu' autrement cette prophétie n' auroit pas esté accomplie : il nous parle d' un deüil tres-grand et tres-amer qui sera sur les habitans de Jérusalem et sur la famille de David, d' un deüil semblable au deüil qu' on mene pour un fils unique, tel que le deüil qui fut en la plaine de Meguidon ; deüil de la terre, deüil de la famille de David et de celle de Nathan ;

p495

deüil de la famille de Lévi, de chaque famille et de chaque maison à part : mais ce qui est plus remarquable, il nous parle d' un deüil qui naîtra de ce qu' ils auront percé celui qui devoit faire l' objet de leur respect et de leur adoration. Que les juifs cherchent tant qu' ils voudront ; ils ne trouveront point d' autre crime, auquel ils puissent appliquer ce qui est dit dans cet oracle, que la crucifixion de leur messie.

Et en-effet, Zacharie n' est point le seul prophète qui nous fait comprendre quel devoit être le genre de la mort du messie. Le psalmiste lui fait dire en la personne de David qui le représente : (...).

Je ne nie pas véritablement, qu' il n' y ait dans ce pseume 22 quelque chose qui se peut appliquer à David, figure et type du messie. Mais ce que nous prétendons, à l' exemple des anciens rabbins, qui ont tous rapporté ce

pseaume au messie ; c' est qu' il y a des choses qui conviennent beaucoup mieux à Jesus Christ qu' à David ; et d' autres qui ne conviennent point à David, et qui conviennent au messie. Ces paroles, (...) conviennent mieux à Jesus Christ mourant, qu' à David fugitif. Celles-ci se trouveront encore plus véritables

p496

en la personne de Jesus Christ, qu' en celle de David.
Et quand cela auroit été accompli en sa personne, on ne voit pas qu' on puisse appliquer à la délivrance temporelle de David, ces paroles si magnifiques : (...). Est-il croyable que ces dernieres paroles, *d' autant qu' il aura fait cela*, se rapportent simplement à la délivrance de David, de-sorte que les peuples viennent et publient la justice de Dieu au peuple qui doit naître, que tous les bouts de la terre en ayent souvenance

p497

et se convertissent ? En vérité, il faudroit renoncer à toute la bonne opinion qu' on a de ce prophète, et refuser même de lui attribuer le sens commun, pour s' imaginer que l' enveloppe de ses paroles ne nous cache point de plus grand événement que celui de sa délivrance temporelle ; et que par conséquent ce ne soit du messie qu' il parle, n' y ayant sans doute que le messie, auquel un oracle si magnifique puisse convenir.
N' est-ce point encore à Jesus Christ qu' on doit appliquer ces paroles du pseaume 69 ? (...) David n' ayant pû dire cela de soi-même, que par une certaine extension de sens, qui convient proprement et exactement au messie, et qui ne convient qu' à lui.
Enfin de quel autre, que du messie, peut-on entendre ces paroles d' Esaïe ? (...). Car si tout cela n' est point arrivé au prophète, il faut qu' il parle en la personne

de quelque autre ; et quel peut être cet autre
personne, si ce n' est le messie ?

p498

Ainsi vous trouvez dans les oracles des prophètes, toutes les circonstances de la mort de nôtre messie ; les pieds et les mains percées, le deuil extrême de ceux qui viennent à reconnoître qu' ils l' ont percé, cette triste exclamation de Jesus Christ attaché à la croix, (...) ? La honte et l' opprobre qui accompagnent ses souffrances, le fiel et le vinaigre dont on l' abreuve, les crachats dont on le couvre, les blasphêmes de ceux qui lui insultent, qui se moquent de lui en secouant leurs têtes, et qui lui disent, (...) ; le partage de ses vestemens, et toutes ces circonstances jointes à la connoissance que les bouts de la terre en doivent avoir, et au salut des nations qui viendront, et se convertiront, et publieront d' âge en âge la justice de Dieu au peuple qui naîtra.

Iv il nous enseigne que sa mort sera agréable à Dieu ; qu' après ses souffrances, il se verra de la postérité ; et qu' il obtiendra le partage des puissans, après avoir mis son ame en oblation. Ce qui achève de nous faire comprendre, que c' est de Jesus Christ que les oracles nous ont parlé ; n' y ayant que Jesus Christ, dont la mort ait des rapports si justes et en si grand nombre avec la mort de celui que les prophètes nous décrivent sous l' idée du christ, ou du serviteur

p499

de Dieu qui devoit mettre son ame pour nous.

SECTION 4 CHAPITRE 13

Il reste maintenant que nous trouvions dans les oracles des prophètes, la sépulture de Jesus Christ, sa résurrection, son ascension, et sa séance à la droite du pere.

Sa sépulture est clairement exprimée par ces paroles du 52 d' Esaïe. Sur quoi

nous ne nous arrêterons point, parce que nous avons déjà expliqué cet oracle. Pour sa résurrection, il est impossible de ne pas l' inférer des écrits des prophètes, lors que d' un côté ils nous enseignent que le christ doit être retranché de la terre des vivans, souffrant une mort honteuse et maudite ; et que de l' autre ils lui attribuent une gloire et une domination éternelle ; étant absolument impossible d' accorder ces deux choses, si ce n' est par sa résurrection. Mais afin qu' on ne doute point, que ce ne soit du même messie que les prophètes ont prédit qu' il souffriroit la mort, et qu' il obtiendrait un empire éternel ; on doit se

p500

souvenir, que dans le chapitre 52 d' Esaïe, il est dit d' une même personne, que nous avons déjà prouvé être le messie, qu' elle mettroit son ame en oblation pour le péché, et qu' en-suite elle se verroit de la postérité, et feroit prospérer le bon-plaisir de Dieu, etc. Ce qui suppose nécessairement une résurrection.

Et c' est ce que David, type du messie, exprime excellemment au pseume 16 en ces termes. Il paroît encore ici, que l' esprit prophétique qui animoit le prophète, donnoit une étendue à ses conceptions et à ses paroles, qui empêche qu' on ne puisse les rapporter à David seul. Car que voudroit dire le prophète, si cela étoit, que son ame, qui se prend ici pour le corps, ne seroit point mise au sépulchre ; et que pour être l' oint du seigneur, son saint ou son bien-aimé, il éviteroit la mort ? Mais y auroit-il rien de plus faux que cette pensée ?

Puis que David est mort véritablement, et que son sépulchre a demeuré parmi les juifs jusqu' au tems de Saint Pierre, qui employoit ce même raisonnement pour persuader les juifs incrédules. Cette preuve est d' autant plus démonstrative contre les rabbins, qu' ils reconnoissent que David a été le type du messie, et que plusieurs choses

p501

sont attribuées à celui-là, qui ne conviennent qu' à celui-ci : mais pour les autres incrédules, qu' ils voyent la résurrection de Jesus Christ clairement prédite au 52 chapitre d' Esaïe.

L' ascension de Jesus Christ, et sa séance à la droite de Dieu, ne sont pas marquées dans les oracles des prophètes avec moins de clarté : mais comme le dessein de rapporter tous ceux qui marquent ce double événement, nous meneroit trop loin ; nous nous contenterons du pseume 110 parce qu' il est tout-à-fait remarquable, et que d' ailleurs il n' est sorte d' échapatoire que les rabbins n' ayent inventé pour en détourner le sens, et sur tout pour expliquer ces premières paroles, en-sortes qu' elles ne soient point favorables à nôtre messie.

Les uns veulent que ce pseume ait été composé par Melchisedec, sur le sujet de la victoire qu' Abraham remporta sur les rois qui avoient emmené lot prisonnier : comme s' il y avoit dans le texte, comme si Melchisedec sacrificateur du dieu souverain, bénissant Abraham en cette qualité, et par conséquent plus grand qu' Abraham à cet égard, pouvoit appeller raisonnablement

p502

ce patriarche son seigneur : ou comme si ces paroles, *l' éternel transmettra de Sion le sceptre de ta force*, convenoient au tems d' Abraham, où l' on ne faisoit pas encore mention de Sion, ni de sceptre, marque de royauté ?

Les autres prétendent, que ce pseume ait été composé par Eliezer serviteur d' Abraham ; et sont réfutés par cette dernière considération, aussi-bien que par tous les traits de la prophétie.

Les autres disent avec aussi peu de vraisemblance, que David composa ce cantique dans la veüe du roi Ezéchias, dont il prédisoit la gloire : comme s' il y avoit quelque apparence à dire, que David appelle Ezéchias son seigneur ?

Enfin il y en a qui soutiennent, que ce pseume a été composé sur le sujet de David, par quelque lévite qui voulut publier sa gloire et sa grandeur ; et comme veulent quelques autres, à l' occasion du danger que courut David, lors qu' Abisçaï le secourut, et le garantit de la javeline du philistin Jisçbibenob : ce qui obligea les gens de David à jurer, disant, (...) ; on voit bien que ce

n' est

p503

point de David dont il est parlé dans cette prophétie ; étant certain que David n' a été ni sacrificateur, ni sacrificateur éternel, ni sacrificateur selon l' ordre de Melchisedec.

SECTION 4 CHAPITRE 14

Voilà ce que nous avons à dire sur les prophéties qui ont prédit le messie que nous reconnoissons. Il faut maintenant écouter ce que l' incrédulité oppose, ou peut opposer à ces preuves.

l elle désirera peut-être d' abord un plus grand nombre d' oracles qui rendent témoignage au seigneur Jesus. Mais qu' elle considère, qu' il n' y a point de prophète, ni presque de chapitre dans les révélations de chaque prophète, qui n' enferme quelque trait qui regarde le messie.

li que si elle veut des prophéties plus particularisées ; qu' elle considère que la personne ne pouvoit être mieux caractérisée, ni les événemens plus circonstanciés. Jesus Christ est appelé Schilo, le christ, un libérateur, un grand personnage qui doit venir dans la seconde maison, et en faire la gloire ; le fils de Dieu, un roi

p504

éternel, un sacrificateur selon l' ordre de Melchisedec, le seigneur, le dieu, le sauveur de toute la terre, le saint de dieu, le berger, le conducteur, le serviteur de dieu, son élu, celui en qui dieu prend son bon-plaisir, le fils de l' homme qui vient sur les nuées du ciel, et en même tems un ver, et non point un homme, l' opprobre des hommes, un homme de douleur, et sachant ce que c' est que de languir, un agneau, une victime pour le péché. Pour les événemens, ils sont si circonstanciés, que celui qui lit les seules révélations d' Esaïe, croit voir un cinquième evangile.

lii peut-être vous défiez vous de ce que les caracteres du messie, ou les circonstances de ces événemens sont recueillies de divers passages séparés et détachés les uns des autres. Mais outre que nous avons déjà fait voir, que dans ces passages d' où

nous les recueillons, il s' agit du messie, la sagesse de Dieu a pourvû à ce qu' on ne pût nous faire de reproche à cet égard, et que nous ne pussions rien désirer pour la conviction des incrédules. Car qu' y a-t-il de plus circonstantié que les oracles de Daniel ? Et qui ne voit que le chapitre 52 d' Esaïe contient l' abaissement de Jesus Christ, son opprobre, ses souffrances, sa mort, son sacrifice, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, avec la propitiation de nos péchés et le salut des hommes, sans que par aucune

p505

subtilité on puisse s' empêcher de reconnoître, que tous ces caracteres si différens, et apparemment opposés, servent à marquer une seule et même personne. Iv vous désirerez peut-être, que ces caracteres qui marquent le messie, fussent plus éclatans et plus remarquables. Mais étoit-il possible d' en assigner qui le fussent plus que le changement de l' alliance, la ruïne des quatre monarchies qui avoient opprimé le peuple de Dieu, la conversion des gentils, la désolation de Jérusalem et du sanctuaire qui devoient s' ensuivre, l' éloignement du sceptre et du législateur de Juda, la confusion des lignées, et la perte de leur liberté ; l' établissement d' un empire qui renfermeroit toute nation, tribu et langue ; la venüe d' un peuple de saints qui devoient peupler toute la terre ; la connoissance de Dieu remplissant la terre, les dons du Saint Esprit se répandant sur toute chair, suivant la prophétie de Joël, c' est-à-dire, sans égard au peuple juif plustôt qu' aux autres ?

V mais, direz-vous, pourquoi Dieu n' a-t-il point marqué ces événemens avec tant de clarté et de précision, qu' il ait été absolument impossible de les révoquer en doute ? Je répons, qu' il ne faut point que les prophéties soient conçûes avec tant de clarté, qu' elles donnent lieu aux hommes d' éviter, ou de changer l' événement. Marquez

p506

le moment de la naissance de Jesus Christ, vous donnez à Harode plus de facilité d' exécuter son mauvais dessein. Caractérissez la personne du messie, d' une sorte qu' il ne puisse s' y méprendre : dites

qu' il est le fils de Marie mariée à un charpentier nommé Joseph, et qu' il repose dans une telle heure dans une crèche et dans une telle maison à Betléhem, mais que dans un tel tems il doit être porté en Egypte ; vous donnez plus de facilité à Hérode d' assouvir sa cruelle ambition, ou vous mettez la sagesse de Dieu dans la nécessité d' inventer d' autres moyens pour sauver son fils, que ceux qu' elle avoit résolu, ou que les prophètes avoient déjà prédits et déterminés. Ce rayon de lumière qui naît de l' histoire de l' evangile, nous fait voir combien il est nécessaire que les prophéties soient couvertes de quelque voile, avant que d' être accomplies. Que seroit-ce, si nous pénétrions dans le conseil de Dieu, et que nous vissions à-fond les desseins de sa sagesse ?

Vi on objectera peut-être, que les oracles qui marquent la venüe et le regne du messie, parlent de cet événement comme devant faire la gloire du peuple d' Israël, et l' esclavage des nations qui seront assujetties au peuple juif. Cela est faux : la venüe du messie est marquée comme le bien des juifs et des gentils ; car il est dit, que ces deux peuples n' en feront plus qu' un. La

p507

conversion des gentils est même marquée comme un plus grand événement que le rétablissement des juifs. Voici comment Esaïe fait parler le sauveur qui devoit venir. *dont il m' a dit : (...).*

Vii mais d' où vient que les prophètes préparent les juifs à tant de gloire et de magnificence de la part du messie, puis qu' à la venüe du messie ils devoient être rejettés de l' alliance ? On répond, que c' est à l' Israël selon l' esprit, et non point à l' Israël selon la chair, que le Saint Esprit avoit fait toutes ces promesses. Or l' Israël selon l' esprit est composé de tous ceux qui sont les enfans d' Abraham par la foi, soit qu' ils tirent leur naissance de ce patriarche, soit qu' ils la tirent de quelque autre. En-effet, voici comment Dieu unit les deux peuples dans les promesses qu' il leur adresse.

p508

Voilà comment les deux peuples doivent s' attendre

à ce grand salut. Mais qui sont donc ceux qui sont si souvent menacés dans les oracles des prophètes ? Ce sont les méchants, ceux d'entre les juifs et les gentils qui seront rebelles et incrédules.

Remarquez donc que les prophètes réunissent les bons de l'un et de l'autre peuple qui doivent être éclairés par le messie, et leur adressent les mêmes promesses, les égalant en toutes choses, les déclarant les enfans de la promesse, et leur donnant le nom de peuple de Dieu, d'Israël, de Jacob, de Juda ; et qu'ils réunissent aussi les méchants qui doivent se trouver au milieu des deux peuples, et leur dénoncent les jugemens de Dieu, et les nomment les uns et les autres, du nom des nations les plus détestées, comme de celui d'Edom, d'Assur, d'Egypte, etc.

C'est une vérité qui paroît assez dans ces paroles qui suivent celles que nous venons de citer.

p509

Il est impossible de ne point penser à cette réunion des fideles des deux peuples, lors qu'on lit ce que Dieu dit au Chap 66 des révélations d'Esaië. Mais on ne peut s'empêcher de reconnoître aussi, que ce même prophète sépare les méchants qui doivent se trouver parmi les deux peuples, et qu'il en fait un corps auquel il dénonce ses jugemens, lors qu'on l'entend parler ainsi.

p510

Il n'y a sans doute rien de plus convaincant que ces paroles, contre la prétention de ceux qui s'imaginent, que tout israélite bon ou méchant, aura part au siècle avenir, comme ils parlent. Car il paroît que Dieu sépare ceux qu'il appelle ses serviteurs, ses élus, de ces méchants juifs qu'il a déjà nommé des déserteurs de l'éternel qui ont oublié la montagne de sa sainteté : et comme il unit d'ailleurs les nations qui doivent se convertir, et dont le messie doit être l'alliance, la lumière et le salut, à ces justes qui sont parmi les juifs ; qu'il leur promet même gloire, mêmes avantages, et qu'il en fait un même corps ; il s'ensuit que la distinction de l'Israël selon la chair, d'avec l'Israël selon l'esprit, qui n'est que la séparation des juifs fidèles et des gentils convertis

p511

faisant un même corps, d' avec les juifs impénitens et les gentils rebelles et incrédules qui en doivent faire un autre, n' est point de nôtre invention, mais qu' elle est du prophète Esaïe.

Il y a donc un peuple au milieu du peuple, un Israël au milieu d' Israël ; et l' on peut dire, que tous ceux qui sont de la race d' Abraham, ne sont point compris au nombre des enfans d' Abraham. Or ce fondement établi nous sert à répondre à toutes les difficultés que les juifs font naître sur ce sujet. Car si l' on objecte, que le messie doit remener les juifs à Jérusalem ; que depuis une nouvelle lune jusqu' à l' autre, et depuis un sabbat jusqu' à l' autre, toute chair doit venir, et se prosterner devant la face de Dieu, etc. On répond premièrement, que cette espèce d' oracles ne peuvent point se prendre dans un sens littéral ; étant assez évident, que toute chair ne peut point venir à Jérusalem de sabbat en sabbat, ou, comme il est dit ailleurs, que toutes les nations de la terre ne peuvent point aborder à la montagne de Sion. Je dis bien davantage, et je soutiens que l' accomplissement de cette prophétie seroit impossible, quand même elle seroit limitée aux juifs. Car puis qu' il s' agit là du regne glorieux du messie, et qu' on prétend que tous les juifs doivent voir la gloire de ce regne, et avoir part à la félicité de ce siècle après la

p512

résurrection ; comment conçoit-on que toute la multitude des juifs qui seront morts, et de ceux qui vivront encore, puisse aborder à une ville, ou à une montagne proprement dite ?

On repond en second lieu, que cet oracle doit être entendu de-sorte, que les biens qu' il promet ne soient point promis aux méchants, mais seulement aux justes ; et que par conséquent il ne s' agit point là d' assembler tous les israélites tant bons que mauvais, pour aller à la montagne de Sion : mais qu' il doit être entendu de-sorte, que les biens qu' il promet soient promis aux fidèles et aux élus de Dieu, pris tant des juifs

que des gentils, puis que toute l'écriture nous enseigne, que Dieu se fera connoître alors aux uns et aux autres ; et qu'ainsi il s'agit ici d'une montagne qui répond à toutes les nations, et non d'une montagne où une seule nation va adorer ; d'une Sion céleste qui peut recevoir les élus de Dieu qui viendront des quatre bouts de la terre, et non pas d'une Sion terrestre et proprement dite, qui ne sauroit pas même contenir la postérité charnelle d'Abraham.

Il ne serviroit de rien de dire, que les méchants seront parmi les gentils, mais qu'il n'y en aura point parmi les juifs ; puis que les rabbins reconnoissent eux-mêmes, que le siècle de la venue du messie sera un siècle de corruption et de débordement, et que le

p513

prophète suppose évidemment, qu'il y aura en Israël des méchants qui seront punis, lors qu'il dit en s'adressant aux déserteurs de l'éternel, et à ceux qui ont oublié la montagne de sa sainteté, ce qui ne peut convenir qu'à ceux qui avoient connu l'éternel en cette montagne. Prophétie où il s'agit évidemment du règne du messie : ce qui paroît par ces paroles qui suivent, (...).

Viii mais, direz-vous, si le dessein de Dieu avoit été qu'on se servît de cette double clef, d'Israël selon la chair et d'Israël selon l'esprit, et de sens figuré et de sens literal ; ne nous l'auroit-il point dit ? Ne l'auroit-il point marqué dans les oracles des prophètes ? Je répons qu'il l'a assez dit, et qu'il l'a assez marqué pour ceux qui ne s'aveuglent point volontairement eux-mêmes. Quand même la distinction de l'Israël selon la chair et de l'Israël selon l'esprit auroit quelque chose de nouveau à l'égard de l'expression, il est toujours certain, qu'elle n'est point nouvelle à l'égard de la chose ; puis que ce que nous appellons l'Israël selon l'esprit, n'est que le corps des justes ou des fidèles, tant juifs que gentils, dont le

p514

messie doit être le salut et la lumière, et qui sont si expressément séparés des méchants, et même des méchants israélites, dans les oracles que nous avons rapportés. Et pour le sens figuré, la sagesse de Dieu a pourvû à ce qu' il nous fût facile de le discerner d' avec le sens littéral. Les paroles mêmes le découvrent assez souvent, ou la suite du discours le donne à connoître, ou la force du sens le met au jour : et quoi qu' il en soit, l' événement, qui est le plus juste et le plus facile commentaire des prophéties, le met en évidence. On n' a pas beaucoup de peine à deviner qu' il y a une figure dans ces paroles : (...). Cette figure est si évidente, qu' il est impossible d' y être trompé. La suite du discours ne nous permet point de douter, que ces paroles du 9 d' Esaïe ne soient figurées.

p515

Ces dernières paroles, *car la terre aura esté remplie*, etc. Qui n' ont aucun rapport avec l' union et la paix des bêtes, nous montrent avec assez de clarté, que c' est là une description allégorique de la paix et de l' union qui doit être entre les hommes. Nous n' avons pas de peine à donner un sens de figure à ces paroles du 2 chapitre des révélations d' Esaïe, que la montagne de l' éternel seroit élevée au dessus de toutes les montagnes de la terre. L' absurdité du sens littéral nous fait d' abord comprendre, qu' il faut avoir recours à un sens mystique. Enfin l' événement ne nous permet point de douter, qu' il ne faille reconnoître une figure dans cet oracle si beau de Malachie. Car puis que nous avons vû que le nom de l' éternel nôtre Dieu, qui n' étoit autrefois servi qu' en Israël, a été reconnu

p516

et adoré depuis le soleil levant jusqu' au soleil couchant ; et qu' il est devenu l' objet de

la confiance et de la dévotion de tant de nations,
qui ne le connoissant point auparavant,
espèrent en lui, le prient dans leurs
besoins, le remercient du bien qu' elles reçoivent,
et le reconnoissent pour l' auteur
de leur joye et de leur salut ; ce qui fait l' essence
de la véritable religion, et qui vaut
mieux que la graisse des bêtes et le sang des
victimes : nous ne saurions douter que les
nations ne soient entrées dans l' alliance de
Dieu. Quoi que nous ne voyions point
pratiquer la loi cérémonielle de Moïse,
l' événement qui justifie la vérité de cette
prophétie, nous en fournit l' intelligence,
et nous fait voir, que c' est des sacrifices d' actions
de graces, et de l' oblation pure de la
prière, des aumônes et de la repentance, que
Malachie a parlé dans cet oracle si magnifique
et si beau.

Que si l' on ajoûte à toutes ces considérations,
une remarque de feu Monsieur Pascal,
qui nous paroît fort essentielle, savoir
que la sagesse de Dieu a voulu mêler dans
les prophéties ce qui regarde le regne spirituel
du messie avec ce qui concerne l' état
temporel des juifs, soit pour attacher davantage
le coeur des juifs, et les obliger à
conserver avec plus de fidélité des oracles
qui enfermoient toutes leurs espérances,
soit pour nous faire regarder l' état temporel

p517

des juifs comme une belle image du regne
spirituel du messie, soit pour couvrir de
quelques voiles la grace et la vérité qui ne
devoient être clairement révélées qu' en Jesus
Christ, soit pour se proportionner aux
hommes de ce tems-là, et n' employer que les
idées qui étoient dans l' esprit des prophètes,
et qui étoient connües et familières,
soit pour éprouver les hommes, en présentant
aux hommes spirituels le sens spirituel
caché sous l' envelope des bénédictions temporelles,
et permettant que les hommes
charnels perdissent le bien spirituel, que
leurs passions les empêchoient de discerner,
et ne fussent touchés que des bénédictions
temporelles ; nous ne serons point surpris

que les prophètes passent assez souvent de la considération des choses qui regardent l'eglise et Jesus Christ, à la considération des choses qui regardent Juda et la république d' Israël. Ainsi, trouvant peu ou point de difficulté dans la lecture des prophètes, nous bénirons Dieu qui nous aura éclairés de sa lumière, et nous aura conduit comme par la main de la révélation naturelle à la révélation judaïque, et de la révélation judaïque aux principes de la religion chrétienne, pour acquiescer pleinement à celle-ci, et chercher en elle nôtre consolation et nôtre joye.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)